24me Année N° 24 15 Décembre 1917

JAN 30 1918

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Georges de Porto-Riche	*Le Marchand d'Estampes* (Acte I)	673
Marcel Prévost	*D'un "P. C." de "C. A."* (Bat. de l'Ailette). — I	708
Henri de Régnier	*L'Entrevue* (fin)	730
Wickham Steed	*La Démocratie anglaise et la Guerre*	759
Ernest Lavisse	*Lettre à une Normalienne*	779
Amiral Degouy	*La Mentalité offensive*	791
***	*Lettres sur la Réforme gouvernementale.* — II.	820
John Galsworthy	*Impressions de France* (1916-1917)	853
X...	*L'Utilisation des Troupes noires*	872

Copyright 1917, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

A NOS LECTEURS

Pendant l'année 1917, la REVUE DE PARIS *a servi avec éclat la pensée et les lettres françaises. Dans aucun autre recueil, on ne citerait de publications qui aient dépassé, en relentissement et en importance,* l'Odyssée d'un Transport torpillé, *accueillie par le public avec tant d'émotion ; les* Lettres inédites de Chateaubriand, *qui éclairent d'un jour nouveau les débuts politiques de l'illustre écrivain ; la* Vie d'Enfant *de Gorki, émouvante autobiographie et, en même temps, synthèse puissante de l'âme russe ; les* Lettres inédites de Baudelaire, *qui sont un chapitre essentiel de notre histoire littéraire ;* l'Amoureuse Histoire d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux, *qui met en pleine lumière l'évolution philosophique et la crise sentimentale du grand penseur.*

Cette même année, la REVUE DE PARIS *a inscrit sur ses sommaires les noms d'Ernest Lavisse, d'Henri de Régnier, de Marcel Prévost, de Frédéric Masson, de Georges de Porto-Riche, d'Edith Wharton, de la Comtesse de Noailles, de Guglielmo Ferrero, de Blasco Ibanez, d'Arnold Bennett, de Jacques E.-Blanche, de Ch. Géniaux, d'Edmond Jaloux. Elle a achevé la publication des* Lettres de Berlioz *et présenté les plus curieux documents sur les méthodes de travail de Stendhal.*

Au cours de l'année 1918, la REVUE DE PARIS *maintiendra ses traditions de haute tenue littéraire. Elle continuera de publier des articles sur la guerre et sur la politique internationale, sur les questions économiques, sur les problèmes de l'après-guerre. Même dans ses articles historiques et scientifiques, elle gardera le souci des questions présentes et la volonté d'être actuelle.*

Les prochains numéros contiendront les deux derniers actes de la comédie inédite :

LE MARCHAND D'ESTAMPES, par GEORGES DE PORTO-RICHE;

Une seconde

LETTRE A UNE NORMALIENNE, par ERNEST LAVISSE;

Le roman

SIONA CHEZ LES BARBARES, par MYRIAM HARRY;

La dernière des

LETTRES SUR LA RÉFORME GOUVERNEMENTALE;

Une nouvelle série des

VAGABONDS DE LA GLOIRE, par RENÉ MILAN.

Viendront ensuite :

LE LION D'ARRAS, par PAUL ADAM.

Une œuvre inédite de JOSEPH CONRAD, justement célèbre en Angleterre,

LE TYPHON, traduit par ANDRÉ GIDE,

avec une étude sur Conrad, par GILBERT DE VOISINS,

Un roman d'ABEL HERMANT : **LE CRÉPUSCULE**

L'ARMÉE DE VERDUN, par JOSEPH REINACH;

RÉFLEXIONS D'UN HISTORIEN SUR LA GUERRE, par LORD BRYCE

LE FRONT ANGLAIS EN ÉGYPTE ET EN PALESTINE, par E.-F. GAUTIER;

Et une **ÉTUDE MENSUELLE SUR LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE,** par AUGUSTE GAUVAIN.

Etc., etc.

LE MARCHAND D'ESTAMPES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Écrit pour une amie.
G. de P.-R.
Janvier 1917.

PERSONNAGES

DANIEL AUBERTIN.
JACQUEMONT.
MAZOLIER.
BRICHAU.
GRÉGOIRE.
UN FACTEUR.
UN LIVREUR.
UN GARÇON DE RECETTES.
PHILIPPE.
Deux ou trois clients, etc., etc.
FANNY.
CLARISSE.
MARIANNE.
ANGÈLE.
Mme FOULON, *marchande d'antiquités.*
MISÈRE, *petite chienne.*

ACTE PREMIER

Le magasin d'un marchand d'estampes, quai d'Orléans, au coin de la rue Boutarel, à Paris. Grande baie vitrée au fond ; au delà, le parapet de la Seine ; plus loin, la Seine elle-même et le chevet de Notre-Dame. Portes latérales. Une vieille cheminée du XVIIIe *siècle. Tableaux, dessins, aquarelles, estampes; photographies d'après les maîtres, accrochées au mur. Un chevalet dressé. Presque adossé à un escalier intérieur, et constituant une sorte d'arrière-boutique, un coin intime. Dans ce coin, un piano, un divan, des fauteuils, des partitions, des livres préférés ; deux où trois bureaux, des fleurs, une terre cuite au-dessus d'un secrétaire. On est en décembre vers deux heures de l'après-midi.*

SCÈNE PREMIÈRE

DANIEL, FANNY.

Daniel seul ; il va et vient avec impatience, comme une âme en peine. Il allume une cigarette ; mais il est pris d'une quinte de toux et il jette sa cigarette dans la cheminée.

FANNY, *entrant par le fond.* — Tu es seul?

DANIEL. — Depuis une heure.

FANNY. — Clarisse n'est donc pas là?

DANIEL. — Je lui ai permis d'aller rue de Rennes.

FANNY. — Pour expédier un paquet à son prisonnier?

DANIEL, *souriant.* — Encore.

FANNY. — Tout son argent file de cette façon.

DANIEL, *gravement.* — Que veux-tu? Quand on aime.

FANNY. — Personne n'est venu?

DANIEL, *prêt à sortir.* — Personne, en ton absence ; pas une âme.

FANNY. — Tu cherches ton chapeau?

DANIEL. — Je retourne au Val-de-Grâce. L'état de Jourdan commence à m'inquiéter.

FANNY. — Pourvu qu'on ne lui coupe pas la jambe !

DANIEL. — J'espère que non. C'était un bon capitaine.

FANNY, *tendrement.* — Va, mon petit. Mais ne sors pas sans pardessus. Le vent est si dur sur le pont.

DANIEL. — Tu as trouvé quelques estampes chez Brochard?

FANNY. — Deux ou trois vignettes de l'époque romantique. Je dois lui écrire tantôt si nous les prenons.

DANIEL. — Elles sont intéressantes?

FANNY. — Pas plus que ça... Une pourtant...

DANIEL. — De qui?

FANNY. — De Tony Johannot. Un portrait de Frédéric Lemaître

DANIEL, *vivement.* — Voilà l'affaire du beau Jacquemont

FANNY. — J'ai aperçu la même estampe dans sa loge.

DANIEL. — Un cadeau de mademoiselle Estivant?

FANNY, *gaîment.* — Tu penses !

DANIEL, *prêt à monter l'escalier.* — Est-ce qu'il y avait du monde dans la boutique de Brochard?

FANNY, *souriante.* — Un certain monsieur avec lequel tu t'es disputé avant la guerre.

DANIEL. — Monsieur Stephen?

FANNY. — Tu as deviné.

DANIEL, *le pied sur la première marche de l'escalier.* — En voilà un idiot ! (*Il tousse.*) Je monte...

FANNY, *le rappelant.* — Daniel !

DANIEL, *s'arrêtant ; avec amitié.* — Et puis?

FANNY. — Tu m'as promis de passer chez le docteur Thibaut, ne l'oublie pas.

DANIEL. — Je me ferai ausculter aujourd'hui.

FANNY. — Sans faute?

DANIEL. — Je te le jure. (*Il monte l'escalier et disparaît.*)

SCÈNE II

FANNY, CLARISSE.

FANNY. — Justement, je te réclamais.

CLARISSE, *entrant par une porte latérale.* — Je rentre à la seconde:

FANNY. — Par la rue Boutarel?

CLARISSE. — Oui, madame.

FANNY, *désignant le journal qu'elle tient à la main.* — Tu as l'*Intran* ?

CLARISSE. — Le communiqué est très bon.

FANNY. — Vrai? (*Lisant.*) Quelle chance !

CLARISSE. — C'est égal, nous en avons encore au moins pour six mois.

FANNY, *gravement.* — Il faut vaincre ou se soumettre, a dit le Président de là-bas.

CLARISSE, *vivement.* — Se soumettre? plutôt crever... (*Avec confusion.*) Pardon, madame.

FANNY. — Je t'excuse. Mon père qui était de Strasbourg, aurait parlé de même.

CLARISSE. — J'ai préparé le carton que monsieur Brichau compte emporter.

FANNY. — Tout est dedans? les Goya...

CLARISSE. — Et le reste ; soyez sans crainte.

FANNY, *allant et venant.* — Et les eaux-fortes que monsieur d'Artenay avait si envie de nous céder?

CLARISSE. — Aucune nouvelle.

FANNY. — Il ne les a pas envoyées?

CLARISSE. — Je n'ai pas entrevu un être humain de la journée. Le facteur seul a franchi la porte.

FANNY. — Le facteur?

CLARISSE. — Il apportait une lettre chargée. Il doit repasser tout à l'heure.

FANNY. — Pourquoi Monsieur n'a-t-il pas signé à ma place?

CLARISSE. — Monsieur Aubertin était absent à ce moment-là.

FANNY, *avec inquiétude.* — Tu vois, il ne me l'a pas raconté. Il sort sans m'avertir, malade comme il est. Il a peur que je le gronde. Dès qu'il peut s'esquiver, il décampe plus étourdi qu'un collégien ; sans penser que nous sommes en hiver et qu'une fluxion de poitrine est bientôt gagnée.

CLARISSE. — Monsieur Aubertin ne court pas ce risque, madame.

FANNY. — Je préférais sa mine de l'ambulance.

CLARISSE. — Sa blessure est cicatrisée, pourtant.

FANNY, *vivement.* — Mais la balle qu'il a reçue à Carency et qui lui a traversé le poumon est toujours dans son épaule. On a refusé de l'extraire, tu le sais bien.

CLARISSE. — Elle dort tranquillement.

FANNY. — Et si elle se déplace? Depuis un an que j'ai mon mari tout à fait avec moi, depuis un an qu'il est soigné à la maison, nous avons déjà assisté à deux rechutes. Qu'est-ce qu'une troisième me réserverait? Quelle femme ne tremblerait pas?

SCÈNE III

LES MÊMES, DANIEL.

DANIEL, *prêt à sortir.* — Je reviens.

FANNY. — Méfie-toi du brouillard.

DANIEL, *cherchant.* — Où donc est Misère?

CLARISSE. — Elle boit son lait dans ma chambre. Je vais l'appeler. (*Apercevant Misère.*) Ah ! la voici !

DANIEL, *à sa chienne qui accourt au-devant de lui ; tout en lui mettant sa laisse.*) Allons, Misère, dépêche-toi. (*Il l'embrasse.*)

FANNY. — Tu ne m'embrasses pas aussi?

DANIEL, *l'embrassant sur les deux joues.* — Avec un plaisir égal.

FANNY. — Insolent !

SCÈNE IV

CLARISSE, FANNY.

FANNY, *sur le seuil de la porte.* — Regarde, Clarisse, regarde comme il allonge le pas !... Tiens, il ne prend pas le pont de l'Archevêché?... Pourquoi donc? C'est cependant le chemin du Val-de-Grâce?

CLARISSE, *sur le seuil.* — Il désire peut-être acheter des cigarettes rue Colombe, en passant.

FANNY. — Et le voilà qui se débarrasse de son pardessus !.... Il le met sur son bras... Mais il est fou. (*Revenant sur ses pas.*) Je parie qu'il l'a ôté, parce qu'il le trouve trop râpé. Hier il se plaignait d'être mal vêtu.

CLARISSE. — Calmez-vous, madame, monsieur Aubertin a enlevé son paletot, parce que la marche lui donne de l'oppression... uniquement.

SCÈNE V

LES MÊMES, BRICHAU.

FANNY. — Monsieur Brichau !... Soyez le bienvenu.

BRICHAU. — Qu'est-ce qui vous attirait donc sur le bord de votre boutique, petite madame Aubertin? De loin, du quai de Béthune, je vous apercevais toutes les deux, gesticulant avec animation?

CLARISSE, *éludant.* — Nous regardions quatre ou cinq chalands tout bondés de charbon.

BRICHAU. — Du charbon?... (*Il fait le signe de la croix.*)

FANNY. — Ils étaient traînés par un mince remorqueur.

CLARISSE. — Oh ! bien frêle !

BRICHAU. — En effet, je me souviens. En traversant le pont de la Tournelle, je les ai remarqués.

CLARISSE. — Ce qu'ils étaient massifs, placides et obéissants !

FANNY. — On aurait dit des éléphants conduits par un petit garçon.

(*Clarisse disparaît.*)

SCÈNE VI

BRICHAU, FANNY.

BRICHAU. — J'imagine que le Sud-Express marche d'une autre allure.

FANNY. — Votre départ est proche?

BRICHAU. — Je vous abandonne après-demain.

FANNY. — Pour l'Espagne?

BRICHAU. — Pour Madrid.

FANNY. — Sitôt? Votre visite quotidienne va me manquer beaucoup surtout en ce moment.

BRICHAU. — Un peu moins cependant que lorsque votre mari était au front.

FANNY. — Je suis presque aussi tourmentée.

BRICHAU. — Mais il est là.

FANNY. — Je ne suis pas contente. Sa convalescence ne donne pas ce que j'en espérais. Il tousse nuit et jour. Il pleure sans cause. Il sort sans but. Il passe de la torpeur à la surexcitation. Bref, son séjour à l'ambulance me semble le bon temps aujourd'hui.

BRICHAU. — La semaine dernière, je l'ai vu entrer à Saint-Séverin.

FANNY. — Lui? Sans doute par amour de l'architecture. Il adore le gothique flamboyant.

BRICHAU. — Il est peut-être devenu religieux?

FANNY. — Daniel?

BRICHAU. — Bah ! Cette abominable tuerie a tellement transformé les sentiments et les habitudes de chacun. Les femmes sont restées les mêmes; mais les hommes, je ne parle pas des faux héros de la guerre, de tous ces galonnés d'antichambres, gorgés d'honneurs et d'argent, ni de ces traîneurs de sabre qui écrivaillent. Mais de ceux qui ont affronté l'ennemi et que la mitraille a épargnés. Ceux-ci sont revenus différents, les uns, purifiés, grandis par leur misère; les autres, déroutés, amoindris et certains, un peu bizarres (*Familièrement*), oh ! combien bizarres ! Les cas les plus inattendus, quelquefois les plus drôlatiques se présentent. Ainsi, tenez, Sarrazin, le vieil huissier de la rue Saint-Louis, vous ne me croirez pas, savez-vous sa nouvelle occupation depuis son retour de Craonne?

FANNY. — Dites.

BRICHAU. — Il emploie ses journées à jouer tout seul au bouchon dans sa chambre, sa femme ne peut l'en empêcher.

FANNY. — Monsieur Sarrazin?

BRICHAU. — Mieux encore. Connaissez-vous l'histoire du petit Récamier?

FANNY. — Le fils du pharmacien?

BRICHAU. — Ce garçon si intelligent qui préparait Centrale avant les événements, et qui a été presque éventré à la Maison-du-Passeur?...

FANNY. — Eh bien?

BRICHAU. — Eh bien ! au lieu de poursuivre ses études, il a sollicité et obtenu un poste de sergent de ville. Il fait à présent les cent pas dans la cour de l'Institut.

FANNY. — Soyez sérieux, et répondez à la question que je vais vous poser. Est-ce qu'un soldat qui a été réformé a le droit de s'engager?

BRICHAU. — Je l'ignore. Il faudrait nous renseigner. Naturellement, c'est à votre mari que vous pensez?

FANNY. — Oui.

BRICHAU. — Vous avez peur d'un coup de tête de sa part?

FANNY. — Je ne dis pas...

BRICHAU. — Vous êtes folle, mon enfant.

FANNY. — Il est si déconcertant aujourd'hui.

BRICHAU. — En effet, moi aussi, quand je réfléchis, je le trouve assez fantasque. Hier, à l'Hôtel des Ventes, comme on le félicitait de sa médaille militaire, il remerciait d'un ton bourru, se dérobait aux poignées de mains. Ses camarades de la rue Drouot paraissaient interloqués. Il a acheté au galop cinq ou six estampes et il a disparu dans la foule. Conséquence de sa blessure, tout cela ! Sauvagerie momentanée! Rassurez-vous, ma petite fille. (*Il lui serre les mains.*)

FANNY. — Quel dommage que vous partiez !

BRICHAU, *changeant d'idée.* — Au fait, j'y songe — je vous demande pardon d'y songer — vous m'avez bien mis de côté l'école espagnole que vous daignez me confier ?

FANNY. — Votre carton est déjà enveloppé.

BRICHAU. — Vous n'avez pas oublié Goya et ses *Désastres de la guerre* ?

FANNY. — Ni Pacheco.

BRICHAU. — Ni Carmona?

FANNY. — La liste est là, posée sur mon bureau, avec les prix en regard. J'ai même mentionné par écrit la remise qui vous serait versée au cas où vous placeriez ces planches dans votre voyage.

BRICHAU, *confus.* — N'insistons pas sur l'escompte énorme que vous m'accordez. Vous me remplissez de confusion. Vingt-cinq pour cent ! Les autres marchands avec lesquels je suis en pourparlers ne sont pas si larges en affaires.

FANNY. — Tout le monde n'est pas comme moi au courant de vos déboires. Tout le monde n'est pas votre ami depuis des années.

BRICHAU. — Il n'y a pas à dire, je vous ai vue sauter à la corde, ici, sur la chaussée.

FANNY. — Devant mes parents.

BRICHAU, *prenant son chapeau.* — A demain.

FANNY. — Votre séjour en Espagne ne va pas durer un siècle, je suppose?

BRICHAU. — Un siècle ! Ça me ferait cent soixante-douze ans. Ce serait vraiment une vie trop longue pour un pauvre diable !

FANNY. — Bah ! Vous allez nous revenir enrichi.

BRICHAU. — Je ne m'y oppose pas.

FANNY. — Si tout marche à votre gré, vous me rapporterez une photo que je désire depuis longtemps.

BRICHAU. — Laquelle?

FANNY. — La *Reddition de Bréda*, de Velasquez.

BRICHAU. — La *Reddition de Bréda*, permettez-moi d'inscrire ce nom.

FANNY, *lui désignant un carton pendant qu'il écrit.* — Voilà justement votre carton. Est-ce que vous l'emportez?

BRICHAU. — Pas aujourd'hui. Je préfère le prendre demain en allant chez monsieur Ortéga.

FANNY, *cherchant.* — Ortéga? le libraire du quai des Célestins?

BRICHAU. — Non, du quai d'Anjou. Vous vous tournez le dos, comme deux ennemis.

FANNY. — Un homme estimable, m'avez-vous dit, qui a été blessé aux Éparges?

BRICHAU. — Dans les Ardennes. Il est maintenant rétabli.

FANNY. — Vous le connaissez beaucoup?

BRICHAU. — A peine. Si vous vous souvenez de votre histoire de France, vous ne devez pas ignorer que le petit-fils de Louis XIV a régné en Espagne?

FANNY. — Je me rappelle vaguement.

BRICHAU. — Or, je peux rencontrer à Madrid une bonne édition des *Contes de La Fontaine...*

FANNY. — Illustrée par Cochin?

BRICHAU. — Et à mon retour, la céder soit à ce libraire, soit à quelque Américain.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DANIEL.

FANNY. — Eh bien ! à demain.

BRICHAU, *prêt à sortir.* — Entendu. Je viendrai vous embrasser en allant chez monsieur Ortéga.

DANIEL, *de loin, un peu surpris.* — Ortéga?...

FANNY, *à Daniel.* — Toi, déjà?

DANIEL. — Tu oublies le métro. Mon capitaine est hors d'affaire

FANNY. — Tant mieux.

BRICHAU. — Ah ! vous voilà, mon petit Aubertin?

DANIEL. — Bonjour, père Brichau.

BRICHAU, *avec importance.* — Je pars pour Madrid après-demain, et je vous l'annonce.

DANIEL, *avec indifférence.* — Bon voyage.

BRICHAU. — Votre femme vous a raconté, n'est-ce pas? qu'elle me confiait plusieurs estampes espagnoles avec mission de les placer là-bas?

DANIEL. — Non. Mais je l'approuve. D'ailleurs, c'est elle qui dirige la maison à présent.

BRICHAU. — Adieu.

DANIEL. — Adieu tout de suite.

BRICHAU, *déconcerté.* — Oui, tout de suite... Car on a tant de mal à vous saisir que je n'aurai certainement pas la chance de vous revoir avant mon départ.

DANIEL. — Le fait est que je me balade du matin au soir...

BRICHAU. — A l'aventure...

DANIEL. — Comme un paresseux...

FANNY. — Comme un convalescent...

BRICHAU. — Vous n'avez pas la nostalgie de la tranchée, au moins?

DANIEL, *avec découragement.* — Ça!...

FANNY. — Dieu est bon. Tu n'est pas encore solide.

BRICHAU. — En somme, c'est quelque chose que la patrie.

DANIEL. — C'est la France, tout simplement.

(*Brichau sort.*)

SCÈNE VIII

DANIEL, FANNY.

FANNY, *tendrement, avec reproche.* — Alors, tu n'es pas satisfait d'être ici, près de moi?

DANIEL, *tendrement.* — Façon de parler ! ce qu'on répond à Brichau n'a pas d'importance.

FANNY. — La patrie, la patrie !... Ta femme aussi est une patrie.

DANIEL, *avec tendresse.* — Tu as raison, une petite patrie que j'aime profondément, malgré mes boutades ; une patrie un peu mélancolique, mais qui a des yeux passionnés et sauvages, un joli nez retroussé à la Roxelane et deux oreilles toutes menues, toutes roses comme deux ostendes.

FANNY, *gaiement.* — Dis donc...

DANIEL. — Eh bien quoi?... Et l'alliance belge?... Une seconde patrie vigilante, laborieuse et qui se défend sans moi.

FANNY. — Tu m'aideras quand tu seras tout à fait guéri.

DANIEL, *sincèrement.* — Je te le jure.

FANNY, *surprise et attendrie.* — Tu es gentil depuis cinq minutes. Tu parais mieux disposé que tout à l'heure.

DANIEL. — Tu trouves?

FANNY. — Serait-ce le chablis que je t'ai fait boire à déjeuner?

DANIEL. — Il opère. Entre nous, j'ai toujours envié les ivrognes.

FANNY. — Te voilà gai. Quelle chance ! et bon par-dessus le marché.

DANIEL. — Je te dois tant de reconnaissance.

FANNY. — Daniel, tu as la voix émue, tu sais?

DANIEL, *avec tendresse.* — Il y a vraiment de quoi.

FANNY, *vivement.* — Est-ce le vin, est-ce le cœur? tu as le regard aussi tendre, aussi heureux que le jour où j'ai été te chercher à Amiens.

DANIEL, *incrédule.* — Quelle idée !

FANNY. — Oui, le même regard que ce fameux jour où je t'ai ramené à Paris dans l'auto de monsieur Mazolier.

DANIEL, *gravement.* — Au lendemain de Carency. (*Un silence ému.*) Il s'est bien conduit avec nous, ce vieux royaliste.

FANNY. — Sans son intervention, tu languirais peut-être encore dans un hôpital de province.

DANIEL. — Nous avons été privilégiés.

FANNY, *troublée.* — C'est drôle, on ne s'explique pas le chemin subtil de la pensée... Quelquefois une impression légère ressuscite tout à coup l'heure la plus dramatique de la vie.

DANIEL. — Cette journée de juin restera inoubliable.

FANNY, *avec une émotion profonde.* — J'avais appris ta blessure. On m'avait télégraphié d'une ambulance du front... Et comme une folle, j'étais partie pour Amiens, où tu devais t'arrêter. Grâce à monsieur Mazolier, qui non seulement m'avait prêté son auto, mais qui avait obtenu pour moi toutes les protections imaginables, j'avais été admise sur le quai de la gare, et j'épiais ton arrivée.

DANIEL. — Pauvre petite !

FANNY. — Les trains sanitaires défilaient lentement. Çà et là des faces pâles se montraient aux portières. Les trains se succédaient avec respect, avec charité. Tour à tour, ils interrompaient leur marche, déposaient quelques blessés et s'en allaient ensuite, ailleurs, en porter d'autres, au loin, je ne sais où. A chaque arrêt nouveau, je courais le long de la voie, je guettais les wagons qui s'ouvraient, je criais ton nom chéri. Trois heures de cette attente mortelle passèrent de la sorte. Puis, tu m'entendis, je te reconnus, c'était toi ! Toi, disparu depuis un siècle, toi meurtri, blessé, mais toi, là, sous mes yeux, dans mes bras !

DANIEL. — Dans tes bras providentiels.

(*Ils pleurent tous les deux.*)

FANNY. — Un quart d'heure après ; peut-être plus longtemps... Oui, je suis bête, longtemps, longtemps après, tu étais couché soigneusement sur un matelas, dans l'auto qui nous attendait à la sortie de la gare, et moi j'étais installée sur le siège.

DANIEL, *gravement.* — J'étais revenu !

FANNY, *vivement avec enfantillage.* — Et puis, fouette cocher ! En avant l'attelage ! En route pour Paris.

DANIEL. — Tu oublies que nous étions en auto.

FANNY. — Alors, vive la mécanique ! En route pour l'ambulance de la rue de Rome.

DANIEL. — Chez le docteur Boularan. Il me tint sous clef près de six mois, l'animal.

FANNY. — Avec les friandises que je t'apportais.

DANIEL. — Tous les jours.

FANNY. — En personne.

DANIEL. — Du bon vin, des fruits.

FANNY. — Du chocolat.

DANIEL. — Sans compter les romans et les fleurs.

FANNY. — Tu étais d'une gloutonnerie fantastique.

DANIEL. — Dame ! je réparais.

FANNY, *gaiement.* — Tu te rappelles? Un peu avant notre arrivée à Paris, quand l'auto s'arrêta un instant au quartier général de Clermont, nous rencontrâmes un grand chef, accompagné de son état-major.

DANIEL. — Castelnau.

FANNY. — Le vieux général me salua avec un sourire paternel. Quant aux officiers de son escorte, ils me reluquèrent d'une façon...

DANIEL. — D'un œil un peu hardi...

FANNY. — Et affamé. Ils semblaient se dire : « Qu'est-ce que c'est que ce petit bout de femme à côté du chauffeur? Elle n'est pas mal, cette gosse. »

DANIEL. — Quoi ! Ils avaient le même goût que moi.

FANNY. — Flatteur.

DANIEL. — Est-ce que, à la minute, je ne viens pas d'énumérer tes charmes?

FANNY. — Eh bien ! puisque tu es en veine de galanterie, puisque en ce moment, par bonheur, tu ne songes pas à t'échapper, je vais en profiter pour te demander vite quelque chose.

DANIEL. — Tu m'intrigues?

FANNY. — Quelque chose de très important.

DANIEL. — Quoi donc?

FANNY. — De secouer ton apathie, et en même temps de modérer ton exaltation.

DANIEL. — Mais cet état est indépendant de ma volonté, ma petite. Ce marasme et cette agitation constituent mes bénéfices de guerre, à moi.

FANNY. — Tu te complais dans ce détraquement.

DANIEL. — Tu te trompes. Du reste, je ne me sens ni plus abattu, ni plus nerveux que l'année dernière.

FANNY. — Tu l'es bien davantage, tu ne t'en rends pas compte.

DANIEL. — Alors mon mal physique s'est aggravé.

FANNY. — Pas du tout. L'année dernière, ta blessure était à peine cicatrisée. Tu fus même arrêté par deux bronchites successives. Néanmoins, tu n'avais pas perdu ton équilibre. Tu lisais, tu jouais du Fauré. Tu avais conservé ton caractère bohème, ta flamme intellectuelle. Il faut que tu redeviennes celui-là.

DANIEL, *contraint.* — Tu réclames un changement difficile; quelque chose de très important, en effet.

FANNY. — Il faut me l'accorder quand même, et te modifier tout de suite.

DANIEL. — Tout de suite?...

FANNY. — Sur-le-champ. (*Elle lui saute au cou, et l'embrasse, avec tendresse, avec gaminerie.*) D'abord, j'ai besoin de quiétude pour mener la maison, pour gagner notre vie. Si tu ne m'écoutes pas, je lâche tout, je fais faillite.

DANIEL. — Faillite !

FANNY. — Je nous déshonore.

DANIEL, *conquis.* — Pas cela, je préfère obéir.

FANNY. — J'ai ta parole?

DANIEL, *gaiement.* — Tu l'as.

FANNY, *gaiement.* — Comment ! Tu ne rougis pas de céder par intérêt? Uniquement? Homme d'argent... Alors, mon angoisse de te savoir aussi dévoyé ne comptait pas à tes yeux?

DANIEL, *l'embrassant.* — Voyons, tu connais bien mon cœur. La fortune, c'est toi.

FANNY, *câline et tyrannique.* — Désormais plus de mollesse anormale ; plus de larmes maladives.

DANIEL. — Entendu.

FANNY. — Plus de sorties précipitées.

DANIEL. — Diable !

FANNY. — Tu vas rouvrir ton piano, n'est-ce pas? Ranger tes livres, recouvrer ton intelligence?

DANIEL. — Par tendresse pour toi.

FANNY, *s'exaltant un peu.* — Et puis de temps en temps, tu me sortiras? Comme autrefois, nous irons regarder Notre-Dame ensemble, et de nouveau tu m'expliqueras les tribulations de la basilique?

DANIEL, *avec enthousiasme.* — Notre-Dame dans son île de Lutèce ! Notre-Dame *in Parisiis.*

FANNY. — Tu me diras le nom des anciens rois de France, rangés debout dans leur galerie...

DANIEL. — Childebert !...

FANNY. — Philippe-Auguste, avec la pomme impériale !

DANIEL. — Charlemagne !

FANNY. — Et tu me reparleras du gardien de la tour occidentale qui jadis, nuit et jour, veillait sur la terrasse...

DANIEL, *désignant Notre-Dame.* — Là-haut, blotti dans son échauguette...

FANNY, *patriotiquement.* — Et qui, plus d'une fois, donna le signal du tocsin, à l'apparition des Impériaux !

DANIEL. — Ah ! ces gueux d'Allemands.

FANNY, *tristement.* — Tout de même, quand on y songe, il y a trois ans, à la veille de la mobilisation, nous étions assis paisiblement tous les deux sur un banc du cloître...

DANIEL. — Près du portail de Saint Étienne, adossés aux vieux arcs-boutants.

FANNY. — Au-dessous des piliers blanchis par les siècles !... Et si petits l'un et l'autre !... Et si rassurés, au pied de cette forteresse pacifique ! Il ne devrait pas y avoir d'autres forteresses !

(*La porte s'ouvre. Un garçon de recettes paraît au fond. Clarisse s'avance au-devant de lui et l'invite à entrer.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CLARISSE, UN GARÇON DE RECETTES.

CLARISSE. — Madame, c'est le Crédit Lyonnais.

FANNY, *vivement.* — Ne te dérange pas. Je sais de quoi il s'agit. L'argent est prêt. Je vais payer.

CLARISSE. — Bien, madame.

(*Clarisse et le garçon de recettes restent au fond. Fanny va à son bureau, y prend un ou deux billets de banque, se dirige du côté de la porte vitrée et remet les billets au garçon de recettes, tandis que Daniel parcourt un livre qui était posé sur une table sous ses yeux.*)

FANNY, *au garçon de recettes.* — Voici...

LE GARÇON DE RECETTES. — Je vous remercie, madame. (*Le garçon de recettes encaisse l'argent, laisse en échange à Fanny un effet de commerce; puis s'en va, guidé par Clarisse. Celle-ci disparaît à son tour par une porte latérale.*)

SCÈNE X

FANNY, DANIEL, PUIS MADAME FOULON.

FANNY, *avec joie.* — A la bonne heure, tu commences déjà ! Déjà de belles émotions éclairent ton visage... Qu'est-ce que tu tiens là?

DANIEL. — Un volume de Shakespeare...

FANNY. — Mon livre !

DANIEL, *avec émotion.* — Écoute, Fanny, comme cette pensée d'*Othello* est de circonstance ! Je ne veux pas dire d'actualité, ce mot m'horripile : « Elle m'aima pour les périls que j'avais courus, et je l'aimai pour la pitié qu'elle en eut. » Ces lignes semblent dédiées aux jours cruels que nous vivons... Que de passions magnifiques ont dû s'allumer au récit de tant d'infortunes !

FANNY. — Et de tant d'héroïsmes !

DANIEL. — La phrase est prophétique...

FANNY, *gaiement.* — Toutefois, elle ne peut pas s'appliquer à nous deux. Nous n'avons pas attendu la guerre pour nous comprendre et nous unir.

DANIEL. — Ma foi, tu n'avais pas quinze ans que je te regardais d'une façon qui déplaisait à ton père.

FANNY, *avec tendresse.* — Sais-tu le passage que moi, je préfère dans *Othello*? Ce sont les paroles innocentes que prononce Desdémone au cinquième acte, lorsque Emilia l'aide à se déshabiller : « Dis-moi, Emilia, crois-tu qu'il y ait des femmes qui trompent leur mari? » (*Avec amour, avec exaltation.*) En effet, ce n'est pas possible, on ne trompe pas un mari qu'on adore; on ne trompe même pas un mari qu'on a aimé !

DANIEL. — Tu ne connais pas la vie.

FANNY, *s'exaltant de plus en plus.* — Si, par extraordinaire, un homme osait penser à moi, s'occuper de moi, je ne m'en apercevrais pas, j'ignorerais cet homme, je refuserais de l'entendre, je refuserais de le voir, il n'existerait pas pour moi !

DANIEL, *avec tristesse.* — Et s'il t'écrivait?

FANNY. — Je déchirerais ses lettres...

DANIEL, *amicalement, se dominant.* — Et le misérable ensorcelé pâtirait en silence ! il passerait et repasserait sous ta fenêtre, il défaillirait à ton approche ; ou pieusement, il s'enfermerait dans sa chambre et pleurerait à chaudes larmes..: O barbarie des femmes heureuses !

(*La porte s'ouvre. Madame Foulon paraît au fond. Elle tient un rouleau dans ses mains.*)

MADAME FOULON, *de loin à Fanny.* — Ce sont les estampes japonaises que je vous ai proposées.

FANNY. — Laissez-les sur la table. Je les examinerai tantôt.

MADAME FOULON. — J'attendrai, madame Aubertin. (*Elle sort.*)

FANNY. — Merci, madame Foulon.

SCÈNE XI

FANNY, DANIEL.

DANIEL, *poursuivant, mais toujours avec familiarité.* — D'abord, est-ce qu'on peut empêcher les gens de vous aimer? Du moment qu'ils n'attentent pas à votre bonheur, on peut bien tolérer leur martyre, n'est-ce pas, mon petit? Ils ont bien droit à leur désespoir, à leur secret? Chaque fois qu'on parle devant moi d'un être dédaigné, je le plains du fond du cœur, je souffre avec lui.

FANNY, *gaiement.* — Tu es trop bon. Ne t'apitoie pas d'avance ; ce malheureux ne souffre pas encore. Ce n'est qu'un fantôme de ton imagination.

DANIEL, *légèrement.* — Tu as raison, je suis détraqué. J'ai grand besoin du docteur Thibaut. (*Il se dispose à sortir.*

SCÈNE XII

FANNY, CLARISSE, DANIEL, MAZOLIER.

FANNY, *avec empressement.* — Entrez donc, monsieur Mazolier !

MAZOLIER, *à Daniel.* — Je vous chasse?

DANIEL, *avec hésitation.* — Je traverse le pont et je vais...

FANNY, *vivement.* — Rue de la Bûcherie, rappelle-toi.

DANIEL, *à Mazolier.* — Chez mon médecin... par ordre de ma femme !

FANNY, *à Mazolier.* — Il tousse depuis ce matin, monsieur Mazolier.

MAZOLIER, *à Fanny.* — J'étais sûr qu'il serait enrhumé aujourd'hui.

DANIEL, *revenant sur ses pas.* — Vous êtes donc prophète?

MAZOLIER. — Hier, je suis passé à côté de vous...

DANIEL, *avec reproche.* — Sans m'aborder?

MAZOLIER, *à Fanny et à Clarisse.* — Il était assis tranquillement sur ce parapet, quelques portes plus bas... Et il contemplait le chevet de Notre-Dame.

DANIEL. — Peut-être bien.

MAZOLIER. — Vous paraissiez si absorbé, si mélancolique que ma foi, je n'ai pas osé déranger votre rêverie.

FANNY, *à Daniel, vivement.* — Tu es fou, de t'installer sur cette pierre, par ce froid sibérien, avec ce vent glacé !

DANIEL. — Voilà ce que c'est que d'adorer Notre-Dame !

CLARISSE, *à Daniel.* — Un jour, vous pourriez être pris d'un étourdissement, monsieur Aubertin, et tomber dans la Seine.

FANNY, *à Daniel.* — Elle a raison. (*A Mazolier.*) Le parapet est à pic sur notre quai d'Orléans.

MAZOLIER. — Orléans! Orléans!... Monseigneur de Chambord se défiait de ce nom-là.

DANIEL, *avec enthousiasme.* — Bast ! on connaît sa rivière.

MAZOLIER, *imitant sa voix.* — Sa rivière !... Vous lui êtes resté fidèle?

DANIEL, *rêveusement.* — Que de fois, à Berry-au-Bac, le soir, quand la bise frisait l'eau du marais, je pensais à mon fleuve !

MAZOLIER, *déclamant.* — « Paris, les seuils sacrés et la Seine qui coule. »

DANIEL, *avec piété.* — Hugo !

CLARISSE, *désignant le Panthéon.* — Il dort en face !

DANIEL, *reprenant son chapeau.* — Encore un qu'on blague, et qu'on n'a pas remplacé.

FANNY. — Si mon mari aime la Seine, vous, en revanche, vous aimez les beaux vers, monsieur Mazolier.

MAZOLIER, *vivement.* — J'en ai toujours sur moi.

DANIEL, *prêt à sortir à Mazolier, gaiement.* — Au revoir, cher monsieur, grâce à votre délation, je vais être grondé jusqu'à demain.

MAZOLIER. — Et vous me maudirez !

DANIEL, *tendrement.* — Vous maudire ! monsieur Mazolier? Je n'oublie pas Amiens, et votre auto si secourable !

MAZOLIER, *modestement.* — Si secourable !

FANNY, *avec amour.* — Dame ! Elle nous a réunis.

MAZOLIER, *à Daniel.* — Sans rancune, n'est-ce pas?

DANIEL, *malicieusement.* — Si je vous dénonçais à mon tour, si je racontais ce que j'ai vu, moi?...

MOZOLIER. — Me concernant?

DANIEL. — En chair et en os !

MAZOLIER. — Quel jour?

DANIEL. — Avant-hier... boulevard Saint-Michel... J'étais à pied, vous en voiture... C'est une danseuse très connue...

FANNY, *à Daniel.* — Raconte.

MAZOLIER. — Dénoncez-moi. A mon âge, on ne demande pas mieux.

DANIEL, *à Fanny.* — Il était penché avec orgueil sur une épaule de vingt ans.

FANNY, *gaiement.* — Vous me trompez, monsieur Mazolier?

MOZOLIER. — Si rarement, madame.

FANNY. — Comment! Vous n'avez pas honte, en ce moment terrible !

MAZOLIER, *s'expliquant.* — Que voulez-vous, madame ! Malgré les événements, Paris n'a pas tout à fait perdu son humeur naturelle, son goût d'aventures. Il y a de l'amour dans l'air et par les rues. Il reste encore quelques rendez-vous. L'inquiétude, le chagrin, les deuils n'ont pas diminué la beauté des femmes, et comme avant, comme autrefois, l'homme qui est romanesque, peut rencontrer sur sa route des figures dangereuses, des yeux inoubliables.

DANIEL, *prêt à sortir.* — Ça arrive.

FANNY. — Tâche de les éviter. (*Daniel sort.*)

SCÈNE XIII

MAZOLIER, CLARISSE, FANNY.

MAZOLIER, *à Clarisse qui lui avance un fauteuil.* — Merci, mademoiselle Clarisse. Moi, je ne ressemble pas à votre patron. Je préfère un bon fauteuil auprès du feu au parapet de la Seine.

FANNY, *à Mazolier.* — Vous me permettez de dire un mot, monsieur Mazolier?

MAZOLIER, *à Fanny.* — Ne vous gênez pas, mon enfant. (*Fanny s'écarte un instant, va au-devant d'un livreur qui vient d'entrer. Elle examine avec lui deux ou trois estampes, lui parle tout bas ; ensuite, elle se dirige vers son bureau pour inscrire cette livraison.*)

MAZOLIER, *feuilletant un album de gravures, à Clarisse.* — Cette série d'Henri Monnier est encore amusante.

CLARISSE, *lui présentant un second volume.* — Elle comprend deux volumes.

MAZOLIER. — Savez-vous quelque chose de votre prisonnier, mademoiselle Clarisse?

CLARISSE. — Je n'ai pas de lettres depuis trois semaines.

MAZOLIER. — Trois semaines !... (*a rassurant*) de si loin... avec tant de méchanceté !...

CLARISSE. — Il y a des gens plus à plaindre que moi, j'en conviens.

MAZOLIER, *avec intérêt.* — Et du Nord, du côté de Saint-Bavon, vous êtes toujours sans nouvelles?

CLARISSE. — Toujours.

MAZOLIER. — Les scélérats ! Ils ont construit une muraille de fer entre nous et nos parents de là-bas.

CLARISSE. — Attendons. (*Fanny qui est assise à son bureau, lève la tête et écoute.*)

MAZOLIER. — Saint-Bavon ! J'ai parcouru la contrée autrefois. Un ciel de grandes plaines mornes, marécageuses, balayées par le vent. Quelques collines autour. Au loin la forêt de Raismes. Je vois encore ses fonderies, ses maisons de briques, toutes basses.

CLARISSE, *avec tristesse.* — La neige doit tomber dessus en ce moment.

MAZOLIER. — Je comprends que vous aimiez votre pays, mais entre nous, Dieu ne l'a pas fait très pittoresque.

CLARISSE, *avec amour, avec enthousiasme.* — Saint-Bavon? C'est le plus bel endroit de la terre. (*Elle se dirige vers le fond.*)

MAZOLIER, *rêveusement, tout en la regardant s'éloigner :*

« Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
« Fumer la cheminée, et en quelle saison.
« Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
« Qui m'est une province, et beaucoup davantage? »

Saint-Bavon, c'est le plus bel endroit de la terre !

(*Clarisse disparaît.*)

SCÈNE XIV

MAZOLIER, FANNY.

FANNY. — La charmante fille !

MAZOLIER. — Comme le temps passe ! Voilà trois ans bientôt que je l'ai rencontrée chez vous pour la première fois. C'était peu de jours avant la Marne, je me souviens.

FANNY. — Elle était venue à pied de son département.

MAZOLIER. — Son père est libraire, n'est-ce pas?

FANNY, *tristement.* — Était libraire.

MAZOLIER. — Pauvre enfant.

FANNY. — Par bonheur, elle est très attachée à son prisonnier.

MAZOLIER. — Et lui?

FANNY. — Elle me montre ses lettres. Je crois qu'il l'aime profondément. D'ailleurs, ils sont fiancés.

MAZOLIER. — Comment s'appelle-t-il?

FANNY. — Pierre Warnod.

MAZOLIER. — Warnod?

FANNY. — Un vrai nom du Nord.

MAZOLIER, *rôdant, regardant un peu partout.* — A propos de fiancés, j'ai un cadeau à faire. Je cherche une bonne estampe pour deux jeunes gens plus heureux.

FANNY. — Et qui vont se marier?

MAZOLIER. — Le mois prochain.

FANNY. — Vous désirez une gravure ancienne?

MAZOLIER, *vivement.* — Quelle question ! Je ne donnerai jamais rien de moderne à personne. Je partage les idées de mon siècle, mais pas son goût. (*Furetant çà et là.*) Bac, Jeanniot, Willette.

FANNY, *gaiement.* — Ce n'est pas votre carton.

MAZOLIER, *continuant.* — Métivet...

FANNY, *lui présentant une estampe.* — Et cette planche?

MAZOLIER, *avec respect.* — Géricault.

FANNY. — Son *Joueur de Cornemuse.*

MAZOLIER. — Pas assez vieux.

FANNY. — Voici un burin du XVIIe. Il vous ira peut-être?

MAZOLIER. — *L'Enlèvement d'Hélène*? L'épisode n'est guère de circonstance.

FANNY. — L'heure de Ménélas n'a pas encore sonné pour le futur mari.

MAZOLIER. — Et dans votre XVIIIe?

FANNY, *cherchant.* — Nous ne sommes pas très riches en ce moment. Pas la moindre eau-forte de Gravelot, ni de Saint-Aubin.

MAZOLIER, *s'animant.* — Gravelot, Saint-Aubin?

FANNY. — Et rien de Parrocel.

MAZOLIER. — Il ne manquerait plus que ça. J'espère bien que vous vous seriez dépêchée de me proposer ces planches.

FANNY. — Ces maîtres-là vous appartiennent de droit, c'est entendu.

MAZOLIER. — Quel que soit leur prix.

FANNY. — Prenez garde.

MAZOLIER, *allant et venant.* — Revenons à mon cadeau.

FANNY. — Vous ne voulez pas dépenser beaucoup?

MAZOLIER. — Ça dépend de ce que nous découvrirons. (*Jetant un coup d'œil sur les murs.*) Quelle est cette gravure au pinceau accrochée là-haut?

FANNY. — Au-dessus de ce buste?... Un Janinet.

MAZOLIER. — D'après Fragonard, si je ne me trompe.

FANNY. — Quel œil !

MAZOLIER, *grimpant lestement sur un escabeau.* — Vous m'excusez?

FANNY. — L'épreuve est décolorée, je vous avertis.

MAZOLIER. *debout sur l'escabeau, après avoir décroché l'estampe.* — *L'Amoureuse indiscrète,* traduite de Fragonard.

FANNY. — La planche a souffert, n'est-ce pas?

MAZOLIER, *descendant.* — Elle n'a pas perdu toute sa grâce. Cette aquatinte est bonne. (*Examinant l'estampe avec plus d'attention, après l'avoir posée sur un chevalet.*) Hum !... la belle amante que j'aperçois dans ce coin, en jupe orange et l'oreille à l'affût, m'a l'air de traverser un instant difficile... je la plains.

FANNY, *étonnée.* — Je la trouve curieuse, tout simplement.

MAZOLIER, *gravement.* — Et moi, jalouse. Pour qui sait comprendre, son visage annonce un drame.

FANNY, *se récriant.* — Douloureux, Fragonard? ¡Vous plaisantez.

MAZOLIER. — Pourquoi non? Il l'est quelquefois, ce diable de Frago... Il lui arrive même d'être tragique à l'occasion... Témoin sa *Callirhoé.*

FANNY. — Le tableau du Louvre? Un simple accident.

MAZOLIER. — On veut toujours voir le XVIIIe à travers les polissonneries de Boucher, d'Eisen ou de Baudoin. Débarrassez-vous de ce préjugé.

FANNY. — Que voulez-vous? Pour moi *le Baiser dangereux, la Chemise enlevée, les Plaisirs interrompus,* voilà tout le XVIIIe.

MAZOLIER. — Vous oubliez Watteau et la mélancolie de ses amoureux, sous les charmilles, au bord des sources.

FANNY. — Admettons. Je m'incline devant votre compétence. (*Vivement, désignant l'estampe.*) Mais vous ne me ferez jamais croire à la tristesse de cette fantaisie.

MAZOLIER, *s'animant peu à peu.* — Pas triste, cette blonde au corsage en pointe?

FANNY, *incrédule.* — Et qui montre sa gorge avec tant de complaisance?

MAZOLIER. — Pas triste, cette jolie fille abandonnée?

FANNY, *haussant les épaules.* — La grande affaire ! Elle épie, elle guette, au lieu d'achever son ouvrage.

MAZOLIER, *s'animant de plus en plus.* — Pas malheureuse, cette pauvre enfant qui, la tempe appuyée au mur, écoute les propos que tient son galant à une voisine de qualité?

FANNY. — Mais les propos qu'elle essaye de surprendre ne sont pas forcément des aveux.

MAZOLIER. — S'ils étaient innocents, son visage serait moins altéré.

FANNY, *gaiement.* — Vous en avez de l'imagination, monsieur Mazolier.

MAZOLIER. — Du reste, Fragonard a créé un désordre volontaire dans la chambre. Les meubles sont à moitié culbutés, un pot d'étain roule sur le parquet. Quel tohu-bohu !

FANNY, *railleuse.* — Tout de même, ces amateurs !...

MAZOLIER. — Il est clair qu'on s'est disputé tout à l'heure et que l'infidèle est à côté.

FANNY, *désignant le tableau.* — Ce qui n'empêche pas le chardonneret de gazouiller paisiblement dans sa cage.

MAZOLIER. — Et qu'est-ce qui vous dit qu'il chante?

FANNY. — J'ai beau faire, je ne découvre pas encore la douleur contenue dans cette estampe.

MAZOLIER, *s'animant de plus en plus.* — Au fait, comment la verriez-vous, cette douleur? Je ne suis qu'un vieil imbécile. (*Avec véhémence.*) Parbleu, vous ne pouvez pas comprendre !... naturellement... vous ne comprendrez jamais. On ne comprend pas ce genre d'inquiétude quand on est heureuse comme vous.

FANNY. — J'ai pourtant de graves soucis.

MAZOLIER, *s'animant de plus en plus.* — J'entends, je devine, je sais... les affaires, la santé de votre mari, mais la guerre vous l'a rendu, ce charmant Aubertin. Il est aujourd'hui près de vous, il vous aime. Ce garçon vous a toujours adorée. Votre cœur est content.

FANNY. — Il est vrai. Sous ce rapport, je suis tranquille.

MAZOLIER, *ardemment.* — Pour un cœur de femme, une seule espèce de chagrin a de l'importance. Que vous faut-il, à vous autres? Un peu de sécurité amoureuse, et toutes, vous travaillez avec entrain. Vous bravez les difficultés de la vie, vous avez chaud ! !

FANNY, *gaiement.* — Même l'hiver.

MAZOLIER. — Quand on a le printemps dans l'âme, on s'imagine qu'il est dans la rue.

FANNY. — Il y est peut-être.

MAZOLIER, *prêt à sortir, endossant son paletot.* — Et cependant, il gèle !

FANNY. — A bientôt, monsieur Mazolier.

MAZOLIER, *lui serrant la main.* — Tâchez de me dénicher une estampe plus gaillarde.

FANNY. — Je tâcherai.

SCÈNE XV

LES MÊMES, GRÉGOIRE.

MAZOLIER, *se butant sur Grégoire qui ouvre la porte.* — N'est-ce pas, mon petit bonhomme qu'il fait froid aujourd'hui ?

GRÉGOIRE. — Pas du tout, monsieur ; moi, j'étouffe.

FANNY, *gaiement.* — Vous voyez bien que j'ai raison.

MAZOLIER, *levant les bras au ciel.* — O jeunesse ! (*Il sort.*)

SCÈNE XVI

FANNY, GRÉGOIRE, PUIS CLARISSE.

FANNY, *le regardant s'éloigner.* — Il n'a pas son auto.

GRÉGOIRE. — Son auto?... Bigre !

FANNY. — Il en possède au moins trois, mais il n'en use guère.

GRÉGOIRE. — Pour les pauvres types, il ne peut y avoir que deux voitures, le panier à salade, ou le corbillard.

FANNY, *gaiement.* — Veux-tu te taire, garnement !

GRÉGOIRE, *déposant ses paquets sur une table. A Fanny.* — Je vous apporte ces cadres de la part de monsieur Raynal.

FANNY. — C'est tout?

GRÉGOIRE. — Et aussi quatre estampes qui sont dans mon carton.

(*Clarisse paraît.*)

FANNY, *à Clarisse.* — Nous allons connaître les acquisitions de mon mari.

GRÉGOIRE, *tout en dénouant son carton.* — Bonjour, mademoiselle Clarisse.

CLARISSE, *l'aidant.* — Bonjour, Grégoire.

FANNY. — Tu as un bordereau.

GRÉGOIRE. — Je l'ai dans ma sacoche.

CLARISSE. — Monsieur Aubertin n'est pas là pour l'examiner, je t'avertis.

FANNY. — Peu importe !

GRÉGOIRE, *naturellement.* — Je sais qu'il n'est pas là. Ce n'est pas son heure. Presque tous les jours, quand je fais ma tournée, je le rencontre rue Clovis.

FANNY, *avec indifférence.* — Près du Panthéon?

GRÉGOIRE. — Il flâne en fumant sa cigarette.

FANNY, *considérant une estampe encadrée.* — Diable ! Voilà déjà une eau-forte qui n'a pas sa marge.

GRÉGOIRE, *prenant une allumette et allumant sa cigarette.* — Vous permettez, madame?

CLARISSE, *l'aidant à renouer son carton,* — Et dans tes courses, tu n'as rien appris de nouveau?

GRÉGOIRE. — Rien. (*Se ravisant.*) Ah ! si. Le fils à monsieur Devillaine a été tué au Moulin de Laffaux.

FANNY. — Ambroise Devillaine? Il n'avait pas trente ans.

CLARISSE. — Pauvre jeune homme !

FANNY, *à Clarisse.* — Quand j'étais petite, nous jouions ensemble dans le jardin de Notre-Dame, en face...

GRÉGOIRE, *à Clarisse.* — Son père est relieur rue Chanoinesse.

FANNY. — Quel dommage !

GRÉGOIRE, *saluant.* — A une autre fois, mesdames.

CLARISSE. — A bientôt.

(*Grégoire sort tandis que Fanny jette un coup d'œil sur le bordereau.*)

SCÈNE XVII

FANNY, CLARISSE.

FANNY. — Déroule ces estampes.

CLARISSE. — A combien se monte le bordereau?

FANNY. — A trois cent soixante-dix francs.

CLARISSE. — Frais compris?

FANNY. — Espérons-le... Six eaux-fortes.

CLARISSE. — Seulement.

FANNY. — Seulement.

CLARISSE. — Mon Dieu... si le placement en est facile...

FANNY. — Pour commencer, ce Forain m'inspire des doutes.

CLARISSE. — Pas de signature...

FANNY. — Forain est plus féroce...

CLARISSE. — Et plus habile.

FANNY, *machinalement.* — Jazet, Lepic... que peut-il bien faire du côté du Panthéon?

CLARISSE, *désignant une estampe.* — Un Mac-Ardell.

FANNY. — D'après Reynolds?

CLARISSE. — Hélas ! non.

FANNY, *vivement.* — Alors ce n'était pas la peine de le choisir... Cabanel... Ce nom est invendable. Entre nous, il a payé ces planches un prix fabuleux... A qui, à quoi pensait-il?

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, DANIEL.

FANNY. — Ah ! te voilà ! Justement, je déplorais tes achats d'hier. Ton Forain n'est pas un Forain, mon cher ami.

DANIEL. — Tu crois?

FANNY. — Puis, qui est-ce qui demande un Cabanel aujourd'hui?

CLARISSE. — Cette estampe a été démargée, monsieur Aubertin.

DANIEL. — Et le reste me déshonore.

FANNY. — Ta rentrée rue Drouot n'a pas été brillante.

DANIEL, *s'asseyant.* — Tu me couvres de honte. Oublions-la. J'aurais mieux fait de suivre ton conseil et de paperasser au coin du feu.

(*Clarisse s'éloigne vers le fond.*)

FANNY. — Tu as vu Thibaut?

DANIEL. — Je l'ai manqué. Il était déjà parti.

FANNY, *avec reproche.* — Je ne te tiens pas quitte, mon garçon c'est à recommencer.

DANIEL, *feuilletant un petit volume :*

« Je connais ses parents, ses amis, sa maison,
« J'ai ramassé ses gants... j'ai tenu sa voilette. »

(*Il s'interrompt, pris d'une quinte de toux.*)

FANNY. — Cette mauvaise toux ne cessera donc jamais?

DANIEL, *cherchant un flacon.* — Ne te tourmente pas. Je vais absorber un peu de ce poison.

FANNY, *lui donnant sa potion.* — J'aurais dû t'en offrir... Pardonne-moi, je ne te soigne pas très bien.

DANIEL. — Tu es si prise maintenant.

FANNY. — Qu'est-ce que tu lisais à haute voix?

DANIEL. — Des vers.

FANNY. — De qui?

DANIEL. — L'auteur est anonyme.

FANNY, *considérant le livre. — Pour elle et pour moi.*

DANIEL. — J'ai trouvé ce petit in-seize dans une boîte, sur le quai de la Mégisserie.

FANNY. — Une reliure d'amateur... j'espère!... Ah! voici le courrier.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, LE FACTEUR.

LE FACTEUR. — J'ai besoin de votre signature, madame Aubertin. Quand je suis venu tantôt, vous étiez sortie.

FANNY. — On m'a dit cela. (*Elle donne sa signature.*)

LE FACTEUR. — Merci. (*Le facteur salue et se retire, reconduit par Clarisse qui disparaît pendant quelques secondes.*)

FANNY, *lisant.* — Toulouse...

DANIEL. — Une lettre chargée par le temps qui court !...

FANNY. — Elle nous apporte sept cents francs.

DANIEL, *assis, son livre entre les mains.* — De quoi réparer mes sottises...

FANNY. — Et éteindre quelques dettes.

DANIEL. — Nous en avons beaucoup?

FANNY. — Pas mal.

DANIEL. — Mon devoir de soldat t'a coûté cher.

FANNY. — Bah !... Tiens ! un mot vexé de monsieur d'Artenay... Il paraît qu'hier, tu l'as fait poser.

DANIEL. — Toute l'après-midi.

FANNY. — Tu n'es pas monté chez lui?

DANIEL. — J'avais la tête ailleurs.

FANNY. — Poète !

DANIEL. — Et cette enveloppe? Que renferme-t-elle?

FANNY. — Un catalogue de vente.

DANIEL. — Quelle vente?

FANNY. — La vente Couturier.

DANIEL. — A quel moment la vente?

FANNY. — Après janvier, au château de Mauclaire.

DANIEL, *désignant une lettre de deuil.* — Un faire-part?

FANNY. — Le vieux Thierry.

DANIEL. — Quatre-vingt-deux ans.

FANNY. — A propos, tu sais, Ambroise Devillaine a été tué en Champagne.

DANIEL. — De qui tiens-tu cette nouvelle?

FANNY. — Du petit Grégoire.

DANIEL, *avec une demi-indifférence.* — Ambroise !... Encore un... On grelotte au fond de ce magasin. (*Il s'assied au coin de la cheminée et feuillette le volume qu'il vient d'acheter. Un court silence.*)

FANNY, *vivement.* — Bon ! qu'est-ce que je découvre dans mon courrier ? Une lettre timbrée d'Allemagne !

DANIEL, *se levant.* — Pour Clarisse?

FANNY. — Est-il bête, ce facteur, de ne pas l'avoir remise à cette petite !... (*Appelant*) Clarisse !

SCÈNE XX

LES MÊMES, CLARISSE.

CLARISSE. — Madame Aubertin?

FANNY, *revenant.* — Une lettre pour toi.

CLARISSE. — De là-bas?

FANNY. — D'Heidelberg.

CLARISSE. — De Pierre?

DANIEL. — De quelqu'un que tu aimes.

FANNY. — Elle était égarée parmi les miennes.

CLARISSE, *ouvrant la lettre.* — Je tremble chaque fois. (*Un silence.*)

FANNY, *avec respect.* — Comment va-t-il?

CLARISSE, *gravement et tristement.* — Il ne se plaint pas trop... Quelques lignes seulement... Il dit que sans mes lettres, sans mon cœur, dont il est sûr, il ne pourrait pas résister... (*Elle essuie une larme.*)

FANNY, *avec pitié.* — Pauvre homme...

DANIEL, *avec exaltation.* — Oui, pauvre homme... Mais il est aimé... Aimé !... Ne pleure pas, Clarisse, puisque ton amour fidèle soutient son courage, puisque tu l'aides un peu dans sa misère.

CLARISSE. — Hélas !

DANIEL. — Crois-moi. Ton adoration franchit l'espace et va le rejoindre. Ne pleure pas, petite, puisque tu adoucis la cruauté de ses jours, puisque tu dissipes l'horreur de ses nuits... Le soir, un rayon de lumière, un rayon que ne reçoivent pas tous les prisonniers, tra-

verse les palissades de son camp tragique, et vient mystérieusement illuminer son visage.

CLARISSE. — Dieu vous entende !

DANIEL. — Tu en doutes?... Et pourtant, tu froisses dans tes mains une lettre de lui, qui te confie à mots couverts des choses toutes pareilles !... Et peut-être que là-bas, en regardant ton écriture, à la minute où nous parlons, il est plus bouleversé que toi-même en ce moment !

CLARISSE. — Ils sont bien malheureux.

DANIEL. — Oh ! je te comprends... La captivité, n'est-ce pas? La patrie si lointaine, la faim, les coups, l'insulte quotidienne, l'atrocité de l'esclavage, l'incertitude du retour...

CLARISSE, *prête à sortir.* — C'est cela.

DANIEL, *s'exaltant de plus en plus.* — Il n'en est pas moins vrai qu'il est aimé... qu'il sait que tu l'aimes... qu'il est content que tu l'aimes...

FANNY, *troublée.* — Daniel !

DANIEL. — Aux heures les plus sombres, il peut se dire : Elle pense à moi; elle souffre comme moi, elle se prive pour moi, elle est tout près de moi... Et quand le questionnaire l'attache au poteau, lorsqu'il est flagellé comme un Christ-aux-liens, il reste impassible sous les verges ; il ne sent que ton portrait, qui n'a pas quitté sa poitrine.

CLARISSE. — Merci, monsieur Aubertin. (*Elle sort.*)

SCÈNE XXI

FANNY, DANIEL.

DANIEL, *à Fanny, avec exaltation.* — Infortuné cet homme, affreusement à plaindre, j'en conviens. Ce qui n'empêche pas les tortures morales de nous déchirer aussi... et quelquefois plus que les autres... (*Sans se préoccuper de la présense de Fanny.*) Au fond, il n'y a qu'une douleur au monde, un seul martyre, un supplice unique, c'est de ne pas être aimé. (*Il éclate en sanglots.*)

FANNY, *avec épouvante.* — Daniel ! Quel malheur annonces-tu?

DANIEL, *avec douleur, tombant à ses pieds.* — Fanny ! Fanny ! Si tu savais le grand malheur qui nous arrive ! Si tu savais quel désastre est tombé sur nous !

FANNY. — N'achève pas... je devine... j'ai compris.

DANIEL. — Tu pleures?

FANNY, *fondant en larmes.* — Comme toi !

DANIEL. — Va ! Tu as raison de pleurer. Nous pouvons pleurer tous les deux. Nos dix années de bonheur sont anéanties.

FANNY. — Pas tout à fait, peut-être?

DANIEL, *pleurant.* — Si. Tout à fait, tout à fait.

FANNY. — Le mal est donc si profond?

DANIEL, *debout. Avec douleur, avec démence.* — Ah ! Je peux écrire des lettres, moi ! Je suis certain qu'on ne me répondra pas.

FANNY. — Tais-toi, cruel que tu es !

DANIEL, *avec dérision.* — Qu'est-ce que ça signifie, cet argent apporté par le facteur? Est-ce que trois lignes d'une femme élue ne vous enrichissent pas davantage?

FANNY, *avec révolte.* — Tais-toi, par pitié.

DANIEL. — Pardonne-moi, je déraisonne.

FANNY. — Notre vie est détruite, tu l'as dit.

DANIEL, *avec désespoir.* — Quand je pense que la balle qui me traversa la poitrine ne m'a pas abattu sur le coup ! Quand je pense que ma soif de carnage n'a pas été punie... Quand je pense que je suis resté debout, et qu'en moins de cinq minutes, ma compagnie presque entière était couchée sur le sol... Un peu plus, et je mourais en t'adorant. Un peu plus, et je dormirais à cette heure dans le cimetière de Neuville, côte à côte avec mes camarades !... A quoi bon ce ruban glorieux?... Quelle nécessité m'attache à cette maison où je traîne une existence de fainéant, de lâche, de criminel?

FANNY, *avec inquiétude.* — Tu oublies que tu es encore très malade.

DANIEL. — Oui, très malade. Tu ne m'apprends rien. Thibaut m'a renseigné là-dessus... amplement.

FANNY. — Tant que ça?

DANIEL. — Une simple hémoptysie, et je suis rayé de ce monde.

FANNY. — Tu n'en es pas là, Dieu merci.

DANIEL, *avec dérision.* — La belle affaire que ma suppression, et que celle de ma démence ! Si je t'avouais qu'hier, je n'ai passé qu'une heure à l'hôtel Drouot, et que le reste de l'après-midi, j'ai couru au hasard, sous la pluie et la neige, poussé par l'espérance d'une mort prochaine?

FANNY, *violemment.* — Et moi? Que fais-tu de moi dans tout cela?

DANIEL, *sans s'occuper d'elle.* — Tiens ! je voudrais retourner au front; et, dès le premier jour, être fauché par un feu de barrage... Mais, rassure-toi, au bureau de recrutement, on n'accepte pas tous les hommes détériorés.

FANNY. — Tu as cherché à repartir?

DANIEL. — Oui, je me suis présenté à la Place...

FANNY. — Tu trouves que je n'ai pas assez souffert?

DANIEL, *avec démence.* — En consultant mon dossier, en relisant les notes de je ne sais quelle commission médicale, en considérant mon dos voûté, ma mine lamentable, ces messieurs m'ont invité paternellement à rentrer chez moi.

FANNY, *indignée.* — Comment as-tu tenté une pareille démarche?

DANIEL. — Le désespoir rend fou.

FANNY. — Je pressentais bien quelque extravagance de ce genre, mais je n'osais pas y croire. Lorsque mes craintes se fortifiaient, je mettais cette idée méchante sur le compte de ta vie monotone, sur l'oisiveté; et quelquefois aussi sur le désir de venger les morts de ton régiment.

DANIEL, *avec ironie.* — Tu me prêtais des mobiles trop généreux. J'ai changé.

FANNY. — Tu renies toutes tes religions?

DANIEL. — Je suis frappé d'insensibilité pour toutes les choses et pour tous les êtres...

FANNY, *avec jalousie.* — Excepté pour un seul... dont tu ne parles pas.

DANIEL. — Dont je ne parle pas? (*Avec douleur.*) Dieu sait pourtant si mon secret me pèse !

FANNY, *vivement.* — Ne te confesse pas.

DANIEL. — Sois tranquille, je ne t'infligerai pas ce supplice... (*Tenté.*) Je tairai mon secret, bien qu'il soit prêt à s'échapper... bien qu'il brûle mes lèvres...

FANNY, *l'arrêtant du geste.* — Non... plus tard... tu me diras... Pas aujourd'hui... il est encore trop tôt.

DANIEL, *prêt à parler.* — Tu me jugerais peut-être moins sévèrement si...

FANNY, *avec prière.* — Non... je t'en prie.

DANIEL, *humblement.* — Tu préfères?...

FANNY, *avec douleur.* — Que sert de préciser?

DANIEL, *avec désespoir.* — Pourquoi, pourquoi suis-je orphelin dans cet univers? Pourquoi mon père et ma mère m'ont-ils quitté de si bonne heure? Pourquoi ne suis-je plus l'enfant de personne? J'aurais été trouver mes parents, j'aurais raconté ma peine et ils auraient eu pitié de moi.

FANNY, *ébranlée.* — Ma tendresse égale peut-être la leur?

DANIEL, *avec déchirement.* — Mais m'ouvrir à toi si jeune, à toi, Fanny, à toi qui m'aimes depuis ton enfance?... Me confier, à toi,

ma femme, à toi, qui as des droits sur mon âme?... Non, ce récit-là est impossible, je le reconnais... Je commettrais un sacrilège !

FANNY. — N'invoque pas mes droits, tu me fais injure...

DANIEL, *avec désespoir.* — Toujours est-il que ces droits sont réels ! ne le nie pas. Tu as des droits sur moi, sur mes pensées, sur mes actions. Nous sommes mariés, je ne suis pas libre... je ne dois ni souffrir, ni parler... et je n'ai que la mort comme refuge.

(*Il se précipite vers un tiroir, l'ouvre et s'empare d'un revolver.*)

FANNY, *lui arrachant l'arme des mains.* — Rends-moi cette arme, insensé.

DANIEL, *assis, fondant en larmes.* — Infortuné que je suis !

FANNY, *avec grandeur, avec bonté.* — Et parle, puisque tu es si malheureux... Ta détresse avant tout.

DANIEL, *avec gratitude.* — Oh ! merci de me plaindre malgré ta propre désolation.

FANNY, *comme illuminée.* — Parle, j'ai du courage maintenant... C'est un être transformé qui est devant toi... Qu'est-ce que ma défaite auprès de ton chagrin?

DANIEL, *pleurant.* — Fanny, Fanny.

FANNY, *avec exaltation.* — Ah ! que n'ai-je vingt ans de plus, que n'ai-je des cheveux gris pour compatir davantage à ton affliction, sans rien perdre de ma dignité ! Mais un homme dont on a connu l'héroïsme et la douleur, mais un mari dont on a pansé les blessures, et que la mort guette encore ne peut-il pas vous créer un cœur de mère?

DANIEL. — Tu aurais ce cœur chrétien?

FANNY, *s'exaltant de plus en plus.* — Oui, ce cœur-là, je l'aurai, je l'ai déjà, je le sens vivre en moi.

DANIEL. — Sois bénie pour ta bonté.

FANNY, *penchée sur lui.* — Raconte, mon petit. Épanche ton âme aussi cruellement que tu le désires. Vide-la sans scrupule.

DANIEL. — Je n'ose plus.

FANNY. — Oublie ma jeunesse, oublie mon amour et laissons de côté les autres questions. Que nous importe ce qui est juste ou injuste, permis ou défendu ! C'est affaire entre nous. Je te délie de tes serments, tu es libre.

DANIEL, *debout et protestant.* — Tu te grises de générosité.

FANNY, *follement.* — Fais tout ce que tu voudras. A présent ou demain ! Tu n'es pas marié.

DANIEL. — Ne continue pas. Songe à l'imprudence de tes paroles.

FANNY. — C'est un pacte que je conclus avec toi.

DANIEL. — Prends garde, on ne sait pas !...

FANNY, *de plus en plus exaltée.* — J'accepte mon destin ! Je suis pareille à une pauvre femme qui jadis a vu son enfant souffrir, qui l'a vu se débattre dans les tourments, se tordre sur sa couche, et qui n'admet plus aucun malheur pour lui. Cet enfant va devenir un ingrat, cet enfant va lui faire du mal, cet enfant va l'abandonner, elle n'aura pas la force de le maudire.

DANIEL, *violemment.* — Je ne serai pas ce misérable... (*Tombant assis.*) Non, non... (*Un silence.*)

FANNY, *debout, penchée sur lui. Maternellement.* — Je la connais?

DANIEL, *baissant la tête.* — Non, tu ne l'as jamais vue. Je l'ai rencontrée en voyage, par hasard, il y a quelques mois.

FANNY. — Il y a quelques mois?...

DANIEL. — Deux ou trois...

FANNY, *avec amertume.* — Et je ne me suis pas doutée de ce grand événement ! Il est vrai que je suis si tenue par les affaires de la maison. Par moments, toutefois, ton attitude me déconcertait. Je n'approfondissais pas, mais tes allées et venues me semblaient inexplicables... Je remarquais dans tes yeux une flamme bizarre, inaccoutumée, une fièvre étrangère à ta maladie. Puis, tu sais ce que c'est : un client qui entre, un ordre à donner, une course à faire, une tisane à te préparer ; et cette impression se dissipait... Je ne me suis aperçue de rien... Pauvre dupe !...

DANIEL. — Si tu n'as pas deviné le désarroi dans lequel j'étais, par contre tu ne m'as guère surpris avec un visage heureux, conviens-en.

FANNY. — Je l'avoue.

DANIEL. — Car, mes larmes te l'ont appris, c'est un amour sans joie, un amour méprisé que celui que je promène. (*Avec dérision.*) Et d'ailleurs, qui veux-tu qui regarde un citoyen comme moi? Je te le demande! Quelle femme serait émue en voyant ce personnage à feutre mou, efflanqué par la guerre, et qui rêve, planté sur les ponts, en si modeste équipage? Est-ce que l'œil s'arrête sur un homme distrait et mal vêtu?

FANNY, *tendrement.* — Je t'ai pourtant choisi, moi !

DANIEL, *avec véhémence, avec amertume.* — Toi? Mais toi, tu me connaissais depuis douze ans. Nous avons grandi côte à côte. Mes façons de sentir et de penser te sont familières. Tu apprécies la véhémence de mes convictions. Tu sais les livres, les tableaux que je préfère. Tu partages mes enthousiasmes. Tu me sais romanesque, artiste, musicien, tu sais ce que je vaux. Mais elle, cette passante, elle ne soupçonne aucun de mes goûts, pas un seul de mes dons ! Elle ignore le secret de ma nature ; elle ne connaît que mon apparence !

C'est une femme qui ne m'aime pas, qui ne peut pas m'aimer, qui ne m'aimera jamais. Va ! elle ne t'a pas pris grand'chose.

FANNY, *avec douleur.* — Elle m'a pris ton cœur (*Avec ironie*)... seulement.

DANIEL, *tendrement.* — Moins que je ne crois, peut-être.

FANNY. — Davantage.

DANIEL, *avec effroi.* — Davantage?... Évidemment, puisque malgré tout, l'espérance, une espérance obstinée, me ramène à chaque instant sur sa route, puisque je questionne les uns et les autres sur son existence et sur ses sentiments, puisque je m'embusque aux abords de sa maison... Inutile espionnage ! Candide impatience !... On est lâche ; et dès qu'elle paraît, je m'enfonce sous une porte voisine. Aussi bien, par prudence pour elle, je préfère ne pas la rencontrer dans la rue, mais plutôt loin de son quartier. Le soir, vers cinq heures, lorsqu'elle va chez sa mère, du côté de Sainte-Geneviève, je la croise en chemin...

FANNY. — Tous les jours?

DANIEL. — Tous les jours? Oh ! non !

FANNY. — Quand tu as de la chance.

DANIEL, *tombant à ses pieds, avec remords, avec désespoir.* — Depuis trois mois, Fanny, je te dissimule le vrai motif de mes sorties. Je te mens sur toutes mes actions, à propos des affaires dont tu me charges, à propos des clients que je dois voir, sur tout, à propos des incidents les plus médiocres. Je te mens même sur mes souffrances physiques, je les diminue ou je les exagère, selon les besoins de la cause. J'ai perdu la raison. Je cours, je rôde, je rentre, je sors de nouveau, ou bien, j'écris des lettres ridicules ; et naturellement, pas une ligne de réponse ! Je parierais qu'elle ne lit pas plus mes lettres qu'elle ne me regarde dans la rue ! Je n'existe pas pour elle, ma douleur ne l'intéresse pas ; elle est sans curiosité.

(*Un silence.*)

FANNY. — Elle est du même monde que nous?... des nôtres?...

(*Un silence.*)

DANIEL. — A peu près.

FANNY. — Mariée?

DANIEL. — Oui.

FANNY. — Quel mari?

DANIEL. — Le ménage est heureux. Elle est paisible, cultivée, attachée à ses habitudes, à ses obligations... loyale...

FANNY. — Et sans fortune?

DANIEL, *vivement.* — T'imagines-tu qu'un homme de mon espèce irait s'éprendre d'une bourgeoise inoccupée, d'une femme très riche?... Non, non, elle est simple, réservée, pas même très jolie, mais...

FANNY. — Mais adorée.

DANIEL. — Sa figure est une petite figure dans le genre de la tienne.

FANNY. — C'est encore plus triste. Pourquoi n'est-ce pas moi? (*Elle essuie une larme.*)

DANIEL. — Tu pleures, Fanny?...

FANNY, *se maîtrisant.* — Continue.

DANIEL, *debout, balbutiant.* — Eh bien ! voilà, voilà... (*Avec sincérité, violemment.*) Mais ne crois pas que je sois satisfait de moi-même... Rends-moi cette justice, jusqu'ici, j'ai toujours été un brave homme, un compagnon fidèle !...

FANNY. — Irréprochable...

DANIEL. — Cet amour impérieux, je ne l'ai pas accueilli avec complaisance, je te le jure. Au contraire. J'ai résisté de toutes mes forces. A plusieurs reprises, sourdement, en secret, j'ai demandé ma guérison au travail, à la solitude, au plaisir et même à la prière. Ainsi, l'autre jour, je suis entré à Saint-Séverin, j'ai appelé à mon secours le Dieu de mes premières années. A genoux, je l'ai supplié d'apaiser mon délire... Hélas ! il ne me restait pas assez de foi dans l'âme pour être entendu par le Seigneur. Au sortir de l'église, j'étais plus troublé qu'en y pénétrant.

(*Un silence.*)

FANNY. — Tu sais son nom?

DANIEL. — Son nom?

FANNY. — Tu le connais, je suppose?

DANIEL, *se dérobant.* — Ne me le demande pas.

FANNY. — Tu regrettes ta confiance?

DANIEL, *sincèrement, humblement.* — Permets-moi de ne pas le révéler... Mon chagrin est à moi, mais son nom est à elle.

FANNY. — Tu as raison, je comprends.

DANIEL, *la prenant à témoin.* — C'est mieux... n'est-ce pas?...

FANNY, *debout et s'écartant de lui.* — Cessons de parler d'elle.

DANIEL, *avec chagrin.* — Je t'ai blessée?

FANNY, *franchement, puis se dirigeant vers sa table de travail.* — Tu te méprends. — Mais je pense tout à coup que je n'ai pas écrit à monsieur Brochard.

DANIEL, *la ramenant vers lui.* — A quoi bon ce prétexte? (*Une pause.*) Tu es trop meurtrie, n'est-il pas vrai?

FANNY, *en larmes, mais un peu sèchement.* — A ton tour, ne me questionne pas.

DANIEL. — Soit. Du reste, ta réponse serait superflue. Je suis fixé Tes yeux sont pleins de larmes... de larmes différentes maintenant ; et ta voix a perdu sa charité.

FANNY, *tendrement.* — Tu te trompes, Daniel.

DANIEL. — Pauvre petite ! De quelle lourde croix j'ai chargé tes épaules !... Pourvu que ta vaillance ne te trahisse pas ! Pourvu... (*Il s'interrompt.*)

FANNY. — Pourvu?...

DANIEL, *avec crainte.* — Pourvu qu'un ferment de discorde ne se lève pas dans la maison !

FANNY, *vivement.* — Tu es fou.

DANIEL, *avec angoisse.* — Aujourd'hui, mon désespoir réclame ta pitié, mais demain, peut-être, ton désespoir à toi, aura besoin de la mienne... (*Avec effroi.*) Je vois d'ici ta figure angoissée ; j'entends déjà tes justes plaintes, tes doux reproches... Je me débats d'avance contre tes inquisitions douloureuses.

FANNY. — Je ne mérite pas ce doute offensant... Crois-moi, demeurons très amis. Nous avons tant à souffrir l'un et l'autre !

DANIEL, *amèrement.* — Tu vas te souvenir, Fanny ! Et la mémoire d'un être malheureux retient chaque détail.

FANNY, *maternellement, religieusement.* — Je me souviendrai si tu veux, j'oublierai si tu préfères. Je te jure d'être patiente et bonne. Je te promets de ne pas épier tes actes, tes façons d'être, de ne rien voir, de tout ignorer. Je te plaindrai en silence, sans te fatiguer de ma compassion ; et s'il vient une heure où je doive disparaître, eh bien ! je disparaîtrai..., avant même que tu le désires.

DANIEL, *sincèrement.* — Oh ! cela jamais, jamais.

FANNY. — Je le ferai avec courage, sans histoires. Va ! dès qu'on renonce, on est bien près de la perfection.

DANIEL. — Garde-moi ton indulgence, si tu peux. Mais ne renonce pas.

FANNY, *noblement.* — C'est trop dur d'espérer quand l'espérance est si précaire. Je n'ai qu'une parole. Ce que j'ai dit est dit. Ton droit subsiste entier. Quoi qu'il arrive, ma tendresse sera toujours supérieure à toutes les épreuves.

DANIEL, *résolument.* — Il ne faut pas ; je n'accepte pas que les jours qui se préparent augmentent ton martyre.

FANNY. — On verra.

DANIEL, *avec effusion, avec douleur.* — Ah ! pourquoi la méchanceté du sort a-t-elle frappé d'humbles gens comme nous?... Apprends-

moi, toi dont l'intelligence est aujourd'hui maternelle, apprends-moi ce que nous allons devenir si je ne triomphe pas de cette passion?... Pourquoi ai-je trouvé cette femme sur ma route?... Je la maudis presque...

FANNY, *avec ironie.* — Presque! (*Un silence; à part, avec jalousie :*) Qui est-ce? Qui est-ce?

(A suivre.)

GEORGES DE PORTO-RICHE

D'UN "P. C." DE "C. A."

BATAILLE DE L'AILETTE

(23 OCTOBRE-2 NOVEMBRE 1917)

NOTES D'UN TÉMOIN

Sur les routes de l'Aisne.

Un jour calme de septembre : le vent, par soubresauts faibles et rares, démêle les échevaux de nuages fins, dans un ciel dont la pluie nocturne a rincé le bleu. L'auto militaire chemine à travers le paysage de l'Aisne, de plus en plus accidenté à mesure qu'on approche de la rivière. Paysage à la fois agreste et tourmenté, assez grave, assez intime, grâce à l'étroitesse des coupures qui festonnent les plateaux : ces coupures sont boisées sur leurs flancs, et dans leur profondeur circulent d'invisibles ruisseaux.

Le Quartier Général de Corps d'Armée, but de mon voyage, est encore à une trentaine de kilomètres ; je sais que l'opération projetée ne se déclenchera pas avant une douzaine de jours : déjà, cependant, sur la route où je roule, ce n'est plus la paix de l'arrière. Tout à l'heure, pendant plusieurs lieues, une division de chasseurs en déplacement engorgeait le chemin, — au milieu, les camions chargés d'hommes, à droite, l'interminable file des voitures régimentaires attelées de chevaux et de mulets... Voici un parc d'aviation. Voici des dépôts de gargousses et d'obus. Des cavaliers mènent par couples les chevaux à l'abreuvoir. Le branle-bas de ce qui

se prépare à l'avant a des répercussions jusque dans cette campagne paisible, où cependant je vois emblaver les champs de froment, comme aux jours d'avant la guerre, où les villages ont toutes leurs maisons et les maisons toutes leurs ardoises, où, dans les ruelles tortueuses, des enfants et des femmes se mêlent aux poilus. Les enfants, les femmes... faune humaine, que bientôt je verrai disparaître au barrage d'une certaine grand'route, quand je pénétrerai dans ces territoires étranges, dans ces marches du front réservés aux mâles en armes, d'où l'enfance est exclue et où la grâce féminine ne sourit plus qu'au chevet des blessés.

Le Quartier Général du ...e corps est installé non loin de cette route, et du côté où la faune féminine et puérile garde encore droit de cité. Un vrai village de l'Aisne, niché et montueux, bâti avec cette profusion de pierres de taille qui décèle le voisinage des *creutes* calcaires ; volontiers, une humble maison paysanne orne ses pignons d'une chaîne de pierres de taille en figure de double escalier, comme les briques en dessinent sur les pignons de Hollande. Jamais les Allemands n'ont occupé celui-ci, celui du Quartier Général, même pendant la ruée au delà de la Marne. Ils en furent voisins deux années durant ; l'offensive d'avril dernier les rejeta sensiblement au Nord. Pourtant, ici, toutes les maisons ne sont pas intactes. Les avions boches, et probablement aussi quelques marmitages de harcèlement, avant l'offensive d'avril, ont, çà et là, démoli une grange, crevé le toit d'un logis. Et le pouls de la guerre bat déjà visiblement dans ces artères étroites bondées de troupes, ravinées par le cortège incessant des camions.

Mais une pancarte, au coin d'une placette, porte l'indication : Q. G., et une flèche directive. Suivons la direction de la flèche. Un drapeau ondule doucement à la grille d'une habitation bourgeoise : c'est là.

Le relief.

— Voici, — me dit le général, — notre ligne actuelle. Vous voyez qu'elle est tout entière au-dessous du Chemin des Dames [1].

1. Voir la ligne noire pleine, sur la carte.

Le relief, sur lequel se meut le doigt du chef, est adossé à un chevalet. Son zinc bosselé et teinté nous montre, comme à des aviateurs survolant la contrée, la topographie des lieux où se développera prochainement notre attaque. C'est le massif accidenté, collines, plaines et bois, qui sépare le cours de l'Aisne du canal de l'Ailette. Il s'oriente de l'Ouest à l'Est, entre le Moulin de Laffaux et le Bassin d'Alimentation du canal. A quoi le comparer? A une énorme feuille d'acanthe, gaufrée au centre, dont les pointes latérales s'allongent et s'amincissent, nord et sud : le Chemin des Dames est comme la nervure centrale de la feuille... A des mains posées à plat, contiguës, les doigts des unes vers le Nord, des autres vers le Sud... A un îlot oblong, dont les bords latéraux se découpent en fiords nombreux, velus d'arbres, en bas vers la plaine de l'Aisne, en haut vers la plaine de l'Ailette. Dans ces fiords, des routes serpentent et des villages se blotissent. L'armée qui possède la crête du plateau — le Chemin des Dames — a des vues sur les fiords, sur leurs routes et leurs villages : tel est le nœud de la question. Ces vues sont pour le moment aux mains des Allemands ; il s'agit de les leur reprendre.

— Alors, on n'ira pas jusqu'à l'Ailette?

— Les objectifs derniers ne peuvent pas être fixés d'avance, — réplique le général, — ils dépendent des circonstances de la bataille. Les objectifs assignés à l'attaque des premiers jours sont définis par la ligne Allemant, Vaudesson, Chavignon, Fort de la Malmaison, Pargny-Filain. Leur possession enlève aux Allemands toutes les vues sur nous, mais leur laisse le cours de l'Ailette.

Le général est un homme de taille moyenne, au buste ramassé, tout en épaules, au front dénudé qu'entoure un cercle de cheveux bruns. Le teint est desséché par les séjours aux colonies, l'aspect d'ensemble jeune et mûri tout en même temps. Rien de plus net que son regard, lorsqu'il ne le masque pas d'un lorgnon noir. La voix est caractéristique, distincte et profonde, et la façon de parler, avec de courtes pauses fréquentes, qui isolent les idées l'une après l'autre, comme le feraient des signes typographiques, ou même le dispositif d'une pièce de vers. Il donne l'impression du sang-froid et de l'impassibilité, mais l'un et l'autre acquis par l'épreuve et

voulus par un acte initial d'énergie... Ce sont là des traits de caractère qui se reconnaissent assez aisément quand, par métier, on s'exerce depuis longtemps à démêler l'âme des hommes sur leur visage. Mais, tout de suite, ici, une confirmation du diagnostic m'apparaît. Nous venons à parler de cette division marocaine que le général commandait encore il y a quelque temps, avant qu'on lui confiât un corps d'armée. Et tandis qu'il se laisse aller à évoquer la conquête du Mort-Homme et de la Côte de l'Oie, tandis qu'il raconte des histoires de Marocains, à la fois héroïques et risibles, je distingue des muscles insoumis jouant sous la peau de sa figure, et je sens bien que, si nous le laissions seul, il aurait un instant les larmes aux yeux.

Le général va m'accueillir, en mission régulière, dans son état-major, pendant la durée des opérations projetées, et même quelque peu avant et après.

— Nous quittons le Q. G. demain, — me dit-il, — pour nous rendre au P. C. Nous vous y avons réservé une chambre, si cela peut s'appeler ainsi.

Le P. C., c'est le poste de commandement, sensiblement plus proche des lignes que le Q. G. Celui du ...e corps est situé au bord droit de l'Aisne, dans un de ces charmants et malheureux villages que trois années de bombardement ont transformés en fantômes de pierre.

Je demande l'autorisation, avant de regagner Paris, d'aller faire connaissance avec le P. C. Elle m'est accordée, et me voilà de nouveau roulant vers le Nord. La grand'route de Soissons à Reims est franchie — qui précisément limite ici la région où peuvent vivre les femmes et les enfants. Cette route elle-même, avec son double courant de véhicules sur la chaussée, de piétons et de chevaux sur l'accottement, définit bien, pour cette contrée, la ligne marginale de la guerre. Sur cette route et passé cette route, sur tous les chemins que je vais suivre, c'est désormais sans arrêt, sans trêve, sans oasis de calme ou d'isolement, — l'enchevêtrement formidable et ordonné, ininterrompu et infaillible, de la guerre moderne, intensifié en ce moment par les préparatifs d'une grosse opération militaire. L'activité enchevêtrée n'est pas bornée aux chemins : elle les déborde à droite et à gauche ; toute la campagne, sur leurs

lisières, semble ou un vaste camp, ou bien un parc, ou bien un dock militaire, à perte de vue ; dans l'ensemble, une sorte de ville naissante — comme nous imaginons les cités nouvelles de l'Australie ou de la Pampa —, une ville confuse, basse, immense, une ville de planches, de branchages, de tôle, de toile goudronnée, qui s'approfondit à droite et à gauche des chemins, laissant entre les constructions de grands espaces inexpliqués. Dans cette ville confuse règne la même activité à la fois fiévreuse et lucide que sur les chemins. Comme la caractériser, cette activité d'un secteur en gésine de bataille ? Eh bien ! c'est d'abord qu'elle excède manifestement les possibilités offertes par les circonstances : il lui faudrait sans cesse plus d'espace, plus de routes, plus de ponts, et tout cela plus vaste du double ; l'on sent qu'on aurait beau doubler les routes et les ponts, annexer des parcs aux parcs et des hangars aux hangars, l'activité formidable de la bataille en préparation dépasserait encore les possibilités, demanderait encore des routes, des parcs, des ponts, des hangars en plus... Et cependant, de cette activité, constamment en excès sur les moyens d'action, *il ne résulte aucun désordre...* Voilà bien la caractéristique de la guerre moderne judicieusement conduite : l'ordre. Trois années de rude expérience ont enseigné l'ordre à tous les échelons. Ces routes surencombrées connaissent naturellement l'embouteillage momentané ; bondées de véhicules, le moindre incident provoque l'arrêt du courant. Mais il n'en résulte nul gâchis. Les camions stoppent, les chevaux s'arrêtent, les piétons se faufilent. Nul ne proteste, nul ne s'impatiente. Le conducteur continue à tirer philosophiquement sur sa pipe ; le cheval tend son cou placide et broute l'herbe rare d'un talus. On attend, dans le frémissement des moteurs, prêts à repartir. L'obstacle finit par se résoudre ; on repart sans hâte et sans récrimination. Oui... une activité qui dépasse en puissance tous les moyens d'action disponibles, et malgré cela un ordre unanime, sagace, où chacun sait ce qu'il a à faire et le fait d'un sang-froid absolu...

Cette tornade énorme et méthodique traverse les villages avec la même énergie inflexible. Misère héroïque des villages de l'Aisne, si riants, si cossus dans la paix ! Ils n'ont pas disparu de la surface comme certains villages de la Meuse,

comme Fleury-devant-Douaumont, par exemple. On distingue encore le tracé de leurs rues, l'ossature de leurs maisons, de leur église. Mais aucun logis n'y est habitable ; aucun n'offrirait un abri digne de ce nom même à une seule tête humaine. Et ces carcasses de villages fourmillent de monde : le flot de la circulation emplit les rues de bruit et de mouvement, les débris de maisons sont traversées par d'innombrables hommes bleus casqués. Partout des indications tracées sur les murs, des pancartes juchées sur des piquets signifient le mouvement, la vie. Par un contraste paradoxal, jamais, à coup sûr, au temps de leur intégrité et de leur prospérité, ce villages de l'Aisne, lamentables et glorieux, n'ont connus tant d'habitants, ni le flux de tant de choses mouvantes.

L'auto s'engrène dans ce remous méthodique. Elle roule à présent sur les territoires reconquis par l'offensive du 16 avril. Quand on la lit sur une carte, cette offensive d'avril, elle paraît courte et maigre ; pourtant il faut du temps pour en parcourir la profondeur, au fil de la route, et l'on pense pieusement aux braves qui pour la première fois, par une pluvieuse et venteuse journée de Germinal, mesurèrent de leurs godillots ensanglantés ce territoire que l'ennemi évacuait boyau par boyau. Nous voici au pied sud du massif de l'Aisne, à l'orée de ses fiords méridionaux, les fiords atteints au dernier printemps. Notre route s'infléchit vers l'Ouest. Nous traversons Venizel, puis Missy, village tragique avec le moignon de son clocher découronné sur son église effondrée. Des soldats nègres, levant vers nous leurs yeux d'agate et marmonnant entre leurs lèvres bourrelées des mots inintelligibles, refont la route sans relâche... La pluie tombe maintenant drument, tout le paysage est enrésillé de brouillard.

— Pas de danger de gaz aujourd'hui, — me dit le capitaine qui m'accompagne, — ni d'avions... Il n'y a que les obus de harcèlement...

La route descend vers l'Aisne : les ruines d'un nouveau village émergent de la pluie. C'est C...-sur-Aisne où est installé le poste de commandement du ...e corps.

Le P. C. du C. A.

Le petit château de C. .-sur-Aisne — un corps de logis flanqué symétriquement de deux poivrières, celle de gauche doublée plus tard d'une troisième poivrière en retrait — fut bâti sur une terrasse qui s'abaisse vers la rivière par une déclivité rapide. Quelle sensation étrange auraient les propriétaires, si, ayant quitté leur logis intact dans le pays intact, ils le revoyaient aujourd'hui!... Ce fut un P. C. de bataillon au temps où les Allemands occupaient encore le village. On l'a, depuis leur retraite, aménagé pour le service important que comporte un état-major de corps d'armée. Les sacs de terre enveloppent tout le rez-de-chaussée jusqu'à mi-hauteur des fenêtres, en sorte que la silhouette du château semble être enfouie de deux mètres dans le sol. La bâtisse proprement dite est inhabitable comme toutes celles du pays : toits en écumoire, plafonds rabattus sur les planchers, pas une vitre aux châssis demi-brisés ; une des poivrières porte sa pyramide d'ardoise telle un chapeau sur l'oreille. Et pourtant, comme pour nombre de bâtisses de cette région martyrisée, la forme essentielle du château subsiste dans l'état où serait un squelette qui aurait gardé sur ses os la moitié de sa peau. Du côté de la rivière toutefois, du côté de la « vue » ménagée par l'architecte, on restitue difficilement ce que fut l'arrangement ancien. La déclivité a été calfeutrée de sacs de terre, de bétonnages, de tôles ondulées, et sous cette carapace trois étages de locaux se superposent, dans lesquels se répartissent logements et bureaux. Ainsi défilé à contre-pente des marmites boches, le P. C. a l'inappréciable avantage que les pièces, par leurs étroits vasistas, accueillent la lumière du jour. Et de ces vasistas, la vue reste charmante : l'Aisne au premier plan qui roule à pleins bords ses flots couleur d'étain, puis la plaine, puis les coteaux au fond du paysage. Quand on regarde cette vue, devant la façade demi-enterrée du château, on a l'ennemi sur l'arrière et sur tout l'horizon de gauche.

Des chemins en caillebotis permettent de circuler aux divers étages sans s'enliser dans la boue : heureusement, car aujourd'hui, il pleut ; tout le paysage y baigne dans le brouillard ; l'ondée fouaille, par moments. L'officier qui m'a accompagné

me montre le bureau du général et de son chef d'état-major, la station centrale du téléphone établie dans les caves à demi écroulées, la salle de la popote. L'établissement entier est construit en planches non rabotées et moitié en poutres brutes, moitié en rondins non écorcés... La clarté directe venue par les vasistas ôte à l'ensemble cet air de prison souterraine qu'ont la plupart des P. C., condamnés jour et nuit aux lumières artificielles.

On me mène à ce qui sera ma chambre. Elle est à l'étage du milieu, complètement isolée. On y accède par un étroit boyau de sacs de terre, mais la pièce elle-même est assez spacieuse, éclairée par un double vasistas. La forme de son plan est bizarre : une potence dont le bras est dirigé à gauche. Le lit est au fond et sa largeur obstrue entièrement l'accès du bras de la potence, qui forme ainsi un étrange réduit, vide et inaccessible. On a ingénieusement pratiqué deux petits puisards sous le plancher, l'un près de la porte, l'autre au pied du lit. Quand l'eau brille trop près des regards ménagés dans les trappes, on lève la trappe et on vidange le puisard. Aucun autre meuble que le lit. Deux tablettes assez larges se font vis-à-vis sur les murs. Çà et là, de bons clous de charpentier, fichés dans les planches, figurent des patères. Le lit est un lit de soldat : sommier constitué par un treillage métallique, matelas plat en crin végétal, petit traversin de même matière, sac à viande, deux fortes couvertures militaires... Dans cette petite cave boisée, dont la porte se pousse simplement, sans serrure, sur le boyau de sacs de terre, dont les vitres ne résisteront pas aux premiers coups de la préparation d'artillerie, je devais bientôt dormir, au milieu de la plus furieuse canonnade, des nuits d'un sommeil incomparable. C'est une épreuve que chacun de nous a faite : le confort est à la fois une tyrannie et une duperie et c'est par l'effet d'une convention avec nous-mêmes que nous en avons tant de souci.

... Retour par une autre route, non moins pleine de fiévreuse et méthodique activité, au Q. G. du général, de qui je prends congé, et qui me promet de me convoquer « dès que le concert commencera »... Il me raconte que pendant ma visite au P. C., le général en chef est venu au quartier du corps d'armée.

On a réuni pour le recevoir tous les officiers disponibles des divers états-majors ; la musique d'un bataillon de chasseurs l'a salué dans la cour. Il a parlé aux hommes et aux chefs, comme il sait leur parler. A présent, tout l'orchestre est au point; il n'y a plus qu'à attendre que le chef lève son bâton.

Préparation.

C'est une tendance un peu naïve, mais bien naturelle à notre esprit que de comparer les grands événements de la vie mondiale aux petits événements de notre vie à nous. Ainsi tous les auteurs dramatiques mobilisés ont certainement fait des rapprochements mentaux entre une offensive projetée et une pièce en répétition. La ressemblance primordiale, c'est que l'on prévoit toujours une date insuffisamment éloignée, pour la pièce comme pour l'offensive. En rentrant de ma première visite dans l'Aisne, je fis aménager ma cantine pour partir vers le 10 octobre. Or, le 18 seulement, je reçus le coup de téléphone attendu : « Venez demain. » Que s'était-il passé dans l'intervalle? Rien : mais, comme pour la circulation sur les routes, insuffisance du contenant par rapport au contenu. L'heure est trop courte, le jour est trop court. Même réfléchie et disciplinée, l'activité fébrile des humains en guerre est endiguée, réfrénée, bloquée par le temps... Et puis, il y a le mystérieux dispensateur de la pluie et du soleil qui se divertit, semble-t-il, à contrecarrer tous les projets des stratèges, comme il entrave les espoirs des dramaturges. Principalement dans cette région de l'Aisne, où l'offensive d'avril dernier connut tant d'obstacles et d'arrêts par l'effet du mauvais temps, on a la phobie de la pluie qui gêne les avions, rend l'observation aérienne impossible et paralyse tous les modes de liaison... Ainsi, de jour en jour, la date de l'héroïque « première » fut différée. Donc, le 18 octobre seulement, je repris, par une journée d'ailleurs assez belle, le voyage des vallons de l'Aisne. Arrêt au Q. G. du ...e corps. Tout y est différent, déjà : on sent que la vie intense s'est retirée du village, a reflué vers le Nord... La propriété où résida l'État-Major ressemble aujourd'hui à une maison de campagne d'où les propriétaires sont absents. Dans les baraques annexes, les bureaux sont vides. J'ai quelque peine à trouver un soldat

pour monter à côté du mécanicien et me servir de guide : car je crains de m'égarer dans le secteur plus que jamais encombré. Nous repartons, munis, sur recommandation expresse, de casques et de masques : Soissons a été sévèrement bombardé le matin même. Et c'est dans le même paysage empli d'une activité encore plus intense, la traversée des villages ruinés, des plaines transformées en entrepôts. C...-sur-Aisne, le village du Poste de Commandement, a gagné en animation tout ce que le village du Quartier Général a perdu. J'arrive vers deux heures au petit château demi-enseveli; les autos, dont plusieurs stationnent dans la cour, l'ont déjà ravinée. Les baraquements enterrés sous les sacs de terre sont devenus une ruche où bruissent les tac-tac des machines à écrire ; plantons et cyclistes dégringolent ou grimpent quatre à quatre les escaliers qui relient les divers étages, et trottent sur les caillebotis. Outre le général commandant le C. A., le général commandant l'artillerie du corps est installé dans le P. C. C'est un polytechnicien, un de mes petits conscrits.

Ma tanière souterraine n'a pas changé, et n'a pas acquis un meuble de plus. Mais un rayon de soleil tape sur les vitrines des vasistas et l'accueil de ce logis de fortune ne m'apparaît pas malveillant. Un des vasistas a déjà sa vitre brisée : et voici pourquoi.

Le grand, le radical, le total changement entre mes deux visites, ce n'est pas le mouvement plus actif, c'est le changement du bruit... L'autre fois, le front grognait sur l'Aisne, comme partout ailleurs, par intermittences. Aujourd'hui, comme me l'annonçaient les officiers d'état-major, le « concert » a commencé. Concert formidable, où l'orchestre ennemi mêle son fracas à celui de l'orchestre français, mais où ce dernier marque si violemment sa maîtrise, en nombre d'instruments et en souffle de musiciens, qu'on n'entend, en somme, que la musique française. Elle est fournie par plusieurs centaines de pièces de tous calibres, y compris les canons de tranchées et les A. L. G. P. ou les A. L. V. F., traduisez : canons lourds à grande puissance et canons lourds sur voie ferrée. De ceux-ci, il en est deux tout voisins du P. C. : la voie ferrée qui les dessert passe juste au pied du petit château, entre la terrasse et la rivière. Au milieu du tintamarre

effroyable de toutes les autres pièces, ces deux canons de 370 font un fracas dominateur qui se traduit par un choc presque douloureux sur le tympan, puis par l'ébranlement de tout ce qui se trouve à un rayon de cinq cents mètres. La plupart des vitres ont déjà sauté; les papiers huilés qui les ont remplacées se sont fendus à leur tour, et désormais on s'accommode de ces châssis en lambeaux. Tout tressaille quand les 370 tirent : la trace de ces rudes secousses est marquée fidèlement par une ligne verticale, barrant la courbe, sur le tambour du baromètre enregistreur.

Mon petit conscrit, le général B... (il ressemble à Gaston Calmette comme un frère cadet) m'explique l'organisation de cette énorme force d'artillerie. Il s'y connaît. Il peut établir des comparaisons, car il a commandé d'autres préparations d'artillerie, sur la Somme, notamment, et à Verdun.

— Mais rien qui vaille celle-ci, — me dit-il.

Le bruit sec et incessant des « départs » de tous ces projectiles est impossible à définir. Il n'a rien de commun avec le bruit d'arrivée de projectiles explosants. L'explosion d'une marmite donne un bruit assez semblable à celui de la foudre, écrasant un arbre : c'est un bruit d'éclatement, de déchirure, quelque chose qui s'écroule dans un temps court, mais pourtant appréciable à l'oreille et divisé en cascade de bruits... Le départ d'un projectile, est au contraire un formidable coup de fouet, bref, mais d'une brusquerie, d'une violence féroces.

Où sont-ils, ces nombreux cracheurs de mort? Tapis dans le paysage, et presque tous invisibles pour qui passe par les chemins. Il y en a d'accroupis dans les ruines des villages, sous la claire-voie des toits rompus. Il y en a de nichés sous les hangars de feuilles, et que seuls décèlent au passant la lueur et le bruit de la déflagration. Toutes les vallées profondes, tous les fiords velus de ce côté du massif en sont comme farcis : la mort jaillit par mille orifices d'acier du site le plus innocent, hameau, ferme, bosquet, ravin romantique où jase un filet d'eau courante. Les trajectoires, issues de points mystérieux épars dans la vallée, convergent vers les lignes ennemies, vers le front étroit derrière lequel le Boche s'agrippe au sol bouleversé. Un peuple d'artilleurs sert les engins

mystérieux avec une suractivité méthodique, à laquelle le rythme et la promptitude silencieuse des gestes imposent je ne sais quoi de clownesque : véritablement un peuple, plus nombreux dans le secteur que le peuple des fantassins. Peuple d'ailleurs invisible comme les divinités d'acier dont il est le ministre et dont il dessert le culte : eux aussi sont terrés dans le paysage, masqués par des ruines, des taillis ou des creutes, dissimulés au besoin sous des décors de théâtre de la nature, des filets de lianes, des toiles peintes, des rameaux verts souillés de boue. Liés à leur batterie, ils ne connaîtront pas la minute d'exaltation frénétique, où le fantasssin escalade, à l'heure H, le parallèle de départ pour s'élancer, derrière l'écran de feu du tir de barrage, vers la première ligne ennemie. Ils ne sauront les progrès de l'attaque que par les ordres d'allongement du tir. Mais leur séjour austère de gnomes souterrains n'en est pas moins périlleux. Le grand souci de l'ennemi est de repérer, par le son, par la flamme, par la photographie, le coin du sol où ils se terrent, et quand il l'a enfin découvert, de le signaler aux batteries. Aussitôt commence, contre ces mystérieux, la lutte de contre-batterie : les projectiles pleuvent sur le site où se sont incrustées les pièces de canon, où s'abritent et tant bien que mal se dissimulent les servants. Parfois, malgré les yeux aériens de l'avion, l'abri de la batterie a été si heureusement choisi que les obus s'acharnent en vain. Parfois aussi, devant la curiosité hilare des artilleurs, le tir boche, trop long ou trop court, dessine une écumoire dans la terre à cent mètres de la batterie. Mais parfois aussi, hélas ! la rafale hostile s'ajuste bien à l'objectif, et c'est alors, pour l'artilleur, une épreuve de son courage plus rude encore que celle du fantassin, car c'est une effroyable concentration de feux sur leur colonie isolée. Les fantassins le savent aujourd'hui, et ils ne songent plus à traiter les artilleurs d'embusqués.

Heureusement, sur l'Aisne, au moment où j'arrive, la contre-batterie est surtout efficace du côté français. Le général B... estime à une soixantaine le nombre des batteries qu'il a devant lui. Dans la journée d'hier — première journée de tir de destruction, — on en a détruit une trentaine. La réaction allemande est relativement faible et nous avons peu de destructions à déplorer chez nous.

Au Fort de Condé.

L'auto du général D... — j'y suis assis à son côté — grimpe lentement le chemin en spirale qui monte de la plaine au fort de Condé. Puissante position que les Allemands évacuèrent au début de notre offensive d'avril, sans qu'on pût exactement s'expliquer pourquoi. Avant de l'évacuer, ils essayèrent de faire sauter le fort, n'y réussissant qu'à moitié. Ce qui reste suffit à abriter une division. C'est un fort qui ressemble à tous les forts de la même époque : il est très abîmé, naturellement. Tel qu'il est, il constitue au Sud-Ouest le ressaut le plus notable sur le plateau, en deça du Chemin des Dames, s'opposant au fort de la Malmaison dressé au Nord-Est, — au delà du Chemin des Dames et de la route de Maubeuge.

Paysage ravissant, cette vallée tourmentée de l'Aisne, plus émouvant à mesure qu'on s'élève sur la route en lacet ! Et de plus en plus, à regarder ces vallons intimes doucement ensoleillés, ces bois sur les crêtes et dans les replis, ces courbes charmantes des coteaux, ces taches blanches des villages dont on ne distingue plus, de loin, qu'ils sont des fantômes de villages, de plus en plus s'accuse l'antinomie du décor pacifique avec l'horreur guerrière qui s'en empare... Quelques tours de roue encore, nous voici au fort. Des Sénégalais montent la garde sous la voûte d'entrée. Le général, descendu de voiture, se fait désigner ceux qui ont la Croix de guerre. Nous grimpons, d'abord par des escaliers assez endommagés, puis par une échelle de meunier jusqu'au meilleur observatoire. Il n'est pas fort en sûreté : la voûte toute voisine a été tout récemment crevée par un obus de gros calibre. Mais la vue, de là, s'étend fort loin.

— Voici les limites de notre secteur, — me dit le général, — à gauche ce bosquet squelettique, à droite cette ferme au mur ébrêché... La double ligne d'arbres, là-bas, c'est la route de Paris à Maubeuge. Le Chemin des Dames est entre elle et nous...

Avec la lunette à périscopes, tous les détails du paysage se révèlent comme si on les observait à quelques pas de distance. Toutefois, aujourd'hui, bien que l'après-midi soit belle pour la saison, la visibilité est médiocre. On distingue les glacis

nord du fort, la remontée du sol vers le plateau, les lignes de bois sur les crêtes inclinées d'ouest en est, une carrière à flanc de coteau, une bâtisse ravagée... Rien de précis n'apparaît, en somme, au delà de la route de Maubeuge, qui traverse en diagonale le paysage. Le fort de la Malmaison demeure invisible. Tout le cercle de l'horizon, en face de nous, est camouflé de brouillard par les explosions continuelles de nos projectiles. Leurs éclatements, en colonnes de fumée verticale, répliquent aux « départs » incessants que nous entendons d'ici. Plus près de nous, le firmament est clair ; de nombreux avions y circulent, amis et ennemis, souvent cernés d'un cercle de boules blanches comme ouate : les coups de shrapnells des batteries anti-avions. Au pied du fort, le paysage est léthargique, comme tous ces paysages proches des lignes, ces *no man's lands*, par-dessus lesquels s'établit le dialogue meurtrier des batteries... Parfois, un passant, pourtant, dans ce désert, un poilu qui grimpe ou descend un sentier, comme en temps de paix, l'air indifférent : on dirait qu'il ne sait pas, qu'il n'entend pas...

Le spectacle ne varie guère depuis que je suis dans cet observatoire, à côté du général : on ne voit rien de plus à la longue qu'on n'ait vu du premier coup d'œil : au contraire, car la brume lointaine s'aggrave à mesure que l'heure avance, et la fumée des projectiles submerge de plus en plus l'horizon. De temps à autre, une lueur de départ issue d'une de nos batteries dissimulées, ou quelque fusée étrange dans la région des éclatements. On ne voit même pas arriver les marmites ennemies, car l'ennemi, ce jour-là, a presque suspendu son tir. On ne voit rien, à la longue, qu'on n'ait vu du premier coup d'œil et cependant on demeure captivé par l'énormité du drame tranquillement sinistre dont voilà le prélude. On a de la peine à s'arracher à ce spectacle, alors même que déjà les brumes du crépuscule embrouillent leurs crêpes aux crêpes des fumées d'obus et de torpilles.

Le Bureau.

Nous sommes rentrés au Poste de Commandement. La nuit est venue. Derrière les vasistas aveuglés par des planches ou des toiles, que les coups de 370 font sursauter, les lampes électriques sont allumées. Deux cents êtres humains travail-

lent dans les bureaux du P. C. Quelques-uns sont de simples manœuvres de la plume ou de la machine à écrire ; leur rôle est de noter ou de copier au net la pensée conçue, dictée par les chefs. Mais la plupart ont une besogne active individuelle, où la personnalité intervient, qui suppose une étude, une conception, des méditations, le choix d'un parti, l'exécution ; tout ce travail est en ce moment tendu vers un objectif unique : l'offensive prochaine. Et voilà des jours et des jours, des soirs et des soirs que le même effort se poursuit, actionné par les mêmes cerveaux. Le groupe de cerveaux qui s'occupe d'un tel travail, c'est ce qu'on appelle l'État-Major.

Or, pour le public, et pour bon nombre de journalistes, qu'est-ce qu'un état-major? C'est, aujourd'hui encore, un groupe d'hommes très galonnés, très décorés, qui caracolent, font bonne chère, travaillent peu, jouissent de libertés et de faveurs exceptionnelles, et profitent, en somme, du labeur incessant et périlleux des officiers de troupe. Il est temps de mettre les choses au point et de ne pas laisser s'accréditer des fables dérisoires.

Premièrement, rien n'est plus austère que la vie d'un état-major français pendant cette guerre-ci. J'en ai vu assez pour que mon opinion soit fondée sur des expériences variées. Des colonies monastiques ! Voilà ce que m'ont représenté les états-majors, y compris ce grand monastère central, plus monotone peut-être que les autres : le Grand Quartier. Secondement, rien n'est plus laborieux. Au Grand Quartier, après le souper, dans la plupart des bureaux, les lampes se rallument, les officiers retournent travailler : que feraient-ils, d'ailleurs? Il n'y a pas de divertissements au G. Q. G. Au ...e corps, la même chose. Durant mon séjour, je n'ai même pas assisté à la plus innocente tentative de bridge. On se levait, on travaillait. On déjeunait bien, mais très simplement. On retournait au travail. On dînait. On retournait au travail. On allait se coucher : et le lendemain ressemblait à la veille. Voilà la vie d'un état-major. Je sais bien la grande objection : moins de risques. Assurément le travail attentif et minutieux qui s'accomplit là ne saurait s'exécuter dans les tranchées à ciel ouvert, et il y a plus de périls à commander une vague d'assaut qu'à dessiner sur une carte les cercles

successifs des tirs de barrage pour le jour où l'infanterie débouchera. C'est bien moins de risques : mais ce n'est pourtant pas la benoîte sécurité que certains imaginent. Une baraque Adrian fut éventrée par une marmite boche à vingt mètres du P. C. l'avant-veille de mon arrivée. D'autre part, à peu près tous les jours, un officier d'état-major inspecte le secteur, visite les postes des colonels ou des commandants, parcourt les lignes, exposé, moins de temps il est vrai, mais exposé pendant qu'il est là à plus de dangers que le troupier, puisqu'il ne peut se terrer dans un abri : et il met, d'ailleurs, à s'exposer, la coquetterie que l'on devine. Tout balancé, je constate que la plupart des camarades qui ont « fait les deux » préfèrent la vie d'officier de troupe, plus périlleuse, mais plus éclatante, et surtout infiniment moins laborieuse et absorbante.

En quoi consiste donc cet intensif et continu labeur d'état-major, qui consomme tant d'heures de tant de cerveaux pensants? Le brave acheteur de journaux, qui sait tout, répliquera en haussant les épaules : de la paperasse. Et il croit, comme article de foi, que le travail de l'état-major d'un corps d'armée consiste à établir des « états néant ». J'admets volontiers qu'on pourrait simplifier la bureaucratie administrative de tels ou tels états-majors. Notons cependant que la matière de cette bureaucratie est la complexité la plus inouïe d'objets, de gens, et de fonds ; notons qu'il s'agit d'administrer, de loger, de transporter, d'approvisionner la population d'une ville : le héros de Barbusse me semble judicieux, qui déclare : « Pour conduire tout c'fourbi à la voile, faut pas être une bande de navets, et pas non plus une bande de flans. » Mais ne parlons ici que de la préparation d'une offensive comme celle de l'Ailette : le travail de bureau, le travail écrit, calculé, dessiné qui prélude à cette offensive est quelque chose d'énorme, quelque chose dont vous n'avez, lecteurs, aucune idée, et dont je n'avais moi-même aucune idée avant de la jauger directement, à la voir s'effectuer sous mes yeux. Je voudrais essayer de vous le faire concevoir, sur cet exemple concret. Vous généraliserez ensuite, vous intégrerez ce que représente d'efforts analogues, obstinés, silencieux, infatigables, la conduite de la guerre pour l'ensemble de l'armée.

Regardez sur la carte annexée à ces notes le territoire de la bataille. Voyez la ligne marquée en trait noir plein qui précise l'ancien front, avant le 23 octobre. Le problème était celui-ci : libérer les crêtes du Chemin des Dames, gagner les vues sur la plaine de Laon, enlever à l'ennemi ses vues sur nous. Il a d'abord fallu étudier les limites territoriales de l'opération. Je sais bien que vous lisez tous les jours : Foin des objectifs limités ! Ou bien ceci est une simple niaiserie, car l'envergure d'une opération est forcément limitée par les moyens dont dispose en hommes, en artillerie, en communications, ou bien elle exprime simplement cette lapalissade : « On doit prévoir les moyens d'exploiter son succès. » Croyez qu'en l'espèce l'exploitation du succès était prévue : la preuve, c'est qu'elle a été réalisée. Les objectifs étaient définis par la ligne Allemant, Vaudesson, Chavignon, Fort de la Malmaison, Pargny-Filain. Dans les quarante-huit heures qui ont suivi la conquête de ces objectifs, on a atteint le canal de l'Ailette, doublant — et plus — le territoire qu'ils jalonnaient : c'est, il me semble, une assez fructueuse exploitation.

— Mais pourquoi n'a-t-on pas continué?

— Sans doute parce qu'une avance nouvelle demandait, à moins d'être l'entreprise d'un fou, une nouvelle préparation, ou bien qu'elle ne pouvait s'exécuter utilement qu'en liaison avec d'autres efforts, lesquels exigeaient eux-mêmes, une étude nouvelle. Vraiment l'idée est par trop simpliste, par trop naïve, de faire une trouée dans le front et d'engouffrer dans ce trou toute l'armée française, supposée en expectative à l'arrière !

Revenons au choix des objectifs : ligne Allemant, Vaudesson, Chavignon, Pargny-Filain. On conçoit aisément que ce choix ne fut arrêté par le commandement qu'après une étude minutieuse, et de nombreuses contreverses. On pouvait hésiter par exemple, sur le point de fixer ou non les premiers objectifs au delà de l'isthme couronné par le plateau des Grevettes. On se résolut pour la négative, mais en réservant, bien entendu, l'hypothèse d'exploiter un succès rapide qui permettrait de l'enlever : effectivement, la première opération ayant réussi, le plateau des Grevettes fut enlevé le lendemain au

matin par une opération secondaire. En somme, la règle raisonnable pour la limitation des objectifs semble être celle-ci : les fixer de telle manière que leur conquête assure des avantages importants et durables, et permette au besoin une extension du succès. On peut dire que les faits ont justifié abondamment le choix du commandement dans la bataille de l'Ailette.

Une fois les objectifs fixés, une étude minutieuse du terrain commence. La vie du fantassin est trop précieuse, et trop menacée dès qu'il progresse en terrain découvert, pour ne pas, à tout prix, guider, assurer sa marche. Chaque unité devra donc savoir non seulement dans quelle direction elle avancera, mais quels obstacles successifs elle rencontrera dans sa progression. Ici, le terrain qu'il s'agissait de conquérir était particulièrement difficile. Je laisse, pour le définir, la parole à l'État-Major du ...e corps. On pourra constater que la langue bureaucratique s'est ici haussée à un degré que beaucoup d'écrivains professionnels envieraient.

« La région située immédiatement au nord du front du C. A. présente sur une profondeur d'environ 4 kilomètres, un terrain extrêmement accidenté et tourmenté. La forme capricieuse des contours du plateau, aussi bien que la nature du sol et la végétation, en font une zone très facile à organiser défensivement et présentant des obstacles nombreux à la marche en avant.

« Les principaux de ces obstacles ou accidents naturels sont constitués par les carrières ou creutes, qui s'ouvrent en grand nombre, le plus souvent à flanc de coteau, et peuvent servir d'abri à des effectifs considérables, par les bois plus ou moins touffus qui tapissent les pentes nord, et, au delà de la Vallée de l'Ailette, s'étendent au loin dans la plaine, enfin par les fonds humides et marécageux qui s'allongent entre les contreforts du plateau.

« Des routes empierrées, des chemins de terre, des sentiers et des pistes sillonnent le pays. Leur connaissance exacte est souvent nécessaire pour circuler dans certaines régions difficilement pénétrables. »

Après ce préambule, l'ouvrage, car c'est un véritable ouvrage, de la longueur d'un volume ordinaire, décrit un à un

tous les accidents du terrain, creutes, ravins, marais, villages. On aura une idée de la minutie de cette étude si l'on songe que la seule étude de la creute la plus importante — les carrières Montparnasse — couvrirait environ six pages de la *Revue de Paris*, sans compter le plan détaillé.

Minutie ridicule, direz-vous? Demandez au soldat d'infanterie s'il la trouve ridicule, lui qui saura d'avance où la mitrailleuse ennemie a des chances de le guetter, et par où il pourra se défiler en progressant dans un village. Demandez-le à l'artilleur dont le tir, au lieu de pilonner le secteur au hasard, va se régler et se différencier selon les buts à atteindre : car ce n'est pas avec le même calibre qu'on battra une route ou une carrière.

Ainsi, à la base de tout, l'étude minutieuse, approfondie, du secteur à conquérir. Étude documentée par les cartes et les écrits du temps de paix, mais que les renseignements actuels mettent au point. Cette étude permettra de prévoir les dispositions défensives de l'ennemi, lesquelles sont nécessairement fonction du terrain. Nos avions guetteront le feu des batteries ennemies dans les replis, dans les bois, dans les bâtisses où il est *probable* qu'elles sont tapies. L'avion, œil obstiné qui surveille l'ennemi sans relâche, surprend ses mouvements, décèle ses retraites, œil enregistreur qui rapporte fidèlement ce qu'il a vu, et grâce auquel une carte nouvelle du secteur ennemi se superpose à la carte ancienne! Heure par heure, la carte nouvelle sera tenue à jour : les moindres changements de la surface y sont enregistrés à mesure qu'ils s'effectuent ; elle se perfectionne et se complète sans répit Bientôt le réseau des tranchées ennemies et de ses boyaux de communication s'y dessinera infailliblement, avec les abris et leur entrée, avec les « trous suspects », avec les emplacements de batteries désignés exactement, de façon que l'artillerie puisse les atteindre à coup sûr. Mais l'énorme labeur qu'une pareille réalisation suppose, cette usine photographique et cartographique, toujours en action et sans quoi l'artillerie travaillerait dans le noir, c'est encore un labeur d'état-major, et qui doit être suivi d'heure en heure. C'est grâce à ce labeur que la topographie défensive du secteur ennemi sera connue, le jour de l'attaque, à peu près aussi exactement que celle du secteur qu'on occupe, et que le plan

directeur donnera en face de nos tranchées et de nos boyaux inscrits en rouge, toutes les tranchées et tous les boyaux de l'ennemi inscrits en bleu.

De ce double réseau rouge et bleu, chaque fil est désigné par un nom propre, comme une rue dans une ville. L'officier d'état-major a tous ces noms fixés dans sa mémoire, le réseau rouge et le réseau bleu, sans avoir besoin de consulter la carte : à la distance d'un mois, ils rôdent encore dans mon souvenir, bien qu'ils ne désignent plus rien désormais, la victoire ayant avancé les lignes de plusieurs kilomètres. D'où viennent ces noms? Ceux de nos tranchées sont issus, pour la plupart, du même inconscient qui a baptisé les chemins et les villes du temps de paix : mais ceux des tranchées et des boyaux boches, que les Boches appellent Kaiser ou Kaiserin, Brunnehild, Berlin, Hindenburg — qui leur superpose des vocables français?... Quel étrange génie verbal a inventé les noms qui m'ont fait rêver devant la carte? Une série de noms d'animaux, c'était facile : tranchée du Loup, tranchée du Renard, tranchée du Caméléon, etc. Mais ailleurs, des abstractions, et combien évocatrices : tranchée des Lassitudes, tranchée du Déboire, tranchée des Mécomptes, tranchée du Doute, tranchée du Cafard... Ainsi se regardent et s'affrontent les deux cités souterraines, et, dans chacune d'elles, les sinueux chemins ne s'appellent pas du même nom, pour qui les défend ou pour qui les attaque. Cependant chacune rêve de détruire l'autre ; dans quelques jours, en effet, l'une des deux ne sera plus ; ses voies mystérieuses seront comblées, ses hérissements barbelés seront abolis et la terre, labourée par les obus, aura résorbé les rues au double nom pour un oubli définitif.

Savoir la topographie minutieuse du secteur ennemi est chose importante, mais qui ne suffit point ; il faut, en outre, connaître la population de la ville hypogée, non pas de façon seulement approximative, mais précise, indubitable. Il n'y a pour cela d'autres moyens que d'accueillir les renseigneurs spontanés — les déserteurs — ou, s'il ne s'en présente pas, ce qui est le cas ordinaire dans les secteurs fortement tenus, de se procurer, par des coups de mains, des renseigneurs involontaires, — des prisonniers. On a appelé cela la guerre des pattes

d'épaulettes, parce que le prisonnier, même muet, même mort, est un document révélateur, par les indices inscrits sur son uniforme.

Un coup de main.

Les coups de mains sont de plus en plus nécessaires à mesure que le jour J — le jour de l'attaque — se rapproche. Il faut à tout prix connaître dans le détail la quotité des forces qu'on aura à combattre, et leur répartition. L'après-midi même de mon arrivée au P. C. du ...e C. A., un coup de main était préparé sur les régions appelées : tranchées des Lassitudes et tranchée du Blocus. Une compagnie y fut engagée. L'heure de l'attaque était fixée à quatre heures et demie, par conséquent encore en plein jour... Le mécanisme de telles attaques est fort simple : un tir de barrage protégeant la sortie de l'infanterie, celle-ci faisant irruption dans les premières et parfois les deuxièmes lignes ennemies, cernant les abris avant que l'alarme ait pu être donnée, ramenant vivement les prisonniers et parfois les trophées, mais le trophée est chose accessoire : on fait surtout une opération utilitaire, dont l'objet est de cueillir des ennemis vivants. Et l'on s'efforce, pour éviter la casse, de faire vite, et de rentrer dans ses tranchées, avec son butin, avant que l'ennemi ait déclenché son tir de barrage... Si bien que toute l'opération, aller et retour, si elle est bien conduite, peut durer moins de dix minutes.

Celle que la ...e compagnie de la ...e exécuta le 8, sur la tranchée des Lassitudes et la tranchée du Blocus, fut un modèle du genre. Elle dura quelques minutes et la récolte fut abondante. Peu de pertes ; je dirais « pertes insignifiantes » si cet accolage de substantif et d'adjectif ne me paraissait odieux ; je pense à ce qu'une perte de quelques hommes *signifie* justement de désolation, de deuil, d'humble et tragique bouleversement dans plusieurs foyers de France... Les nouvelles relatives au coup de main se succédèrent bientôt au poste de commandement du général. D'abord vagues et modestes : la liaison téléphonique, pour un simple raid, ne peut pas suivre la progression de l'infanterie comme pour une véritable offensive. Les premières liaisons sont faites par coureurs du front d'attaque au poste téléphonique le plus

voisin... « L'opération a réussi... On compte sur une quinzaine de prisonniers... Peu de pertes pendant l'action même... Malheureusement, juste avant qu'elle fût déclenchée, une torpille a défoncé un abri en première ligne et tué six poilus... » A mesure que l'aiguille chemine sur le cercle des heures, les renseignements se complètent et se précisent... Ce n'est plus quinze prisonniers, c'est vingt-deux, puis trente-deux : un sergent en a ramené dix à lui tout seul... Bientôt le chiffre s'accroît : une cinquantaine. Allons !... Un vrai succès. Le commandant M..., chef du deuxième bureau, qui revient des lignes, confirme : « au moins cinquante ». Demain, nous apprendrons le chiffre définitif : soixante-trois. Et nous verrons arriver dans ce qu'on appelle le « parc à moutons » les hommes en Feldgrau, avec cet air de troupeau hébété qu'ont tout naturellement les prisonniers, quels qu'ils soient, mais ceux-ci plus particulièrement hâves et maigres. Beaucoup confesseront, en effet, qu'ils s'étaient nourris exclusivement sur leurs vivres de réserve depuis le commencement de la préparation d'artillerie, toutes les routes de ravitaillement étant coupées jour et nuit par les tirs dit « d'interdiction ».

Soixante-trois prisonniers, c'est plus qu'il n'en faut pour obtenir d'abondants renseignements sur l'ordre de bataille de l'ennemi, sur les diverses voies de relève, sur l'emplacement des batteries, des abris, des postes de commandement. Grâce à l'interrogatoire des prisonniers, la carte qui représente le secteur ennemi se modifie à vue d'œil : les lignes se meublent d'ovales dans lesquels s'inscrivent les numéros des unités allemandes. On sait maintenant qu'on a affaire à deux divisions d'infanterie, plus deux régiments de la garde, plus une certaine quantité d'unités isolées, détachées. Cela fait beaucoup de monde, plus de monde certainement que nous n'avons l'intention d'en faire sortir de nos tranchées, le jour de l'attaque. Le général D... se frotte les mains ; ce n'est pas du bluff; évidemment il jubile et c'est sincèrement qu'il murmure :

— Tant mieux ! Nous en prendrons davantage.

(*La fin prochainement.*)

MARCEL PRÉVOST

L'ENTREVUE[1]

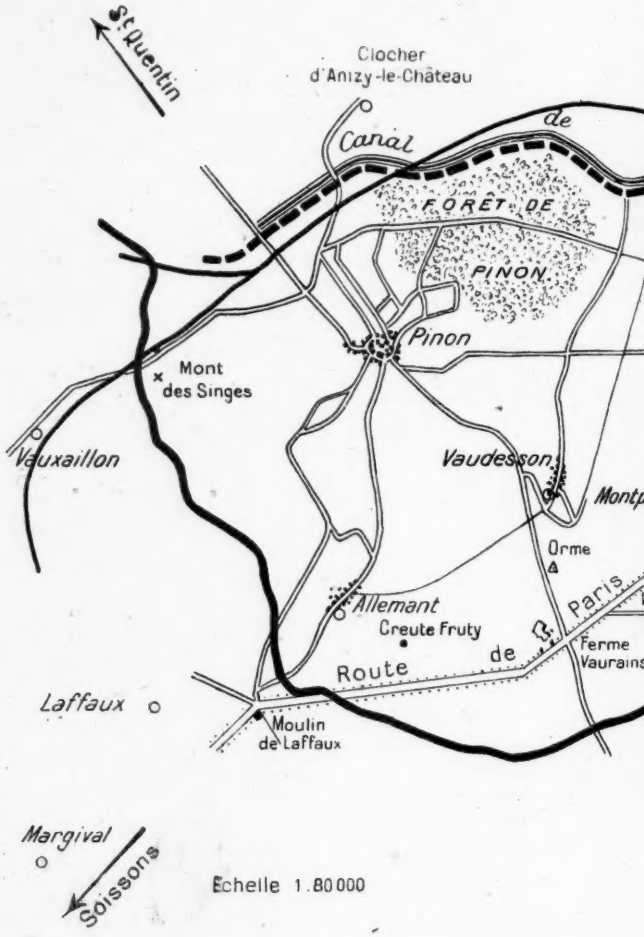
La première quinzaine de mon séjour au Palais Altinengo se passa sans aucun incident notable. Le matin, la signora Verana m'apportait mon déjeuner. Il se composait d'un chocolat savamment cuit, de tartines largement beurrées et de quelques grappes de ce raisin noir que l'on appelle « Fragola » parce qu'il a un goût de fraise assez prononcé. Quant à mes repas du matin et du soir, je les prenais dans un des nombreux restaurants de Venise. Je fréquentais tour à tour le « Vapore », le « Capello Nero », la « Città di Firenze », « l'Anticho Cavalletto » et même la « Bel'a Venezia » dont j'aimais la salle sombre, boisée à mi-hauteur des murs et qui sentait le vin et le saumure. Au Café Florian, j'allais assez régulièrement boire une tasse de café noir et m'asseoir « sous le Chinois », mais qu'était-il, ce Chinois, auprès des magnifiques mandarins et des fines princesses qui ornaient les panneaux de faïence de mon salon aux stucs dorés?

Bien que le temps fût beau, je ne me sentais que peu de goût pour la promenade. Les crises d'anxiété douloureuse dont j'avais souffert à mon arrivée ne s'étaient pas renouvelés et laissaient place à une fatigue vague, à une sorte de rêverie de l'organisme, inquiète par moment, mais d'ordinaire assez douce. Cet état avait sa correspondance au moral. Mes anciens chagrins habitaient toujours mes pensées,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre et du 1er décembre 1917.

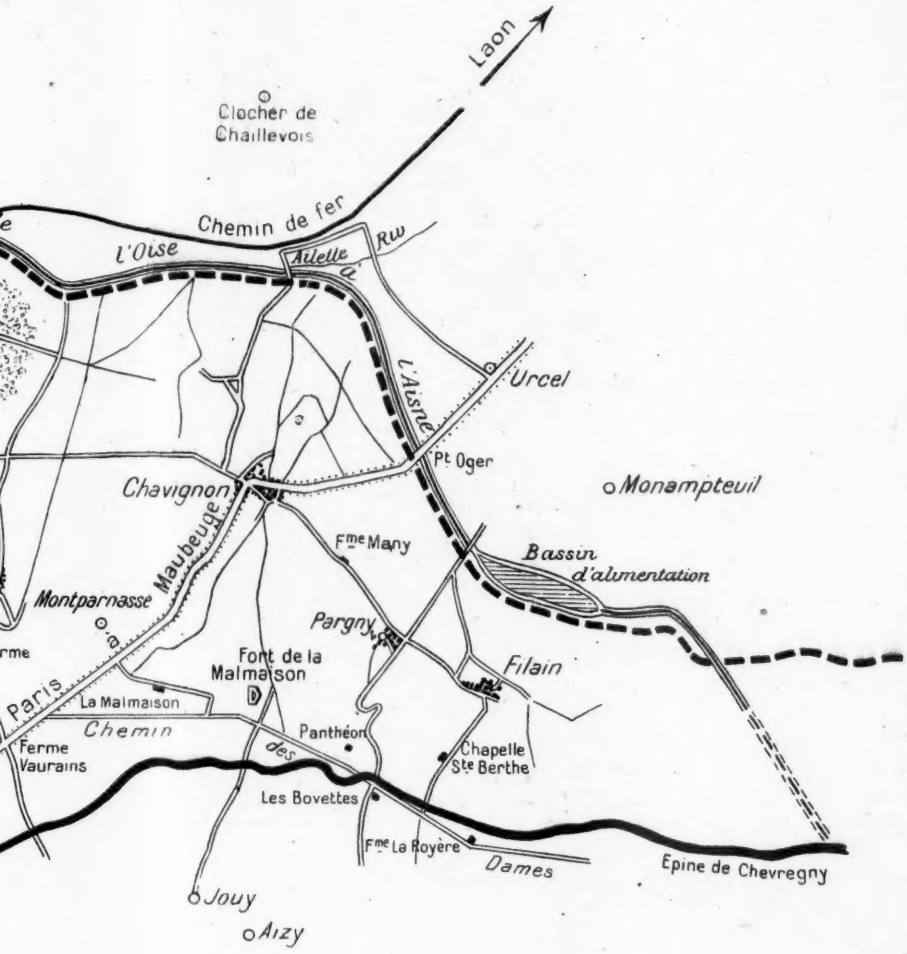
BATAILL

(23 OCTOB



AILLE DE L'AILETTE

OCTOBRE - 2 NOVEMBRE 1917)



Ligne noire pleine : **ancien front**.
Ligne noire pointillée : **nouveau front**

mais ils me tourmentaient plus sourdement, soit que déjà le temps les atténuât, soit qu'ils fussent comme dépaysés par le changement de lieu, soit encore que l'épuisement physique et spirituel où ils m'avaient mis m'enlevât la force de les nourrir. Il me semblait que mon ancienne vie se détachait peu à peu de moi. Je me sentais devenir comme étranger à moi-même et il m'arrivait, durant les longues journées que je passais dans le salon des stucs, de presque oublier les circonstances personnelles qui m'y avaient amené.

Cette existence monotone et solitaire me suffisait et il ne me venait aucune envie de la varier, ni aucun besoin de société. Une ou deux courtes visites chez Zotarelli en vue de compléter mon mobilier, quelques propos échangés avec la signora Verana constituèrent, durant cette quinzaine, tous mes rapports avec les humains. Quant à mon ami Prentinaglia, je n'eusse guère pensé à lui, si la curieuse histoire qu'il m'avait contée au Florian ne me fût, plus d'une fois, revenue à l'esprit.

Plus d'une fois ! C'est souvent qu'il faudrait dire, mais cette persistance avec laquelle se présentait à ma mémoire l'aventure du buste disparu, je la jugeais toute naturelle. Mon existence actuelle, dénuée de tout événement, se prêtait par là même aux longues méditations sur un même sujet et j'acceptais très volontiers celui-là qui donnait à ma rêverie un aliment inoffensif. Aussi ne faisais-je rien pour limiter la place que cette histoire « prentinagliesque » prenait dans mon imagination. Bien plus, je me soumettais à ce jeu qui amusait ma solitude. Peut-être cependant, si j'y eusse réfléchi plus attentivement, me serais-je étonné de l'intérêt qui s'attachait pour moi à cet escamotage auquel le brave Prentinaglia, je ne sais pourquoi, s'était plu à donner un caractère de fantasmagorie. Et encore le fait se fût expliqué facilement. Le soir où Prentinaglia, au Florian, m'avait narré la prétendue mystérieuse disparition du buste du Musée Civique, j'étais dans un état de sensibilité assez particulier. La fatigue du voyage, l'impression bizarre que j'avais éprouvée à revoir Venise, la sensation de malaise et d'anxiété ressentie à ce premier contact me prédisposaient à ce que les paroles de Prentinaglia s'incrustassent dans ma mémoire et y demeurassent plus vivement et plus profondément inscrites qu'elles ne le méritaient.

De plus, le tour de son récit avait contribué à ce qu'il s'imposât à mon souvenir. D'ailleurs quel qu'eût été le but de Prentinaglia en agissant ainsi — goût du mystère ou plaisir de la mystification — je dois avouer qu'il avait assez bien réussi à ses fins. Depuis mon installation au Palais Altinengo, l'aventure du buste vagabond était devenue l'occasion, de plus en plus fréquente, de mes rêvasseries durant les longues heures que je passais dans le salon des stucs, assis dans un des fauteuils rococo, le coude appuyé sur la table de laque et le regard errant, des arabesques du mur au haut miroir qui, en son encadrement de marbre jaune, reflétait, en un si étrange lointain, le décor fastueux et mélancolique où survivait la grâce de la vieille Venise de jadis et de ses intimes fantaisies.

Dans les premiers temps où cette singulière occupation s'introduisit dans mes pensées, les détails de la disparition du buste en furent surtout l'objet. J'imaginais les différentes hypothèses plausibles qui expliquaient comment le « coup » avait pu être fait; j'en échafaudais qui n'eussent pas été indignes de nos meilleurs romans policiers, mais j'en excluais soigneusement tout fantastique car, comme je l'ai dit, j'étais peu enclin à admettre ces interventions surnaturelles auxquelles l'excellent Prentinaglia m'avait laissé entendre que l'événement en question n'était pas étranger. Je ne donnais nullement dans ces billevesées et je préférais supputer par quelles ruses un astucieux voleur avait su s'approprier ce charmant objet d'art qui m'avait toujours séduit par la qualité de sa facture et par la physionomie si vivante et si originale du personnage qu'il représentait. Or ce fut ce personnage qui, peu à peu, arriva à se substituer dans mon intérêt aux aventures survenues à son effigie. Qu'avait-il pu bien être, ce Vénitien anonyme? Comment avait-il vécu? Ces questions, je me les posais déjà lorsque je contemplais dans la vitrine du Musée la figure narquoise, voluptueuse et fine de l'inconnu, mais, depuis quelque temps, je me les répétais avec une persistance plus marquée et une curiosité plus passionnée et, à mesure que je m'adressais plus souvent à moi-même ces interrogations, il se produisait en moi un phénomène assez bizarre et que je vais tâcher de faire comprendre.

Lorsque, au Florian, mon ami Tiberio Prentinaglia m'avait parlé de la disparition du buste, l'image s'en était dessinée à mes yeux avec beaucoup de netteté et de précision. Je revoyais sa figure ironique et spirituelle, la forme de son nez et de sa bouche, de tout son visage, l'expression de son regard, mais la représentation que je m'en faisais ne dépassait pas celle que peut normalement se former d'un objet, considéré jadis à maintes reprises, avec attention et intérêt, quelqu'un qui est doué d'une bonne mémoire visuelle. Pour dire vrai, il y avait, dans vingt musées, vingt personnages peints ou sculptés aussi familiers à mon souvenir que ce gentilhomme vénitien dont la mystérieuse escapade me rappelait les traits.

Mais, à présent, je devais constater qu'il n'en était plus ainsi et que l'image primitive de l'inconnu du Musée Civique subissait de curieuses déformations.

Le terme de déformation n'est, d'ailleurs, pas exact et exprime mal ce que je vais dire : l'image ne s'était pas « déformée », mais plutôt « reformée » et celle qui m'apparaissait maintenant atteignait une telle précision qu'il était douteux que le buste lui-même eût été poussé par le modeleur à un pareil point de réalité. Le visage de l'inconnu se montrait à moi distinct dans une surprenante vérité et je le voyais, ce qui était plus bizarre encore, comme si je l'eusse regardé à l'aide d'un verre grossissant qui l'eût porté à sa dimension naturelle.

Ce premier phénomène n'était pas le seul, du reste, que j'eusse à remarquer. A celui-là s'en joignait un autre non moins déconcertant. Que le buste du musée se fût accru au point d'offrir des proportions réelles, c'était déjà singulier, mais ne l'était-il pas davantage, que ce buste, en son grossissement, se complétât de certaines parties de son corps ! Tantôt, il se continuait par les bras, se montrait jusqu'à la taille et même au-dessous. Parfois même, il reposait sur ses jambes. Ce phènomène demeurait intermittent, mais se produisait assez souvent. J'avais devant moi, non plus seulement un buste, mais le personnage presque entier.

Je dis presque entier, parce que, par un caprice que je ne m'expliquais pas, il ne m'apparaissait jamais en son intégrité. Jamais, il ne s'en formait à ma vue un aspect total, mais,

par contre, les parties que j'en distinguais étaient toujours d'une remarquable netteté, tout en demeurant fragmentaires. Mon inconnu se montrait-il à moi en pied, l'un des bras ou les deux manquaient. Quelquefois un seul bras ou une seule jambe étaient visibles. Ces particularités, qui eussent dû me sembler étranges, m'étonnaient médiocrement, tant je m'étais vite habitué à ces jeux visuels. Ils eussent dû cependant me faire réfléchir et m'indiquer que ces phénomènes relevaient d'une sensibilité anormale et d'un état nerveux plutôt défavorable. Si j'avais raisonné ainsi, j'en aurais conclu que l'existence que je menais au Palais Altinengo n'était pas celle qui me convenait et que je ferais bien de me conformer plus exactement aux conseils de mes médecins. Il eût été nécessaire, selon leur recommandation, de joindre au repos prescrit un exercice modéré et de ne pas laisser, ainsi que je le faisais, mes heures inactives s'écouler en longues rêveries. Mais j'avais pris goût à ce genre d'existence et je sortais de moins en moins de ce salon des stucs où le hasard avait fourni à mon imagination un compagnon dont la présence animait ma solitude.

Ce fut donc avec ennui qu'un jour, vers la fin de l'après-midi et comme la lumière commençait à décroître, je m'aperçus que la signora Verana avait oublié de renouveler les bougies du salon et que, pour comble de contretemps, la provision qu'elle en tenait toujours prête était complètement épuisée. Je n'avais, ainsi que je l'ai dit, aucun moyen de communiquer de mon appartement avec le logement que la Verana occupait à l'un des étages supérieurs du palais. Aucune sonnette ne me reliait à elle et puis il était fort possible qu'elle ne fût pas au logis. Souvent, à des heures très diverses, en me mettant à la fenêtre, je la voyais sortir ou rentrer, enveloppée d'un long manteau et coiffée d'un invraisemblable chapeau. En cet accoutrement, portant au bras une sorte de cabas, la tête baissée, le dos rond, rasant les murs, elle ressemblait à quelque tireuse de cartes ou à quelque manucure allant en consultation. Il se pouvait donc fort bien qu'aujourd'hui ma gouvernante fût absente pour quelque course ou pour quelque visite, car elle devait avoir ses relations, et le silence habituel qu'elle gardait en ma présence devait se dédommager ailleurs par ces inta-

rissables palabres qui sont la distraction des vieilles Vénitiennes et les tiennent arrêtées parfois au coin d'un campo, à l'angle d'une calle, sur un pont, en colloques animés et mystérieux que n'interrompent ni le coude du promeneur, ni la bousculade du passant.

En cette occurrence, il ne me restait donc qu'un parti à prendre, le plus simple, d'aller moi-même acheter du luminaire à l'épicerie la plus proche. Cette épicerie, d'ailleurs, se trouvait à peu de distance, en face de l'église de San Pantaleone. Il n'y avait qu'à traverser le Campo Santa Margherita. Je passai donc dans ma chambre prendre mon chapeau et mon pardessus, car il commençait à faire frais en ces journées de fin d'octobre et, l'avant-veille, j'avais recommandé à la signora Verana de me pourvoir de quelques bûches que je lui avais donné ordre de placer dans une des chambres inhabitées du palais. Or, voyant la négligence de la signora Verana à l'endroit des bougies, il me vint à l'esprit qu'elle pouvait fort bien ne pas avoir mieux exécuté mes ordres au sujet du bois et je résolus de m'en assurer sur-le-champ; aussi, du vestibule, je me dirigeai vers la partie inhabitée du mezzanino où j'avais prescrit à la dame de faire entasser les rondins destinés au chauffage des pièces où je logeais.

Je n'étais pas revenu dans cette partie du palais depuis le jour où j'y étais entré, à la suite de la signora Verana et où j'étais devenu son locataire. L'état d'abandon, de vétusté, de délabrement de ces salles désertes me frappa encore plus que la première fois. Les plafonds gondolaient de façon inquiétante, les boiseries tombaient en poussière, le plâtre humide se soulevait par plaques, les mosaïques du pavimento se désagrégeaient. L'air était imprégné d'une odeur de salpêtre et de moisissure et la lumière pénétrait bizarrement par les fentes des volets disjoints. A certaines fenêtres, ils manquaient même complètement ou ne consistaient plus qu'en quelques planches à demi pourries, ce qui donnait une clarté suffisante à mon investigation. De pièce en pièce, j'arrivai ainsi à celle qui ouvrait sur le jardin mais sans découvrir nulle part ce que je cherchais. J'en serais quitte, pensais-je, pour semoncer la signora Verana et je me préparais à regagner le vestibule quand, je ne sais pourquoi, mon attention fut attirée par une

porte entre-bâillée. Peut-être était-ce là que la Verana avait établi son bûcher?

C'était une sorte de réduit extrêmement bas de plafond et de dimension fort exiguë. Une étroite fenêtre, aux vitres poussiéreuses l'éclairait faiblement, assez pourtant pour permettre de distinguer sur le mur des restes de boiseries. Sur l'un des panneaux, les moulures formaient deux cadres juxtaposés et dans l'un de ces cadres subsistait une peinture qui avait dû être un portrait, mais tellement écaillée qu'il était impossible d'y rien discerner que quelques taches de couleur. De l'autre cadre, la toile qu'il avait contenue, détachée par le haut, pendait lamentablement à l'envers. Elle ne devait guère être en meilleur état que sa voisine. D'ailleurs, il m'était facile de m'en assurer.

Certes, cette seconde peinture avait également souffert et une grande déchirure la séparait presque en deux, mais le personnage qu'elle représentait semblait devoir être assez distinct. En tout cas, une inscription assez bien conservée allait m'apprendre son nom. Approchant mes yeux de la toile, j'y lus en effet ces mots : *Vincente Altinengo, nobile Veneziano MDCCLXII.*

Assurément c'était là le portrait d'un des anciens possesseurs du palais, celui sans doute qui en avait aménagé le somptueux et coquet mezzanino et qui en avait fait exécuter l'étonnant décor de stucs et de faïences. La date indiquée concordait avec le style de la décoration que j'admirais chaque jour. J'étais donc en présence de mon prédécesseur en ces lieux ornés par lui avec tant de luxe et de goût et je sentis une vive curiosité de l'aspect qu'avait bien pu avoir, de son vivant, ce gentilhomme vénitien qui avait préparé à ma solitude la mélancolique et mystérieuse retraite où j'étais venu chercher le silence de mon cœur et l'oubli de la vie.

J'avais tiré mon mouchoir de ma poche et j'époussetais l'épaisse couche de poussière qui couvrait la toile. Cela fait, je la replaçai dans son cadre, au moyen d'un vieux clou que je trouvai dans la boiserie à portée de ma main, puis je reculai de quelques pas, mais à peine avais-je levé les yeux vers la peinture que je poussai une exclamation de surprise. Ce personnage que j'avais là devant moi, mais je le connais-

sais de longue date ! Je connaissais ce visage étroit et maigre, au long nez, au regard ironique, au sourire ardent et désabusé. Je connaissais cette expression de finesse ; je connaissais sur ce front les pointes de cette perruque poudrée. Aucun doute n'était possible. Oui, Vincente Altinengo et l'Inconnu que représentait le petit buste du Musée Civique ne faisaient qu'un. La ressemblance entre le portrait peint et l'effigie modelée était frappante et un singulier hasard me permettait de les identifier l'un à l'autre. L'Inconnu du Musée était bien l'Altinengo du vieux cadre. Mais pourquoi était-ce à moi qu'avait été réservée cette curieuse révélation dont l'étonnement me tenait adossé au mur, immobile et les yeux fixés sur ces yeux qui me considéraient du fond du passé, d'un regard à la fois lointain et proche, d'un regard presque vivant?

***

Ma première idée fut d'aller faire part de ma découverte au signore Talventi, directeur du Musée Civique. Le hasard, en effet, me mettait en possession d'un intéressant renseignement d'iconographie vénitienne, mais je savais par Prentinaglia le bon Talventi fort affecté de la disparition mystérieuse du petit buste. A quoi bon lui en renouveler le regret en lui apprenant que le pensionnaire qui lui avait si irrévérencieusement faussé compagnie se nommait dans le siècle Vincente Altinengo? Cette raison ne fut pas la seule qui m'empêcha de mettre à exécution mon premier projet et qui me retint aussi d'écrire à Prentinaglia la curieuse coïncidence qui me faisait connaître le nom du vagabond de la vitrine de la salle IV. Le véritable motif de cette double abstention fut que, durant les jours qui suivirent l'événement que je viens de rapporter, ma santé subit une de ces dépressions comme j'en ai déjà relaté plusieurs. Je retombai dans cet état d'anxiété dont j'avais déjà souffert et que j'ai déjà essayé d'analyser. Cependant, je ne présentais aucun symptôme de maladie. Mon appétit était normal ; mon sommeil, sans être bon, suffisant. Rien d'autre que cette persistante impression d'une angoisse indéfinie.

Je dois ajouter que cette recrudescence d'angoisse était

sans rapport avec mes peines antérieures. L'amer chagrin s'en était comme éteint en moi avec la grande crise physique que j'avais traversée avant de venir à Venise. Je sayais maintenant ma vie sentimentale brisée et que rien n'en réparerait jamais le désastre, et j'acceptais cette destinée sans révolte, puisque, malgré ma douleur et mon désespoir, je n'avais pas eu le courage de mettre fin à mon tourment. Ce n'était donc pas quelque ressouvenir plus aigu de ce passé qui causait cette recrudescence de nervosité actuelle.

Aussi me parut-il naturel de l'attribuer au changement de saison. Sauf quelques brumes et quelques pluies, ce mois d'octobre avait été assez beau, mais, depuis plusieurs jours, la température se refroidissait sensiblement. C'était même cette circonstance qui, m'ayant fait commander à la signora Verana un achat de bois, avait été la cause de ma découverte. Les appartements du Palais Altinengo auraient grand besoin d'être chauffés par de vigoureuses flambées. La grande cheminée du salon des stucs devait s'y prêter admirablement. Je me résolus d'en faire l'essai.

Les verriers de Murano se servent pour alimenter leurs fournaises de longues et fortes bûches qui viennent de l'Alpe voisine. La dimension de la haute cheminée de marbre jaune en permettait l'usage. Elles y brûlaient en flammes pétillantes et en braises précieuses comme des pierreries. Ce luxe du feu s'alliait merveilleusement avec le luxe doré des stucs, des faïences et des rocailles, et il s'en répandait par toute l'atmosphère une sorte de tiède bien-être que j'appréciai fort dans l'état presque maladif où je me trouvai.

Cet état et l'attrait qu'eurent pour moi les premières flambées d'automne contribuèrent à me retenir au logis plus encore que de coutume. Si j'allais au restaurant pour y déjeuner, je ne me résignais pas à y retourner le soir à l'heure du dîner. Je préférais tirer de l'armoire quelques-unes des menues provisions que j'y faisais placer par la signora Verana et j'improvisais sur un coin de table un léger repas. De cette façon, je ne sortis plus qu'une fois par jour du Palais Altinengo et souvent cette sortie ne me conduisait même pas jusqu'à la Piazza. Je me contentais de gagner une petite trattoria voisine ce qui abrégeait mon absence et me ramenait vite au palais.

C'était durant ces trajets, si courts qu'ils fussent, que se manifestaient le plus volontiers les malaises dont j'ai parlé, et l'anxiété indéfinissable que j'éprouvais diminuait aussitôt que j'approchais de chez moi. Une sorte d'instinct mystérieux me poussait au retour et parfois je regagnais presque en courant le Campo Santa Margherita et les Carmini. Dès que j'apercevais la façade délabrée du Palais Altinengo, ses balcons ventrus, ses volets démantibulés, ses fenêtres aux vitres verdies, son portail avec ses deux colonnes surmontées de vases sculptés, ma transe diminuait. Et cependant, rien ne m'appelait au logis. Je n'y devais retrouver ni un sourire ami, ni un visage aimé, ni un pas familier, ni une voix chère, rien de ce qui, d'ordinaire, nous accueille au retour. Aucun souvenir n'habitait les pièces à peine meublées de cette demeure de hasard devenue l'asile de ma solitude mélancolique. Malgré cela, je me hâtais d'y revenir lorsque l'angoisse me chassait de ces étroites calli vénitiennes que j'avais tant aimées jadis. C'était là que je me réfugiais le cœur battant et les jambes lourdes.

Ces incidents se répétèrent assez souvent pour que j'en vinsse à ne plus risquer de m'y exposer. Peu à peu, je renonçai aux dîners à la trattoria et, à partir de ce moment, mon existence devint tout à fait sédentaire. Ma toilette du matin achevée, je quittais ma chambre aux médaillons mythologiques et aux guirlandes de mosaïque et je m'enfermais dans le salon des stucs. La signora Verana allumait le feu dans la grande cheminée de marbre jaune. De longues bûches déposées sur le pavimento me fournissaient de quoi l'alimenter pendant la journée et une partie de la nuit, car je prolongeais mes veilles assez tard. Mon temps se passait à une sorte de rêverie indéfinie où je ne m'apercevais pas du cours des heures. La signora Verana était le seul être qui troublât ma solitude et encore m'apercevais-je à peine de sa présence. Je ne recevais personne au Palais Altinengo. Prentinaglia et lord Sperling, toujours absents, prolongeaient sans doute leur voyage en Sicile. Prentinaglia ne m'avait pas une seule fois donné signe de vie. Néanmoins, la sonnette retentissait parfois. Le facteur, de temps à autre, m'apportait quelques lettres de Paris. Je n'avais pu faire autrement que

de donner mon adresse à mon médecin, le docteur F... et à deux ou trois amis. L'homme de la poste déposait les lettres dans une corbeille faite pour cet usage et qui pendait au bout d'une corde, de la fenêtre du vestibule dans la petite cour, procédé vénitien dont j'avais adopté l'usage.

D'ailleurs, de cette solitude presque absolue, je m'accommodais fort bien, mais quoique je la dusse à mon existence strictement confinée au Palais Altinengo, elle n'eût pas été très différente si ma santé m'eût permis de fréquenter les lieux de Venise « où l'on se rencontre », je veux dire le Piazza et ses cafés, comme aux premières semaines de mon séjour. J'avais toujours évité à Venise de me créer des relations et j'aurais pu continuer à me promener sous les Procuraties sans y risquer d'être arrêté au passage par des connaissances importunes. Mes accointances vénitiennes se bornaient à Prentinaglia, à lord Sperling. Elles dataient d'une époque où je menais à Venise une vie moins retirée... Cette année-là, l'année du Chinois, Prentinaglia et Sperling m'avaient introduit dans quelques sociétés, mais je n'y avais jamais été assidu et l'on m'y avait vite dû oublier. Quant aux figures parisiennes, la saison actuelle m'en eût sauvegardé suffisamment. Les Parisiens sont gens de septembre. A la mi-octobre, les plus acharnés sont déjà partis. En novembre, Venise est redevenue vénitienne.

J'eusse certainement profité de cette sécurité si j'avais été en d'autres dispositions d'esprit et de corps que celles où je me trouvais. J'aurais joui des calli et des campi, des rii, de la ville et de la lagune en leur charmante et mélancolique beauté, si séduisante à ces fins d'automne. J'en conservais mille précieux souvenirs qu'il m'eût été agréable de renouveler. Je connaissais assez Venise pour savoir qu'elle est inépuisable en jouissances variées. J'en savais les magnificences et les intimités, les aspects célèbres et les coins ignorés, les gloires et les secrets. Mais ces impressions de jadis, je me sentais incapable de les rechercher de nouveau pour l'instant. Plus tard, peut-être pourrais-je en revenir à une existence moins renfermée.

En attendant, le meilleur parti à prendre n'était-il pas de ne plus quitter le Palais Altinengo? Et c'était à quoi je m'étais résolu.

Cet état bizarre et maladif ne me causait aucune inquiétude et je l'acceptais avec une parfaite tranquillité. Je ne tenais pas à la vie. Si, lors de mon départ, j'avais promis à mon médecin et à mes amis de prendre de moi-même les soins nécessaires, je l'avais fait par simple politesse. De cette promesse, je ne demandais pas mieux de tenir compte, mais dans la mesure où elle concorderait avec le désir de solitude qui me conduisait à Venise. Or, cette solitude, tout, même les conditions physiques où je me trouvais actuellement, contribuait à l'assurer contre toute importunité. A ce point de vue, j'avais été singulièrement servi par les circonstances. Un hasard éloignait justement de Venise les seules personnes que j'y connusse. Prentinaglia et Sperling étaient absents et rien ne laissait prévoir leur retour. Le Palais Altinengo se prêtait admirablement, par son isolement favorable, au genre d'existence que j'avais adopté. Pourquoi m'imposer ces sorties inutiles qui se terminaient toujours par une crise d'angoisse infiniment pénible? Ne valait-il pas mieux passer mes journées au coin de mon feu, à lire ou à rêvasser, dans ce baroque et doux salon des stucs où le silence n'était rompu que par le craquement des bûches ou par ces bruits indéfinissables et imperceptibles qui en sont les mystérieuses confidences et les secrètes insinuations?

Dès que j'en fus venu à cette décision et que j'eus renoncé à me contraindre, j'en éprouvai un soulagement immédiat. Mes anxiétés se dissipèrent. Délivrées de la sorte d'appréhension qui les troublait, les heures se mirent à passer avec une singulière facilité, si facilement même que j'en vins assez vite à délaisser la lecture. Je n'ouvris plus les quelques volumes familiers apportés de Paris. A peine si je jetais un coup d'œil sur les lettres que je recevais. Quant aux réponses, elles demeuraient à l'état de vague projet et que je remettais de jour en jour. Je n'avais pas donné plus de suite à l'intention d'écrire à Prentinaglia pour lui raconter mon intéressante découverte au sujet du buste du Musée Civique et de son identité curieusement démontrée par la trouvaille de son portrait dans une des pièces abandonnées du Palais Altinengo. D'ailleurs l'histoire de la mystérieuse disparition du buste qui m'avait intrigué un moment cessait de m'intéresser

Je n'y songeais plus guère et elle ne donnait plus d'aliment à mon imagination.

A ce propos, je dois même noter une assez curieuse particularité. Au moment où cette histoire me préoccupait et lorsqu'il m'arrivait de penser avec une certaine intensité à l'inconnu du Musée Civique, il se présentait à mon souvenir avec une extrême précision, mais l'image qui s'en formait ne tardait pas à subir, comme je l'ai dit, certaines modifications dont la principale consistait en ce que cette image grandissait à des dimensions presque naturelles et se complétait de certaines parties du personnage sans que, toutefois, je pusse me le représenter en son entier. Or, à présent, ces phénomènes d'illusion visuelle avaient presque complètement cessé et cette cessation, par une coïncidence qui mérite d'être remarquée, datait du jour où le hasard m'avait appris le nom de l'inconnu peint sur cette vieille toile reléguée dans un coin du palais Altinengo. La bizarre rencontre par laquelle j'habitais une partie de son propre Palais, au lieu d'augmenter l'intérêt que j'avais jadis et plus récemment porté à ce personnage longtemps pour moi énigmatique, avait dissipé en moi toute curiosité à son égard. Les questions que je m'étais souvent posées à son sujet ne se présentaient plus à mon esprit depuis que je savais que le gentilhomme du buste était le Vincente Altinengo dont le portrait achevait de s'écailler sous l'humidité dans la petite pièce obscure où une négligence de la signora Verana m'avait conduit jusqu'à lui.

Une chose cependant me le rendait sympathique. Je lui savais gré d'avoir fait orner de stucs délicieux et baroques ce salon qui était devenu le décor de ma vie. J'ai déjà dit à quel point, dès l'instant où la signora Verana m'avait introduit dans le mezzanino, cette pièce bizarre et magnifique m'avait séduit par son agencement original, sa couleur et son détail ornemental. Or, cette séduction n'avait cessé de s'accroître. Elle faisait la seule distraction de mon existence sédentaire. Que d'heures passées à examiner avec minutie l'entrelac des arabesques, les contours des moulures, les dispositions du pavimento ! Je savais exactement les endroits où des fragments de nacre étaient incrustés parmi les cubes

de la mosaïque. Je connaissais tous les jeux de la lumière du jour ou de la clarté des bougies sur les charmants panneaux à figurines dorées. Je savais comment les princesses et les mandarins s'illuminaient selon les heures, leurs miroitements, leurs reflets. J'aurais pu les dessiner de mémoire aussi bien que les sujets du plafond et les rocailles qui, au-dessus de la cheminée, encastraient des petits miroirs en leurs compartiments rococo.

Mais, de toute cette décoration si curieuse et si singulière, un point en était arrivé à m'intéresser particulièrement. J'ai déjà dit que le salon des stucs avait trois portes, toutes d'un beau bois fauve et ronceux, dont deux s'ouvraient sur le vestibule en faisant face aux fenêtres. La troisième qui donnait accès dans la pièce aux médaillons mythologiques, avait pour vis-à-vis cette haute glace dont j'ai déjà parlé et qui en simulait par symétrie une quatrième en son même encadrement de marbre. Cette quatrième porte factice se composait donc d'un grand miroir qui constituait par ses dimensions un chef-d'œuvre de l'industrie vénitienne. Avec le temps, il avait acquis un indéfinissable et admirable aspect d'eau profonde et comme souterraine et les images qui s'y formaient y prenaient une sorte d'obscurité crépusculaire, quelque chose de lointain et de mystérieux. Les lumières s'y reflétaient comme voilées. Tout y apparaissait grave et distant dans un recul d'un au delà extraordinaire.

Ces particularités avaient fini par exercer sur moi une véritable fascination. Durant les longues heures de rêvasseries où se consumaient mes journées de solitude, mes regards en revenaient, avec un attrait toujours plus scrutateur, à l'étrange perspective qui s'enfonçait en cet encadrement de marbre et où se reproduisait, avec ma propre personne, tout le décor antique et saugrenu de faïences et de stucs agencé jadis selon sa fantaisie, en ce vieux palais qui portait encore son nom, par Sa Seigneurerie Vincente Altinengo dont un double hasard, que l'on aurait presque pu qualifier de fantastique, m'avait révélé, avec le buste du Musée Civique et le portrait du réduit, le visage énigmatique et narquois et le regard vigilant !...

*
* *

Le soir où se produisit « l'événement » qui fut la première manifestation d'une série de faits au moins étranges fut un soir comme tous les autres. Pour bien me prouver à moi-même que j'ai la parfaite conscience et le plus précis souvenir de ce qui se passa, j'en donne la date exacte, ce fut donc le 27 novembre que la chose eut lieu.

A cette précision, pour mieux établir encore que je n'avais pas perdu le sens de la réalité, j'ajouterai le détail circonstancié de cette journée. Je la commençai à l'heure ordinaire, c'est-à-dire assez tard dans la matinée. Les allées et venues de la signora Verana dans le salon des stucs me réveillèrent. La Verana profitait de mon sommeil pour mettre en ordre le salon, ouvrir les fenêtres, préparer le feu et déposer sur la table mon premier déjeuner. Cela fait, elle frappait à ma porte et allumait une flambée dans la pièce où je procédais à ma toilette. A ce moment, je me levais, je revêtais un pyjama et j'allais boire ma tasse de chocolat ; pendant ce temps, la Verana faisait ma chambre et apportait l'eau chaude. Je ne l'apercevais plus que vers une heure de l'après-midi quand elle me descendait mon repas que je desservais moi-même et dont elle emportait les reliefs lorsqu'elle m'apportait à dîner...

Ce jour-là, tout se passa donc comme de coutume. Une fois levé, je pénétrai dans le salon des stucs. Le feu flambait dans la cheminée ; j'y ajoutai une bûche, car il faisait froid malgré la belle journée qui s'annonçait. A travers les vitres, le ciel se montrait clair et bleu. L'air devait être pur car les cloches des Carmini et des églises voisines tintaient avec une sonorité vive et nette. Je m'amusais à les reconnaître à leurs timbres. Je distinguais celles de San Sebastiano et celles des Frari, celles de l'Archangelo Rafaele. Les cloches des Carmini, dont le son est un peu fêlé, sonnaient si près que je ne leur donnais plus aucune attention, mais parfois des sonneries plus lointaines parvenaient jusqu'à moi, apportées par le vent et dont je ne pouvais assurer la provenance présumée.

L'air de Venise est plein de caprices. Il est veiné de courants aériens comme la cité est innervée de canaux marins.

Le seul incident de cette calme journée fut, vers deux heures, une dispute de barcaroï. Deux lourdes barques s'étaient heurtées sur le rio de Santa Margherita, — l'une chargée de fruits, l'autre transportant des planches — de grosses barques trapues et noires avec chacune un ornement rouge peint à la proue. Le choc fut assez rude et, tout en cherchant à se dégager, les barcaroï s'injuriaient copieusement en un langage pittoresque. On eut pu croire qu'ils en allaient venir aux mains, mais les querelleurs se bornèrent à se couvrir de sonores malédictions auxquelles un gros chien, qui se trouvait dans la barque aux planches, mêlait ses aboiements furieux. En un clin d'œil, les Fondamenta Foscarini, le Campo dei Carmini et le pont se couvrirent de spectateurs : des enfants, des femmes en châle, des passants. Cependant la dispute s'exaspérait quand, tout à coup, sans raison, elle prit fin, ou peut-être parce que les deux gaillards avaient épuisé leur vocabulaire d'injures. Quoi qu'il en fût, les barques dégagées reprirent leur route silencieuse. Seul le chien poussa encore quelques jappements. La foule se dispersa et tout redevint tranquille sur le rio désert.

Le calme rétabli ne fut plus troublé jusqu'à la nuit. Durant ces heures, je n'entendis plus que les bruits familiers — glissement de gondoles ou de barques sur le rio, pas sur les dalles des Fondamenta, voix de femmes et d'enfants, cris de marchands ambulants, sifflets et sirènes de navires sur le canal de la Giudecca auxquels se mêlaient ces mystérieux frémissements des choses qui sont comme les soubresauts et la respiration du silence. Il en fut ainsi jusqu'à l'instant où je me levai de mon fauteuil pour aller allumer aux appliques les bougies qu'y avait renouvelées, comme de coutume, la signora Verana.

J'ai déjà dit que j'attendais chaque jour cet instant avec une certaine impatience. Certes j'aimais dans le noble et charmant décor de mes stucs, les jeux de la lumière naturelle, mais j'en préférais les caprices nocturnes. Les scènes chinoises des panneaux de faïence, avec leurs princesses et leurs mandarins, leurs palanquins et leurs pagodes, leurs oiseaux

et leurs fleurs prenaient alors tout leur charme bizarre. Les vieilles dorures s'animaient et toute la pièce s'emplissait d'une atmosphère de luxe mystérieux. Dans la mosaïque du pavage, les fragments de nacre luisaient doucement de phosphorescences marines. Les flammes du foyer s'ajoutaient à celles des bougies et je suivais leurs mouvements avec une attention et une curiosité qui ne se lassaient jamais.

Cependant, malgré le plaisir que j'éprouvais à cette contemplation, c'était sur la grande porte en glace que se dirigeaient bientôt mes regards. Or, ce soir dont je parle, tout s'était passé comme d'habitude. Dans la cheminée, le feu consumait les bûches ; les bougies brûlaient dans les appliques et le haut miroir reflétait, ainsi que de coutume, en ses profondeurs lointainement et obscurément illuminées, le décor magnifique et baroque de l'étrange salon, plus étrange d'être vu ainsi. Depuis un certain temps, déjà, je goûtais l'attrait de ce spectacle, à peine interrompu par mon bref repas, et après cette diversion j'étais retombé dans ma rêverie habituelle que je prolongeais d'ordinaire jusqu'à ce que les bougies épuisées me donnassent le signal du repos.

Ce fut l'une d'entre elles qui me tira de l'espèce de somnolence à laquelle je me laissais aller, les yeux ouverts... Sans doute, de moindre taille que les autres, elle avait dû être glissée par mégarde dans le paquet, car son grésillement me fit remarquer qu'elle était presque consumée entièrement et que sa flamme agonisante risquait de faire éclater la rondelle de verre de l'applique. Je me levai donc pour aller l'éteindre.

Elle était justement placée à droite de la fausse porte. Au premier pas que je fis, j'eus l'impression de quelque chose d'insolite. J'avais bien devant moi le salon des stucs reflété. Je voyais les panneaux, les appliques, la cheminée, les meubles, mais je ne m'y voyais pas moi-même. La glace, qui m'offrait en leur lointaine exactitude tous les objets environnants, ne me présentait pas mon image.

La surprise que me causa la constatation de cette absence me tint un instant immobile, puis de nouveau je fis un pas. Le salon reflété était toujours vide de moi. Je m'approchai de plus près, jusqu'à toucher la glace de ma main. Je n'y voyais

ni ma main, ni mon visage, ni mon corps. Le miroir ne tenait pas plus compte de moi que si je fusse devenu une ombre inconsistante, transparente et immatérielle. Seul s'y montrait le brillant et baroque décor dont j'étais le personnage non avenu.

Et cependant, j'étais vivant et bien vivant. Je respirais, je me mouvais. Je ne rêvais pas. C'était bien moi qui étais debout devant cette porte de glace où je m'étais aperçu souvent parmi les objets qu'elle reproduisait fidèlement en ses lointaines profondeurs. J'étais le même et rien n'avait changé autour de moi. Les bougies brûlaient dans leurs appliques, le feu rougeoyait dans la cheminée. Le Palais Altinengo était toujours le Palais Altinengo, Venise était toujours Venise. Et pourtant il me fallait bien reconnaître que j'étais devenu soudain un être exceptionnel et que cette journée qui m'avait semblé pareille à toutes les autres, marquait mon entrée dans une existence paradoxale, comme si cette porte de miroirs eût été l'emblème de l'arcade magique par où l'on pénètre dans le monde du mystère et de l'inexplicable, au seuil duquel je me trouvais maintenant, sans que rien eût paru m'y prédestiner jamais.

***

Je n'étais, en effet, nullement préparé à devenir à mes propres yeux un personnage fantastique. Jamais, je n'eusse songé que pareille aventure pût m'advenir. Mon esprit n'est nullement enclin aux curiosités surnaturelles. J'avais toujours vécu d'une vie qui n'avait rien de merveilleux, au double sens du mot... Mes plaisirs, mes chagrins, mes occupations avaient toujours été ceux du commun des hommes, et, tout à coup, je me trouvais transformé en un héros de conte arabe!

Cette transformation aurait dû me causer une profonde impression de surprise. Au lieu de m'en émouvoir, je l'acceptai, au contraire, avec une facilité et avec une indifférence qui eussent été explicables si le phénomène en question avait été un phénomène isolé, car j'aurais pu l'attribuer à un trouble visuel momentané. Mais il n'en fut pas ainsi. Le fait se renouvela en des circonstances trop précises et trop iden-

tiques pour qu'il me fût possible d'en conclure à une illusion occasionnelle.

Le lendemain, en effet, dès que je fus levé, mon premier soin fut d'aller me confronter au miroir qui, la veille, s'était montré si étrangement réfractaire à mon reflet. Docilement, il me le présenta en sa profondeur glauque. Cette expérience faite, je commençai ma journée comme de coutume après avoir demandé à la signora Verana de vouloir bien me procurer une petite glace à main qu'elle m'apporta dans l'après-midi. Lorsqu'elle fut partie, je continuai à lire et à rêvasser au coin du feu, tout en jetant parfois un regard vers la porte magique. Chaque fois, je m'y aperçus. Cependant le jour baissait et le moment approchait d'allumer les bougies. Sans hâte, je procédai à l'opération. Je fis ainsi le tour du salon, puis je revins vers la porte. En son miroir, elle ne reflétait plus que le salon vide.

Trois soirs de suite, je réitérai l'expérience. Pendant le jour, le grand miroir acceptait mon image, mais, le soir, elle en était exclue. La petite glace à main achetée pour moi par la Verana se comportait différemment. Elle ne refusait jamais de me refléter. Le phénomène n'avait donc pas pour cause un trouble visuel. Il n'en demeurait que plus étrange. Pourquoi, le soir venu et les bougies allumées, le panneau de verre de la fausse porte répétait-il chaque détail de ce qui m'environnait et m'exceptaient-ils d'y trouver place? Pourquoi cette exclusion d'une loi physique, exclusion que rien ne motivait sinon une mystérieuse intention dont je ne parvenais pas à deviner la raison?

Ce ne fut que le quatrième soir que je commençai à me rendre compte de ce qui se passait. Ce quatrième soir donc, au phénomène que j'ai fidèlement rapporté vint s'ajouter un événement plus étrange. Comme les soirs précédents, ayant allumé les bougies, j'étais revenu m'asseoir dans mon fauteuil auprès de la cheminée, J'y demeurai quelque temps, la tête entre mes mains, quand je fus averti, par une sorte de curiosité instinctive, que quelque chose d'intéressant se préparait. Quoi? je n'aurais pas pu le formuler à moi-même, mais j'en avais l'impression très nette, si nette que mon regard se tourna vers la porte de miroirs, certain que c'était là où se

produirait ce que je pressentais d'inattendu. Je ne me trompais pas car, au fond du salon des stucs reflété, une forme se distinguait, forme encore incertaine et comme vaporeuse, mais qui n'était pas la mienne, car elle se déplaçait tandis que je demeurais immobile. Cette forme humaine remplaçait mon image absente ; je m'en rendais mieux compte à mesure qu'elle se faisait plus distincte. Peu à peu, elle le devint assez pour que je pusse distinguer le personnage qui m'apparaissait ainsi. Enveloppé d'un long manteau, il portait un tricorne, avec des culottes courtes et une perruque, mais son visage n'était pas visible. Une sorte de brume le couvrait, tandis que le reste du corps se dessinait assez fermement en grisaille. L'homme se tenait debout dans l'attitude de quelqu'un d'indécis. On eût dit un voyageur rentrant chez lui après une absence. Tout à coup, il fit un geste et porta la main à son visage. Je m'aperçus alors que ce que je prenais pour une brume était un de ces masques de carnaval dont usaient les Vénitiens de jadis, mais sous ce masque, avant qu'il l'eût enlevé, j'avais déjà deviné mon visiteur nocturne. Ne devais-je pas, en effet, m'attendre à sa venue, annoncée par maints indices? Dès le premier soir de mon arrivée à Venise, quand je m'étais, au Florian, installé « sous le Chinois » pour écouter les histoires de Prentinaglia, ne rôdait-il pas déjà autour de moi? N'était-ce pas lui qui avait voulu que je vinsse habiter son propre palais? N'était-ce pas lui-même qui m'avait révélé son nom? Ne m'avait-il pas choisi entre tous pour se manifester à moi? Et tout cela, je le sentais si bien aujourd'hui que je n'en éprouvais aucune surprise. N'était-il pas juste qu'il reprît possession de son salon aux beaux stucs? Devant lui, je ne pouvais que m'incliner et en lui disant : « Salut Vincente Altinengo, salut ! Soyez le bienvenu en cette demeure qui est la vôtre ! » Et maintenant que, son masque enlevé, je distinguais sa figure, je ne pouvais plus avoir de doute. Vincente Altinengo était bien semblable à ses effigies, à son buste et à son portrait. C'était bien Vincente Altinengo qui était debout devant moi, au fond de ce miroir d'où son image évinçait la mienne. C'était lui dont les pieds posaient sur le pavage de la mosaïque aux fragments de nacre incrustés et qui se tenait là, incolore, impondérable, presque encore

immatériel, et sa présence me semblait si simple, si naturelle que je ne cherchais pas à en comprendre le sens, l'intention et le mystère.

***

Vincente Altinengo n'apparaissait pas, chaque soir de la même façon dans le miroir de la haute porte. S'il attendait toujours l'heure des bougies, il ne se montrait pas toujours, comme la première fois, enveloppé du tabaro, coiffé du tricorne et le masque au visage. Quelquefois, il était assis le coude sur la table, quelquefois il s'adossait à la cheminée, quelquefois il se tenait près de la fenêtre comme s'il regardait au dehors. Il lui arrivait assez souvent de se promener de long en large, avec l'air de quelqu'un qui réfléchit. Ces diverses attitudes n'étaient pas le seul changement qui se fût produit. Il s'en faisait un autre, plus sensible de soir en soir. Peu à peu, en effet, la consistance de l'apparition se modifiait. Tout d'abord l'ombre de Vincente Altinengo semblait, comme je l'ai dit, en quelque sorte immatérielle, impondérable et, de plus, elle était incolore en sa grisaille vaporeuse, mais bientôt il me sembla qu'elle prenait du poids et que sa substance se solidifiait. En même temps, elle se colorait, de teintes de plus en plus réelles, faibles encore, mais déjà distinctes entre elles. Vincente Altinengo, à mesure que cette transformation s'opérait, perdait son air d'illusion. Au bout d'un certain temps, je distinguai la nuance des vêtements, la qualité des étoffes. Le visage, les mains, devenaient peu à peu celles d'un vivant.

J'observais avec curiosité ces progrès. Avec une curiosité attentive et déjà familière, je contemplais ce compagnon taciturne. Je le regardais aller et venir au fond de la haute glace. Il y vivait solitaire, comme je vivais moi-même, séparés l'un de l'autre par une mince plaque de verre et face à face en notre isolement réciproque.

Cette situation se prolongea un certain temps. Cependant les apparitions de Vincente Altinengo, tout d'abord, assez brèves, devenaient de plus en plus longues. Souvent, durant ses premières manifestations, le fantôme avait eu une certaine peine à se former et lorsqu'il avait atteint le degré de perfec-

tion auquel il pouvait parvenir, il se dissipait graduellement et se dégradait avant de s'effacer. Maintenant, il parvenait beaucoup plus vite à son aspect de réalité et s'y maintenait jusqu'au moment où les bougies commençaient à s'éteindre.

Quoique j'eusse pris aisément mon parti de cette présence singulière, une question se posait cependant à mon esprit. Vincente Altinengo s'apercevait-il de mon existence? Étais-je visible pour lui comme il l'était pour moi? Jusqu'alors aucun indice ne me permettait de le supposer, mais un moment arriva où il me fut possible de penser différemment. Ce soir-là, Altinengo se promenait les mains croisées derrière son dos, et toute sa personne était, ce soir-là, particulièrement distincte. Tout à coup, il s'arrêta, se tourna brusquement de mon côté, fit un geste de surprise, puis, reprit sa promenade mais il paraissait préoccupé. Évidemment Altinengo avait été troublé par quelque chose et c'était moi peut-être qui étais la cause de son trouble.

Cette idée me revint les soirs suivants, car l'inquiétude d'Altinengo ne fit qu'augmenter. Elle se manifestait par une agitation marquée, par les regards qu'il jetait vers l'endroit de la pièce où je me trouvais, par certains gestes et certaines attitudes. Altinengo m'épiait, tantôt ouvertement, tantôt à la dérobée. Parfois, il se levait brusquement du fauteuil où il venait de s'asseoir, faisait plusieurs tours de chambre, puis s'arrêtait immobile, l'œil au guet, l'oreille tendue. A plusieurs reprises, je le vis se frotter les yeux, comme quelqu'un qui cherche à dissiper quelque illusion visuelle. Un soir, pourtant, je n'eus plus de doute et voici à la suite de quelle circonstance.

Ce soir-là, Altinengo s'était promené assez longtemps à travers le salon quand je le vis soudain se diriger vers une des portes. A ses gestes, je compris qu'il introduisait un visiteur et si ce visiteur demeurait invisible, je ne m'en rendais pas moins compte de l'objet de cette visite et du sujet de l'entretien. Il s'y agissait évidemment de moi. Altinengo expliquait les phénomènes insolites qu'il constatait. Il répondait aux objections de son interlocuteur. Celui-ci cherchait probablement à le convaincre qu'il était le jouet d'une illusion, mais Altinengo secouait la tête comme un homme qui ne veut

pas entendre raison. Altinengo et moi, nous existions l'un pour l'autre.

Cette persuasion eut pour conséquence de ma part une violente envie de communiquer avec cet être si proche de moi et si lointain et il me semblait qu'Altinengo éprouvait un sentiment analogue. Quoi d'étonnant à cette réciprocité? Un mystérieux hasard ne nous mettait-il pas en présence, moi le Parisien d'aujourd'hui, lui le Vénitien de jadis? Ne répondrions-nous pas ainsi à quelque profonde intention de la destinée? N'obéissions-nous pas à des coïncidences secrètes qui voulaient que ce vieux palais abandonné de Venise fût le lieu de notre rencontre? Étrange aventure à laquelle rien ne m'avait préparé mais que j'accueillais sans étonnement... Pourquoi d'ailleurs ne l'aurais-je pas acceptée, puisqu'elle se présentait en de pareilles conditions de facilité, avec un tel naturel? Elle n'était le résultat d'aucune conjuration et d'aucune sorcellerie. Quelques petits faits épars m'y avaient conduit insensiblement. Pourquoi la refuser puisqu'elle venait à moi? Et puis, hôte de Vincente Altinengo, n'était-il point de simple politesse de tendre la main à son ombre?

Et Altinengo pensait de même; j'en avais maintenant acquis la certitude. Jusqu'alors, il s'était tenu volontiers au fond de la pièce, mais, de soir en soir, il se rapprochait davantage. Je le voyais à présent de tout près. Pendant des heures, nous nous observions face à face. Seule cette mince feuille de verre s'interposait entre nous et nous sentions qu'elle ne tarderait pas à se briser, car il fallait qu'elle se brisât. C'était l'événenement nécessaire, certain, inévitable. Seulement, qui de nous deux le provoquerait? Serait-ce Altinengo, serait-ce moi? Serait-ce le fantôme ou le vivant? Qui des deux serait le plus hardi, et, cette question, nos regards se la posaient, tandis que, debout, nous demeurions ainsi en face l'un de l'autre, chacun d'un côté de la vie, tandis que derrière nous, à la clarté des bougies, le décor magnifique et baroque des vieux stucs et des faïences luisait de ses ors miroitants, tandis que, au-dessus de nos têtes, s'étageait sur ses pilotis rongés l'antique Palais des Altinengo en sa vétusté branlante, tandis qu'alentour, la mystérieuse Venise nocturne se superposait, fragile, com-

pliquée et merveilleuse, à son propre reflet, doublée par le miroir de sa lagune circulaire et de ses eaux insinuées, par mille canaux, en sa mosaïque architecturale, Venise sur qui brillait, semblable à l'un des fragments de nacre du pavimento, le disque écorné de quelque lune étincelante...

Et, de soir en soir, l'événement inévitable devenait plus imminent. Il était ma seule pensée et m'occupait tout entier. J'oubliais complètement tout ce qui n'était pas Altinengo. Je m'oubliais moi-même. Si l'on m'eût demandé pourquoi je me trouvais à Venise, au fond de ce vieux palais, quelles circonstances de ma vie m'y avaient amené, je n'aurais certainement pas su que répondre. Mais personne ne m'interrogeait. Nul ne venait distraire ma solitude. Les vagues propos quotidiens de la signora Verana rompaient seuls le silence qui m'entourait, tandis que bourdonnaient au dehors les grands vents qui soulèvent et gonflent les marées d'automne, ces marées qui gorgent d'eau les canaux de Venise, montent les marches des quais, pénètrent sous les portes marines et envahissent les vestibules des palais, alors qu'un souffle de tempête ébranle leurs hautes cheminées et secoue l'armature de bois de leur altana. Marées si hautes parfois qu'elles recouvrent le Môle et débordent sur la Piazzetta, faisant de la place Saint-Marc un lac aux petites vagues agitées sur lesquelles semble voguer, comme un bucentaure de marbre et d'émaux, le vaisseau byzantin de la basilique martienne ; marées salines, souffles du large que le Lion sur sa colonne de porphyre, aspire de ses narines avides et dont palpitent, dans un vol imaginaire, ses ailes de bronze.

Mais que m'importait tout cela ! Une seule chose existait pour moi. Qui, d'Altinengo ou de moi, ferait le geste décisif, que nous attendions tous deux, que nous désirions tous deux, car nous le désirions et l'attendions, l'un et l'autre. Nos visages se touchaient presque, nos yeux s'attiraient avec une curiosité infinie, nos mains se cherchaient. Serait-ce moi, serait-ce Altinengo, serait-ce quelque hasard qui se chargerait de réaliser le miracle? . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

*
* *

Le sommeil dont je m'éveillais était un sommeil singulier. Il me semblait qu'il durait depuis très longtemps, depuis beaucoup plus longtemps que ne durent les sommeils de chaque nuit. Profond, absolu, il avait été une cessation complète de tout mon être. Tout avait été endormi en moi, mon corps, mon sang, ma pensée, ma mémoire, mon présent, mon passé. Du fond de ce sommeil, je remontais lentement, comme d'un abîme, en une ascension continue ; maintenant, j'affleurais à la surface, je redevenais un vivant. Je ne vivais pas encore, mais j'allais vivre. Bientôt j'allais pouvoir ouvrir les yeux, remuer mon pied, ma main, me mouvoir, parler.

En silence, je regardai. J'étais couché dans un lit. Autour de moi les murs ripolinés d'une chambre succinctement meublée. Je portais une chemise de grosse toile. Quelque chose serrait ma tête. Un bandage. Où étais-je donc? Que faisais-je dans ce lit? Pourquoi cette cellule blanche? Qu'était-il arrivé? Je fis un geste et je rencontrai la poire d'une sonnette. Une jeune infirmière parut et s'approcha de moi. Elle me prit le poignet en souriant :

— Eh ! mais notre cher malade est beaucoup mieux aujourd'hui ; a-t-il besoin de quelque chose? D'ailleurs, je vais chercher le docteur, il est dans son cabinet... il m'a bien recommandé...

Je l'arrêtai :

— Ce dont j'aurais besoin tout d'abord, mademoiselle, c'est de savoir où je suis.

La jeune femme se mit à rire.

— C'est vrai. Vous êtes à la clinique du docteur Bellincioni, à la Giudecca.

Plus d'une fois, en me promenant dans la Giudecca, j'avais passé devant la petite maison jaune aux grandes cheminées en hottes qui montrait, inscrite au-dessus de la porte, une grande croix rouge. Une fois même j'étais entré pour examiner le jardin que l'on apercevait du dehors à travers le vestibule.

— Mais pourquoi suis-je dans la clinique du docteur?

— Tenez, le docteur lui-même va vous le dire, monsieur.

Le docteur Bellincioni était un gros homme jovial et avenant, au visage rasé. Sans répondre à mes questions, il commença par m'examiner. Son investigation parut le satisfaire car, une fois terminée, il s'assit sans façon sur le pied de mon lit et me dit en se frottant les mains qu'il avait belles :

— Allons, allons, cher monsieur, voici qui est parfait. Vous êtes maintenant hors d'affaire. Ah ! encore du repos, du régime, du calme. La plaie n'est pas cicatrisée, mais les phénomènes anormaux ont disparu complètement. Dame, le choc a été rude et vous avez été durement atteint.

Je m'étais soulevé sur mes oreillers.

— Mais quel choc, docteur?

— Quel choc, celui de cette lourde porte de miroirs qui s'est détachée de son cadre et qui vous est tombée sur le crâne en se brisant en éclats! Ce sont ces éclats et la commotion qui vous ont occasionné la grave blessure dont vous êtes en train de guérir. Et vous vous en êtes tiré à bon compte, cher monsieur, mais permettez-moi de vous dire que la personne qui vous a indiqué comme logis ce vieux Palais Altinengo n'avait pas fait là un choix très heureux car non seulement la porte qui vous a blessé a dégringolé, mais, le lendemain de votre accident, une partie du mur s'est écroulée et le pavimento s'est effondré. Le palais était, quand vous y êtes entré, dans un état de délabrement inquiétant et n'a pas résisté à la grande marée et au vent qui a soufflé en tempête. Il a bien failli s'abattre tout entier dans le canal. D'ailleurs la municipalité l'a fait évacuer et il est question de le démolir.

J'avais écouté le docteur avec attention. Il continua :

— L'accident a dû se produire dans la nuit. Ce qui est curieux, c'est que les autres habitants du palais n'ont rien entendu du fracas. Il est vrai que votre appartement était assez isolé et qu'il ventait très fort, ce soir-là. Au matin, en entrant chez vous, la signora Verana, votre gouvernante, vous trouva inanimé et étendu dans une mare de sang. Cette dame eut la bonne idée de vous faire transporter à ma clinique. Elle est venue, plusieurs fois, prendre de vos nouvelles, ainsi qu'un brave antiquaire nommé Zotarelli et un de vos amis,

le signore Prentinaglia, revenu de voyage le surlendemain de votre accident. Il s'en est montré fort ému et m'a longuement interrogé sur les circonstances qui en ont été la cause, mais je n'ai pu le renseigner. Peut-être le pourrez-vous mieux que moi et peut-être vous souvenez-vous de la façon dont les choses se sont passées entre vous et cette diablesse de porte qui a bien failli, ma foi, vous servir de passage pour l'autre monde. Mais en voilà assez pour aujourd'hui, nous n'avons que trop bavardé. Vous allez prendre quelques heures de repos avant le pansement du soir.

J'acquiesçai au conseil du docteur Bellincioni et après l'avoir remercié de ses bons soins, je me mis à réfléchir. Devais-je accepter la version du docteur Bellincioni? Le hasard avait-il mis fin brutalement à l'halucination dont j'avais été le jouet pendant des semaines. Comme mon propre corps, l'ombre fragile de Vincente Altinengo avait-elle été atteinte par la brusque chute de la porte? Était-ce par accident que notre mystérieux colloque avait été interrompu? La merveilleuse aventure, au seuil de laquelle j'avais cru me trouver s'était-elle terminée bêtement par la stupide blessure qui m'avait empêché de la conduire jusqu'au bout? S'était-elle continuée dans cet anormal sommeil qui avait étonné et inquiété le docteur Bellincioni? Avais-je, pendant ce temps, rejoint Vincente Altinengo dans le mystérieux domaine d'où il avait voulu sortir et où il avait voulu m'attirer? Quoi qu'il en eût pu être, j'en avais, hélas, complètement perdu tout souvenir. Ainsi la dernière chance qui m'avait été donnée d'échapper un instant à ma triste vie s'était évanouie. Peut-être Vincente Altinengo, dans le même salon au décor de stucs et de faïences, avait-il souffert jadis des mêmes mélancolies que les miennes, et peut-être venait-il m'en apporter le mot consolateur que j'ignorerais à jamais? Mais aussi, tout cela n'était-il pas des rêveries de ma pauvre tête fêlée et qui feraient sourire le docteur Bellincioni si je m'avisais de les lui confier?

Lorsque, vers le soir, le docteur, après m'avoir assez douloureusement pansé, eut rajusté mon bandage, il me dit d'un air satisfait :

— Allons, la plaie est en bonne voie, en très bonne voie et

si, demain, messieurs Zotarelli et Prentinaglia viennent savoir de vos nouvelles, je les laisserai entrer un instant auprès de vous.

Le signore Prentinaglia se présenta le premier. Il se précipita sur mon lit et me baisa les mains avec frénésie :

— Ah ! ami, ami très cher, quels reproches je me suis adressés? Car enfin, c'est de ma faute. C'est de la faute de votre Prentinaglia si tout cela est arrivé. Oui, n'est-ce pas, moi qui vous ai indiqué ce maudit Palais Altinengo. Ah ! votre pauvre tête ! Je ne me le pardonnerai jamais ! !

Et, d'une main, se frappant la poitrine, de l'autre, il désignait le linge de mon pansement. Il était debout, vêtu comme toujours de sa vaste houppelande, avec sa jaune figure de comédie. A son doigt brillait la bague cabalistique dont il avait cacheté la lettre par laquelle il me donnait l'adresse du Palais des Fondamenta Foscarini et de la signora Verana. A cette pensée j'éprouvai une impression singulière. Qu'y avait-il de commun entre cette taciturne Verana au regard sournois et ce Prentinaglia à la figure comme masquée? Et ce fou de lord Sperling avec sa Casa dei Spiriti? Prentinaglia était revenu à Rome avec lui et l'avait laissé se rendant à Milan pour un congrès de sciences psychiques. Mais, bientôt, on se retrouverait « sous le Chinois » du Florian ! Prentinaglia ajouta négligemment :

— A ce propos, mon cher, vous vous souvenez de l'histoire du petit buste du Musée Civique dont je vous avais conté la disparition, eh ! bien, il a repris sa place dans sa vitrine. Un beau matin, on l'y a retrouvé, toujours souriant, sous sa perruque, mais le mystificateur qui l'avait emporté a dû le laisser tomber, car on y a constaté une fêlure assez visible. On le répare en ce moment... Mais je vous fatigue, mon ami, au revoir et à bientôt. Je reviendrai.

Et Prentinaglia, son feutre, sa houppelande disparurent, tandis qu'à son geste d'adieu, je voyais luire à son index la cornaline aux signes de grimoire...

Lorsqu'il fut parti, je me sentis un peu las et je fermai à demi les yeux. J'étais seul dans ma chambre blanche. Le grand silence de la Giudecca m'entourait. En pensée, je revis

les Fondamenta Foscarini, le vieux palais avec sa façade grise aux persiennes vertes, aux stores couleur d'ocre, aux balcons ventrus, son escalier aux marches usées et aux murs salpêtrés, le petit palier de mosaïque où s'incrustait un fragment de nacre, le vestibule, la chambre aux médaillons, le salon des stucs avec ses moulures, sa cheminée, ses panneaux de faïence aux figures dorées. Je revis la haute porte de miroirs en son encadrement de marbre où, dans la lointaine profondeur de son reflet, m'était apparu, comme pour accueillir de l'au-delà l'hôte actuel de son antique demeure, ombre mystérieuse ou illusion maladive, Vincente Altinengo, Vénitien — et, d'un geste d'adieu, tandis que les cloches du Redentore et de Santa Eufemia brisaient leurs sons dans l'air cristallin, je saluai une dernière fois son image qui semblait, de son sourire énigmatique, narquois et mélancolique, répondre à mon salut, et que je n'ai plus jamais revue !

HENRI DE RÉGNIER

Août 1916. — Dimanche, 24 juin 1917.

LA DÉMOCRATIE ANGLAISE ET LA GUERRE[1]

Nous allons aujourd'hui rechercher ensemble quels sont les principes auxquels il faut que nous restions fidèles, et les idéals auxquels nous devons tendre. Le moment est grave. Jamais la situation des Alliés n'a été aussi difficile, jamais le besoin de toute notre force morale plus urgent. Depuis le mois de janvier, que d'événements se sont produits ! Au mois de janvier, nous regardions vers l'avenir ; nous espérions que l'année 1917 serait libératrice. Peut-être, il est vrai, a-t-elle été plus libératrice qu'elle ne le semble aujourd'hui. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la révolution russe a facilité singulièrement l'entrée de l'Amérique dans la guerre, l'adhésion des républiques de l'Amérique du Sud, l'extension graduelle de la guerre jusqu'à ce qu'elle soit devenue vraiment mondiale. Ce sont là des événements qui mettent la victoire complète à notre portée, à une condition : il faut que les démocraties du monde sachent et puissent montrer autant de force, autant de discipline spontanée que les hordes des autocraties contre lesquelles nous luttons.

Nous sentons tous que la guerre se fait vieille. Déjà la figure de l'après-guerre se dessine dans nos esprits. Quelquefois même

1. Conférence faite à l'Association *Foi et Vie*, le 11 novembre 1917.

elle nous fait oublier qu'un gouffre nous sépare encore d'elle, un abîme que seule la victoire peut combler. Il fut un moment, en Angleterre, où, à force de songer à la victoire, nous risquions de perdre la paix. Aujourd'hui, ce moment est passé. La faute qu'il s'agit maintenant d'éviter, c'est de concevoir la guerre et la paix comme thèse et antithèse ; il faut les concevoir en fonction l'une de l'autre. Nous avons bien vu en Russie, et tout récemment en Italie, quels effets désastreux peut avoir, sur la conduite de la guerre, une fausse conception de la paix. Il faut donc tenir guerre et paix étroitement liées, et ne songer à la paix qu'à travers cette victoire intégrale à laquelle nous sommes condamnés si nous voulons une paix stable à l'avenir.

L'ennemi, depuis quelque temps, crie contre l'impérialisme anglais. Pris en flagrant délit d'une atroce guerre de conquête, il nous dénonce comme impérialistes ; il tâche par là d'abaisser notre cause au niveau même de la convoitise prussienne. Le mal que cette manœuvre nous a fait est loin d'être entièrement guéri. Il s'agit pour nous tous, démocrates français, anglais, italiens, américains et russes, de nous rendre compte précisément de ce que nous voulons, des moyens de l'obtenir et de la façon d'asseoir sur de solides bases la paix victorieuse et durable que nous sommes plus que jamais résolus à obtenir.

***

Mais d'abord confessons-nous. Admettons sans fausse pudeur que le régime démocratique, tel que nous l'avons conçu et pratiqué, est un médiocre instrument de guerre. Cela provient en partie de ce que nous n'avons jamais cru que la guerre fût compatible avec la démocratie, et en partie peut-être de ce que nous avons conçu la démocratie jusqu'ici comme une négation, comme quelque chose d' « anti », par exemple la négation du droit divin, la négation du système féodal, la négation de toute autorité transcendante, au lieu de la concevoir comme il le faut, comme un bien positif. Nous nous sommes acheminés vers une pratique plutôt anarchiste de la vie politique et nous nous sommes habitués peu à peu à considérer le bien public comme matière à exploitation pour tout le monde.

Aussi, lorsque l'agression étrangère a mis en question l'existence même de nos communautés, nous sommes-nous empressés, en Angleterre, de confier notre destin à une sorte de dictature gouvernementale improvisée, dépourvue de toute préparation pour la tâche suprême qui lui incombait. De tous les services que l'ennemi nous a rendus — et il nous en a rendu beaucoup — le plus important est celui de nous avoir ramenés à de saines conceptions de la vie politique, et surtout à de saines conceptions de la liberté politique et sociale. Nous avions trop oublié que, sans la communauté, l'individu n'est qu'un atome impuissant, et que le premier de tous les devoirs de l'individu, c'est la conservation de la communauté.

Nous avions perdu le sens de notre responsabilité envers l'État, et en même temps nous étions disposés à nous décharger sur l'État de l'accomplissement de nos devoirs particuliers. Ainsi, l'État devenait de plus en plus envahissant et tyrannique, sans pour cela devenir plus fort ; et l'individu devenait de moins en moins libre, de moins en moins autonome, tout en se désintéressant de plus en plus de la vie de l'État et de la communauté. Nous croyions vivre en pleine démocratie et nous vivions, en réalité, sous un régime où le gouvernement, en apparence tout-puissant, était facilement exploitable par les intérêts coalisés et des convoitises habilement mises en valeur.

Combien était différente la situation des pays ennemis, et surtout la situation de l'Allemagne ! Derrière une façade constitutionnelle, l'Allemagne conservait son régime autocratique et militaire. Fortement organisée et obéissant à une suprême direction, elle était prête à tout instant pour la guerre de conquête qui a été de tout temps son industrie nationale la plus importante. A nos yeux, avant la guerre, le peuple allemand était un peuple de savants esclaves, très travailleurs, que seules les ambitions de son empereur pouvaient rendre dangereux. Ce que nous n'avions pas compris, c'est qu'en Allemagne, tous, ouvriers et commerçants, industriels et hobereaux, savants et littérateurs, étaient solidaires, et que tous acceptaient la formule chuchotée en haut et acceptée en bas : « Faites-nous forts et nous vous ferons riches. » Voilà la clef de la psychologie allemande de ces dernières quarante années ;

l'Allemagne était une immense école de brigandage, une vaste association de malfaiteurs, et nous ne le savions pas.

Tout criminel qu'il fût, le système allemand était un merveilleux instrument de guerre. Contre lui, nous autres, pays démocratiques, nous n'avions à faire valoir que notre esprit de liberté, nos habitudes d'association volontaire et notre volonté de nous défendre. Devant l'attaque brusquée, nous avons dû, en Angleterre, tout improviser ; et encore fallait-il que l'improvisation se fît par le moyen des seules institutions que nous possédions, c'est-à-dire un gouvernement issu d'un Parlement élu pour une toute autre besogne, une besogne beaucoup moins sérieuse que la conduite d'une guerre. Même lorsque la nation, dans un élan patriotique, s'est ralliée autour du gouvernement, elle n'a pu faire le miracle de le doter d'un autre esprit que celui qu'avait façonné les longues habitudes de politique électorale et de manœuvres parlementaires. Aussi nous sommes-nous trouvés, pendant les premières années de la guerre, et jusqu'à un certain point, nous trouvons-nous encore, soumis à un régime bien inférieur comme force et comme qualité d'action à l'esprit national.

S'ensuit-il que tous les régimes démocratiques sont inférieurs aux régimes autocratiques? L'effondrement du régime autocratique russe nous ferait, à lui seul, hésiter à donner une réponse affirmative. Ce qui fait la force du régime prusso-germanique est surtout la stricte discipline imposée d'en haut et acceptée d'en bas. La question par excellence qui se pose aux démocraties alliées est celle de savoir si leur esprit de solidarité nationale et leur discipline spontanée peuvent égaler en force et en durée la discipline et la volonté prussiennes.

Il n'est pas vrai que toutes les démocraties soient de faibles instruments de conservation sociale, même en cas de guerre ; l'histoire de la grande démocratie américaine le prouve suffisamment, et je crois que son histoire prochaine le prouvera davantage. Mais il convient de noter que la démocratie américaine est d'un tout autre type que nos démocraties occidentales européennes. Elle est en quelque sorte une démo-autocratie, dont le chef possède, même en temps de paix, des pouvoirs bien plus étendus que ceux de la plupart des puissants souverains. On a souvent dit — et je crois que l'examen des

pouvoirs constitutionnels que possède le président des États-Unis confirmerait cette affirmation — que le président Wilson est bien plus autocrate que ne l'était l'ancien tsar, et je ne suis pas sûr qu'il ne possède pas un pouvoir plus absolu que celui de l'empereur Guillaume lui-même. Mais ce sont des pouvoirs librement confiés à un citoyen de son choix par une libre démocratie qui a toujours conçu le régime démocratique et la liberté individuelle qu'il garantit comme un bien positif.

Vous me demanderez : « Faut-il donc que, tous, nous prenions le type américain comme modèle? » Je ne le crois pas. Plus on étudie la question démocratique, et plus on est convaincu qu'il faut que chaque peuple évolue selon ses traditions, selon son tempérament, selon son histoire. Ce n'est pas en copiant ceci ou cela, que nous ferons des progrès.

Ce qui caractérise surtout le type américain, c'est qu'il a pu se développer, depuis au moins un siècle, en dehors de toute crainte du retour offensif d'un ancien régime quelconque. Il a eu les coudées franches, et, s'il a dû se défendre, cela a été plutôt contre des abus de la liberté individuelle. La guerre de Sécession marque le triomphe des sains principes de démocratie. Nous connaissons mal en Europe la signification de cette guerre ; à ce propos, une histoire assez amusante me revient à l'esprit. Il y a vingt ans, à Rome, je faisais une visite à un prélat américain, vicaire d'un cardinal américain; comme je le trouvai en train de rire, je lui demandai la cause de cet accès de gaîté ; il me dit : « Il m'est arrivé quelque chose d'extrêmement drôle. J'ai dû aller, au nom de mon cardinal, chez le sous-préfet *de Propaganda Fide* (c'est le département de la curie romaine qui dirige les missions étrangères). J'ai trouvé le sous-préfet, un monseigneur très élégant, très intelligent, avec de belles manières. Je lui ai expliqué qu'il fallait choisir, pour un diocèse dans un de nos États méridionaux un nouvel évêque à la place de celui qui venait de mourir. Je recommandais un cardinal né dans le Midi; le sous-préfet favorisait un cardinal né dans le Nord; alors s'engagea ce dialogue :

« — Vraiment, monseigneur, il vaudrait mieux nommer le Méridional.

« — Mais pourquoi? Vous êtes tous pourtant des Américains.

« — Sans doute, mais il reste encore dans le Midi quelques souvenirs de la guerre, et certainement le prélat dont il s'agit, né dans le Midi, vaudrait mieux; cela éviterait des difficultés.

« — Mais, vous êtes tous des Américains ; vous vous êtes tous battus.

« — Oui, nous nous sommes tous battus, mais la moitié d'un côté, la moitié de l'autre.

« — Mais je croyais que vous vous étiez tous battus contre l'Angleterre?

« — Je ne parle pas de la guerre d'Indépendance, ni de la guerre de 1812 ; je parle de la grande guerre de Sécession.

« — Ah ! vraiment !

« — Vous savez bien, la guerre à propos de la question des esclaves.

« — Comment ! vous avez des esclaves en Amérique? Je vous croyais des gens civilisés.

« — Nous avons eu quelques petites difficultés au sujet des esclaves ; il y en a eu beaucoup, des nègres.

« — Comment ! des noirs en Amérique? Mais je vous croyais un peuple blanc !

« — Oui, nous sommes bien un peuple blanc ; mais il y a tout de même quelques millions de nègres en Amérique.

« — Vous m'étonnez beaucoup. Et sont-ils tous musulmans? »

Nous ne sommes pas aussi ignorants que le sous-préfet *de Propaganda Fide* de l'histoire et des institutions américaines ; mais nous ne connaissons pas assez les expériences qu'ont dû faire les Américains au cours de leur développement ; et lorsque nous voulons corriger les fautes de nos systèmes démocratiques, il peut être utile de regarder au delà de l'Atlantique. Il ne faut pas oublier que la grande victoire remportée par la vraie liberté disciplinée à la fin de la guerre de Sécession, a été due en grande partie à un homme, au président Lincoln à qui était confié le soin de veiller à ce que « le gouvernement du peuple par le peuple pour le peuple ne disparaisse pas de la terre ».

Or, nous ne luttons pas pour autre chose ; c'est la même guerre ; seulement, au lieu d'être limitée à une moitié du conti-

nent nord-américain, elle s'étend aujourd'hui sur le monde entier.

Une chose que nous pourrons apprendre des Américains, c'est le danger d'ériger la méfiance en système politique. Nous avons cru en Angleterre que nos hommes d'État étaient là pour se méfier du pouvoir royal et que nous sommes là pour nous méfier de nos hommes politiques. On ne va pas loin avec ce système ; ce n'est pas par une combinaison de méfiances qu'on peut vaincre l'esprit prussien.

La base de toute liberté, dans un sain régime démocratique, c'est la confiance librement donnée par une communauté de citoyens, politiquement éduqués et habitués à contrôler l'exercice des pouvoirs publics, aux hommes qu'ils ont chargés de la direction des affaires nationales. Je dis : pas de méfiance *a priori*, éducation politique, habitude de contrôler soigneusement ce que font les gens auxquels on a confié le pouvoir. Le contrôle c'est tout autre chose que la méfiance.

La forme extérieure du régime démocratique est une question secondaire. Que ce soit une république fédérale, une république centralisée, une monarchie constitutionnelle, une confédération, cela importe peu. Ce qui importe, c'est la santé politique et sociale provenant d'un équilibre entre les intérêts des diverses classes et une carrière ouverte aux caractères encore plus qu'aux talents. A l'heure du danger, en effet, le talent, l'habileté sont de bien maigres soutiens du bien public ; ce que les démocraties britanniques ont cherché avec angoisse pendant la guerre, ce sont précisément des caractères ; et elles sont prêtes à suivre jusqu'au bout les hommes dont les actes égaleraient les paroles et dont l'intelligente vision serait mise au service d'une volonté inébranlable.

L'heure est trop grave pour que je me taise sur les dangers qui nous ont menacés et qui, jusqu'à un certain point, peuvent menacer dans une mesure égale toutes les démocraties alliées. La meilleure façon de surmonter les périls de l'avenir, c'est de les reconnaître à temps et d'aviser aux moyens d'y faire face.

Ne croyons pas que nos hommes d'État seuls puissent y suffire ; ils ont besoin de notre appui, de notre aide, de notre

critique, de notre encouragement. La recherche de l'homme fort, de l'homme providentiel, est une préoccupation peu démocratique; des hommes de moindre envergure peuvent faire beaucoup s'ils sont appuyés, dirigés et contrôlés par une forte volonté collective et une résolution nationale à toute épreuve.

J'ai assisté il y a quelques semaines à une vaste réunion publique à Londres. Elle était tenue pour provoquer ce que nous appelons l'épargne de guerre, c'est-à-dire pour encourager tous les citoyens à réduire toutes leurs dépenses au minimum afin d'épargner du tonnage pour les Alliés et d'augmenter les ressources financières disponibles pour le service de l'État. Parmi les orateurs, il y avait le président du Conseil, M. Lloyd George, le général boër Smuts qui fait partie du Cabinet de guerre, le chancelier de l'Échiquier et beaucoup d'autres ministres. Pendant la réunion, on sentait s'établir entre les orateurs et le public un courant de compréhension et de sympathie réciproques et, finalement, le général Smuts, qui est très sensible à ces courants magnétiques des grandes assemblées, s'écria : « Nous avons cru vous rendre service en venant ici exposer nos problèmes devant vous ; mais je m'aperçois que vous avez rendu à nous, et au président du Conseil surtout, un fier service en lui permettant de se fortifier dans un bain d'opinion publique. »

Nous ne savons pas assez l'influence que peut avoir sur les hommes qui gouvernent, le sentiment qu'ils sont appuyés par la sympathie intelligente de leurs concitoyens. Lorsque nous nous laissons aller à de mesquins jeux d'esprit, à la facile critique, lorsque notre attitude morale est plutôt une attitude découragée, croyez-vous que cela soit sans effet sur les gens qui nous gouvernent? Lorsque, dans toutes les petites manifestations de l'opinion publique, chez l'ami qu'ils rencontrent au coin de la rue, chez le marchand de journaux, ils s'aperçoivent qu'on tient bon, ils rentrent encouragés et tous leurs actes sont imprégnés d'une sorte de fluide magnétique, d'une nouvelle matière morale.

C'est seulement en soignant nos propres âmes et l'âme du peuple, celles de tous les individus que nous connaissons, que nous pourrons maintenir une provision de cette matière morale suffisante pour nous-mêmes et pour porter nos gouvernements

à la victoire finale. Les démocraties alliées ne seront sauvées que par elles-mêmes, et la victoire sera l'œuvre des nations entières. Car, comme le disait profondément le général Smuts, au cours de cette même réunion : « Le vrai front de bataille n'est pas seulement devant l'ennemi ou dans les premières lignes du feu ; il est dans l'âme du peuple. »

C'est ce front-là que l'ennemi tâche de rompre par son abominable propagande à l'arrière.

Il a bien reconnu, et avant nous, cette vérité. Tout en soignant l'âme de son peuple à lui, et depuis longtemps, et par tous les moyens, en lui inspirant un chauvinisme effréné et un orgueil criminel, en lui insinuant qu'il est la race élue du bon vieux Dieu allemand et que, par conséquent, la terre lui appartient de droit, tout en faisant cela, il a employé ses fabricants de sophismes, ses financiers, ses commis voyageurs en internationalisme, à persuader aux autres peuples qu'il n'y avait plus de frontières, que la guerre était impossible parce qu'elle ne rendrait pas, que ce n'était pas une bonne affaire, que l'enchevêtrement des intérêts économiques l'empêcherait, et que la seule chose importante, c'était la lutte des classes. Voilà la doctrine qu'il nous enseignait.

Très tard — je l'espère, pas trop tard — les peuples alliés ont compris que toutes les internationales travaillaient, comme elles travaillent encore, pour l'Allemagne : l'Internationale Rouge, l'Internationale Noire, l'Internationale d'Or, et ceux qui ont le goût du symbolisme peuvent remarquer ce fait que ces couleurs sont les couleurs pangermaniques.

A ces formidables intrigues, qu'avons-nous à opposer? D'abord la force de nos armes, soutenues par la conviction de la justice de notre cause et par la profonde conviction que mieux vaudrait périr jusqu'au dernier qu'admettre la faillite de notre civilisation libre.

Cette persuasion peut servir, peut suffire peut-être, à maintenir notre résistance. Serait-elle suffisante pour nous obtenir la victoire intégrale dont nous avons besoin? L'ennemi se déclare prêt à une paix négociée, et ses écrivains militaires, qui ont été jusqu'ici les interprètes les plus fidèles de son âme et de ses intentions, parlent déjà de la préparation de la prochaine guerre.

Dans un de ses plus forts discours, M. Lloyd George a résumé ainsi notre but principal de guerre : « Pas de prochaine fois ! Finissons-en cette fois-ci ; ne léguons pas aux générations futures ce terrible héritage d'une lutte encore plus atroce, conduite selon les méthodes encore plus scientifiquement barbares ; finissons-en ; pas de prochaine fois ! »

Aurons-nous assez de force morale pour soutenir ce programme jusqu'au bout? En Angleterre, et jusqu'à un certain point dans toutes les communautés britanniques, les esprits inquiets se demandent : « Le peuple est-il assez convaincu de la nécessité de la victoire intégrale? Au delà de la ténacité qui est dans son tempérament, de sa ténacité de bouledogue, voit-il le but suprême pour lequel on lui commande de se battre et de mourir? »

Ici nous touchons au fond même du problème de la démocratie. De tous les régimes, la démocratie est assurément le plus difficile ; elle demande aux citoyens une maturité morale et politique qu'un autre régime ne demanderait qu'aux classes dirigeantes. Il ne s'agit pas seulement du bien-être matériel à conserver ou à augmenter ; il s'agit aussi des coefficients moraux dont la force et l'emprise sur l'âme populaire sont insuffisamment connues.

Mais, dans la pratique, il est impossible de séparer le souci du bien-être matériel de l'effort moral que le peuple est appelé à soutenir. Je me souviens d'une scène à laquelle j'assistais lorsque le premier ministre de l'Australie, M. Hughes, était en Angleterre l'année passée. M. Hughes est chef du Parti Ouvrier australien. D'abord instituteur en Angleterre, ensuite émigré en Australie, il est devenu simple manœuvre, puis petit boutiquier, ensuite gardien de troupeaux de moutons, ensuite chef d'un syndicat, ensuite il a fait des études de droit, il est devenu avocat, député et chef du Gouvernement. Donc il connaissait, pour les avoir vécues, presque toutes les phases par lesquelles peut passer le peuple entre l'indigence laborieuse et la vie bourgeoise plus ou moins opulente.

Assis à la table d'un millionnaire anglais, entouré de personnages influents du monde politique, il nous fit part de ses expériences et de ses impressions lors d'un voyage récent en

Écosse : « En Écosse, dit-il, j'ai parlé à des centaines d'ouvriers qui, depuis le commencement de la guerre, gagnent pour la première fois de leur vie un salaire suffisant. Ils ont connu, dans le passé, tous les degrés de la misère ; ils ont vécu d'une vie précaire, jamais sûrs du lendemain. Aujourd'hui, ils vivent; ils ont goûté du bonheur d'un emploi régulier et d'un toit assuré. Croyez-vous qu'ils consentiront jamais à retomber dans leur ancienne misère? Si vous le croyez, détrompez-vous; et lorsque des millions d'hommes du peuple, auxquels vous aurez enseigné ce qu'on peut faire d'un fusil, rentreront dans la vie civile, prenez garde à ce que vous ferez. Dans le passé, la vie d'un ouvrier a trop ressemblé à l'existence d'un danseur de corde ; une seule chute suffisait pour lui casser les reins, tandis que les membres des classes plus aisées marchaient comme sur un large trottoir et, s'ils tombaient, il y avait au moins un sergent de ville pour les ramasser. Il faudrait à l'avenir que le pauvre ait une existence garantie et qu'il se sente lié à la société, et à la société démocratique, aussi bien par son intérêt matériel que par la liberté dont il jouit. »

A ce discours personne ne répondit ; tous sentirent que, au-dessous de ce qu'il pouvait y avoir de pittoresque exagération, il y avait une large part de vérité. M. Hughes parlait surtout de cette partie de la classe ouvrière anglaise qui n'a appartenu jusqu'ici à aucun syndicat et n'a été appuyée par aucune organisation professionnelle.

Au cours de deux ou trois générations, les ouvriers professionnels en Angleterre ont réussi à se créer une situation privilégiée ; à force de combinaisons, de grèves et de pressions politiques, qui ont été facilitées par l'extension du suffrage, ils sont devenus un petit *imperium in imperio* avec lequel les gouvernements ont dû compter, et devant lequel plus d'un gouvernement a tremblé. Peu à peu, les grands syndicats, dont quelques-uns ont accumulé une fortune considérable, sont devenus de vraies corporations, plutôt conservatrices. Appliquer à cette aristocratie du monde ouvrier le terme « prolétariat » serait aussi faux que de traiter de « bourgeoisie » et de « bourgeoisie capitaliste » la petite classe moyenne anglaise, dont les revenus sont souvent bien inférieurs au salaire des ouvriers.

Mais en dehors des rangs des ouvriers syndiqués, il y a toujours une population flottante de manœuvres, d'hommes qui ne disposent que de la force de leurs bras et qui, dans les temps de crise économique, fournissent le plus gros contingent de sans-travail. A l'égard de ce vrai prolétariat, l'attitude des grands syndicats a souvent été aussi dure que celle des capitalistes eux-mêmes ; et l'histoire de la lutte entre les organisations professionnelles et les organisations dans lesquelles on a parfois essayé de grouper ces ouvriers sans éducation technique, est un des plus curieux chapitres de l'histoire sociale de l'Angleterre moderne. La lutte entre ces conservateurs et ces radicaux du monde ouvrier a fini par une sorte de compromis. Réfractaires d'abord au socialisme, les grands syndicats ont envoyé leurs représentants au Parlement longtemps avant qu'un député socialiste attitré ait pu se faire élire. Mais petit à petit, la propagande socialiste a pénétré les masses et a séduit, par sa doctrine d'action politique directe, le prolétariat que j'ai appelé radical. Le socialisme dit « scientifique », marxiste, a eu peu de prise sur le gros de notre masse ouvrière. Cette masse était plutôt portée par tempérament et tradition à suivre des chefs qui prêchaient une doctrine comme celle de feu Keir Hardie, qui était un curieux mélange de socialisme révolutionnaire et de sentimentalisme évangélique. Le Parti Ouvrier Indépendant qu'il créa, subissait l'influence des meneurs bourgeois intellectuels bien plus que ne la subissaient les grands syndicats professionnels ; et quoique le Parti Travailliste Parlementaire qui s'est formé de l'union de ces deux éléments représente toute la classe ouvrière, les différences d'origine, de traditions et d'idéal sont encore assez fortes pour empêcher qu'il y ait entre eux un vrai lien politique.

Au cours de la guerre, ces différences se sont accentuées. L'attitude des grands syndicats et de leurs représentants au Parlement a été franchement patriotique ; tandis que le Parti Ouvrier Indépendant et ses chefs bourgeois intellectuels ont penché plutôt vers le pacifisme et se sont empressés de donner dans tous les pièges que leur tendaient la propagande allemande et son allié le socialisme international allemand.

Lors de la discussion sur la Conférence de Stockholm les deux tendances se sont révélées d'une manière frappante. Les

chefs du Parti Ouvrier Indépendant et leurs collègues voulaient à tout prix aller en Russie, et ensuite à Stockholm, sans poser des conditions préalables. Alors nous avons vu le grand syndicat professionnel des gens de mer refuser nettement de porter ces messieurs au delà de la mer, à moins qu'ils ne dénonçassent préalablement les meurtres commis par la piraterie sous-marine allemande et ne posassent comme première condition de toute paix et de toute négociation, la punition de ces crimes. On n'a pas pu s'entendre et les délégués pacifistes ne sont pas partis.

Cela a permis de donner un coup de sonde dans l'opinion de la masse ouvrière ; l'attitude du syndicat des gens de mer a été sympathique à la grande majorité de la classe ouvrière. M. Ramsay Macdonald, chef du Parti Ouvrier Indépendant, n'a pas pu partir — ce qui est peut-être dommage, parce qu'un bain d'opinion maximaliste en Russie aurait peut-être affaibli sa foi dans le socialisme international allemand.

Mais, à l'heure qu'il est, l'agitation du Parti Ouvrier Indépendant et celle d'une organisation analogue, l'Union pour le Contrôle Démocratique, — celle-là composée uniquement de pacifistes bourgeois — est devenue moins bruyante. Les événements militaires leur ont été, dans les derniers temps, défavorables, et leurs efforts pour faire croire au public que leurs « amis les Allemands » sont de douces colombes dont le roucoulement ne s'inspire que de l'amour de l'humanité souffrante, ont subi un échec au moins provisoire. Peut-être ont-ils été découragés par les malheurs de ceux qui, en France et ailleurs, conduisaient une campagne analogue.

Toujours est-il que leurs tentatives pour miner la discipline des grands syndicats et ameuter les membres de ces syndicats contre leurs chefs réguliers ont échoué. Le Parti Ouvrier Indépendant avait réussi à faire nommer beaucoup de ses agents comme délégués d'ateliers dans les grandes usines de munitions. Le but était d'organiser des grèves à l'insu de l'organisation syndicale autorisée, et d'obliger les chefs au moment voulu à se soumettre ou à se démettre. De graves fautes commises par le Gouvernement leur avaient facilité cette tâche. D'un côté, le Gouvernement n'avait pas sévi à temps — ceci est important — contre les patrons et les commerçants trop

âpres au gain. Et d'un autre côté, les fonctionnaires — quelquefois on se demande si ce sont des gens complètement dépourvus de cerveau — avaient appliqué tyranniquement les restrictions de la liberté ouvrière prévues par la loi sur les munitions de guerre. Si les éléments pacifistes ont pu augmenter leur influence dans le monde ouvrier anglais, ils sont redevables de leur succès en grande partie à l'inintelligence gouvernementale et bureaucratique.

On ne peut pas nier qu'il y a en Angleterre une minorité, dont il est malaisé de mesurer l'importance, de révolutionnaires à tout prix et de saboteurs de la guerre. Je crois que vous en avez une aussi; il y en a une certainement en Italie. Nous ne savons pas jusqu'à quel point cette minorité est guidée par des agents à la solde de l'ennemi ; mais ce qui importe, c'est d'enlever, par une juste et ferme politique, à la classe ouvrière tous ses vrais griefs et ensuite de traiter en ennemis de la patrie les saboteurs de la guerre et les pacifistes dont les sentiments pacifiques sont d'origine suspecte.

Les régimes démocratiques sont particulièrement exposés à ces sortes d'agitations, et, si nous voulons sauver la démocratie, il faut la défendre.

Heureusement, on sait par des preuves non équivoques que la grande masse des travailleurs est aussi solidement patriote qu'elle l'était au début de la guerre. Une de ces preuves, la voici. Il y a quelques semaines, le Parti Ouvrier Indépendant et les délégués d'ateliers ont organisé une conférence secrète dans une de nos grandes villes industrielles. Toujours le même but : porter les membres des syndicats professionnels à se révolter contre leurs chefs, déclarer une grève sans autorisation, et puis faire une sorte de révolution industrielle qui aurait mis le Gouvernement dans l'impossibilité de continuer la guerre. Ils n'ont convoqué que des gens dont ils se croyaient assez sûrs ; la lutte a été vive ; elle a duré deux jours et elle a fini par la déroute complète de ceux qui l'avaient provoquée ; on a chassé les pacifistes et les délégués d'ateliers de la salle. Il n'y avait là aucune pression gouvernementale ; la conférence était secrète; on ne l'a connue qu'après ; les chefs des grands syndicats n'en ont rien su ; mais c'est le bon sens

du monde ouvrier qui, même dans des conditions défavorables, a triomphé.

La masse est donc saine ; elle continuera à soutenir la guerre jusqu'au bout, pourvu qu'on lui fasse comprendre quels sont nos vrais buts de guerre et que la défaite, ou même une paix boiteuse, détruirait toutes nos libertés démocratiques. Mais il faut lui faire comprendre cette vérité.

On a pu observer en Angleterre et dans les pays alliés, surtout depuis la révolution russe, une tendance à confondre la démocratie avec les partis dits « avancés ». Nous aurions tort de laisser subsister cette équivoque. Aujourd'hui, il n'y a en vérité que deux partis dans les pays alliés : les vrais démocrates qui veulent la victoire sans restriction ni réserve ; et les vrais réactionnaires qui ne la veulent pas ou qui veulent la tailler selon des conceptions politiques surannées.

Un des grands chefs du parti socialiste d'un pays allié me disait récemment : « Il n'y a plus de parti socialiste. Il y a une façade socialiste derrière laquelle s'abritent bien des citoyens de diverses opinions économiques et politiques, mais en vérité il n'y a pas de parti socialiste. Il y a ceux qui veulent la victoire et avec elle la liberté, et ceux qui ne veulent pas la victoire et qui sont prêts à la sacrifier à leurs pédantesques doctrines d'avant la guerre. Ce sont les vrais réactionnaires. » En y pensant bien, j'ai dû reconnaître la vérité de ce qu'il m'avait dit. Car, sans la victoire, il ne peut y avoir ni démocratie ni socialisme qui vaille, et ceux qui n'ont pas encore su s'émanciper des vieilles préoccupations sectaires sont des agents de la réaction.

Voilà ce que nous commençons à comprendre en Angleterre, et nous nous apercevons qu'en travaillant à toute heure à la victoire, nous façonnons déjà l'après-guerre, de telle sorte que lorsque la victoire aura couronné nos efforts, nous nous trouverons dans un état de choses qui rendra vieillottes la plupart des formules économiques et sociales du passé.

De tous les côtés on peut entrevoir des signes précurseurs de cette évolution. Depuis bien des mois, nous étudions en Angleterre ce qu'on appelle la reconstruction, c'est-à-dire les changements inévitables ou désirables dans la structure écono-

mique et sociale de la nation. Dans l'ordre politique, on a déjà donné le vote aux femmes, juste récompense de leur magnifique dévouement et de la façon dont elles ont su remplacer dans les travaux industriels et agricoles la main-d'œuvre masculine. La guerre a donné à la femme anglaise un nouveau caractère. La femme a trouvé une signification nouvelle dans la vie. Elle s'est soumise à la discipline d'un travail régulier ; elle gagne un salaire solide, et, si elle a acquis une certaine liberté d'allures et d'habitudes autrefois inconnue, elle a appris également à connaître et à respecter l'effort que doit soutenir le gagne-pain de la famille. Nul ne peut prévoir les effets ultérieurs de l'entrée de la femme dans la vie politique. On peut la saluer avec joie, ou l'accepter comme un mal nécessaire, mais elle est un phénomène auquel même les plus conservateurs ne peuvent plus rien changer.

Un autre signe des temps est la publication d'un nouveau statut par le comité exécutif du Parti Travailliste réuni. Ce nouveau statut ouvre les rangs du parti pour la première fois aux « producteurs cérébraux ». Jusqu'ici on n'admettait dans le parti que les « producteurs manuels », qui étaient censés produire seuls toute la richesse nationale. Maintenant on a reconnu les « producteurs cérébraux » comme ayant droit à leur part, et même à une large part, dans l'économie nationale. C'est un changement qui peut porter le Parti Travailliste réuni bien plus loin et par bien d'autres chemins que ses chefs actuels ne le prévoient. Dans tous les cas, c'est un changement à saluer avec satisfaction ; il démontre que, même dans les syndicats ouvriers professionnels, qui sont le gros du monde ouvrier, on sent le besoin d'une instruction et d'une direction politique supérieures, et, surtout, que si on veut conserver la démocratie, il faut que les ouvriers exigent pour leurs enfants une éducation beaucoup plus large et beaucoup plus solide. C'est dans cette direction que nous aurons le progrès politique. Honnêtement conduit, ce Parti Travailliste réuni faciliterait singulièrement la mise en pratique d'une politique sociale à laquelle le Cabinet de guerre s'est nettement associé.

Le Cabinet de guerre a nommé un sous-comité pour étudier les moyens de régler les différends entre patrons et ouvriers. Après de longues études, ce sous-comité, composé de repré-

sentants de syndicats, des patrons et des « producteurs cérébraux », a résolu de recommander au Gouvernement la constitution de conseils consultatifs permanents, composés de représentants des deux parties, avec président et vice-président tantôt patron, tantôt ouvrier. Ces conseils doivent fonctionner pour toutes les grandes industries et pour toutes les régions. Le Gouvernement vient de déclarer que, dans toute législation sociale à l'avenir, on tiendra compte de l'avis de ces conseils. Il y a peut-être là le germe d'une entente plus féconde que les ententes passagères qui ont été faites dans le passé, parce que cette entente est vraiment née d'un effort spontané de bonnes volontés de part et d'autre.

Par-dessus tout, il y a une chose que nous devons tenir présente à nos esprits. La guerre qui a mis au jour tant de solidarités inattendues, tant d'abnégations, tant de sacrifices individuels pour un idéal commun, doit nous léguer un héritage de véritable paix et de travail fécond, autrement elle ne nous léguerait qu'une reprise exaspérée des anciennes discordes, des vieilles luttes et des haines inassouvies. Lequel choisirons-nous? Sachons que si nous ne portons pas à la solution de nos problèmes économiques et sociaux après la guerre, le même esprit de patriotique concorde qui nous a inspirés pendant la guerre, nous nous trouverons en face d'une situation insoutenable.

Prenez, par exemple, le cas des grands syndicats anglais. Ils avaient conquis peu à peu la situation privilégiée à laquelle j'ai fait allusion ils ont imposé à leurs membres des règles de travail très sévères, règles qui, conçues d'abord comme moyens de défense contre l'exploitation des ouvriers par les patrons, ont fini par entraver sérieusement la liberté personnelle de l'ouvrier et par limiter désastreusement la production nationale. Le besoin urgent d'une intense production de munitions de guerre et de matériel de toute espèce, est apparu à l'esprit patriotique des syndicalistes eux-mêmes et a porté les syndicats à suspendre volontairement, pour la durée de la guerre, la plupart de ces règles restrictives, à la condition pourtant qu'elles seraient remises en vigueur immédiatement après la conclusion de la paix. Or, dans l'après-guerre, nous aurons plus que jamais besoin d'une production intense de

toutes les formes de la richesse, si nous voulons arriver à payer même les intérêts de nos dettes, quitte à les amortir. La reprise pure et simple des règles restrictives des syndicats équivaudrait au suicide économique de la nation. Mais les ouvriers syndiqués ne consentiront probablement jamais à fournir le travail nécessaire, s'ils sont convaincus que leur effort ne ferait qu'enrichir davantage les patrons capitalistes. Il faut donc à tout prix trouver une solution qui assure aux ouvriers, sous une forme ou sous une autre, une participation directe aux bénéfices ; il faut les intéresser au développement de l'industrie nationale.

Trouverons-nous cette solution bienfaisante? Arriverons-nous à prévenir la guerre sociale après avoir gagné la guerre militaire et politique? Cela dépendra presque uniquement de la qualité de la paix que nous aurons la force et la volonté clairvoyante d'arracher à l'ennemi. Sans une paix victorieuse, sans une solution des questions européennes qui élimine les probabilités de nouveaux conflits, nos démocraties seront écrasées sous un fardeau toujours grandissant de dettes et d'armements ; elles vivoteront péniblement dans une haineuse misère cuirassée.

Autre question grave : nos démocraties savent-elles déjà le genre de paix qu'il leur faudra? Se rendent-elles compte de leurs vrais buts de guerre? S'aperçoivent-elles que l'ennemi pourrait nous faire telle ou telle concession particulière sans perdre pour cela la substance de ses conquêtes, et sans que son peuple soit persuadé qu'une guerre de proie n'est pas une entreprise rémunératrice? Il pourrait vous jeter, à vous Français l'Alsace-Lorraine, à l'Italie le Trentin, et conserver encore assez d'influence dans le reste de l'Europe pour se refaire de ses pertes et revenir dans quelques années nous enlever de nouveau, avec des forces encore plus formidables, les miettes qu'il aurait laissé tomber devant nous pour tromper notre faim de paix. Nos buts de guerre ne peuvent pas se réaliser par la solution, même satisfaisante, de n'importe quel problème particulier. Ils exigent l'établissement d'une Europe libre et habitée par des peuples libres qui auront eux-mêmes fait le choix de leur sort. Si, pour avoir une

solution de nos questions occidentales, nous devions oublier l'héroïque Serbie et ses frères les Slaves du Sud, le vaillant peuple tchèque dont la contribution à la cause des Alliés a été énorme, la Pologne et la Roumanie dévastées, sans oublier les peuples extra-européens comme les Arméniens massacrés et les Arabes. Si nous devions oublier ces peuples, nous aurions trahi notre cause et avec elle l'avenir des générations futures.

Je n'ai parlé que de l'Europe, mais la guerre est mondiale. Mettons-nous en garde contre des conceptions, pour ainsi dire, provinciales européennes de la guerre et de la paix. Les États-Unis et plus d'une république de l'Amérique latine se sont joints à nous. Comprenez-vous la pleine signification de l'entrée des États-Unis dans la guerre? Vous rendez-vous compte de ce que veut dire la présence d'une armée américaine sur le sol de la France? Avez-vous bien suivi le mouvement d'opinion et l'intérêt qui a porté tant de républiques de l'Amérique centrale et méridionale à rompre avec l'Allemagne? Toute cela veut dire que l'Europe n'existe plus comme continent isolé et détaché du reste du monde, mais que les questions européennes devront se régler selon des conditions mondiales. La formule que l'Allemagne « visait à la maîtrise du monde » prend toute sa signification en vue de ces lointaines répercussions du vaste conflit. C'est le monde qui répond à l'Allemagne : « Nous ne voulons pas de toi comme maître. »

Un Anglais éminent fut envoyé il y a quelques mois aux États-Unis. Il ne pouvait pas comprendre comment le Président Wilson avait persuadé à ce peuple si lointain, si étonnamment prospère, et au fond, si hétérogène, de déclarer la guerre à l'Allemagne, de dépenser toutes ses richesses accumulées et de verser son sang en Europe. Il a posé la question à bien des Américains intelligents et il n'a reçu aucune réponse satisfaisante jusqu'au jour où il s'est adressé à un vieux savant philosophe, président d'une des Universités américaines. Ce savant lui répondit : « Il n'y a pas d'explication logique. Nous avons été poussés par un obscur instinct de conservation de nous-mêmes. Nous avons compris que, si nous permettions à l'Allemagne soit de vaincre les Alliés, soit d'échapper à la défaite, l'indépendance et la liberté de l'Amérique étaient en péril

immédiat. Cette guerre est pour nous une seconde guerre d'indépendance. Mais cette fois il s'agit de l'indépendance du monde civilisé. »

Ces paroles sont profondément vraies. Voilà ce que voulait dire le Président Wilson lorsqu'il s'écria : « Il faut rendre le monde sûr pour la démocratie. » Il voulait dire que, sans un règlement radical de ce conflit selon les principes démocratiques, nous n'aurions aucune sécurité ni aucune possibilité de réaliser les progrès sociaux que le fardeau des armements nous a empêchés d'accomplir jusqu'ici.

Devant l'esprit du Président Wilson flotte l'idée d'une Société des Nations. Est-ce un mirage? Est-ce une vision prophétique? Nous l'ignorons. Mais ce que nous savons, c'est qu'il existe déjà une vraie Société des Nations, armée et alliée, dont le but suprême est d'assurer le triomphe des seules conditions qui puissent donner à l'humanité une vie qui vaille d'être vécue. Ce but peut sembler encore lointain. La lutte paraît vouloir se prolonger. Mais nous pouvons, nous devons prêter l'oreille aux conseils, aux injonctions qui ont été envoyés tout récemment par un officier français blessé et fait prisonnier sur le champ de bataille et qui, d'un camp de représailles allemand, fit parvenir ce message à son frère en France : « Nous souffrons beaucoup, mais la bête se meurt ; elle se meurt lentement. Ne cédez pas d'un pouce. »

Est-ce que cette offensive que l'Allemagne a entreprise contre l'Italie doit nous faire fléchir? Admettrons-nous notre impuissance à dominer le mal qui travaille l'univers entier? Non, mille fois non ! Au fond de nos esprits nous sentons que nos douleurs sont les douleurs de l'enfantement d'une ère nouvelle, une ère dont la grandeur sera en raison de la foi et du courage dont nous aurons fait preuve. Ne cédons pas d'un pouce !

WICKHAM STEED

Directeur de la politique étrangère du Times.

LETTRE A UNE NORMALIENNE

Mademoiselle,

Au moment où vous quittiez l'École normale de Valence, à la veille d'entrer dans votre carrière, vous m'avez écrit pour me demander : « Devrai-je exciter la vengeance et la haine de l'ennemi dans le cœur de mes élèves, ou devrai-je, afin qu'ils détestent la guerre à tout prix, faire dominer les sentiments humanitaires? Je me sens très troublée par les débats du problème. » La question est en effet sérieuse ; elle a ému plus d'une conscience ; je l'ai su par maintes confidences. Je me fais donc un devoir d'y répondre, très honoré que plusieurs se soient adressés à moi pour connaître mon sentiment.

Avant d'aborder le sujet, il est utile que je vous fasse connaître certaines opinions allemandes sur l'éducation pendant et après la guerre. Elles sont reproduites dans un curieux article de la *Revue pédagogique*[1] ; ceux qui les expriment sont ou bien de hauts personnages, au premier rang desquels le Kaiser lui-même, ou bien des pédagogues officiels, rédacteurs de revues d'enseignement. Je ne puis mieux faire que de résumer ici cet article.

***

En 1890, dans un petit congrès pédagogique convoqué par lui, l'empereur Guillaume déclara que les anciennes « disci-

1. *L'Enseignement de l'allemand en Allemagne*, par Victor, *Revue pédagogique*, juillet 1917.

plines », inspirées des Grecs et des Romains, ont fait leur temps, et qu'il faut en finir avec la vieille éducation monacale du moyen âge, perpétuée jusqu'à nos jours. Nous devons, dit-il, donner à l'éducation « une base nationale ». D'autres l'avaient dit avant lui ; mais, avec sa modestie, connue de l'univers, il parla en initiateur : « Ce fut de tout temps le privilège de ma maison que, sentant les pulsations de l'heure, mes ancêtres ont su toujours découvrir les événements futurs... Je crois avoir découvert où tendent le nouvel esprit et le XIXe siècle finissant. »

La parole impériale et royale fut un stimulant vigoureux pour les *Vereine* et les *Zeitschriften*, — les ligues et les revues — qui cherchaient la « base nationale ». Toute une littérature se précipita, mais sans qu'on parvînt à des conclusions précises, encore moins à des réalisations. La guerre présente paraît aux pédagogues le moment de préciser et de réaliser ; tout le monde comprendra en Allemagne l'œuvre à faire, car cette guerre, assure le professeur Sprengel, « a fait de chaque Allemand un voyant ».

La base, le premier « pilier », comme dit ce professeur Sprengel, doit être l'enseignement de la langue allemande. Une des tâches essentielles de cet enseignement est de proscrire rigoureusement l'usage des mots d'origine étrangère. La guerre à ces mots a été déclarée en même temps que l'autre guerre; dès le mois d'août 1914, l'*Allgemeiner Sprachverein* publie ce manifeste : « Le peuple s'est levé, la tempête s'est déchaînée; mais elle gronde aussi contre les profanateurs de la langue allemande, contre le vieux mal de l'imitation de l'étranger... Honte à l'Allemand qui souillera désormais sa sainte langue maternelle! Souviens-toi que tu es un Allemand! »

Une chasse furieuse commence. Le mot « Adieu », dont l'usage est répandu en Allemagne, avec la prononciation *Atié*, est traqué. L'*Allgemeiner Sprachverein* félicite un libraire qui a mis sur une table un tronc avec l'inscription : « Qui prononce le salut français *Adieu* en sortant d'ici doit verser de bon gré 5 pfennig pour la Croix-Rouge. » Une maison d'édition publie des pancartes agréablement illustrées, mesu-

rant 18 centimètres sur 12, destinées à l'affichage sur les portes des maisons, où elles rappelleront à chaque visiteur qu'il doit saluer par des mots allemands. Un autre éditeur offre des placards de 42 centimètres sur 22 1/2, pour être apposés dans les magasins et boutiques. Naturellement les cartes postales se sont mises de la partie.

Mais les Allemands n'empruntent pas seulement des mots à l'étranger ; ils copient des formules de politesse exotiques. Quelqu'un donc propose de terminer les lettres par la formule : *Mit deutschem Gruss* — Avec un salut allemand — : « Ce salut, dit-il, est un acte de foi dans l'honnêteté et dans le génie de l'Allemagne, et il agit sur le contenu et sur la forme de la lettre en y apportant de la vivacité, de la fermeté et de la tenue. »

Cependant les bonnes volontés de particuliers, si ardentes qu'elles soient, ne suffisent pas à vaincre de vieilles habitudes tenaces. *Restaurant* ne se prête pas à devenir *Gastwirtschaft*, ni *Hôtel* à se changer en *Fremdenhof* ; *Coiffeur* se défend contre l'honneur de s'appeler *Haarkünstler*, c'est-à-dire quelque chose comme « artiste capillaire ». Et l'engeance étrangère pullule ; elle a pénétré partout, dans les administrations elles-mêmes, puisqu'on dit *Post*, *Finanz*, et surtout dans l'armée, puisqu'on dit *Armee*, *Cavalerie*, *Infanterie*, *Corps*, *Brigade*, *Regiment*, *Bataillon*, *Compagnie*, *General*, *Leutnant*, etc. On aura donc fort à faire ; mais on fera ce qu'il faut. Voici qu'interviennent les autorités, gouverneurs de province, administrations, directions de police, et M. le préfet de police de Berlin en personne ; celui-ci a chargé une commission de dresser la liste des mots étrangers à remplacer et il lui a donné cette instruction : « Ce n'est ni une traduction, ni encore bien moins une explication du mot étranger qu'il faut se proposer, mais la désignation de la chose pensée en allemand. »

Enfin, une haute autorité pédagogique officielle, M. le « conseiller supérieur intime de gouvernement » professeur Adolf Mathias, harangue en ces termes le personnel enseignant et le public, dans son livre *la Guerre et l'École*, paru en 1915 : « Tout ce scandale des mots étrangers, tout cet exotisme de mauvais aloi est en relation avec tout notre passé de honte, où notre idiome était la langue des serviteurs, des valets,

du menu peuple. » Or, aujourd'hui la langue allemande est la langue du *Herrenvolk*, le peuple de maîtres. Donc...

La langue allemande et le style allemand, ainsi purifiés de toute contamination, doivent être enseignés selon les bonnes règles connues, mais en cherchant de préférence l'application de ces règles dans les documents de la guerre; car « les communiqués du Grand Quartier Général sont une école de style ». On appellera l'attention des élèves sur les adjectifs des communiqués, qui ne servent pas à enjoliver le récit, mais déterminent exactement les choses; par exemple, les pertes sont « légères » ou elles sont « graves »; l'attaque a été « légère » ou bien elle a été « forte »; ainsi est vérifiée cette règle de style que « plus on a de choses à dire, moins on a besoin de mots [1] ». Naturellement, au cours de la leçon, le maître précisera les notions confuses sur les institutions de l'armée et de la marine. « On ne saurait estimer trop haut, pense le docteur Valentiner, le profit qu'en tireront les élèves quant à la langue et à l'enrichissement de leur âme. »

Bien entendu, en même temps que les communiqués, doivent être étudiés les grands documents de la guerre, proclamations de l'empereur, discours des chanceliers, etc.

La guerre aussi, la guerre toujours, fournira les exercices de style. Pour que les enfants s'y intéressent, pour qu'ils y expriment librement leur petite âme, on leur donnera seulement le titre, et on laissera s'évertuer leur imagination. Comment a travaillé l'imagination des petits Allemands, on le voit par des copies d'élèves de dix à douze ans, publiées dans une revue. Un de ces devoirs a pour titre : *Le 420*. La grosse pièce raconte son histoire : « ramassant toutes ses forces », elle a bombardé Liége et détruit ses forts; après un temps de repos, elle part pour Namur. Puis elle va de bataille en bataille. Nulle part, on ne lui résiste. Elle arrive à Paris : « Je bom-

1. Une pédagogue, Anna Hote, a découvert que la guerre donne des sens nouveaux aux mots anciens; par exemple *Liebesgabe* (don d'amour), *Maschinengewehrkompagnie* (compagnie de mitrailleurs), *Burgfrieden* (paix civique, union sacrée), *Brod* (pain) « éveillent maintenant dans nos cœurs de multiples échos », disait-elle dans une conférence faite à Francfort, en novembre 1915 à l'*Amicale des institutrices*.

bardai la ville avec grande joie, car j'avais entendu dire que c'était la capitale. Imaginez comme j'étais fière quand j'entrai dans la ville et que tous me regardaient avec étonnement. Les Français avaient des visages pleins de rage et de haine sourde. » Sur le chemin de retour, le 420 admire les forteresses mises en miette par les obus allemands « les amas de décombres fumants et de villages pillés ». — Et c'est ainsi que des devoirs, comme des explications, l'élève allemand « tirera son profit quant à la langue et à l'enrichissement de son âme ».

***

« A côté de la langue, il y a comme un second pilier de notre vie spirituelle..., les œuvres littéraires, lesquelles sont, en Allemagne, « un patrimoine de vérité, de moralité, de liberté. » Comment étudier les lettres allemandes? Quoi chercher dans cette étude? Il faut y chercher le caractère inné germanique, depuis les origines jusqu'à nos jours, depuis la médiévale *Chanson des Nibelungen*, qui l'emporte de beaucoup sur *l'Iliade* en puissance poétique et en « grandeur humaine », jusqu'au maître de Baireuth, Wagner, poète et musicien, dont les œuvres immortelles « résonnent dans les cathédrales de la Belgique et de la France. »

Déjà dans les *Nibelungen* tout le germanisme se révèle ; ce poème donne comme un avant-goût « du germanisme luttant dans la guerre mondiale », et l'on y rencontre plusieurs des vertus allemandes : « la piété mystique née des profondeurs de l'âme, le sincère christianisme allemand, le profond sentiment allemand de la nature » ; bref, la littérature médiévale de l'Allemagne « offre à notre jeunesse le bon lait maternel d'une éducation nationale réfléchie. »

Entre ce passé et le présent, combien d'œuvres du génie allemand ! Mais toutes ne sont pas également éducatives. La guerre précisément inspire une révision des valeurs ; certaines de ces valeurs sont surannées, par exemple celle des œuvres qui s'inspirent de l'antiquité classique. « Sans doute, nous garderons l'*Iphigénie* », écrit un pédagogue; mais on sent qu'il *garde* cette tragédie de Gœthe, parce qu'il ne peut pas faire autrement. L'hellénisme, il faudra qu'on se contente

désormais de le chercher dans les œuvres des classiques allemands, sans remonter aux sources. Qu'on n'aille pas chercher de nouveaux sujets de poèmes dans l'antiquité, sous prétexte de faire œuvre d'art pur. Les esthètes croient que peu importe « la substance d'une œuvre »; mais ils se trompent; une œuvre n'est efficace qu'à condition que l'art s'y exerce sur un sujet patriotique. — Il est arrivé aussi aux écrivains d'Allemagne de totalement oublier la patrie, de s'expatrier pour ainsi dire dans le cosmopolitisme; mais, à ce moment-là, profondément abaissée, l'Allemagne, comme on disait, laissait aux Anglais l'empire des mers, aux Français l'empire de la terre et se réservait de régner dans les airs. Aujourd'hui, elle aspire au triple empire et croit déjà le tenir en ses mains. Elle est encore cosmopolite, mais à sa façon; elle veut « sauver le monde » en le gouvernant. — Au reste, quelles que soient les erreurs qu'aient pu commettre les lettres allemandes, elles n'en sont pas moins « un patrimoine de vérité, de justice, de liberté... ». La jeune Allemagne y admirera le génie superbe de la race dans son « devenir », c'est-à-dire dans son développement historique, lequel est particulièrement riche, car l'Allemand est, par excellence, « l'homme historique ».

***

Voilà qui est bien, mais qui ne suffit pas à certains pédagogues. Le docteur Kurt Kunze ne fait pas grand fond sur l'éducation par les lettres, qui fut si chère au XIXe siècle. Il ne faut pas, dit-il, élever les enfants « dans la tradition nationale exprimée par les formes esthétiques et littéraires du passé allemand »; il faut les élever « en vue d'une individualité nationale nouvelle », celle qui convient « aux exigences stoïques de l'État impérialiste ». L'éducation doit être pénétrée du concept du devoir envers l'État et former des citoyens allemands pour qui l'individu n'est rien, pour qui l'État est tout, et dont la fidélité à l'État aille jusqu'au sacrifice de la vie. Le docteur Kurt Kunze est un de ces Allemands affranchis du passé, pour qui l'histoire de leur pays commence au début de l'ère impérialiste, c'est-à-dire au ministère de

Bismarck. Il est tourné vers l'avenir; vers l'avenir, il oriente l'éducation.

C'est aussi la préoccupation du docteur Strahl, qui veut faire méditer les grands élèves sur les questions actuelles. « La présente littérature de guerre, écrit-il, qu'elle soit d'ordre moral, politique ou économique, dépasse en force, en profondeur et en richesse la littérature de guerre de tous les temps... Les meilleurs d'entre nous ont essayé d'exprimer toute la signification de l'heure actuelle ; ils ont montré à notre peuple les voies où il faut s'engager. Nous avons en eux de précieux collaborateurs pour notre œuvre d'enseignement, et, à l'avenir aussi, il nous sera permis de les appeler à l'aide, si nous voulons orienter nos élèves vers la vie. » Et il propose certains sujets à donner aux grands élèves en indiquant le livre ou les livres qu'ils devront étudier et méditer avant que d'écrire.

Voici pour se mettre en règle avec Dieu :

« *Notre façon de combattre au cours de la lutte pour la vie qu'on nous a imposée, et les vieux commandements chrétiens de l'amour du prochain. Méditation de Noël pour 1915.* » Suit une bibliographie, où l'on trouve : *la Guerre mondiale à la lumière de la Bible*, par Baumgarten, et *la Guerre et le Sermon sur la montagne*, de Helbrück. — Je serais curieux de savoir comment ils accommodent avec la guerre actuelle ce verset du Sermon sur la montagne : « Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient », — eux, qui loin de se croire pauvres d'esprit, prétendent posséder tout l'esprit. Je voudrais savoir comment ils tirent argument en leur faveur de cet autre verset : « Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre » — eux qui se vantent de leur rudesse comme d'une vertu —, et de cet autre : « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés », — eux qui ne connaissent d'autre source au droit que la force —, et de ceux-ci enfin : « Heureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils seront traités avec miséricorde » ; « Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu », — eux qui ont averti tant de fois qu'il ne fallait attendre d'eux aucune miséricorde, et prêchent dans les chaires d'église, enseignent dans les chaires d'école que la guerre est

nécessaire à l'humanité, voulue par Dieu, insigne cadeau de la Providence.

Les sujets militaires, sont de caractère philosophique; par exemple : *Le lieutenant prussien en temps de paix et dans l'épreuve du feu; le Militarisme allemand, sa vérité et son esprit*; une note indique comment il faut concevoir ce dernier sujet : « Nous le concevons, dit le docteur Strahl, comme Oncken dans cette phrase : « Le militarisme allemand est le patriotisme suprême ; il est une démocratie réelle, où les princes et les soldats tombent à côté l'un de l'autre, dans le rang ; il est une humanité vraie, car il manifeste ce qu'il y a de meilleur au fond de chacun; il est le plus noble accomplissement de l'impératif catégorique. »

Enfin voici un tout autre ordre de sujets :

Le Paysan allemand, pilier de notre patrie dans la future période de paix ;

Notre préparation financière de la guerre;

Notre merveilleuse œuvre d'adaptation économique ;

Sur le chemin de Bagdad, ou les possibilités d'expansion nationale et économique de l'Allemagne. Consulter entre autres, de Rohrbach, *la Pensée allemande à travers le monde.*

Ainsi, glorification du présent de l'Allemagne, vues sur son avenir, glorification de sa force militaire et de sa puissance économique, et tout cela sous l'invocation du Christ prêchant sur la montagne les Sept béatitudes.

***

Je suis sûr que certaines citations de ces pédagogues allemands vous ont fait sourire; elles sont en effet des sottises. Presque tous les Allemands sont capables d'en dire de pareilles, car, en ce pays-là, on peut être à la fois très intelligent et parfaitement sot. On n'y connaît pas la délicatesse, la finesse d'esprit qui arrête au passage — quand elle ne les empêche de naître — les pensées saugrenues. C'est surtout quand ils parlent d'eux-mêmes que les Allemands perdent toute mesure ; le docteur qui découvre une puissante vertu mystique à la for-

mule de salut *Mit deutschem Gruss* est certainement un imbécile.

Néanmoins, vous avez été impressionnée, même émue par ce plan d'éducation. C'est un système dont toutes les parties se tiennent solidement. Grands constructeurs de systèmes, les Allemands en construisent un, de quoi qu'il s'agisse, automatiquement. Or, il s'agit, en l'espèce, de dresser la jeunesse au service de la patrie allemande. Vous avez vu que rien n'a été oublié, que tout a été minutieusement combiné en vue de ce dressage.

Enfin vous avez dû être amenée à un retour sur nous-mêmes.

L'école en Allemagne, à tous les degrés, primaire, secondaire, supérieur, dit à l'écolier, au collégien, à l'étudiant : « Tu es un enfant de l'Allemagne, voici ce que c'est que d'être un Allemand, et les devoirs que t'impose cette noblesse »; mais l'école française, comment pratique-t-elle l'éducation nationale, je veux dire l'éducation en vue de la nation?

L'école française, à ses trois degrés, s'en désintéresse à peu de chose près. Nous avons des cours d'enseignement civique, mais ils ne donnent guère que des connaissances, utiles d'ailleurs, sur l'état politique et administratif de la France. Dans notre enseignement moral, les devoirs envers la patrie sont enseignés, mais par préceptes, qui conviendraient aussi bien en d'autres pays que dans le nôtre, ou plutôt ne conviennent à aucun, car aucune patrie ne ressemble à une autre ; les raisons d'aimer la patrie et de la servir ne sont les mêmes dans les différents pays. Et enfin l'éducation en vue de la nation ne peut être le fait d'un maître ni d'un programme ; elle résulte du concours de tous les maîtres, inspiré d'une idée maîtresse.

Or, je n'exagère pas en disant que nulle part, dans aucun ordre d'enseignement, on ne trouve ce concours, inspiré par cette idée.

C'est, il est vrai, une habitude française de ne pas exprimer certaines idées ou certains sentiments d'ordre moral. Nous avons peur d'avoir l'air de prêcher sur des thèmes connus ; et, par un effet de cette phobie, nous sous-entendons l'essentiel. Je sais bien aussi que ne pas exprimer certains sentiments, cela n'empêche pas de les avoir dans le cœur. La preuve en a été donnée aujourd'hui ; l'unanimité de la France devant le

péril a été magnifique ; mais n'est-ce pas étrange que la force de notre patriotisme et les vertus qui naissent de cette vertu aient été pour nous-mêmes une révélation?

Vous me direz : « Puisqu'il en est ainsi, puisque nous pouvons compter sur nous-mêmes, nous devons nous tenir pour satisfaits. » Oh non ! certes non !

Une des nouveautés de cette guerre, c'est d'être une guerre des peuples ; le gouvernement de l'Allemagne l'a déclarée; mais il savait qu'il avait l'assentiment de la nation, longuement préparé par lui et par les dirigeants de l'opinion. La guerre, qu'il ne voulait pas, tout notre peuple l'a fièrement acceptée.

Une des conséquences de la guerre sera un progrès des peuples dans le gouvernement d'eux-mêmes. Il paraît bien certain qu'après cette terrible épreuve, ils voudront partout devenir maîtres de leurs destinées ; dès lors naîtra pour eux l'obligation de prendre une plus claire conscience d'eux-mêmes. Il faudra que tous les Français, ou, à tout le moins, le plus grand nombre d'entre eux, sachent ce qu'est la France et ce qu'elle représente dans le monde ; or je crois qu'à l'heure présente le plus grand nombre des Français l'ignore. Le leur apprendre sera une des grandes tâches de l'après-guerre.

Il faut aussi que la jeunesse soit mieux préparée à connaître les réalités de la France contemporaine. Par exemple, la France est devenue grande puissance coloniale. Des hommes d'État, des hommes de guerre, des administrateurs — et dans ces diverses catégories ont travaillé des hommes de premier ordre — l'ont dotée d'un empire. Cette œuvre est admirée à l'étranger ; l'ancien chancelier d'Allemagne, le prince de Bulow, l'a louée en fort bons termes ; même, il l'a donnée comme preuve de l'indestructible vitalité de la France; mais la grande majorité de la nation ignore ou à peu près l'œuvre coloniale. Je crois, pour ma part, qu'elle est un événement considérable dans notre histoire, et un des éléments essentiels de notre avenir. Il faut qu'après que notre épaule sera solidement appuyée sur le Rhin, sur le Rhin d'Alsace, c'est-à-dire après que la France aura été reconstituée, nos regards se portent par delà les mers et les océans, vers toutes les parties du globe où flotte notre drapeau ; que, tout en connaissant et

pratiquant nos devoirs humains envers les peuples mineurs, nous demandions à nos colonies les moyens d'accroître notre activité productrice, et, par là, le bien-être de notre peuple. Vraiment, il faut que notre jeunesse sache que nous possédons un empire colonial.

Ce n'est là qu'une de ces réalités dont il faut l'avertir. La liste des devoirs de classe donnés en Allemagne prouve que les maîtres veulent orienter la jeunesse vers toute la vie contemporaine. Élargissons, élargissons les horizons de la France de demain.

Mais quel retour sur nous-mêmes encore, après que nous avons lu le fervent et presque religieux appel au devoir envers la communauté !

A l'esprit de communauté s'oppose l'esprit d'individualisme. Or nous sommes, de très vieille habitude, des individualistes. Nous n'aimons pas à nous associer, c'est-à-dire à coordonner nos efforts avec d'autres efforts, ce qui ne peut s'opérer que par une subordination. En d'autres pays, l'association a fait des merveilles. L'Allemagne lui doit l'énorme puissance économique qu'elle possédait avant la guerre. Tous, socialistes ou monarchistes, ouvriers ou patrons, nous nous sommes montrés incapables de faire quelque chose de sérieux et de grand. Aucune entreprise sociale, industrielle, commerciale, agricole, ne peut être citée qui soutienne la comparaison avec des œuvres analogues entreprises en Allemagne, où elles prospèrent. Nous souffrons, à la fois, du mal d'égoïsme, du mal de prudence, du mal d'indifférence sociale, et cela est grave.

Quant à la communauté qu'on appelle l'État, nous la subissons en ronchonnant. Nous rusons avec elle tant que nous pouvons. Tromper l'État, voler l'État nous semble une faute vénielle, si même nous croyons que ce soit une faute. Nous naissons contrebandiers. Nous ne comprenons pas que l'État est l'organisation administrative, économique, militaire de la patrie. C'est à l'État que nous payons nos devoirs, non plus sentimentaux seulement, mais effectifs envers la patrie. Ah ! comme nous aurions besoin qu'il se fondât dans notre pays, à côté de la Ligue des Droits de l'homme et du citoyen, une Ligue des Devoirs de l'homme et du citoyen, et qu'elle fît en France une efficace propagande.

*
* *

Sans doute, vous me lisez avec quelque inquiétude, et vous vous demandez où j'en veux venir : ne vais-je pas conclure à l'imitation nécessaire de l'Allemagne.

Mais, d'abord, mademoiselle, quand cela serait?

Après la guerre de 1870-71, un célèbre historien allemand, M. de Sybel, écrivit une brochure intitulée : *Was wir von den Franzosen lernen können*; c'est-à-dire : *Ce que nous pouvons apprendre des Français.* Il loua et nous envia quelques-unes de nos qualités ; en quoi il fit preuve de sagesse. Ceux qui prétendent aujourd'hui que nous ne devons plus rien savoir de l'Allemagne, que même la langue allemande doit être proscrite de nos écoles, desservent la patrie.

Ensuite, puisqu'aujourd'hui l'orgueil allemand, ayant crû immensément depuis que M. de Sybel écrivit sa brochure, ne veut plus rien savoir du reste du monde, et prétend que l'âme allemande se suffit à elle-même, est-ce que, par cette folie d'orgueil, nous n'imiterions pas l'Allemagne?

Enfin, et surtout, j'entends démontrer que l'idéal de l'éducation française doit différer point par point de l'idéal allemand. Ce sera l'objet d'une autre lettre, où vous trouverez enfin la réponse à votre question.

Veuillez agréer, en attendant, mes sentiments de bonne confraternité universitaire.

ERNEST LAVISSE

LA MENTALITÉ OFFENSIVE

Il y a deux ans et demi j'étudiais dans la *Revue de Paris* [1] les « mentalités » des trois grands organismes maritimes qui étaient alors engagés dans la lutte. De mes observations, basées sur une longue expérience des hommes dont j'avais à parler et appuyées sur des événements militaires importants déjà, on pouvait conclure à une certaine supériorité des marins allemands, non pas, certes, au point de vue de la valeur professionnelle, encore moins à celui du courage et de l'abnégation, mais au point de vue de ce que j'appelais la « mentalité offensive ».

« ... Tout ceci, disais-je, révèle chez les dirigeants de la marine impériale des facultés d'invention et d'imagination, un esprit d'initiative et de ressources, une hardiesse avisée et souple, auxquels il faut rendre hommage et que servent admirablement une puissance industrielle de premier ordre, en même temps que les profondes connaissances techniques et le dévouement passionné d'un personnel d'élite. »

Dévouement passionné, oui ! Plus encore que chez tous les autres Allemands d'une certaine classe qui, tous les jours, donnent des preuves d'une ferveur exaltée pour l'empire et le *Deutschtum*, parce que les marins se considéraient à juste titre

1. *Revue de Paris* du 15 juillet 1915.

comme les agents essentiels de la mainmise allemande sur le monde entier...

Je montrais, d'ailleurs, en traçant un rapide crayon de l'officier de la marine impériale, par quels moyens habiles on était arrivé à développer à l'extrême, chez lui, cet esprit d'offensive fait d'orgueil, de confiance en soi, d'allègre dédain des responsabilités les plus troublantes, de conviction bien établie, d'une part, que tout doit céder à « l'intérêt de l'empire », de l'autre, qu'on sera toujours soutenu, quoiqu'il arrive, si, agissant dans cet intérêt suprême, on a fait preuve d'énergie, de décision et de hardiesse.

Ces caractères se retrouvaient-ils à un égal degré dans l'organisme anglais et dans l'organisme français, aussi bien dans les hauts états-majors que chez les subalternes de tout rang et de tout grade?

En toute sincérité, il ne me le semblait pas. D'un côté je trouvais, avec sir William Ramsay et M. Jean Cruppi, l'influence du « laisser-aller », du *business as usual*, du *wait and see*, qui ont si souvent nui à la cause anglaise dans les débuts des débuts des grandes guerres où cette cause s'est trouvée engagée ; de l'autre, du côté français, je constatais une timidité hésitante et temporisatrice où je reconnaissais à la fois l'appréhension des jugements d'un pouvoir civil dont on n'osait escompter la bienveillance, et le flottement incertain de doctrines militaires que bouleversait l'effondrement des théories officielles sur le « processus » obligé de la guerre maritime, arbitrairement réduite à la seule guerre d'escadre.

Mais cette mentalité, je me hâtais de le dire, on la voyait se modifier, se fortifier tous les jours, devenir plus active, plus agressive, plus « offensive » enfin, du moins au point de vue tactique, sinon au point de vue stratégique, et chez les subalternes, chez les commandants d'unités, de divisions, d'escadres, sinon chez les chefs suprêmes, les organismes directeurs et les gouvernements.

Telles m'apparaissaient les choses, il y a vingt-huit mois. Comment m'apparaissent-elles aujourd'hui, c'est ce que je vais essayer de dire avec la plus sincère recherche de l'impartialité avec l'objectivité la plus complète.

*
* *

Eh bien ! Les choses n'ont point sensiblement changé, ou du moins les diverses mentalités que j'étudiais semblent ne s'être développées que dans le sens où elles s'orientaient d'abord. On peut même dire, en se plaçant au point de vue un peu particulier des opérations maritimes et des opérations combinées entre l'armée de terre et l'armée de mer, qu'il y a dans les hauts concepts politico-stratégiques des Alliés une régression marquée depuis la fin de 1915, une régression dont l'importance dépasse de beaucoup, en même temps qu'elle les paralyse, les brillants et rapides progrès de « l'esprit de la guerre » dans tout le personnel combattant.

Bien des motifs expliquent, sans la justifier, cette régression.

D'abord, dans l'ordre des faits, des événements de guerre, l'échec des deux tentatives de Cattaro et des Dardanelles, en même temps que l'augmentation sensible des pertes de grandes unités dues aux engins sous-marins ; ensuite la confiance bien établie, et qu'ébranlent à peine aujourd'hui de pénibles constatations, dans les effets du *blocus à distance* auquel nous soumettions l'Allemagne, alors que nous étions bien convaincus de l'insignifiance des résultats qu'obtiendrait l'Allemagne elle-même en nous *bloquant effectivement*, nous, au moyen de ses navires de plongée; enfin, avec l'extrême répugnance des autorités navales pour les opérations sur les côtes, le désir peu dissimulé chez certaine grande puissance maritime de conserver intacte pour l'après-guerre, ou du moins pour la période des tractations de tout genre qui succédera à celle des opérations militaires, la magnifique flotte qu'elle considère comme un intangible palladium, comme la base essentielle de son influence mondiale.

Quelques mots sur ces divers points.

Les opérations de Cattaro et des Dardanelles marquent d'un trait caractéristique la phase du conflit où deux ministres, doués justement du « tempérament offensif » (avec, il est vrai, des modalités fort différentes), mais à qui faisaient plus ou moins défaut les hautes connaissances indispensables à la

direction générale des opérations maritimes, engagent des grandes unités de combat dans une lutte pour laquelle ces bâtiments ne sont pas faits.

Il y a peu de choses à dire, pour le moment, du vain effort entrepris par l'escadre française contre Cattaro qui n'était accessible que par le val Suttorina, tout juste le côté opposé au célèbre Lovcen. C'était d'ailleurs une opération combinée qu'il fallait là, soit sous la forme du coup de main rapide, soit sous la forme d'une expédition d'assez grande portée et pour laquelle il eût convenu d'attendre la coopération italienne. En tout cas les canons d'une force navale ne pouvaient suffire à la tâche qui se présentait, à supposer même que l'on en transportât quelques-uns sur une montagne voisine de la mer, pour se donner au moins l'avantage d'apercevoir le but à battre.

L'entreprise des Dardanelles, beaucoup plus vaste que celle de Cattaro, eut — elle a du reste encore — une influence considérable sur le développement de cette grande guerre. On peut affirmer que si l'escadre anglo-française avait réussi à pénétrer dans la mer de Marmara, la durée d'un conflit dont nous n'apercevons pas distinctement la fin, deux ans et demi après l'échec du 18 mars, aurait été singulièrement abrégée, non seulement, comme on l'a dit, parce que l'on cassait les reins, à Constantinople, au colosse dont la tête est à Berlin et dont les pieds touchent Bagdad, mais aussi parce que, encouragés par un tel succès, les organismes directeurs des marines de l'Entente eussent envisagé avec moins d'appréhensions et consenti à étudier sans parti pris pessimiste, des opérations décisives sur le front nord de l'immense théâtre de la guerre.

L'issue défavorable de l'attaque à coups de canon du défilé Tchanak-Nagara étouffa, semble-t-il, le peu d'esprit d'offensive qui pouvait subsister dans ces organismes déconcertés par les modalités inattendues de la guerre navale moderne. D'une confiance orgueilleusement excessive dans l'efficacité de l'artillerie de bord [1] contre les ouvrages à terre, on passa

1. On peut se demander si cette confiance ne s'appuyait pas, au moins dans une certaine mesure, sur le souvenir du succès remporté, en 1881, dans le bombardement des forts d'Alexandrie. Mais la situation était là, bien différente, ne fût-ce qu'au seul point de vue géographique.

brusquement à un découragement quasi absolu, sans s'apercevoir qu'il n'y avait là qu'une question de circonstances locales ; sans réfléchir que, dans les opérations de ce genre, tout cas nouveau est un cas particulier, qui exige une étude spéciale et ne se résout que par des procédés appropriés ; sans vouloir reconnaître surtout qu'on était justement tombé sur le cas le plus difficile que l'on pût imaginer, parce que, si on l'avait reconnu, le reproche devenait bien grave de n'avoir pas su proportionner la valeur des moyens de l'attaque à ceux de la défense.

N'insistons pas sur ce point particulier. Il ne peut être question ici d'une discussion approfondie des rapports si intéressants qui ont paru chez nos Alliés du Nord sur l'opération de la presqu'île de Gallipoli, prise dans son ensemble. La belle sincérité de l'Angleterre au sujet de l'accumulation de fautes commises en 1915 doit, jusqu'à la fin de la guerre, désarmer toute critique [1].

Repliées sur elles-mêmes, après une telle déconvenue, les marines de l'Ouest se trouvaient plus que jamais inclinées par les événements à la mentalité défensive ; et comme les engins sous-marins avaient déjà fait d'assez nombreuses victimes, soit devant les Dardanelles même, soit dans l'Adriatique — car les Italiens s'étaient, entre temps, déclarés et avaient exposé leurs croiseurs cuirassés aux coups des sous-marins de Pola, avec une chevaleresque audace — cette mentalité défensive tournait à l'abstention systématique, du moins en ce qui touche les grandes unités de combat, si précieuses, si coûteuses à tous égards.

« Ne pouvant pratiquer nos maximes, dit quelque part le très avisé J.-J. Weiss, nous maximons nos pratiques. » La théorie du *blocus à distance* et les hautes assurances prodiguées au public sur la prompte efficacité de ce système de guerre navale, assurément nouveau, vinrent à point pour justifier le prudent repos dont jouissent depuis deux ans — sauf une interruption dont nous parlerons tout à l'heure — les belles escadres cuirassées de l'Entente, aussi bien, d'ailleurs, que celles de la coalition germanique.

1, Il faut lire cependant le très intéressant livre de *Testis* sur *l'Expédition des Dardanelles* (Payot, éditeur).

On sait assez aujourd'hui quelle est l'insuffisance du système auquel on voulait faire l'honneur de l'usure définitive de la force allemande. On essaya d'abord de vaincre l'invincible difficulté qui résultait des agissements des neutres du Nord, devenus tout naturellement les pourvoyeurs de l'Allemagne, — de même qu'ils lui servaient de bouclier et lui assuraient la maîtrise de la Baltique. L'expression de « blocus au travers des neutres » fut lancée dans une presse bien stylée et qu'une vigilante censure inclinait à un optimisme de surface. Malheureusement cette expression a mieux traduit des espérances que des résultats précis et surtout décisifs. Comment les eût-on obtenus ces résultats — à supposer que les neutres du Nord se fussent pliés aux exigences des Alliés — puisque la fortune de la guerre, aidée par les erreurs des gouvernements de l'Entente et par les fautes de la révolution russe, mettait aux mains de l'ennemi, dans ces deux dernières années, des contrées qui comptent parmi les plus productives de l'Europe ; puisque l'Allemagne, se considérant comme assurée de l'impunité par la victoire et décidée à tout pour obtenir celle-ci, adoptait l'odieuse politique de la transportation des Belges, des Français du Nord, des Polonais, des Serbes sur les territoires qu'il lui paraissait opportun de livrer à une culture intensive [1] ?

C'est qu'en adoptant, pour satisfaire aux suggestions de la mentalité défensive, le système général de l'usure économique, ni on ne se résolvait aux mesures qui auraient pu rendre ce système efficace — à la longue ! —, ni on ne se rendait compte de la gravité de l'essentiel défaut d'une méthode de guerre qui laisse à un adversaire puissant et résolu le temps de se procurer par des conquêtes de territoires les ressources que lui enlève trop lentement un blocus à distance.

Seule, la mentalité offensive, qui sait la valeur du *facteur temps*, donne, aussi bien que les plus grandes chances de vaincre, *celles de vaincre promptement*.

1. Lord Northcliffe, propriétaire et directeur d'un bon nombre de grands journaux anglais, n'a pas hésité à reconnaître, dans une série de conférences faites dans les principales villes américaines, que la situation des Allemands serait, au point de vue de l'alimentation, meilleure en 1918 qu'en 1917. C'était, notons-le, avant l'invasion des provinces et des îles du nord de la Russie, avant, surtout, celle du Frioul et de la Vénétie...

Mais où notre aveuglement apparaît incompréhensible, c'est quand on songe que, tandis que nous organisions notre blocus de l'Allemagne à distance avec une sorte de nonchalance dédaigneuse et un surprenant souci de ménager des neutres qui se riaient de nous, l'Allemagne à son tour organisait le sien, celui des sous-marins, blocus *rapproché*, certes, *immédiat* et *effectif*, avec une profondeur de vues, une habileté, une promptitude auxquelles, quoi qu'il en coûte, il faut rendre hommage ; c'est quand on se souvient qu'elle déclara tout de suite — c'était en février 1915 — qu'elle allait opérer avec vigueur sur nos lignes de communications [1], et qu'elle exposa, avec cette jactance barbare et puérile à la fois qui gâte ce que son orgueil peut avoir, après tout, de légitime, ses méthodes impitoyables, la cruauté de ses moyens d'action, les certitudes de succès qu'elle tirait de l'intensif emploi d'engins et de procédés jusque-là prohibés.

Qu'opposa-t-on d'abord à une menace si grave et que tout ce que nous savions de notre formidable ennemi ne permettait pas de négliger? Le dédain, encore ; bien plus, le mépris, la moquerie et d'inutiles indignations. A bord de nos grandes unités, un stoïcisme passif, une insouciance de parade (dont on a vu ici [2] quelques-unes des manifestations), ce fut là tout l'effort d'une mentalité défensive qui se satisfaisait dans l'exécution des mesures de précaution réglementaires, utiles, assurément, mais combien insuffisantes, comme devaient le prouver les catastrophes successives du *Léon-Gambetta*, du *Gaulois*, du *Suffren* et, il y a peu de mois encore, du *Danton*.

Quant à inaugurer de nouvelles méthodes, aussi bien pour la marine marchande que pour la marine de guerre, on n'y songea point, ou seulement beaucoup plus tard. Et quand on y songea l'effet fut médiocre, comme de tous les remèdes tardivement appliqués ; car déjà l'ennemi s'était renforcé et avait singulièrement perfectionné ses engins de plongée, ses procédés de

1. « Le secret de la guerre, dit Napoléon, est le secret des communications. » Mais les enseignements du grand capitaine sont bien oubliés. Si l'on s'en était souvenu et pénétré, il y a longtemps que la flotte aérienne de bombardement à grande distance existerait.

2. Dans *l'Odyssée d'un Transport torpillé*, dont je n'ai pas toujours goûté l'esprit, la recherche dangereuse d'opposition entre marine de guerre et marine de commerce, mais où abondent les justes et pénétrantes observations.

ravitaillement, l'organisation de ses croisières, avec le précieux concours de tous les neutres placés dans son rayon d'action.

De sorte qu'après avoir été, dans le temps de paix, toujours en retard d'un type, sinon d'une idée (car ce n'est point l'idée qui manque chez nous !), nous étions toujours, dans le temps de guerre, en retard d'un procédé tactique.

Il est, en effet, de l'essence même de la mentalité défensive d'être imprévoyante, puisque, quand on érige la défense en systéme, on aboutit fatalement à la *passivité*, qui accepte d'arriver le plus souvent trop tard à la parade de coups inattendus.

C'est à peine aujourd'hui que l'on mesure les conséquences de l'erreur fondamentale commise par les gouvernements aussi bien que par les états-majors navals, à propos de la riposte qu'il convenait de faire à la grande attaque sous-marine. Sans doute, au bout de trente mois, on a fini par accumuler contre les sous-marins *en cours de croisière* une telle quantité de procédés de défense — de défense active, cette fois — un si grand nombre d'armes et d'engins, marins et aériens, en surface et en plongée, que c'est miracle, vraiment, qu'il en existe encore et que, d'ailleurs, tous les mois, à peu près, on nous annonce effectivement qu'il n'y en a plus.

Mais non, il en reste tout de même ; et le tenace ennemi n'a pas fini d'en construire, sinon de plus nombreux, du moins de plus forts, de plus endurants, de mieux protégés tout en étant plus rapides et plus armés, bref de vrais « croiseurs sous-marins ». Le certain, en tout cas, est que les pertes en tonnage continuent, au moment même où, en raison des intempéries, du défaut d'engrais et de main-d'œuvre, quelquefois du défaut de volonté agissante de la part des cultivateurs, les productions du sol présentent un déficit considérable et qu'il faudrait augmenter nos importations par la voie de mer dans des proportions très sensibles.

Mais comment faire, quand ni la construction, ni l'achat de navires ne peuvent combler les vides des flottes de charge des Alliés d'Europe, quand l'Amérique ne sera tout à fait prête, de ce côté-là — et à quel prix ! — que dans une année au moins et que les derniers « cargos » des neutres du Nord,

des *rouliers* des *mers*, s'enferment dans leurs ports, armateurs et marins se refusant, en dépit des profits énormes qu'on leur offre, à courir des risques désormais hors de proportion avec un bénéfice pécuniaire quel qu'il soit [1] ?

C'est là que nous en sommes et l'avenir reste chargé de préoccupations de ce côté-ci du front de combat, alors que l'angoisse de l'étouffement économique ne devrait être connu que de l'autre parti.

Ces soucis ne vont pas sans quelques réflexions, sans quelques observations, sans quelques récriminations, même de la part de ceux qui acceptent de souffrir pour la grande cause et pour la patrie, mais qui se demandent si ces souffrances ne pourraient être abrégées. Au moment où j'écris ces lignes, il est visible que l'opinion s'inquiète en Angleterre, impressionnée fâcheusement déjà par l'inefficacité relative de la méthode purement défensive appliquée aux invasions d'avions allemands. Car tout se tient ! Et, chez nous, l'effet produit par les dithyrambes publiés périodiquement par les soins de l'office de la presse au sujet des résultats de la méthode en question, appliquée à la guerre sous-marine, est tout à fait contraire à celui qu'on en attendait. « Le public ne croit plus à rien, de ce côté-là, me disait récemment une personne bien placée pour traiter ce sujet ; on lui en a dit trop et depuis trop longtemps... »

Les efforts pour donner à l'opinion une direction conforme aux désirs des tenants officiels de la méthode défensive ne se bornent d'ailleurs pas à faire proclamer hebdomadairement « la faillite du sous-marin » par des feuilles ignorantes ou complaisantes ; et comme beaucoup de gens qui, sans avoir de compétence technique, ne laissent pas de jouir d'un jugement droit, s'étonnent de la passivité des énormes forces navales de l'Entente et se demandent pourquoi, si bien pourvus en apparence, nous nous reconnaissons impuissants devant la côte allemande, on a fait publier et on répète sans relâche

[1] [illegible] difficultés, nous étions arrivés à nous entendre avec un [illegible] en vue d'avoir les bateaux nécessaires pour nos transports [illegible] blocus, les équipages étrangers que nous avions recrutés se sont [illegible] la navigation entre la France et l'Angleterre, *ne voulant pas être [illegible]*. » Rapport du conseil des Usines de la Basse-Loire (*Information* du 6 octobre.)

dans tous les cercles dirigeants que cette côte est inattaquable, bien plus, qu'elle est inabordable. Et l'un n'est pas plus vrai que l'autre. On le sait bien, là où il faut qu'on le sache. Mais, d'une part, on redoute de lourdes pertes — la mentalité offensive, seule, sait accepter des sacrifices, assurée que ces sacrifices seront largement payés par le succès, et qu'au demeurant « qui ne risque rien n'a rien » —, on redoute, dis-je, de compromettre dans une aventure les magnifiques *dreadnoughts*, ou plutôt on feint cette crainte, car personne n'a rien demandé de tel; et, d'autre part, on ne sait pas se résoudre — depuis trois ans ! — à construire les navires fort simples qui compléteraient utilement une *flotte de siège* dont beaucoup d'éléments existent déjà.

Pourquoi cette néfaste hésitation? M. l'amiral Lacaze en fournissait une des principales raisons quand il reconnaissait devant la Chambre qu'on avait été longtemps paralysé par la conviction « que la guerre serait finie dans trois mois ». Il y a du reste d'autres motifs qu'il vaut mieux taire en ce moment. En tout cas on observait qu'il serait peu sage de se lancer dans la préparation d'une guerre de côtes hasardée, alors que l'on était si certain de l'efficacité du blocus infligé à l'Allemagne et de l'inanité de celui qu'elle nous infligeait à nous-mêmes. En effet. Mais il fallait que la double condition fût remplie et surtout remplie assez promptement. On sait qu'il n'en est rien, et que le quatrième hiver qui commence ne laisse pas de présenter des inconnues préoccupantes, au point de vue économique.

Dirai-je un mot, pour en finir avec cette recherche des raisons de la régression de l'esprit d'offensive dans les hautes sphères maritimes, du désir assez clairement manifesté — depuis le milieu de 1915 et notamment par M. Balfour, alors chef de l'Amirauté britannique [1] — de ménager le gros de la force navale en vue de circonstances éventuelles, postérieures à la guerre? La matière est trop délicate pour que l'on puisse instituer une discussion sur ce sujet. J'ajoute qu'il y eut sans doute des fluctuations sensibles dans l'organisme gouverne-

1. Voir la lettre (rendue publique) de cet homme d'État à un ami, au sujet de la politique navale anglaise, lettre dont une traduction a été donnée par le *Journal des Débats* du 7 septembre 1915.

mental anglais, sur la rigueur avec laquelle il convenait d'appliquer le principe de cette réserve systématique, puisque, le 31 mai 1916, une sortie opportune de la « *Grand Fleet* » eut pour conséquence la rencontre avec la « *Hochsee Flotte* » au large de Blaavand's Huck du Jutland. Mais ce glorieux épisode de la lutte maritime ne fut en effet qu'un épisode, un combat isolé, sans motif d'ordre stratégique bien déterminé[1], en tout cas sans lendemain, alors qu'il semblait qu'après l'incontestable succès de nos alliés, des opérations actives pouvaient être entreprises contre certains points du littoral ennemi, en particulier contre les deux îles terminales du camp retranché maritime allemand dans la mer du Nord. Après une courte éclipse, la mentalité défensive reprenait donc tout son empire dans les hauts conseils britanniques.

Faut-il croire que le succès n'était justement pas assez marqué, en réalité, pour que l'on considérât la « *Grand Fleet* » comme bien et dûment maîtresse des eaux qui forment ce que les Allemands appellent la « *deutsche Bucht* », le golfe-entonnoir dont l'estuaire de l'Elbe est le goulot? Je pose la question sans essayer de la résoudre, laissant ce soin à Lord Sydenham qui, à la fin de septembre dernier, s'exprimait ainsi devant un de nos compatriotes[2] : « Si la flotte allemande de haute mer avait été détruite ou sérieusement affaiblie, des opérations dirigées sur les côtes du pays ennemi pour empêcher la sortie des sous-marins auraient pu être efficaces. *A défaut de cela*, nous avons été obligés de combattre les sous-marins en pleine mer. »

Ceci est fort net, encore que surprenant pour nous. Dirai-je, en toute sincérité, qu'il me semble que le noble Lord s'est montré un peu trop modeste dans l'appréciation du résultat de la grande bataille navale? J'observerai, en tout cas, que l'attaque d'un point déterminé de la côte allemande — attaque qui peut être une feinte, à la condition que l'on ne néglige rien pour donner le change à l'adversaire — serait encore un moyen assuré de provoquer celui-ci à une nouvelle et

1. On a émis à ce sujet diverses hypothèses que je ne saurais discuter ici. Il se peut qu'il y ait eu surtout, chez l'un comme chez l'autre des deux adversaires, un vif désir d'en venir aux mains, *de se mesurer* enfin !

2. Interview publiée par *le Matin* du 3 octobre 1917, sous la rubrique : *Un mécompte.*

décisive sortie. Rappellerai-je enfin qu'il y a trois mois environ, M. Lloyd George affirmait dans un de ses plus beaux discours, aux applaudissements de ses auditeurs, que depuis le 31 mai 1916, la puissance de la magnifique flotte britannique avait presque doublé?

Comme il s'en faut de beaucoup que les Allemands, absorbés par la réfection continue de leur flotte sous-marine et d'ailleurs gênés à la fois par l'insuffisance de leurs ressources en acier et par la pénurie croissante de la main-d'œuvre, puissent donner à leur flotte de haute mer un tel surcroît de force, il est clair que la balance penche plus que jamais du côté de nos alliés. Ceux-ci, du reste, peuvent compter aujourd'hui sur le concours des cuirassés américains et même sur ceux du Japon. Quelques-uns de nos « dreadnoughts » seraient aussi en posture de les aider. Et je ne parle pas d'une infinité de croiseurs, de bâtiments légers, de navires spéciaux. On peut donc, avec Lord Sydenham, affirmer que « *des opérations dirigées sur les côtes du pays ennemi pour empêcher la sortie des sous-marins* » seraient certainement efficaces, étant bien entendu que l'on posséderait tout l'outillage marin, sous-marin et *aérien* — ce point-ci est fort important — de la guerre de côtes.

*
* *

Telles sont les observations tout à fait générales que l'on peut faire en ce moment sur ce que j'appelais plus haut la régression de la mentalité offensive dans les hautes sphères navales, depuis le milieu de 1915. Mais ne convient-il pas d'examiner, comme je l'avais fait à cette époque, justement, dans mon étude sur « les mentalités », si les gouvernements, les peuples même, peut-être, ne sont pas, pour une large part, responsables de cet abandon des principes essentiels de la stratégie, et, en ce qui les touche, en particulier, des principes directeurs de toute bonne stratégie politique?

Je l'avoue : il me semble que la réponse à cette question ne saurait être douteuse. Oui, les gouvernements sont responsables de l'abandon de ces principes. Et ce n'est pas seulement parce que, en théorie, il leur appartient toujours de prendre des décisions de l'ordre militaire qui engagent nette-

ment leurs agents et subordonnés [1], mais aussi parce qu'ils ont, eux-mêmes, et à un degré singulier, manqué de l'esprit d'offensive, manqué du discernement politique qu'aiguise précisément cette mentalité, manqué enfin de résolution dans le conseil, autant que de promptitude dans l'action [2].

Des preuves de ce que j'avance? Je ne pense pas qu'il en soit besoin, ou du moins qu'il soit nécessaire d'y insister. Il suffit de parler — sans remonter jusqu'aux affaires de Turquie, puisque nous ne considérons que les événements postérieurs au milieu de 1915 — il suffit, dis-je, de parler de la Bulgarie, de la Grèce aux lamentables souvenirs ; de rappeler toutes les vaines tractations, au sujet du blocus « au travers des neutres », avec les petites puissances du Nord, en même temps que l'étonnante inertie des Alliés en face de l'audacieuse entreprise des Allemands, organisant en pleine mer du Nord, en plein Skager-Rack, devant la « *Grand Fleet* », maîtresse de la mer, le blocus de la côte sud de Norvège pendant tout l'automne de 1916.

Et les continuels incidents où, chaque fois, se révélaient simultanément notre timidité et l'audace allemande, notre mentalité défensive ou passive et la mentalité hautement, insolemment offensive de nos adversaires : la destruction d'un sous-marin anglais échoué sur l'île danoise de Saltholm, en face de Copenhague, par des « destroyers » allemands — extraordinaire et sanglante violation de la neutralité dont aucune vengeance n'a été tirée, pas plus que l'on n'a profité de l'avantage qui en résultait immédiatement pour nous, *si nous l'avions voulu*, en vue d'opérations sur le front nord ; et l'organisation du champ de mines allemandes dans la partie sud du Sund, double violation, là, des prescriptions les plus nettes du droit international maritime et de celles du traité de 1857 — auxquelles, d'ailleurs, la pose de mines dans le Grand Belt par les Danois eux-mêmes, dès le début de la guerre,

1. J'ai eu l'occasion de rappeler que l'expédition d'Alger fut résolue par le gouvernement de Charles X, malgré l'opposition des chefs de la marine, y compris le commandant désigné de la flotte, l'amiral Duperré.

2. Ceci était écrit avant que l'admirable discours de M. Lloyd George à Paris, le 12 novembre, vînt mettre nettement en lumière les vices profonds de l'organisation militaire des Alliés, au point de vue de l'élaboration et de l'exécution des plans de campagne.

contrevenait déjà d'une manière décisive [1] ; et, chaque jour, pour ainsi dire, des violations de territoire commises au détriment de ce malheureux petit peuple terrorisé, devenu l'involontaire mais très précieux bouclier de l'Allemagne sur le front nord où elle est si vulnérable, commises, dis-je, par les soldats, les avions, les zeppelins, les navires allemands !

Et en Suède, où il a fallu l'accumulation des crimes de nos odieux ennemis, en même temps que la révélation des complicités officielles, due à l'énergique initiative du gouvernement — de Washington, pour produire dans l'opinion publique un revirement qui aurait dû être depuis longtemps provoqué par notre diplomatie !...

Et en Hollande, où les complaisances exclusives à l'égard de l'Allemagne apparaissaient aux Hollandais eux-mêmes si compromettantes que des protestations s'élevaient dans la presse indépendante, protestations auxquelles on répondait en emprisonnant pour de longs mois un vaillant publiciste qui, acquitté enfin, vient à peine d'être relâché ces jours-ci !...

Et en Espagne !... Mais ici je m'arrête. Il faudrait en dire trop, — tant la mesure a été dépassée et depuis si longtemps ! de l'insouciante longanimité des uns et des agissements audacieusement agressifs des autres.

J'entends bien que l'on prétend justifier tant de pusillanimité par le respect profond que l'on doit à l'indépendance des peuples, d'autant plus profond que ces peuples sont plus faibles et que, précisément, l'Allemagne abuse de leur faiblesse.

Beaux sophismes, en vérité, et où se montre à plein l'art dont je parlais tout à l'heure de maximer nos pratiques de passivité puisque nous n'osons pratiquer les fortes maximes de la mentalité indispensable dans l'état de guerre !

Et d'abord de qui, de quoi parle-t-on, au juste, quand on parle de ces « petits peuples » qui, en réalité, jouent un si grand rôle, puisque, sans eux, je veux dire *sans leur armature politique actuelle,* l'Allemagne et ses alliés seraient depuis

1. On sait aujourd'hui que le cabinet de Copenhague, aussitôt reçue « l'invitation » de la part de la Wilhelmstrasse, de miner le Grand Belt, demanda au gouvernement anglais ce qu'il fallait faire. Et l'on affirme que ce dernier gouvernement répondit : « Faites !... » Si cela est vrai, il est difficile de trouver un plus parfait exemple de mentalité passive.

longtemps réduits? La vérité, c'est que, justement, c'est de cette armature, seule, que l'on parle, *de cette armature qui a été*, depuis des années, *forgée, assemblée, dressée par nos habiles et prévoyants ennemis.*

Non, ce ne sont pas *les peuples*, ces dirigeants des hautes couches sociales — et quelquefois au contraire (en Danemark notamment) certains chefs socialistes qui trompent leurs aveugles partisans — que l'Allemagne s'est acquis à beaux deniers ou dont elle a su exploiter les craintes, les préjugés et les rancunes. Ce ne sont pas *les peuples*, non plus, ces trafiquants de toute sorte qui échafaudaient encore, jusqu'il y a quelques semaines à peine, d'énormes fortunes sur la satisfaction des insatiables besoins de nos ennemis et à qui, au reste, il importait peu que derrière la fastueuse opulence dont ils comptaient jouir à la paix prochaine, on pût apercevoir les cadavres de centaines de marins coulés, noyés, mitraillés, ou abandonnés en pleine mer au supplice de la faim, par les sous-marins allemands [1]. Et ce sont encore moins *les peuples*, sans doute, que ces tourbes d'agents politiques, financiers, commerciaux, à la solde de la Wilhelmstrasse et de la Ballplatz, qui célèbrent les bienfaits de la paix allemande et qui, arrogamment, au moment où j'écris, demandent s'il n'est pas temps d'arrêter un conflit dont le seul but, désormais, est de rendre à la France l'Alsace-Lorraine.

Les peuples, les vrais peuples, les masses de braves et honnêtes gens qui forment le fond de presque toutes les nations de l'Europe, en tout cas, des « neutres du Nord », sont depuis longtemps avec nous ou, s'ils balancent encore dans leurs sympathies, *peuvent nous être acquis par une*

1. Ceci semble paradoxal. Pourquoi les Allemands couleraient-ils des navires dont les cargaisons peuvent, en partie du moins, leur parvenir et contribuer à les alimenter, eux ou leurs usines? C'est d'abord qu'il n'est pas aisé à un capitaine de sous-marin de distinguer le neutre qui peut-être utile à l'Allemagne de celui qui sert les intérêts de l'Entente. En avril et mai dernier, la Wilhelmstrasse a pourtant essayé — mais avec peu de succès — de conclure à Christiania, Copenhague, La Haye, des accords en vue de réserver tout le trafic des neutres du Nord à l'alimentation de ces neutres et, derrière eux, de l'Allemagne, moyennant quoi elle cesserait de torpiller sans avis préalable. Il faut ajouter qu'elle trouve avantage à supprimer des concurrents pour le commerce maritime de l'après-guerre et, en tout cas, à diminuer le « tonnage mondial » dont une partie est nécessaire aux Alliés.

propagande active que nous avons eu le tort de ne point organiser assez tôt[1] Est-ce assez, toutefois, de la démonstration de notre bon droit et de celle des véritables intérêts de toutes les nations qui ne veulent pas être asservies à l'Allemagne, pour décider ces peuples à rentrer dans la lice à nos côtés? Évidemment non. Une telle résolution, si grave et pénible, en somme, veut être déterminée — surtout après l'expérience de la Serbie et de la Roumanie — par la certitude d'un secours immédiat et pleinement efficace. Dira-t-on que cette certitude devrait découler de l'évidence de l'intérêt des Alliés, de la valeur même de l'expérience dont je viens de parler et enfin de la proximité des pays qui font l'objet de la discussion? Cela ne suffit pas. En face des menaces que l'Allemagne ne leur épargne guère, il faudrait que notre attitude habituelle donnât à ces hésitants l'impression nette, vive, de la sécurité. Avouons qu'il n'en est pas ainsi. Le défaut complet de mentalité offensive, en ce qui touche la stratégie politique, des Alliés de l'Ouest, leur passivité en maintes occasions où il eût suffi de « réagir » pour obtenir des résultats, leur ineffable candeur, leurs scrupules timorés, leurs perpétuelles tergiversations, rapprochés de la vigoureuse audace des Allemands, de leur activité toujours en éveil, de la promptitude et de la netteté de leurs décisions, font l'étonnement, quand ce n'est pas la risée, de ces observateurs du conflit, intéressés d'une si pressante manière à ne s'y point engager à la légère : « Le bon droit, l'honnêteté, la droiture, dit-on là-bas, sont assurément du côté des Alliés ; par malheur ce ne sont point là de suffisantes raisons de vaincre, ni, surtout, de suffisantes garanties pour les petits peuples trop voisins de l'Allemagne. »

« Le bon droit », viens-je d'écrire. Ce n'est pourtant pas, chez les neutres du Nord, un *consensus omnium* qui nous l'accorde. C'est que nous ne laissons pas de prêter le flanc, par quelques-uns de nos procédés, à des critiques spécieuses, quelquefois même relativement justes ; de sorte que nous n'avons pas le complet bénéfice moral de notre honnêteté.

1. « Ayons enfin une propagande qui sache prendre l'offensive. Pour vaincre, il faut attaquer. » (Conclusion du « leader » article du *Temps* du 10 décembre 1917.)

Anxieux du résultat final autant qu'incertains de la limite des droits que nous tenons d'un code de lois internationales où tout est indécision quand ce n'est pas contradiction, il nous arrive, dans les accès d'indignation que nous cause la sournoise entente de l'ennemi avec les neutres, de prendre des mesures qui indisposent, chez ces neutres, ceux-là même auxquels nous apparaissons comme les défenseurs des principes dont le monde moderne s'inspire depuis que la France les a proclamés, il y a cent vingt-huit ans.

Je n'entreprendrai pas de donner ici des détails sur les mesures de « coercition » plus ou moins détournée auxquelles je fais allusion. Du moins est-il possible de dire, parce que ç'a déjà été dit souvent et partout, que la base est assez précaire du droit que nous nous sommes attribué de « suivre » les cargaisons destinées aux neutres limitrophes ou immédiatement voisins de l'Allemagne, quand nous supposons que ces cargaisons parviennent finalement à nos ennemis, soit en passant directement par le territoire neutre (Hollande et Danemark), soit en utilisant la mer Baltique (Norvège et Suède) après un double transbordement [1]. L'exercice de ce « droit de suite », marqué nécessairement pour les bâtiments neutres par de dures contraintes — arrestations, visites, envoi dans un port anglais ou français pour perquisitions et enquêtes approfondies, saisie de la correspondance commerciale, etc., — était subordonné, nous opposait-on, à l'établissement d'un *blocus effectif*, dont on ne pouvait reconnaître le caractère dans le *blocus à distance* que la crainte des engins de la guerre sous-marine imposait visiblement aux Alliés.

Telle fut la thèse, plus soucieuse de la forme que du fond, du droit écrit que du droit naturel, que soutinrent les gouvernements du Nord *et même les États-Unis*, jusqu'au moment où ceux-ci — assez éloignés de l'Allemagne pour n'avoir pas à redouter d'agression immédiate — reconnurent, à la tragique lumière de crimes retentissants, que l'Humanité ne pouvait

1. Pour empêcher ce dernier trafic et priver l'Allemagne des productions propres de la grande presqu'île scandinave, les Anglais entretinrent pendant quelques mois dans la Baltique, en 1915-1916, des sous-marins qui y ont rendu de grands services. La présence et l'action énergique de ces bâtiments soutenus par des unités russes du même genre, permettaient du moins de parler de *blocus effectif*.

pourtant arrêter sa marche vers l'idéal devant une simple querelle de mots soulevée par les intérêts les moins respectables et qu'ils avaient, donc, le devoir de se ranger du côté des Alliés.

Mais alors il se produisit ceci de singulier, de logique pourtant, qu'aussitôt déclaré contre l'Allemagne, le gouvernement américain se trouva conduit à tenir vis-à-vis des neutres du Nord une conduite beaucoup plus rigoureuse que ne l'avait été celle des Alliés eux-mêmes. Je ne rappelle pas toutes les mesures coercitives et restrictives, prises depuis ces derniers mois à Washington contre la Hollande et contre les Scandinaves, fournisseurs décidément impénitents de l'Allemagne et dont les spécieux arguments étaient percés à jour, aussi bien que les faux semblants de leurs statistiques. Le cabinet de M. Wilson paraît, en tout cas, fermement décidé à laisser ces neutres souffrir de la faim, en leur interdisant toute importation de denrées américaines, plutôt que de courir le risque que ces denrées puissent passer en Allemagne.

Or si les choses en viennent là, comme il le semble bien, je le demande en toute sincérité, ne s'agit-il point en réalité d'une pression du caractère le plus redoutable pour « l'indépendance », pour la « liberté d'action », pour le « droit absolu à garder une stricte neutralité » que revendiquent ces petites nations; et n'est-on point autorisé à dire qu'il serait plus net, plus franc, plus digne des Alliés, de mettre ces neutres en demeure de choisir une bonne fois entre nos ennemis et nous, en ajoutant que si les puissances de l'Entente avaient, depuis deux ans, adopté ce parti — conforme, notons-le, aux suggestions de la mentalité offensive — la guerre serait terminée en ce moment?

En effet, à supposer même — pour mettre les choses au pis — que l'Allemagne eût occupé les territoires de ces petits peuples avant que nous les eussions pu secourir, ou bien qu'elle les eût persuadés de se ranger de son côté, dans l'un et l'autre cas le front ennemi arrivait en bordure de la mer du Nord, il n'y avait plus, nulle part, et pour qui que ce fût, de ménagements à garder, de « dérogations » à accorder, de « politique d'achats » à observer ; et le blocus à distance devenait immé-

diatement un blocus effectif, aucun bâtiment ne pouvant désormais — sauf dans des cas purement accidentels — pénétrer dans aucun des ports compris entre la côte belge et le cap Nord.

Nul doute que l'on objecte à ceci que, tout compte fait et en regrettant le temps perdu — on oublie assez facilement ce que cela représente d'existences humaines sacrifiées et de milliards gaspillés — le résultat recherché va être obtenu par les méthodes qui ont prévalu chez les Alliés renforcés des États-Unis. Derrière les petits neutres qui seront affamés, l'Allemagne le sera bien plus encore, ainsi que ses malheureux alliés ou complices, et, au demeurant, ils le sont déjà.

J'ai déjà répondu à cette objection. Tout en reconnaissant que la situation devient de plus en plus difficile pour nos adversaires et qu'ils sont, en effet, menacés de la plus pénible disette, sinon de la famine absolue, j'ai dû rappeler, d'une part que l'Allemagne s'est procuré depuis l'automne de 1915 et *qu'elle se procure encore des territoires fertiles* où elle trouve et se crée des ressources nouvelles — quitte à affamer réellement des populations dont le sort la préoccupe fort peu — de l'autre, que nous ne sommes point, nous-mêmes, si assurés de vaincre les difficultés de tout genre que soulève la capitale question de la diminution des engins de transports maritimes, sans parler de celle de l'augmentation excessive des frets, des assurances, etc...

Que l'on observe bien, en tout cas — et je ne crains pas de me répéter parce que ceci est absolument essentiel — qu'il ne s'agit pas seulement de trouver et d'appliquer des solutions aux redoutables problèmes économiques de l'heure actuelle ; il faut aussi, surtout peut-être, que l'*application de ces solutions soit prompte* et que *les résultats en apparaissent sans retard*. Or, avec quelques progrès de détail pour les transports intérieurs, quelques promesses d'acquisition de bateaux ou de tôles d'acier pour les constructions — ce dernier point n'intéressant guère d'ailleurs que « l'après-guerre » — avec quelques améliorations de doctrines, à propos des tarifs, quelques velléités de répression à l'égard des accapareurs et des spéculateurs sur la hausse des denrées, tout cela incohérent, capricieux, fragmentaire, comme les organismes eux-

mêmes qui édictent ces mesures, chacun dans son compartiment réservé, nous ne voyons de positif, de continu, de systématique que la progression des restrictions.

Le temps ! L'essentiel facteur temps ! Il semble que nous en fassions fi, ou que, du moins nous en disposions à notre gré. Jamais erreur plus grande, et plus néfaste, si l'on y persiste, que de croire que le temps travaille nécessairement pour nous, suivant la doctrine commode de la mentalité passive. Et l'on serait presque conduit à regretter l'intervention, fort heureuse pourtant, des États-Unis, si les Alliés de l'Ouest s'étaient persuadé que, donnant aux pronostics sur l'issue du conflit un caractère parfaitement assuré de complète satisfaction pour leurs intérêts, cette intervention leur permettait de s'enfoncer plus que jamais dans la pratique du « *wait and see* ».

Nul ne dispose de l'avenir, surtout dans une guerre comme celle-ci. Les conséquences lamentables de la révolution russe auraient déjà dû nous faire comprendre la nécessité d'en finir vite avec des adversaires aussi pleins de ressources et aussi habiles à provoquer les événements que le sont les nôtres. Tout aurait pu cependant être sauvé de ce côté-là si l'on avait compris qu'il fallait, coûte que coûte, faire entrer les flottes alliées dans la Baltique aussitôt après le dégel, afin de soutenir le gouvernement provisoire, contenir devant Reval, Cronstadt et Pétrograd les éléments de désordre [1], relever la marine russe et assurer positivement la défense des deux golfes de Riga et de Finlande, en même temps que celle de l'archipel livonien. On a opposé à cette idée simple, vigoureuse et féconde, les « si », les « mais », les « car » de la diplomatie traditionnelle, les scrupules enfantins des anciens pacifistes et les frayeurs des autorités navales, hypnotisées sur quelques champs de mines. Le temps s'est écoulé, la situation s'est aggravée... et nous remettons au printemps prochain la réalisation de nos espoirs sur la reconstruction de la force russe [2].

D'ailleurs, même succès pour l'idée de l'intervention japonaise qui nous était nettement offerte — à certaines conditions, naturellement — dans les déclarations du vicomte

1. Aujourd'hui, l'armistice « défaitiste » est conclu...

2. Ceci était écrit avant l'effondrement du gouvernement provisoire devant les « Bolcheviks ».

Ishii à Washington[1]. Le résultat ne s'est pas fait attendre : c'est l'invasion de l'Italie. Et là, encore, nous parons des coups, au lieu d'en porter; nous nous défendons, au lieu d'attaquer.

Sommes-nous au bout de nos surprises, de nos mécomptes et de nos déboires? — « Il y a l'Amérique », me criera-t-on encore. Il y a l'Amérique, c'est entendu, comme il y avait l'Angleterre aux jours tragiques de la première semaine d'août 1914, comme il y a eu plus tard l'Italie et puis la Roumanie et toujours, au surplus, la Providence, cette providence spéciale des États laïques qui porte les noms variés de « force immanente des choses », de « puissance du droit », de « victoire inéluctable de la civilisation et de l'Idéal », etc..., mais qui, tout compte fait, ne se hâte pas d'intervenir, plus que ne l'eût fait sans doute celle d'autrefois.

Il faudrait pourtant bien se persuader que nous devons compter d'abord sur nous-mêmes, sur nos forces qui sont grandes, sur notre énergie, dont les courtes défaillances n'ont jamais été que les résultats de l'œuvre souterraine de l'ennemi, sur le fonds solide de ce magnifique peuple de France qui n'a paru quelquefois et sur quelques points marchander son effort que par la faute de ses médiocres bergers. Ceux-ci, en effet, pour se ménager la faveur ultérieure de leur clientèle électorale, ou bien ont volontairement donné dans les pires erreurs économiques et, d'autre part, singulièrement ménagé les « profiteurs de la guerre », ou bien mirent une hâte imprudente à réclamer ce *renvoi des vieilles classes* qu'aujourd'hui, en présence du désastre italien, l'on est bien empêché de réaliser.

Il a pourtant manqué de « mentalité offensive », dira-t-on, ce peuple de France. Cela dépend. On a réussi, *à l'arrière* — ne recherchons pas pourquoi et comment — à créer un état d'esprit hostile à toute offensive stratégique et, bien entendu, d'abord, à celle que, maîtres de la mer, nous pouvions entreprendre sur le front nord du théâtre de la guerre ; mais le

1. Au milieu de novembre, le *ministre des finances japonais* (notons le choix significatif de ce porte-parole) a déclaré que le gouvernement de Tokyo n'envisageait pas la participation de l'armée japonaise aux opérations actives. Mais, deux jours après, ce même gouvernement faisait connaître que ses représentants en Europe se joindraient à la Conférence interalliée *et qu'il pourrait en résulter des modifications sensibles dans ses résolutions.*

peuple en armes, le soldat, a-t-il jamais manqué d'esprit offensif quand il l'a fallu? N'a-t-on pas toujours retrouvé sur le champ de bataille les essentielles qualités de la race, l'élan irrésistible, la fougueuse vigueur de l'attaque, l'enthousiasme guerrier, auxquelles sont venues s'ajouter des qualités nouvelles, semble-t-il, la longue patience, la ténacité, l'endurance?...

« Qualités nouvelles », dis-je, comme si ce n'étaient pas celles dont nos admirables marins ont toujours donné des preuves, sur toutes les mers, dans toutes les guerres, sans parler des champs de bataille de la terre où nul héroïsme n'a surpassé le leur !...

Non, certes ! Ce n'est pas au gros de la nation elle-même qu'il faut faire remonter, cette fois, l'ultime responsabilité de l'étrange torpeur qui semblait s'être emparée de nous et que dissipe aujourd'hui la gravité des événements.

En dépit de la justesse de leur instinct dans les grandes crises, les peuples ont besoin d'être guidés, d'être avertis au moins par l'élite — de quelque nom qu'on l'appelle — qui, seule, est en situation de *savoir*. Mais on ne guide les grandes nations intelligentes, avisées, impressionnables aussi, qu'*à la lumière de la vérité*. Il faut leur donner la conviction, qui les rehausse d'ailleurs à leurs propres yeux, qu'on est, avec elles, aussi sincère dans les moments difficiles que dans les conjonctures heureuses, et qu'on l'est parce qu'on porte en soi une réserve assez grande de fermeté pour recevoir sans faiblir le choc d'épreuves inattendues, une réserve assez grande de sang-froid pour parer les coups de la fortune et ressaisir la victoire quand elle semble, un moment, se dérober.

C'est ce qu'a si bien compris l'éminent homme d'État anglais, M. Lloyd George, dont le discours de Paris restera comme une des plus nobles manifestations de la haute et inflexible virilité qui doit animer les conducteurs des peuples dans une crise vitale comme celle-ci.

***

Rentrons maintenant dans le cadre plus étroit des choses de la marine, pour examiner brièvement la mentalité de nos adversaires à tous les degrés de la hiérarchie navale.

Là encore, je suis obligé de reconnaître, non sans tristesse, que les craintes que j'exprimais, il y a trente mois, se sont pleinement réalisées. Ce vigoureux esprit d'offensive dont je redoutais les manifestations, en l'enviant à l'ennemi, a porté les fruits qu'on pouvait, là-bas, s'en promettre.

Laissons de côté, dans cette étude spéciale, les préoccupations de l'ordre du sentiment. Certes ! L'absolu défaut de scrupules et le profond mépris de tout frein moral ont donné à l'Allemagne d'autant plus d'avantages que nous restions nous-mêmes emprisonnés dans le réseau des liens que notre civilisation — une pure et vraie civilisation, fondée en somme sur la bonté — opposait aux sauvages explosions de l'instinct de meurtre et de destruction, toujours vivace au fond de l'homme. Il ne s'agit donc pas ici d'expliquer, bien moins encore d'excuser les odieuses cruautés de la guerre sous-marine. Nous ne ferons surtout pas honneur de l'emploi de tels procédés à la mentalité offensive. Personne ne doutera que si nous eussions été, nous, à la place des Allemands, nous aurions réussi à résoudre le problème du blocus maritime du plus fort par le plus faible autrement qu'en tuant à coups de canon ou à coups de fusil, dans les pauvres barques où ils cherchaient un refuge, les équipages et les passagers d'un navire coulé sans avertissement.

Mais, ce problème ardu, c'était déjà une preuve singulière d'énergie combative, dans le conseil autant que dans l'action, que d'en poser les termes avec une aussi juste rigueur et d'en poursuivre la solution avec une aussi indomptable ténacité.

Bloquer l'Angleterre, bloquer tous les alliés et les neutres même avec quelques sous-marins, quelle entreprise ! Quelle audace et quelle profondeur de vues en même temps, chez les organisateurs ! Quelle vigueur infatigable, quelle confiance en soi et dans la puissance du *Deutschtum*, quel mépris de tous les obstacles et quel dédain des plus graves responsabilités chez les acteurs – à tous les degrés — de ce drame qui tient en suspens et dans l'angoisse, depuis trois ans, le monde entier !

De ce drame, ne nous attardons, ni à découvrir tous les ressorts, dont quelques-uns peut-être sont encore secrets, ni à rappeler les péripéties, suffisamment connues d'ailleurs. Il

semble à quelques-uns que le dénouement approche et que ce dénouement n'est pas celui sur lequel comptait l'Allemagne. En effet, la déception est grande pour qui s'en fiait uniquement aux sous-marins de la tâche d'épuiser la Grande-Bretagne et ses alliés. Au moins aurait-il fallu éviter à tout prix de jeter l'Amérique et toutes ses ressources dans les bras de l'Entente. Il n'en est pas moins vrai que c'est à ses sous-marins indirectement, si l'on veut, mais sûrement, que l'Allemagne doit de pouvoir continuer la lutte en ce moment et d'y remporter des succès dont le moins qu'on en puisse dire est que la défaite des empires centraux ne saurait plus apparaître prochaine. Ce sont les sous-marins qui ont retourné contre nous le « facteur temps », en absorbant exclusivement, depuis le printemps de 1915, les facultés d'organismes navals trop enclins justement à concevoir la guerre nouvelle sous la forme de la défense immédiate de nos mers territoriales contre l'invisible ennemi, et en les empêchant de donner aux armées le concours qui aurait permis d'entreprendre enfin sur le front nord du théâtre d'opérations. Ce sont les sous-marins aussi qui ont provoqué chez les peuples alliés ces préoccupations troublantes de l'ordre économique qui ont donné tant de prise aux dangereuses intrigues de l'Allemagne et à sa propagande pacifiste, « défaitiste » même...

Tout danger est-il écarté, de ce côté-là? Non, assurément. La constatation un peu bruyante que l'on fait aujourd'hui — que l'on faisait hier, plutôt — de la tardive et *relative* efficacité des procédés employés pour la poursuite des sous-marins de moyen tonnage en cours d'opérations, ne nous autorise pas à considérer la guerre sous-marine comme un incident qui est clos, ni même comme une phase terminée du grand conflit où nous sommes engagés. La guerre sous-marine dure et durera toujours, mais avec des modalités variables. S'il est vrai que l'Allemagne désespère de nous réduire, économiquement, par son blocus sous-marin[1], il semble

1. Dans le numéro du 24 novembre de la *Tribune de Genève*, je relève le renseignement suivant : « Au cours du mois d'octobre, « les mesures de guerre des puissances centrales » ont amené la destruction de 674 000 tonnes de navires ennemis (*sic*). Les pertes, depuis le début de la guerre sous-marine à outrance, s'élèvent à 7 649 000 tonnes. » (*Officiel*, Berlin.) Il y a évidemment une forte majoration dans ces chiffres. L'office impérial de la Marine ne semble cependant pas découragé le moins du monde.

en tout cas, qu'elle compte toujours sur ses navires de plongée de fort tonnage pour gêner, retarder, paralyser peut-être — et là, elle se trompe encore, j'espère — les opérations délicates du transport de la grande armée américaine d'une rive à l'autre de l'Atlantique. Or, il est clair, les événements de Russie ne laissant aucun doute à cet égard, que c'est à juste titre que nos adversaires se préoccupent d'obtenir un résultat qui pourrait mettre les Alliés en fâcheuse posture sur le front d'Occident, lorsqu'y arriveront les divisions tirées du front Oriental et peut-être aussi celles qui auront été formées avec les prisonniers allemands et autrichiens revenus de Russie à la faveur d'une paix définitive.

Telles sont les conséquences qu'il faut prévoir du prochain effort d'une mentalité offensive qui ne se dément pas. Mais ces conséquences ne sont pas les seules. A certains indices il est permis de concevoir la crainte que les sous-marins allemands ne recommencent à opérer sur une grande échelle, d'abord dans la Méditerranée orientale où, à défaut de la Grèce — et encore, que se passe-t-il dans les îles?... — ils trouvent toujours l'Asie mineure comme base d'opérations, ensuite dans l'Adriatique, où ils ont, autant que les sous-marins autrichiens, toutes facilités de se ravitailler et de se réparer, en reposant leurs équipages.

Or, aussi bien dans cette dernière mer que dans le nord de la mer Égée, aux Dardanelles peut-être; en tout cas sur la côte de Syrie, les marines alliées vont avoir certainement fort à faire.

Verrons-nous encore se produire des entreprises aussi hardies que celles du coup de main du 17 octobre sur un convoi anglo-scandinave parti des Shetland et qui fut quasi détruit par deux « corsaires » allemands, rapides et bien armés?

Et les torpilleurs de Zeebrugge ou d'Ostende recommenceront-ils — après réparation des organisations à terre de leurs bases — leurs « raids » surprenants dans le Pas de Calais ou sur les côtes des Alliés?

La Norvège sera-t-elle bloquée encore une fois? Les détroits danois resteront-ils aux mains des marins allemands et si, par un coup bien inattendu de notre Providence spéciale, les affaires de Russie s'arrangeaient favorablement pour nous,

l'escadre allemande de la Baltique reprendra-t-elle le cours d'opérations côtières qui doivent sembler bien téméraires, en vérité, à certaines autorités maritimes?

En un mot la marine allemande gardera-t-elle cet esprit offensif auquel l'empire doit tant, déjà, et les chefs du grand état-major, le généralissime Hindenburg et son *alter ego* Ludendorf continueront-ils à donner l'exemple de chefs militaires qui connaissent la valeur de l'instrument naval et qui savent en obtenir la plus étroite, la plus utile coopération dans l'exécution de leurs plans de guerre?

C'est ce qu'un très prochain avenir nous apprendra. Puissions-nous en même temps voir les marines alliées définitivement associées, elles aussi, aux opérations offensives et décisives qui peuvent, seules, nous donner le complet succès que nous espérons. Il n'est que temps, en effet, de nous persuader que ce succès complet — la destruction du militarisme prussien — ne peut-être obtenu que par les efforts les plus vigoureux et les mieux combinés, je veux dire *les plus exactement combinés de manière à mettre en jeu toute la puissance qui résulte de la maîtrise de la mer.*

Le temps perdu peut être regagné, les fautes commises peuvent être réparées, la situation générale des affaires de l'Entente qui apparaît, ayons le courage de le dire, quelque peu compromise au moment où j'écris et où s'abîme absolument la malheureuse Russie, peut être rétablie si des gouvernements énergiques — le nôtre le sera sans doute — comprennent enfin la triple nécessité d'une étroite union militaire, de la mise en commun de toutes les ressources économiques et de la poursuite, sans réserve, sans arrière-pensées, sans scrupules enfantins et dérisoires de *plans offensifs ayant pour objet de porter la guerre sur le sol ennemi.*

Ces plans, on n'attend certainement pas que je les expose ici. Je n'ai d'ailleurs pas la ridicule témérité de supposer que d'autres ne les puissent établir, avec l'avantage de connaître exactement et dans tous les détails les données si complexes des problèmes qui se posent dans la conception des grandes opérations combinées devenues nécessaires pour remplacer dans l'investissement de l'Allemagne le front Est défaillant par le front Nord resté libre jusqu'ici. Mon seul but, dans

cette étude, a été de montrer tout le mal que nous a fait la conduite timide, passive, nonchalante quelquefois, diverse dans ses buts comme dans ses moyens d'action suivant qu'on l'observe de Paris, de Londres, de Rome — ne parlons pas de Pétrograd ! — d'une guerre formidable qui eût exigé avec la cohésion de tous les éléments mis en jeu et l'entente la plus étroite entre tous les Alliés, l'audace, l'activité inlassable, l'initiative la plus hardie et la plus dégagée de toute préoccupation étrangère au grand et unique objet que je rappelais tout à l'heure ; qui eût exigé, en somme, chez tous les Alliés et appliquée à tous leurs moyens d'action, sans exception ni réserve, la *mentalité offensive*.

***

Une réflexion de l'ordre le plus grave pour nous Français, en particulier, se présente invinciblement à l'esprit, quand on essaie de conclure sur les simples observations, sur les constatations qui précèdent. N'apparaît-il pas clairement que cette mentalité offensive, si indispensable à la poursuite d'une guerre, même, notons ce point, d'une guerre défensive dans ses origines, baisse peu à peu chez un peuple à mesure que se développent les institutions qui ont uniquement « le droit » pour base ; à mesure, en définitive, que grandit la démocratie, si généreuse, si belle dans son principe, si inquiétante, si dangereuse peut-être dans son fonctionnement normal, ne fût-ce — pour nous en tenir à un motif dont l'importance apparaît capitale en ce moment — qu'*en raison de la profonde ignorance des masses populaires des conditions inéluctables de l'existence des nations ?*

Oui, cela, me semble-t-il, apparaît clairement ; et il en résulte une infériorité fondamentale, au point de vue, non seulement de la guerre elle-même, mais aussi de la *préparation à la guerre*, dans le sens moral plus encore que dans le seul matériel de l'expression, des nations libres et démocratiquement constituées en face des nations encore soumises au régime de la monarchie absolue ou à celui — c'est le cas, de l'Allemagne — de la monarchie à peine tempérée par des organes représentatifs qui n'ont, en réalité, qu'une très faible influence sur la marche des affaires.

Cette infériorité est d'autant plus grave que l'abandon systématique de la mentalité offensive devient un dogme pour les mauvais conducteurs des grandes démocraties, toujours empressés à prêcher aux peuples le moindre effort et la vanité du sacrifice, et que cet abandon aboutit, par une pente naturelle, une pente effrayante — celle où glisse en ce moment la Russie et où quelques-uns eussent voulu nous faire glisser nous-mêmes — à l'*abandon de la mentalité défensive*, à la doctrine abominable du « défaitisme ».

Faut-il donc désespérer des institutions auxquelles nous sommes attachés depuis si longtemps et dont les bienfaits sont tels, en ce qui touche les œuvres de paix, que tous les peuples s'y rallient peu à peu, ou aspirent à les conquérir, et que nous voyons aujourd'hui les plus grands, les plus énergiques d'entre eux, se lever pour les défendre?

Je ne le pense pas. Personne ne saurait le penser, après mûres et objectives réflexions. Ce que l'on peut et doit dire, quoi qu'il en puisse coûter, c'est que, justement, éternels idéalistes et illusionnés que nous sommes, nous n'avons pas su donner à la démocratie la forte, la virile, la pratique éducation qui convenait, seule, à une situation extérieure toujours pleine de périls — de périls que l'on niait, contre l'évidence, pour s'éviter le souci d'y parer. Ce qu'il faut dire aussi, c'est la responsabilité qui incombe, de ce fait, à la plus grande partie de l'élite intellectuelle, sociale et politique de ce pays qui, pendant des années, malgré les avertissements de militaires dont elle affectait de dédaigner les connaissances et le jugement, a laissé la nation, d'une part, s'égarer dans les fourrés dangereux de l'internationalisme, de l'autre, s'enfoncer dans le bourbier des jouissances que procure la richesse, plus que jamais âprement poursuivie, à la vérité par de petits moyens, avec des vues mesquines, éparses, d'une routinière timidité, alors que chez nos adversaires, cette poursuite, tout aussi passionnée, s'exerçait avec un esprit d'initiative, une ardeur d'entreprise et de progrès matériel, une discipline dans l'action en même temps qu'une méthode dans les concepts qui donnaient au vertigineux *Drang nach Gold* une sorte d'éclatante et menaçante grandeur...

C'est donc à cette élite intellectuelle, sociale et politique

qu'il faut s'adresser, pour restaurer, dans la crise grave que nous traversons aujourd'hui, non seulement la confiance un moment ébranlée dans notre succès final — car quels propos n'entend-on pas sortir à ce sujet de bouches qui ne devraient jamais laisser échapper un mot de découragement ! — non seulement, dis-je, la confiance, mais l'admirable élan que montra la France entière en août 1914, quand elle sentit qu'à la brutale agression de l'Allemagne il fallait opposer immédiatement une riposte vigoureuse, éclatante manifestation de l'esprit d'offensive que l'on retrouve toujours, quand on ose aller l'y chercher, au fond de l'âme guerrière des fils des Gaulois.

Le moment n'est pas venu d'examiner pourquoi et comment cet élan magnifique ne donna pas tout de suite, ne donna que sur la Marne le résultat qu'on devait en attendre. Peu importe, la France fut sauvée et, quoi qu'il arrive maintenant, elle le restera. Mais ce n'est pas assez, et la victoire complète qui nous est nécessaire pour vivre toute notre vie, pour demeurer en face de l'Allemagne une grande nation, exige que nous tendions encore une fois dans un effort suprême, au point de vue diplomatique, au point de vue économique, *au point de vue maritime surtout*, aussi bien qu'au point de vue militaire, tous les ressorts intellectuels et moraux de la « mentalité offensive ».

AMIRAL DEGOUY

LETTRES

SUR LA

RÉFORME GOUVERNEMENTALE[1]

V

On ne devrait jamais risquer de prophétie. Je vous écrivais, il y a un mois, que, si une crise éclatait, le nouveau gouvernement serait sans doute formé selon la coutume, c'est-à-dire sans que sa formation marquât la victoire d'un parti ou répondît le moins du monde à une nouvelle distribution des forces politiques. J'ajoutais que son chef serait vraisemblablement choisi comme l'avaient été ses prédécesseurs, c'est-à-dire parmi les membres ou les partisans du ministère défunt, à moins que l'on ne préférât recourir à une de ces utilités indifférentes qu'on n'a jamais vu s'engager sur rien... J'avais bien prévu la crise, ce qui était un mince mérite. Mais, en même temps que ma lettre, peut-être avant elle, vous receviez la grande nouvelle : l'annonce du Cabinet Clemenceau, et peut-être avez-vous souri de mes prévisions et définitions anticipées.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre 1917.

Je conviens avec modestie que M. Clemenceau leur échappe, qu'il représente véritablement de « l'argent frais », qu'il s'était signalé par une opposition suffisamment tenace et résolue aux administrations qui ont précédé la sienne ; que, dans notre personnel raréfié, on ne voit guère d'individualité plus tranchante et mieux accusée que la sienne. Je conviens encore que, si son arrivée au pouvoir ne traduit pas la prépondérance d'un parti ou d'une doctrine définie, elle a déjà provoqué la dislocation et le regroupement des formations parlementaires, ce qui revient à déterminer une situation politique nouvelle. En revanche, reconnaissez à votre tour que, si la crise s'était produite quelques semaines plus tôt, la solution eût sans doute été différente, et bien voisine de celle que je prédisais. L'hypothèse où je m'étais placé était celle d'une crise normale ; je supposais qu'on continuerait de jouer la règle du jeu, et c'est cette règle que j'essayais de définir. Mais précisément, pour qu'on s'affranchît et qu'on s'évadât de la règle, pour que, malgré l'inconsistance des partis, le désordre des idées, la routine des habitudes, on ait senti la nécessité d'un choix significatif et violent, il a fallu, vous le savez bien, une exigence impérative de l'opinion. Il a fallu cette poussée soudaine, brutale, qui est venue, du dehors, refouler et dévier le courant habituel de la vie politique. Non seulement, dans le cas actuel, nous sommes sortis des conditions connues de l'opération parlementaire, mais je ne répondrais pas qu'au fond, l'instinct antiparlementaire de l'opinion n'ait été un des ressorts intimes du mouvement qui a porté M. Clemenceau au pouvoir... Nous en sommes venus à ce point que l'accession d'un chef pleinement conscient de la mission, de la dignité gouvernementale suppose et contienne comme une petite révolution. C'est pourquoi, avec l'obstination familière aux théoriciens, je serais presque tenté de soutenir que l'exception n'a fait que confirmer mon principe.

Mais il ne s'agit pas de savoir ce que signifie le mot : gouverner ; il ne suffit même pas d'être résolu à gouverner ; il faut en détenir ou s'en procurer les moyens ; et puisque notre système et nos pratiques actuelles sont contraires à la notion même d'un gouvernement efficace, puisqu'à plus forte raison elles ne répondent pas aux nécessités d'un gouvernement de

guerre, il faut avoir la résolution de changer le système, de modifier ces pratiques. Ai-je besoin de vous dire avec quelle anxiété j'ai suivi, j'ai guetté les premières démarches en ce sens de la nouvelle administration? Notez bien que la réforme gouvernementale a cessé d'être, aujourd'hui, un sujet de controverse pour spécialistes ; elle s'est placée au premier plan des discussions, des préoccupations communes. Des idées comme celles que nous échangions sont passées des conversations privées dans les programmes de parti, dans les polémiques de presse. Chaque jour, la lumière des faits en éclaire plus fortement l'évidence. Leur discussion est d'actualité courante, parce que tout le monde sent, plus ou moins confusément, que leur réalisation est d'utilité urgente. Qui, mieux que M. Clemenceau, pouvait prendre en mains cette tâche? Il arrivait neuf et nanti par l'opinion d'une véritable dictature morale. Il pouvait tout entreprendre, tout hasarder, puisque, précisément, on attendait tout de lui. Sa force tenait à une sorte de conjonction des événements, mais elle tenait aussi à son renom, et son renom était de ne faire entrer en compte nul intérêt particulier, nul préjugé, nulle routine... Cependant, la routine a prévalu, l'habitude fut la plus forte. Je ne sais si vous aviez partagé mon espérance, mais je suis sûr que vous comprenez ma déception.

En même temps que la présidence du Conseil, M. Clemenceau a pris le portefeuille de la Guerre, et je tiens ce premier acte pour décisif. Il a fermé volontairement l'oreille à cette vérité de sens commun, que la direction générale des affaires et la gestion d'un ministère particulier, se dénommât-il « ministère de la Guerre » sont deux fonctions incompatibles. Il a renouvelé l'erreur traditionnelle, en un moment où les affaires du dehors touchaient leur point extrême de gravité et les affaires du dedans leur point extrême de confusion, où, par suite, la tâche propre d'un président exigeait une vigilance ininterrompue de l'esprit, une application entière de la personne. Assurer la convergence vers un même objet de toutes les activités administratives, conduire l'opinion, conduire les Chambres, qui, dans le trouble actuel, réclament une présence et presque une pression de tous les instants, surveiller la marche de péripéties judiciaires et politiques dont personne

ne peut prévoir encore le dénouement, il me semble que la mesure était déjà large pour un homme. Assumer, par-dessus le marché, le plus pesant des départements ministériels, c'est presque un défi. Quels que soient ses dons d'ubiquité physique et intellectuelle, M. Clemenceau « ne tiendra pas le coup », si j'ose employer cette expression triviale. Je crois bien que, lui aussi, on est déjà venu le chercher rue Saint-Dominique pour le traîner au Palais-Bourbon, et les incidents de ce genre sont symboliques. Il faudra qu'il choisisse, chef de l'armée ou chef du gouvernement, devant l'incapacité matérielle d'être à la fois l'un et l'autre. Mais, lorsqu'une telle alternative se pose, on sait d'avance comment elle se résoudra. C'est la place connue, la tâche définie et classée, celles où l'on peut entrer d'emblée et sans effort qui seront choisies de préférence. La fonction délaissée sera la fonction gouvernementale, parce qu'elle est plus laborieuse, plus complexe et plus obscure, parce qu'il faut, en quelque sorte, l'avoir conçue et créée avant que de la remplir.

En fait, M. Clemenceau nous a déjà notifié son choix. Il a gardé pour lui les affaires militaires, et il a délégué le gouvernement. Un sous-secrétaire d'État, nanti de sa pleine confiance, est chargé, par un décret pris dès la constitution du Cabinet, « d'assurer sur toutes questions dont la solution exige un accord interministériel ou interallié la coordination des mesures qu'exige la conduite de la guerre... » Si l'on ajoutait à cette formule, la conduite, le *leading* des Chambres, c'est toute la fonction présidentielle qui se trouverait ainsi définie. Le malheur est que cette fonction ne saurait se déléguer, par la raison majeure qu'elle ne saurait s'abdiquer. Si le sous-secrétaire d'État coordinateur se borne à préparer le travail du président, son rôle rappellera d'assez près celui que j'assignais au chef des Services centraux de la présidence. Il ne sera, somme toute, qu'un chef de Cabinet supérieur, pourvu d'attributions plus larges et d'un titre plus décoratif. S'il ne se borne pas à recueillir les éléments de décision, mais qu'il possède le pouvoir de décider par lui-même, il sera le président véritable. Ou bien la besogne de coordination ne sera pas remplie, ou bien celui qui la remplira deviendra le chef. Je cherche en vain, d'ailleurs, par quels procédés pratiques

pourrait s'en acquitter ce sous-secrétaire d'État providentiel. Fait-il venir les ministres chez lui? Reçoit-il leur rapport, leur donnera-t-il des instructions? Ce sous-secrétaire est-il, en réalité, un sur-ministre? Il assiste aux Conseils, sans doute, « avec voix consultative », mais ce n'est pas, j'espère, avec les notes qu'il y prend, ou les souvenirs qu'il en rapporte qu'il prétend assurer la liaison interministérielle? Les discussions en Conseil portent rarement sur de tels objets ; vaines pour ceux qui y participent, elles ne doivent guère offrir plus de profit pour un auditeur consultant que rien n'a préparé à les suivre. Où donc, en fin de compte, le coordinateur recueille-t-il les éléments de son travail, puise-t-il les raisons et les règles de son action? Je ne serais pas autrement surpris que toute la réforme se fût bornée à la phrase d'un décret inapplicable, et ce qui m'encourage dans cette conjecture, c'est que le sous-secrétaire, tout comme le président, reste pourvu d'attributions d'une autre nature qui doivent amplement satisfaire son activité. Tout comme M. Clemenceau, le sous-secrétaire d'État vaque à la fois à la présidence et à la Guerre. En cette dernière qualité, il « exerce le contrôle général de l'administration de tous les services du département de la Guerre » et « centralise toutes les affaires d'ordre administratif relatives à la satisfaction des besoins des armées »... Cela peut suffire. Le sous-secrétaire est dédoublé comme le président lui-même, et dans ces deux espèces, la même cause doit produire le même effet.

Je sais bien que M. Clemenceau a créé un Comité de guerre « chargé de la direction politique de la guerre », et que cette formule, si on l'entendait dans son sens large qui est son sens vrai, pourrait tout comprendre. Le sous-secrétaire d'État coordinateur siège même à ce Comité avec la qualité de secrétaire général — ce qui était encore une des fonctions que je réservais à mon chef des Services centraux... — mais comment est composé ce Comité de guerre? De ministres sans portefeuille, délibérant sans désemparer, assumant avec le chef, ou pour son compte, toutes les besognes que la direction effective de la guerre contient et comporte? Pas le moins du monde. On convoque « une fois au moins par semaine » les ministres les plus complètement occupés par leur tâche

particulière : Affaires étrangères, Marine, Finances, Armement... Parmi les membres du Comité ne figurent ainsi que les gérants de la guerre au sens étroit du terme ; on n'y appelle aucun de ceux qui sont chargés d'assurer la subsistance matérielle et la persistance morale de la nation en guerre. Dans un premier projet, à ce qu'on m'a confié, le ministre du Ravitaillement devait y avoir sa place. Mais on se sera dit, sans doute — et l'objection était sans réplique — qu'il n'y avait pas de raison pour introduire au Comité de guerre le ministre du pain et des pommes de terre, lorsqu'on en écartait les ministres de la main-d'œuvre, des wagons et des bateaux. Il n'y avait pas de raison, en effet, pour faire un choix entre les hommes, quand les affaires sont solidaires et inséparables les unes des autres, quand toutes se lient aussi intimement aux problèmes centraux de la guerre ; mais cette difficulté même aurait dû instruire M. Clemenceau qu'il était parti d'une conception fausse. Il aurait dû en conclure que la puissance d'un pays en guerre, comme la prospérité d'un peuple en paix, constituent véritablement un objet unique, dont aucune affaire n'est indépendante et vers lequel tous les efforts doivent converger. Il aurait dû apercevoir que la règle et la fin de l'organisation gouvernementale sont de maintenir cette dépendance, d'assurer cette convergence. Et cette considération l'aurait sans doute conduit, par une nécessité logique, à un système de réformes voisin de celui dont je vous ai tracé le dessin. Faute d'avoir envisagé la question en face, il s'en est tenu à des indications, à des velléités stériles. Je crains même — ce qui est plus grave — qu'il ne se soit retiré les moyens de satisfaire une partie des espoirs qu'on mettait en lui.

VI

M. Clemenceau a constitué son gouvernement comme les autres. Comment a-t-il composé son ministère, choisi ses ministres? Comme les autres. Qu'il s'agît de la répartition des services ou de l'attribution des portefeuilles, il a hésité comme un homme qui entreverrait la nécessité du changement, puis, finalement, il a obéi à l'habitude.

Avec un ministère de plus, celui du Blocus, et un ministère de moins, celui de l'Agriculture, son Cabinet se présente sous l'aspect traditionnel. M. Clemenceau avait résolu, d'abord, à ce qu'on raconte, de rassembler tous les départements dits économiques sous l'autorité d'un seul ministre d'État — celui qui remplissait le même rôle dans l'administration précédente. Il a renoncé à ce dessein, et je crois qu'il ne faut pas le regretter, car je ne sais trop ce qui est le plus redoutable : deux concentrations incomplètes et concurrentes, ou pas de concentration du tout. Dans un second état de la crise, il fut question d'un grand ministère de la Production Nationale, englobant à la fois le Ravitaillement, l'Agriculture et certains services de l'Armement. Le refus d'un homme politique et les perplexités d'une « compétence » ont fait encore abandonner ce projet. Au dernier moment, on s'est résolu à supprimer l'Agriculture, et non point par une vue théorique, mais simplement — je m'en fie toujours aux confidences — par l'embarras de trouver, dans un laps suffisamment court, un titulaire présentable.

Voilà pour les ministères; mais comment les ministres ont-ils été choisis? M. Clemenceau avait eu le temps de se préparer au pouvoir, et chacun s'attendait — fût-ce les plus sceptiques de nos collègues — à ce qu'il sortît de sa poche, dès le seuil de l'Élysée, sa liste arrêtée et close. Peut-être le nouveau président avait-il sa liste, mais vous doutez, comme moi, n'est-ce pas, qu'elle coïncidât exactement avec celle qui a paru le surlendemain à l'*Officiel*. Avec un peu d'indiscrétion, on pourrait désigner les noms qui n'ont figuré que sur l'une, les noms qui ont figuré pour la première fois sur l'autre. Si brève qu'ait été la crise, elle a duré assez longtemps pour qu'on vît s'égailler en route, et finalement disparaître, certains camarades d'avant la lettre, ou certains collaborateurs du départ. En même temps, on découvrait la nécessité de répondre à des exigences qu'on n'avait pas soupçonnées, de prévenir des objections apparemment imprévues. Il a donc fallu, pour remplir les places vides, ou pour compléter une apparence d'équilibre, embaucher en hâte des compagnons inattendus, tirer de leur premier sommeil des hommes qui croyaient avoir recouvré le droit de dormir, imaginer, au pied levé, des rema-

niements et des échanges. Je ne veux nommer personne, car il n'y a aucun des ministres en place dont je me soucie d'affaiblir l'autorité. Mais qui pourrait douter que certains d'entre eux aient été logés où ils sont par la seule nécessité d'en finir vite, d'« aboutir », et que, s'il s'était agi de distribuer les portefeuilles comme un auteur dramatique distribue sa pièce, avec la liste des personnages et le tableau de la troupe sous les yeux, on eût évité certaines interversions d'emploi aussi périlleuses pour l'œuvre que pour les interprètes.

J'exprime ma déception parce que, là encore, j'attendais de la nouveauté, et que le caractère connu de M. Clemenceau encourageait cette attente. Mais je n'entends pas formuler une critique qui lui soit particulière : tous ses prédécesseurs avaient agi comme lui. Sans abuser d'informations particulières, et en m'en tenant aux faits publics, vous rappellerai-je quelques incidents des deux crises antérieures? M. Ribot, en mars dernier, avait voulu garder les Finances, placer M. Thierry au Ravitaillement, confier des départements indéterminés, mais importants, à M. Doumer et à M. Klotz. Après trente-six heures d'incubation, toutes les « caractéristiques » du Cabinet se trouvaient bouleversées. MM. Doumer et Klotz ne figuraient plus dans la combinaison ; M. Ribot passait aux Affaires étrangères ; pour combler, à la dernière heure, la vacance des Finances et du Ravitaillement, on faisait appel au dévouement instantané de M. Thierry et à la bonne volonté improvisée de M. Viollette. En septembre, M. Painlevé préfère quitter M. Ribot plutôt que de renoncer à la collaboration des socialistes. Sa démission entraîne celle du Cabinet. Mais lui-même, trois jours après, complète en quelques gestes un ministère d'où les socialistes venaient de se retirer. Je n'ignore donc pas que ces pratiques sont constantes. Je crois même que, dans notre système politique, on peut les tenir pour fatales. Mais c'est avec ce système qu'il faudrait une bonne fois en finir.

Lorsque le régime parlementaire fonctionne sous sa condition normale, c'est-à-dire lorsque le pouvoir exécutif est transmis d'un parti organisé à un autre parti organisé, et que tout changement ministériel correspond à la prévalence momentanée d'un de ces partis sur les autres, l'attribution des portefeuilles s'opère avec la même certitude immédiate

que la désignation du chef. Chaque parti s'est préparé de longue main à prendre le pouvoir ; de même qu'il a son chef, il a ses hommes. Dans l'Angleterre de 1840, par exemple, on pouvait prédire à coup sûr, selon que la majorité passerait d'un camp à l'autre, qui prendrait le portefeuille des Affaires étrangères ou le portefeuille des Finances. Le candidat désigné d'un parti à tel ou tel département pouvait ainsi consacrer une vigilance particulière à la catégorie d'affaires dont il aurait la charge le lendemain, que souvent il avait gérées la veille ; bien des difficultés se réglaient souvent — comme il arrive encore dans l'Angleterre d'aujourd'hui — par un accord direct entre ce ministre virtuel et le ministre en fonctions. Je ne nie pas que cette organisation un peu formaliste et les lentes hiérarchies qu'elle comporte, ne s'accommodent qu'imparfaitement à l'activité pressée et aux prompts renouvellements des démocraties. Mais notre régime actuel s'oppose vraiment à ce régime idéal par un contraste trop violent. Chez nous, la crise normale ne comporte aucune signification claire. Les partis, dans la mesure où ils existent, ne possèdent pas plus d'état-major que de chef. Toute désignation d'un nouveau président est, de la part du chef de l'État, un acte hasardeux, conjectural et arbitraire. Personne n'étant précisément indiqué pour rien, ne nous étonnons plus que chacun prétende à tout, et qu'à ces chefs de fortune viennent s'agréger des collaborateurs de hasard.

Vous avez assisté comme moi à ces scènes de comédie. Le futur président du Conseil vient de quitter l'Élysée. Il a fait connaître son acceptation provisoire ; avant de proférer le oui définitif, il s'est réservé de consulter « ses amis ». Ses amis sont les trois ou quatre hommes importants qu'il destine à former les « pivots » de la combinaison, ceux sur qui s'est porté son premier choix et qu'il entend pourvoir des principaux postes. Une délibération s'engage : on examine la situation politique ; on propose et discute quelques noms ; si l'impression est favorable, si l'on croit pouvoir « aboutir », l'acceptation définitive est formulée. Le deuxième contingent de collaborateurs éventuels vient s'adjoindre alors au noyau initial. La délibération reprend ; on passe au point délicat, l'attribution des portefeuilles, et aussitôt les difficultés appa-

raissent. Chacun des hommes qui se trouvent ainsi réunis a ses préférences et ses répugnances ; il s'est préparé à tel ministère et non à tel autre ; il juge tel portefeuille trop pesant et tel autre trop léger ; il réclame, dans la hiérarchie ministérielle, l'avancement auquel il juge avoir droit. Chacun d'eux a ses clients privés et ses ennemis personnels : il veut pousser les uns et évincer les autres. Chacun représente, en quelque mesure, un groupe distinct, sinon une opinion définie : après avoir exprimé ses griefs et ses désirs particuliers, il notifie donc les exigences de ses associés politiques. Tel groupe réclame un nombre déterminé de portefeuilles ; tel autre, certains ministères nommément désignés ; tel autre écarte d'avance par une sentence « d'exclusive » quelques-uns des hommes qui sont assis à la table du débat et qui devront peut-être s'en lever tout à l'heure. Ce n'est pas tout : parmi les membres du feu ministère, la plupart se sont effacés aussitôt avec une amère dignité, mais d'autres se défendent avec une résolution acharnée, mettent leurs amis en campagne, font agir et voter leur groupe. A mesure qu'augmente le nombre des individualités délibérantes, on voit s'étendre ces exigences incompatibles, ces difficultés contradictoires ; on voit se reculer la possibilité d'une solution. Cependant, il faut « aboutir », aboutir vite ; c'est le mot d'ordre et le refrain, c'est la nécessité suprême. Il faut qu'à tout prix la liste soit donnée cette nuit à la presse et publiée demain par l'*Officiel*. Tous les hommes qui sont là présents, et le nouveau président mieux que personne, tiennent d'une longue expérience cette vérité : que personne n'est plus maître d'une crise qui se prolonge. Si le ministère n'est pas achevé sur l'heure, tout va redevenir incertain. Quel triomphe pour les vaincus d'hier — car il est humain de garder peu de tendresse à ses successeurs — ; quelle joie pour les présomptifs de demain ! Si l'on tarde, ils vont dresser leurs embûches ; si l'on tarde, l'un des collaborateurs-pivots, jugeant secrètement que son heure propre est venue, va peut-être « naufrager » la combinaison avant même qu'elle ait pris le large... Quand on en est venu là, on ne se soucie plus guère de mettre l'homme à sa place ; que chaque place ait son homme, il n'en faut pas plus. Pour aboutir, un tiers venu prendra le portefeuille de deux compétiteurs inconciliables,

les absents seront suppléés au hasard des noms jetés et des coups de téléphone. Pour aboutir, on créera, supprimera, fusionnera des ministères. Et si, malgré tout, en dépit des chassés-croisés et des raccrocs, il demeure dans la liste un vide à combler, le président, pour aboutir, se chargera du portefeuille en déshérence...

Je répète la même question sans me lasser : attendrons-nous, pour réformer de telles mœurs, qu'il existe en France des partis disciplinés, des partis capables d'opérer leur sélection, de constituer leurs cadres? Est-ce qu'un effort de volonté réfléchie ne suffirait pas pour mettre un terme à ces mauvaises pratiques? Il faut des chefs à notre démocratie comme à tout gouvernement organisé. Imagine-t-on un chef véritable qui n'ait pas choisi, par un choix réel, je veux dire à son propre gré et selon ses propres vues, ses collaborateurs essentiels? Si les ministres ne tiennent pas leur mandat d'un choix délibéré et pleinement conscient du chef, comment le chef exercera-t-il sur ses ministres l'autorité nécessaire? Comment le chef à son tour peut-il assumer une tâche de gouvernement, la plus lourde des tâches humaines, sans une confiance entière et éprouvée dans les hommes qu'il associe à sa mission? Le directeur d'une entreprise privée accepterait-il et conserverait-il à la tête de ses services des hommes qu'il n'ait triés et désignés lui-même, dont il n'ait tout au moins vérifié par lui-même la capacité et le dévouement. Je n'insiste pas plus pesamment tant l'évidence est criante... Eh bien ! qu'un chef de gouvernement donne l'exemple, et cela suffira peut-être pour rompre l'enchantement. Qu'on nous montre une bonne fois un ministère où l'application de chaque nom à chaque poste témoigne d'une recherche et d'une préférence réfléchie, d'un jugement impartial sur l'aptitude de l'homme. Nous verrons l'effet. Nous verrons si l'on ose ensuite recommencer.

Est-ce impossible? Est-ce difficile? Que ferions-nous, vous ou moi, si nous avions à former demain un ministère? En ce qui me concerne, voici ma recette, que je suis prêt à livrer généreusement à mon prochain. Relire, avant toute chose, la fable de La Fontaine qui devrait servir de bréviaire quotidien à l'homme d'action : *le Meunier, son fils et l'âne*, puis, s'enfermer chez soi, tenir sa porte strictement close, et réflé-

chir. Pas de conversation avec les collaborateurs-pivots ni avec personne ; toute la délibération avec soi-même. A la rigueur, si par une rare fortune il en existe, un ami véritable, un confident sûr. Ministère par ministère, se poser la même question : si par une suite absurde d'événements, j'étais, dans ce pays, tyran à vie ou autocrate héréditaire, si la France était à moi, si j'avais à gouverner ce pays comme mon bien, qui mettrais-je ici? qui mettrais-je là? Dans cette recherche, assurément, tenir compte des opinions des hommes, ou plutôt de leurs tendances, comme de leurs dons, car on ne gouverne bien que vers une fin définie, et l'on ne sert bien les idées qu'en y ajoutant foi. Puisque les partis ne fournissent plus de cadres et qu'il faut choisir un à un les individus, les déterminer ainsi, d'un parti pris volontaire. Puis, une fois la liste établie, convoquer les hommes qui y figurent et leur dire : « Vous êtes ceci, vous êtes cela. Est-ce oui? Est-ce non? » N'admettre que l'acceptation ou le refus, point de controverse ou de critique. Une fois la liste arrêtée, hors les suppléances que pourront provoquer des refus, la tenir pour irrévocable. Au lieu de conseils, en un mot, souvent suspects d'intérêt, toujours frappés de contradiction, n'écouter que sa raison, sa bonne foi, le sentiment amplifié de sa mission.

Une fois l'opération achevée, des officieux objecteraient s'il leur plaît que la proportion des sénateurs et des députés est un peu faible ou un peu forte, qu'un groupe parlementaire n'est pas représenté à raison du nombre de ses membres, qu'entre deux portefeuilles l'un convenait mieux qu'un autre à certaine nuance d'opinion, qu'on n'a pas tenu compte de certaines liaisons, de certaines inimitiés ou même de certains antécédents. On dirait — entendez d'ici les augures — : Vous avez gâté d'avance vos affaires, vous vous êtes affaibli. Affaibli? non pas ; d'emblée et d'avance, le chef se présenterait avez une force unique et singulière. Avant même de prendre en mains le pouvoir, il aurait montré qu'il en est digne. Son renom aurait précédé son action et la rendrait d'autant plus facile... Vous le voyez, pour accorder les hommes aux institutions, comme pour adapter les institutions aux nécessités pratiques de l'heure, il n'y a, somme toute, qu'à vouloir.

VII

Je n'ai évoqué cette méditation solennelle qu'à partir du moment où se posait le choix des personnes. J'ai supposé que mon chef imaginaire avait arrêté déjà son parti — ou plutôt le mien — sur les questions d'organisation. Mais il va de soi qu'avant la liste des ministres, il aurait dressé la liste des ministères, sur lesquels un effort de réflexion critique pourrait aussi se porter avec fruit.

Leur nomenclature est à reviser : la répartition actuelle des services est à refaire. Enchevêtrements, partages arbitraires, anomalies, les exemples pourraient se fournir sans fin. Pourquoi un chemin de grande communication dépend-il d'un autre service qu'une route nationale? Pourquoi l'enseignement technique n'est-il pas logé dans la même maison que l'enseignement classique? Pourquoi les ports de commerce sont-ils gérés en concurrence par trois départements différents? Pourquoi la même usine hydraulique peut-elle dépendre d'un premier ministère en amont et d'un second ministère en aval? La raison ne fournit aucune explication plausible, et l'expérience montre abondamment les dangers de ces confusions absurdes. Pour en retrouver la cause, il faut presque toujours, comme je l'ai dit, remonter historiquement à la naissance de chacun de nos ministères actuels, formés les uns par héritage d'institutions d'ancien régime, les autres par démembrement arbitraire de ministères préexistants. Depuis la guerre, devant l'évidence des difficultés ou des nécessités, on a tenté quelques corrections partielles, tantôt par voie de création, tantôt par voie de remaniement. Mais, comme tous les travaux d'occasion, ces réformes n'ont été ni satisfaisantes, ni complètes ; je pourrais même citer des cas où la bonne volonté des réformateurs successifs n'a fait qu'aggraver l'incohérence. On l'a vu pour le ravitaillement civil, pour les transports terrestres et maritimes, pour les forces hydrauliques. On le voit encore, à ce qu'on assure, pour l'Aéronautique militaire. C'est qu'un problème comme celui-là ne peut

pas être traité par fragments, sous l'aiguillon de quelque urgence occasionnelle ; il doit être envisagé d'ensemble et dans son entier, avec l'impartiale tranquillité qui sied aux constructions logiques. Avant de dresser le plan nouveau des services, la carte nouvelle de notre administration de paix et de guerre, il faudra faire table rase ; puis, sans s'arrêter aux routines, aux rivalités d'amour-propre, aux droits acquis, ne se fier qu'à l'expérience et au sens commun.

Dans cette redistribution générale des services, tendrons-nous à maintenir, à augmenter, à diminuer le nombre courant de nos ministères? C'est la question du resserrement ministériel qui se pose ainsi. Le chiffre moyen des départements ministériels a été d'une douzaine en temps de paix ; il est d'une quinzaine depuis le commencement de la guerre. Le Cabinet Painlevé en comptait davantage; le second Cabinet Briand, celui qu'on croyait formé à l'image du ministère Lloyd George, en comptait beaucoup moins. J'estime, pour ma part, que le nombre des ministres à portefeuille ne devrait jamais dépasser dix, et cela pour une raison d'ordre purement pratique. C'est que je tiens pour une condition essentielle, primordiale du Gouvernement, le travail direct du président avec chacun de ses ministres, et qu'une dissémination excessive des départements ministériels imposerait à ces colloques une périodicité trop espacée, en même temps qu'elle entraînerait comme une dispersion fatale de l'esprit. Il est facile de s'en tenir ou d'en revenir à cet effectif. Ce n'est pas ici le lieu d'une discussion approfondie. J'indique, en passant, que la Justice, qui est ou devrait être en temps normal une très petite administration, et dont l'importance se gonfle soudain démesurément quand une affaire judiciaire prend une portée politique, pourrait aisément se rattacher à l'Intérieur; que les services du Commerce se partageraient utilement entre les Affaires étrangères, les Finances et l'Instruction publique ; que l'Agriculture, réserve faite pour les Forêts et l'Hydraulique dont la place naturelle se trouverait ailleurs, n'était, en temps de paix, qu'un office d'encouragement et de subvention. et n'est, en temps de guerre, qu'une des branches du Ravitaillement ; que, d'une façon plus générale, on gagnerait aisément deux portefeuilles au moins en concentrant

dans le même département toutes les questions de main-d'œuvre et de travaux; dans le même ministère — qui deviendrait alors vraiment celui de l'Instruction publique — toutes les questions d'enseignement, classique, agricole ou commercial.

Il va de soi que je n'entends pas proposer des solutions fermes, mais simplement indiquer des directions, marquer des possibilités. C'est en ce sens que le resserrement ministériel me paraît souhaitable. Mais vous savez que certains de nos amis prennent aujourd'hui la formule sous une autre acception, et je reconnais que, dans les couloirs du Parlement tout au moins, une faveur croissante s'attache à leurs vues. On voudrait — et cette théorie fut expressément formulée durant les pourparlers de la dernière crise — obtenir le resserrement gouvernemental sans diminuer l'effectif des ministres à portefeuille, en l'étendant même au besoin, mais en plaçant au-dessus d'eux un petit nombre de ministres généraux, de ministres chefs de groupe, dont chacun dirigerait une large fraction de gouvernement en coordonnant l'action des ministres ordinaires placés sous ses ordres. On peut imaginer, par exemple, quatre groupes et quatre ministres généraux : Affaires militaires, Affaires diplomatiques, Affaires politiques, Affaires économiques. Le président du Conseil se trouvant ainsi au sommet de la pyramide, les ministres ordinaires à la base, et les ministres généraux à hauteur intermédiaire, une concentration au premier degré s'opérerait en remontant de la base aux chefs de groupe ; une concentration au second degré en remontant des chefs de groupe au sommet... Il est clair que cette combinaison, comme toutes celles que l'imagination politique pourra concevoir, part des mêmes observations critiques et tend au même résultat positif que mes propres suggestions. Je n'ai pas d'amour-propre d'inventeur ; fussé-je affligé de ce genre de vanité, je la trouverais largement satisfaite en voyant les idées, dont nous fûmes si longtemps les zélateurs solitaires, gagner ainsi de proche en proche et conquérir peu à peu toute l'opinion. Si donc je ne me suis pas rallié à ce système, c'est que, bien sérieusement et bien franchement, je préfère le mien : c'est que je persiste à juger nécessaire le contact personnel et immédiat du chef tout

court avec les ministres tout court ; c'est que je redoute que l'entremise des chefs de groupe n'exerce à la longue comme un pouvoir filtrant, et n'empêche d'arriver jusqu'au président le détail vivant, la réalité substantielle des affaires. Je trouve à cette construction un excès de rigidité géométrique ; je crains qu'elle ne comporte un degré de trop de généralisation et d'abstraction, alors que, dans toute la mesure du possible, je voudrais livrer à la sensibilité tactile et intellectuelle du président la réalité des événements et des hommes.

Ce que je redoute surtout, je vous l'avoue, c'est qu'ayant tout prêts sous la main ces quatre ou cinq chefs de groupe, on ne soit tenté d'en faire les membres du Comité de guerre, et voilà bien, en effet, ce que proposent nos théoriciens novateurs. En réunissant leurs quatre ou cinq ministres généraux, ils obtiennent, sans nul effort, le Comité exécutif, qu'ils chargent, concurremment avec le président, de la direction politique de la guerre. Mais toutes les objections que j'ai formulées et renouvelées à plaisir trouvent leur jeu contre cette conception. La tâche de direction centrale, par cela même qu'elle est une tâche d'orientation et d'arbitrage, ne doit incomber qu'à des hommes parfaitement exempts des partialités et des préventions que développera toujours, par une conséquence fatale, l'exercice d'une spécialité. Or, une spécialisation plus large n'en demeure pas moins une spécialisation. En dépit d'eux-mêmes, les ministres chefs de groupe ne conserveront pas longtemps, vis-à-vis de la direction générale des affaires, l'absolue indépendance d'esprit qu'exige le bien du pays. Ils représenteront une portion des affaires, plus large sans doute que les ministres ordinaires, mais non le tout et l'unité. Comment, d'ailleurs, à leur tour, s'acquitteront-ils pratiquement de leur double rôle? Et s'ils ne vaquent à l'un et à l'autre, lequel négligeront-ils? La surintendance d'un groupe ministériel, n'est-ce pas de quoi remplir jusqu'au bord une activité d'homme? Ces ministres supérieurs garderont-ils plus de liberté de temps, plus de loisir de réflexion que les ministres ordinaires? Pourquoi s'obstiner à méconnaître cette vérité, pourtant évidente à mon gré, que la gestion des services, grands ou petits, est une chose, que leur coordination

vers une politique définie en est une autre, et qu'à ces deux fonctions différentes doivent répondre deux organismes distincts?

J'ai d'autres craintes encore. Entre le président du Conseil sans portefeuille, et ces membres du Cabinet de guerre associés à la direction, mais nantis, par surcroît, d'énormes services, l'équilibre ne se trouvera-t-il pas rompu au détriment du président? Est-on bien sûr, dans ce système, que le chef demeure vraiment le chef? Est-on bien sûr, dans un ordre d'idées tout différent, que les ministres généraux ne soient pas tentés, un jour ou l'autre, de se découper, dans leur vaste domaine, des coins à eux, et de s'en réserver l'exploitation directe à l'exclusion des ministres subordonnés? Chez les hommes au pouvoir, l'instinct de propriété garde sa force. Ils aiment avoir « leurs » bureaux, « leurs » affaires, leurs subordonnés et leurs obligés. L'expérience a été faite avec les ministres d'État des précédents ministères : leur rôle essentiel était de participer à la direction centrale ; cependant, la plupart d'entre eux n'ont pas eu de cesse qu'on n'eût taillé pour eux, dans les services nouveaux dont la guerre imposait la création, une sorte de petit département à part. Il y a gros à parier que les ministres généraux opéreront ainsi, dans le groupe placé sous leurs ordres, et ce mode de resserrement ministériel n'aboutirait ainsi, après quelques mois d'exercice, qu'à créer quatre ou cinq ministères de plus... J'ai bien envie, pour vous montrer que cette appréhension n'est pas vaine, de vous conter un apologue, ou plutôt une anecdote, car ce n'est pas fiction mais pure vérité. Il n'y a pas très longtemps, un ministre de la Guerre que vous connaissez bien avait senti la difficulté d'un travail direct avec un nombre de directeurs vraiment trop considérable. S'il les réunissait en Conseil, c'était toute une assemblée délibérante ; s'il voulait les recevoir séparément, leur tour revenait à peu près toutes les deux semaines. Il s'avisa de grouper toutes ces directions entre les mains de quelques directeurs généraux, surveillant chacun un ensemble de services et seuls en rapport avec le ministre. Comme vous le voyez, l'analogie est complète, pour les difficultés à résoudre comme pour les solutions imaginées. Quel était l'état des choses deux mois après? Le ministre était

parti sans achever sa réforme, mais ceux des directeurs généraux qu'il avait mis en fonctions s'étaient déjà découpé des attributions propres, chevauchant plus ou moins singulièrement sur les anciennes directions ; le lien de subordination entre directeurs généraux et directeurs était rompu ; le resserrement des services n'avait abouti qu'à créer quelques services de plus... Je tire la morale de mon histoire : tenons-nous-en à notre système ; le président à sa place, le Cabinet de guerre à sa place, les ministres à la leur.

VIII

Je voudrais maintenant soulever une question bien autrement délicate. Comment choisir les ministres? Dans quel esprit doit-on les chercher? sur quels signes, sur quelles apparences doit-on les élire? Le jugement individuel, la confiance personnelle fourniront, bien entendu, les mobiles décisifs. Mais existe-t-il des modes généraux de préparation, des principes de recrutement, des règles de sélection?

Un phénomène curieux de notre histoire parlementaire est la survivance, la « sur-durée » de certains partis ou groupes politiques, vidés peu à peu de tout contenu doctrinal, abandonnés par la faveur populaire, mais qui avaient su constituer un personnel gouvernemental. J'en pourrais citer plusieurs exemples au cours du dernier siècle. Le plus récent serait fourni par le groupe opportuniste, celui qui s'était aggloméré autour de Gambetta et qui s'est reformé en partie autour de Jules Ferry. Ce groupe a prolongé son influence longtemps après avoir cessé de représenter une politique définie, longtemps après avoir perdu la majorité dans la Chambre et dans le pays; cela parce qu'il comptait un nombreux personnel ministrable, recruté par une sorte de cooptation, instruit par la fréquentation d'hommes d'État véritables et par l'expérience même. Les chefs et les *whips* des grands partis anglais avaient toujours procédé pareillement. Comme le maître d'une écurie de courses ou comme le capitaine d'une équipe de sport, ils guettaient, dans tous les milieux sociaux, les jeunes gens

d'avenir ou les hommes capables, et, par un entraînement régulier, les conduisaient jusqu'aux grands postes gouvernementaux. En sens contraire, envisagez chez nous l'histoire de ce qu'on a nommé le parti radical. Il représentait l'opinion courante du pays ; il détenait la majorité dans les Chambres ; il pouvait s'assurer, pour une longue suite d'années, la conduite de ce pays. Mais ses chefs ont négligé de créer, de renouveler autour d'eux un état-major ministériel, et nous avons vu son autorité décliner de jour en jour, à mesure que décroissait sa capacité gouvernementale. L'histoire des radicaux sera demain, n'en doutons pas, celle des socialistes ; quels que soient leurs succès électoraux, leur prise utile sur la marche des affaires dépendra finalement du personnel ministrable qu'ils auront su recruter. Grande leçon pour des partis politiques, quand nous en posséderons de dignes de ce nom ! Leur action s'élèvera au-dessus ou descendra au-dessous du niveau réel de leurs forces suivant le soin donné à la sélection, selon qu'ils auront ou non préparé, pour l'exercice du pouvoir, un cadre de « compétences ».

Compétences, ce terme à la fois trop vague et trop courant appelle une discussion attentive. Qu'est-ce que la compétence ministérielle, la compétence politique? Ce n'est pas la compétence des spécialistes, des techniciens, des « gens du métier », et l'opinion tombe à cet égard dans la confusion la plus imprudente et la plus fâcheuse. Il y a un an, quand se constituait en Angleterre le Cabinet Lloyd George, et chez nous le second Cabinet Briand, la presse et l'opinion, émues des fautes qu'on imputait, parfois bien injustement, à certains ministres parlementaires, réclamaient à grand cri l'appel aux gens du métier, le recours aux spécialistes. M. Briand a entendu ce cri quand il a confié le sous-portefeuille de l'Armement à M. Loucheur, le sous-portefeuille des Transports à M. Claveille, l'un et l'autre aujourd'hui promus en grade. L'opinion et la presse applaudirent avec fracas, mais s'imagine-t-on que M. Loucheur ou M. Claveille fussent des gens du métier en matière de fabrications ou de transports, qu'ils possédassent l'un ou l'autre, dans ces parties, une compétence de « techniciens », de « spécialistes »? Je ne crois pas que M. Loucheur ait, de sa vie, personnellement conduit une usine, et je suis bien sûr

que M. Claveille, en dépit de son court passage à la direction d'un réseau, serait hors d'état de diriger un arrondissement d'exploitation. S'ils ont réussi dans les postes qu'on leur confiait, ce n'est pas par la science ou l'expérience approfondie d'une spécialité, mais par l'ensemble de mérites personnels qui les aurait fait réussir aussi bien dans toute autre : chez M. Loucheur, la fertilité de combinaisons, le don de commandement, la rapidité dans la décision et dans le choix des hommes ; chez M. Claveille, l'entrain, la familiarité robuste, l'optimisme communicatif. La preuve en est que, depuis lors, on a mis ou voulu mettre M. Loucheur à toutes sauces : charbon, aviation, ravitaillement général, que sais-je encore? Pour toutes ces tâches multiples et successives, on le jugeait, avec raison, compétent. Il l'était donc par la vertu de qualités presque universelles dans leur emploi, et la notion de « compétence » s'oppose ainsi, presque contradictoirement, à la notion de « spécialité ». M. Lloyd George n'en a pas jugé différemment puisqu'il a placé au Commerce le directeur du Métropolitain de Londres; qu'il a mis tour à tour à la tête du Ravitaillement un directeur des Docks et un propriétaire de mines; qu'il a confié l'Aviation à un propriétaire de mines de pétrole et qu'il l'offrait hier à un directeur de journal.

Les « gens du métier », les « spécialistes » sont indispensables dans les services. Les gens d'affaires de la spécialité doivent toujours être conviés à fournir leur avis, à formuler leurs critiques. Mais c'est un homme compétent, compétent au sens vrai du terme, qui doit être placé à la tête du service pour apprécier, conduire, décider. Il doit décider sans être jamais le prisonnier ou même le serviteur des spécialistes ; il doit les diriger, non pas être dirigé par eux ; il doit constamment contrôler et dominer leurs suggestions du point de vue d'administration politique qui est le sien. Gladstone disait à la fin de sa vie qu'il n'avait jamais vu de grande mesure réformatrice qui n'eût été engagée contre l'avis déterminé des techniciens et qui n'eût réussi contre leur pronostic. Dissipons donc résolument cet engouement téméraire de l'opinion. Faisons-lui comprendre qu'il ne s'agit pas de placer un négociant au Commerce, un banquier aux Finances, un éleveur à l'Agriculture, mais de trouver les hommes capables de gérer

indifféremment, après le plus court apprentissage, une maison de commerce, une banque, une exploitation agricole. Ne perdons pas de vue que les grands industriels, les grands hommes d'affaires sont précisément ceux qu'on peut mettre à tout, ceux qui créent partout la prospérité par leur présence, ceux dont le départ ou l'arrivée détermine, dans une entreprise quelconque, une diminution ou une augmentation de rendement. Souvenons-nous que, parmi nos meilleurs ministres des Finances, ont figuré un petit propriétaire campagnard, un journaliste, un filateur de coton, un professeur de philosophie. Répétons que la compétence politique, ou même, en termes plus généraux, la compétence directoriale n'a rien de commun avec la compétence technique, puisqu'elle suppose, non pas l'exercice préalable d'un métier déterminé, mais la possession de qualités générales d'intelligence et de caractère qui rendraient apte à l'exercice du premier métier venu. Il n'y a qu'une sorte de volonté, il n'y a qu'une sorte d'intelligence, égale et commune à tous les objets. Les mêmes méthodes, les mêmes habitudes d'esprit s'appliquent indistinctement à toutes les catégories d'affaires. Ce qu'il faut, et qui suffit, c'est une quantité suffisante d'intelligence, puisqu'il n'y en a pas plusieurs qualités, c'est l'habitude du travail et du jugement personnel. Ajoutons, pour ne pas verser dans un excès théorique, un premier sentiment, une première teinture des affaires qu'on est appelé à gérer, car il ne faut pas tomber des nues et se faire donner des conseils par son huissier. Ajoutons même, quand le cas se rencontrera, une prédilection naturelle, une prédestination, le goût pour un ordre de questions donné, car en écartant le spécialiste, je n'ai pas entendu écarter, et bien au contraire, l'homme politique dont la compétence générale s'est plus particulièrement appliquée à une étude spéciale, et je jugerais absurde que le chef ne tînt pas compte, dans la distribution des emplois, de ces affinités électives. Mais je me rappelle avoir souri avec vous dans le temps passé, du collègue qui nous disait en soupirant : « Je m'étais préparé pour la Justice et pour l'Instruction publique, on me donne les Colonies ! » Si ce brave homme eût été réellement prêt à une tâche, il l'aurait été, virtuellement, à toutes. Les très grandes intelligences, celle d'un Thiers ou

d'un Freycinet, s'adaptent aussitôt, par un don d'improvisation presque immédiat, aux affaires les plus nouvelles. Pour les intelligences plus communes, les premiers moments du travail ministériel seront toujours un temps d'attente et d'adaptation, et une bonne préparation générale, sans dispenser de cet apprentissage, doit suffire à le rendre facile et bref. Il ne s'agit pas de tout savoir au préalable, on ne sait jamais assez bien. Il s'agit d'être bientôt en état d'apprendre, puis de comprendre et de juger.

Pourquoi la compétence ainsi entendue ne se rencontrerait-elle pas dans le Parlement aussi bien que chez les gens de commerce, de finance et d'industrie? La vie parlementaire est une préparation d'ensemble à la matière gouvernementale, elle enseigne, ou doit enseigner, les éléments du droit, de la législation, de l'économie nationale. Supprime-t-elle, par hasard, les qualités générales du caractère? Exclut-elle les qualités générales de l'intelligence?... Pour moi, je ne me fâche aucunement que, dans les nécessités de l'heure présente, un chef fasse appel à l'homme, parlementaire ou non, qu'il croit le plus digne de sa confiance. Mais je ne voudrais pas que cette pratique s'étendît ou survécût à la guerre. L'opinion n'a pas de faveur pour le Parlement ; je crois pourtant qu'elle prendrait bientôt en une suspicion plus redoutable les hommes qui passeraient sans transition de la conduite de leurs affaires personnelles à la conduite des affaires du pays. Elle croirait peut-être trop vite à leur compétence ; elle douterait trop vite aussi de leur désintéressement, de leur indépendance d'esprit. Nous n'aimons pas beaucoup les hommes qui, après fortune faite, interrompent tout à coup leur négoce pour se vouer au bonheur de leurs concitoyens. Il faut un stage, tout au moins, et ce stage ne peut se passer que dans le purgatoire parlementaire. Je crains aussi qu'en prenant hors du Parlement une trop forte proportion de ministres, on n'attente à l'esprit, sinon à la lettre, de notre Constitution. Notre République n'est pas la République américaine ; un de ses principes fondamentaux est la responsabilité directe des ministres, et je doute qu'un ministre non parlementaire conçoive jamais pleinement ce que signifie la

responsabilité devant le Parlement. Outre que sa connaissance imparfaite du milieu l'entraînera à des erreurs, voire à des conflits redoutables, il sera toujours tenté de croire que les conditions anormales de son choix lui confèrent une autorité exceptionnelle, qu'il est nanti d'une mission de salut public dont il ne doit compte que du bout des lèvres, par politesse ; et c'est le droit de contrôle du Parlement, c'est-à-dire la souveraineté populaire, c'est-à-dire l'essence même du régime républicain qui pourraient se trouver compromis en quelque mesure.

C'est donc dans le Parlement qu'en thèse générale il faut chercher, qu'il faut choisir les « compétences », et je conviens que la tâche est malaisée. L'embarras n'est pas nouveau, et vous vous souvenez peut-être qu'après 1870, des philosophes et des moralistes, Taine et Boutmy par exemple, réfléchissant au même ordre de problèmes qui nous inquiète aujourd'hui, avaient imaginé de créer une sorte d'Université autonome, un centre d'études supérieures où l'on enseignerait à de futurs députés les principes essentiels du gouvernement. De cette conception est né ce qui est encore connu sous le nom d'École des Sciences politiques. Elle devait être une pépinière de ministres ; elle ne fait plus guère que préparer à quelques concours administratifs. A défaut de cette école d'application pour hommes d'État, à défaut du recrutement par les partis, on ne peut plus recourir qu'à des procédés empiriques : la connaissance personnelle des hommes, l'étude directe des opinions et des caractères que favorisent la vie commune et l'abandon familier des couloirs, ensuite, et surtout, l'attention continuellement portée sur ces épreuves de sélection que sont les travaux et les débats parlementaires. Quiconque se croit appelé à faire un jour figure de chef doit — car c'est un devoir — exercer à cet égard une vigilance sans relâche, amasser et rectifier ses données de jugement, tenir constamment à jour ses fiches intimes, rassembler d'avance, en un mot, les éléments de son choix futur.

La plus grande difficulté que je voie à ce travail d'observation et de recherche, c'est que les travaux ou débats législatifs ne sont assurément pas conduits, chez nous, de façon à faire apparaître la présence ou l'absence des qualités de

gouvernement. J'anticipe ici sur un sujet que je compte traiter plus amplement par la suite. Mais n'est-il pas évident que la vie législative, telle qu'elle est pratiquée chez nous, place surtout en lumière soit les manœuvriers parlementaires, soit les orateurs? Une attaque dirigée au moment juste sur un terrain bien choisi, une harangue opportune et chaleureuse, voilà ce qui désigne les parlementaires à l'attention publique et surtout à l'attention de leurs collègues ; voilà ce qui paraît créer, et crée en effet couramment, des titres ministériels. Les exemples sont de tous les jours, et de demain sans doute comme d'hier. Qu'avant tout, le futur chef ne se laisse pas égarer par cette confusion, par cette erreur commune. S'il n'y a qu'une sorte d'intelligence, il y a bien des sortes de talents, et certains talents particuliers, comme l'oratoire, ne disposent pas, ne suffisent pas à la conduite des affaires. Un discours brillant, ou une heureuse inspiration de tactique parlementaire n'ont pas de relation naturelle avec les dons actifs, avec les dons gouvernementaux. Une discrimination délicate s'impose ici : entre les travaux de commission et les succès de tribune, il faut discerner ceux qui ne manifestent rien de plus que des dons verbaux ou une faculté d'assimilation superficielle, ceux qui révèlent au contraire la marque ou l'indice des qualités directoriales. Le brillant importe peu, l'éloquence n'est qu'un luxe ; les signes probants, les dons nécessaires sont la méthode réfléchie, l'ordre, au sens fort du terme, la prise personnelle d'un sujet, l'intégration de données complexes dans des vues claires, l'indépendance critique, l'exposition lucide, la persuasion simple, ce courage et cette originalité de la raison qui ne vont jamais sans les qualités corrélatives du caractère.

Je ne crois pas que ces dons soient si rares dans le Parlement. Je crois qu'ils sont étouffés par une organisation vicieuse du travail législatif. Je crois — en attendant que cette organisation se réforme à son tour — qu'ils se produiraient plus librement s'ils étaient encouragés par l'attention et l'éloge, s'ils trouvaient ensuite, dans les distributions ministérielles, leur récompense et leur emploi. C'est dans cette direction que le chef doit porter toute sa vigilance. Qu'il se mette encore en garde contre une tendance trop forte chez nous : celle qui

porte au pouvoir les hommes d'opposition. Je ne parle pas, bien entendu, des oppositions doctrinales, conduites par des groupes, fondées sur des divergences d'idées ou de partis qui sont ou devraient être la loi normale de notre vie publique. Je vise ces oppositions personnelles, menées pour leur compte propre par des individus isolés ou par de menues coteries, cette guerre de francs-tireurs dont la pratique s'étend chaque jour depuis qu'on en a pu constater les profits. Dans notre regime actuel, l'habileté oratoire et l'âpreté personnelle d'opposition sont les deux voies les plus directes vers le pouvoir. Par l'une on se fait remarquer, par l'autre on se fait craindre. Un cabinet qui se forme veut désarmer d'avance les hommes qui seraient ses adversaires s'ils n'étaient ses collaborateurs, et l'on voit en effet leur mauvaise humeur céder à la première avance, comme dans ces ménages orageux mais reposant sur un fond solide d'amour réciproque, où, pour interrompre la discorde, il suffit d'un sourire ou d'une douceur. Si ce mode d'opposition ne traduit en effet qu'un amour solide du pouvoir, dissimulé sous la bouderie quinteuse, il y a immoralité à payer l'homme d'un tel salaire. S'il traduit, comme il arrive, une forme de tempérament, un besoin foncier de nature, il y a absurdité et il peut y avoir danger, à installer l'homme dans une tâche de gouvernement avec laquelle toute sa personne est incompatible. J'épargne les récents exemples qui illustreraient cette double vérité.

Un dernier conseil : modérer l'ambition des jeunes gens. Nous assistons en ce moment à une impatience extraordinaire d'ambition juvénile. A peine élus, les jeunes députés que désigne une promesse ou un commencement de succès, tendent vers le pouvoir des mains avides et impérieuses. Tout délai leur semble trop long, tout stage inutile. Je ne me plains pas, pour ma part, qu'on les fasse arriver trop jeunes, puisque gouverner c'est agir, et que l'action est presque toujours imparfaite sans la jeunesse ; je me plains qu'on les fasse avancer trop promptement et sans les gradations indispensables. J'admettrais que leur carrière commençât encore plus tôt, mais je voudrais qu'elle se déroulât moins vite. Une compétence générale suffit au gouvernement, mais non pas une compétence sommaire et brusquée. Si le chef a démêlé de

bonne heure des jeunes gens d'avenir, qu'il les fasse passer successivement par des postes d'enseignement, d'entraînement politique; bureau central de la présidence, gestion en sous-ordre d'un ministère —, car les sous-secrétariats d'État ne devraient pas être autre chose —, direction temporaire d'un grand service administratif, — car ce système, dont la Restauration et la Monarchie ont tant abusé, avait du bon. La désignation ministérielle ne viendra qu'au temps revolu. Tel est le système des grandes administrations privées, et un chef de gouvernement ne doit pas nourrir un moindre souci de se préparer des assistants ou des successeurs qu'un directeur de chemin de fer ou de banque. Cet entraînement peut se prolonger si on le commence de bonne heure. Quand le départ est plus prompt, les étapes pourront être moins précipitées. Mais on maintiendra du moins, par ce moyen, une hiérarchie nécessaire, et comme un cours des honneurs dans les emplois gouvernementaux. Tout compte fait, cette adaptation progressive au pouvoir est préférable à la pure préparation parlementaire. Elle développera plus fortement les qualités du caractère, parce qu'elle exige une plus grande dépense de la personne, parce qu'elle crée à la fois l'habitude de la décision et le sens des responsabilités. Les jeunes activités se trouveront disciplinées par l'usage même qu'on aura fait d'elles, au lieu de s'aigrir et de fermenter dans l'attente irritée du pouvoir. Je n'aperçois pas de meilleure cure à ces prétentions précoces, dont le développement cause en partie l'instabilité des ministères, qui divisent ou démoralisent les groupes, et qui finissent par porter d'un coup aux plus hauts emplois du gouvernement de jeunes hommes chez qui l'ambition seule a mûri.

IX

Avant la guerre, dans une suite retentissante d'articles, M. Marcel Sembat avait soulevé ces graves sujets. Vous n'avez assurément oublié ni la thèse, ni les arguments de notre redoutable collègue. Pour rétablir l'équilibre gouvernemental, il fallait avant tout, selon lui « fermer la chasse aux

portefeuilles », ou tout au moins, pour diminuer le nombre des tireurs, raréfier le gibier. Il distinguait donc entre les ministères purement politiques et les ministères administratifs. Abandonnant les premiers, par nécessité, à des hommes politiques, il réservait les seconds — le plus grand nombre — à des administrateurs, lesquels se trouveraient ainsi soustraits, sinon à la responsabilité, du moins à l'instabilité ministérielle. Il espérait par ce moyen, assainir, moraliser la vie politique, en même temps que porter remède aux vices patents de notre administration : la discontinuité, l'interruption et le recommencement perpétuels.

Je tiens toujours, en thèse générale, pour les ministères parlementaires, et comme les raisons que j'en ai fournies me semblent valables, je ne pourrais que les répéter point par point. Fermer la chasse aux portefeuilles serait évidemment une opération salutaire, mais je crois qu'il s'agit surtout de décourager les chasseurs, et la fermeté des chefs de gouvernement peut y suffire. Nous aurons moins d'aspirants ministres à mesure qu'on se sera convaincu, par une expérience réitérée, que la seule considération des aptitudes dicte les choix ministériels. D'autre part, la distinction entre départements politiques et départements administratifs serait malaisée à réaliser, et je ne m'en chargerais pas pour mon compte. Le plus politique des ministères, l'Intérieur, est en même temps le plus administratif puisqu'il est le centre d'où toute la vie départementale et communale devrait recevoir l'impulsion. Dans quelque ministère que ce soit, l'administration, dès qu'elle dépasse la routine quotidienne et le règlement des affaires indispensables, suppose une orientation, l'inflexion des institutions et des hommes dans une vue déterminée, c'est-à-dire une direction politique. Le politique et l'administratif se confondent ainsi partout, puisque gouverner c'est, en dernière analyse, administrer dans le sens d'une politique. J'ai quelque expérience de nos hauts fonctionnaires, et je ne me fierais pas à eux pour imprimer cette direction. La besogne de tous les jours leur suffit, et ils n'en cherchent pas d'autre ; leur caractère fondamental est la peur de toute entreprise hasardeuse, l'horreur des difficultés et des « histoires », l'effroi de se compromettre. N'attendons pas d'eux

l'activité, l'intrépidité réformatrice... Cependant, il demeure exact que la rapidité des changements ministériels a troublé ou même paralysé nos administrations. Il est exact que dans l'état présent de nos mœurs publiques, on ne voit guère le moyen de pousser à son terme une œuvre de longue haleine, une législation organique, un grand plan de réformes ou de travaux. Ici encore, la solution, théoriquement satisfaisante, ne serait fournie que par l'organisation des partis, dont dépend la stabilité ministérielle ; mais ici encore, à défaut du remède spécifique, quelques règles modestement pratiques peuvent servir de palliatif...

J'ai déjà parlé de « scènes de comédie ». Comment qualifier maintenant ces amers tableaux que sont le départ d'un ministre et l'installation d'un ministre neuf ! Les crises ministérielles éclatent presque toujours à l'improviste, en ce sens qu'on en prévoit à peu près l'époque, mais qu'on se méprend généralement sur l'occasion et l'instant exacts. Le ministre est donc surpris par la crise, et, le premier moment de stupeur passé, pendant le temps que peut lui laisser la surveillance de ses intérêts dans les négociations qui s'ouvrent, il prépare fébrilement son départ. Qu'est-ce que cela signifie, préparer son départ? Un public naïf s'imagine apparemment qu'en même temps qu'il expédie de son mieux « les affaires courantes » le ministre démissionnaire emploiera ce bref interrègne à dresser un bilan, un inventaire, quelque chose comme un compte rendu de gestion, qu'il confectionnera de sa main, sur les grandes affaires en cours ou en formation, le dossier confidentiel où son successeur trouverait réunis les éléments d'une information rapide. Quelle illusion ! Préparer son départ veut dire simplement : déménager au plus vite. Les gens de M. Loyal, si habiles à vider jusqu'au moindre ustensile d'une maison, seraient, en cet instant, les collaborateurs les plus heureusement accueillis. La question n'est pas de rassembler dans son esprit et dans sa main, avant de les passer demain à un autre homme, les faits, les filières, les notions conductrices. La question est de débarrasser les locaux du ministère et du Cabinet, de déblayer les dossiers et les notes, de livrer les tables vierges, les tiroirs vides, les cartonniers nets et le papier blanc. Après quoi, on « transmettra les services » à son suc-

cesseur, ce qui consiste à lui présenter en quelques mots les directeurs et à tenir avec lui un quart d'heure de conversation privée, où l'on devra donner les marques du détachement le plus parfait des choses de ce monde et d'une élégance d'esprit supérieure à tous les événements. Pas un mot des affaires courantes, pas un effort d'initiation, pas une instruction verbale, si ce n'est parfois pour recommander un protégé qu'on laisse dans la maison.

Quand un chapelier du boulevard vend son fonds de commerce, le contrat stipule que, durant le nombre de jours ou de semaines nécessaires, le vendeur mettra l'acheteur « au courant » c'est-à-dire qu'il lui enseignera les marchés et les cours, les gains et les risques, qu'il lui montrera au jour le jour comment on se fournit et comment on débite. Mais toutes les traditions s'opposent à ce qu'un ministre soit « mis au courant » par celui qui l'a précédé dans la boutique. Il faut qu'il trouve la maison nette, la maison morte, qu'il ignore tout des affaires engagées, des solutions envisagées, des engagements pris ; il faut que son étude, son école se fasse à mesure de ses découvertes et de ses surprises ; il faut que, pour chaque difficulté qui apparaît, il soit obligé de marquer son ignorance et sa stupeur, puis de remonter laborieusement aux antécédents et aux causes. J'ai vu cela pourtant, mon ami, je l'ai vu en pleine guerre. L'homme à qui l'on pose ainsi dans les mains, avec quelques phrases de politesse, tout un grand service en marche, devra répondre, à peine assis, à quelque dépêche urgente, prendre quelque mesure capitale. N'est-il pas effroyable de penser que pendant des jours et des jours, tant que le lent apprentissage n'aura pas été conduit à son terme, les plus graves affaires peuvent se trouver interrompues, ou que des décisions urgentes, celles qu'il est interdit de remettre, incomberont à un homme qui en ignore tous les éléments? S'il a peu de défense personnelle, comment ne serait-il pas livré d'avance à ses chefs de service par ce premier embarras? S'il a quelque indépendance d'esprit, ou simplement quelque présomption, comment ne s'abandonnerait-il pas à l'illusion naturelle qu'il entre neuf dans une maison neuve, où tout est à reprendre sur nouveaux frais?

Que faut-il pour changer cet absurde état? Reviser un article

de la civilité parlementaire. Imposer l'usage d'une première vie commune entre le ministre qui vient et le ministre qui s'en va. Quelques grandes conversations, corroborées par de brèves notes, peuvent suffire pour communiquer les préoccupations et les plans, pour motiver les mesures générales qu'on a prises ou préparées, pour signaler les difficultés particulières. Mais il faut encore expliquer dans son détail la mécanique intérieure de la maison, l'organisation du travail, livrer au besoin son opinion sur les personnes. Il faut surtout, — si l'on veut que cette transmission de pouvoirs s'opère sans dégâts pour la chose publique, — au fur et à mesure du coup de téléphone qui tinte, de la dépêche qu'on apporte, du dossier que l'on descend, faire toucher du doigt comment telle ou telle affaire se manifeste, d'où elle est née, à quoi elle se lie, dans quel esprit elle a été engagée. Si douloureux qu'on le suppose à de délicates sensibilités, je juge indispensable ce premier départ de collaboration bi-ministérielle. Ou je suis bien mauvais psychologue, ou il y a chance qu'on s'assure un héritier dans l'homme qu'on aura ainsi traité en confident. Son préjugé, tout au moins, sera de poursuivre la gestion dans la ligne qui lui aura été tracée et non pas de reprendre un sillon frais à côté du sillon abandonné.

Il faut faire davantage, car ce mode de tradition orale ne suffit qu'aux commencements. Il faut organiser, dans chaque ministère, l'organe de permanence et de continuité qui n'existe pas. S'en remettre aux directions et à leurs archives, c'est à peu près comme si l'acheteur du fonds de commerce ne possédait, pour éclairer sa conduite, que la comptabilité de son vendeur. Il saurait évidemment ce qu'il doit, ce qu'on lui doit, et combien on vendait par an de chapeaux de paille; il ignorerait le circuit vrai, le mouvement réel des affaires. Les directions fourniront, l'un après l'autre, les renseignements positifs qu'on leur demande ; elles ne communiqueront pas, parce qu'elles ne les détiennent pas, l'esprit, l'intention, tout ce qui faisait la politique. Ou bien si, par fortune, elles avaient leur politique à elles, qui n'était pas celle du ministre, c'est celle-là qu'elles sortiront et qu'elles essaieront d'imposer. La plupart des ministères contiennent bien, indépendamment du Cabinet personnel que chaque ministre apporte et remporte

avec lui, un bureau permanent du Cabinet, mais ce bureau n'est qu'un organe d'enregistrement et de protocole, excellent pour fournir une date, parfait pour enseigner qu'on adresse « l'assurance de sa considération » à un collègue, « les assurances » au président du Sénat, — inapte à toute autre besogne. Le secrétariat général, qu'on a préconisé, qu'on a pratiqué, qui se pratique couramment en Angleterre, offre l'inconvénient d'installer, à côté de ministres éphémères, un chef permanent de l'administration, qui usurpera toute autorité sur les ministres faibles et se trouvera en conflit presque infaillible avec les ministres forts. Je préférerais un secrétariat tout court, construit sur le même modèle que les services centraux de la présidence, tenant le même rôle vis-à-vis des directions que ces services vis-à-vis des ministères, composé tout à la fois, comme eux, de membres temporaires et de membres permanents, puisque sa fonction serait tout à la fois d'assister un ministre dans sa gestion propre et d'assurer la continuité du travail ministériel. Il serait tout naturellement dirigé par le chef du Cabinet du ministre ; ses autres collaborateurs personnels y prendraient place, mais le cadre stable en serait formé par quelques fonctionnaires d'élite, empruntés aux diverses directions, de rang moyen pour ne pas donner d'ombrage aux directeurs. Ce secrétariat procéderait à l'ouverture et au dépouillement méthodique du courrier quotidien, pour en faire rapport immédiat au ministre, car l'aspect vrai d'une situation est fourni par le courrier qui arrive le matin, non par la signature qu'on descend le soir. Il faut saisir les affaires dès qu'elles se forment, alors que nos ministres n'en sont instruits, le plus souvent, qu'au moment où elles se résolvent. Le courrier quotidien est le seul bulletin météorologique qui comporte quelque exactitude ; aucun chef privé d'entreprise ne l'ignore, et Frédéric II, si je me souviens bien, professait que la lecture personnelle du courrier, puis la réponse immédiate, sont les premiers secrets du gouvernement. Pour les cas importants et urgents, le secrétariat soumettrait d'emblée au ministre une note indicative qui serait transmise à la direction compétente avec les pièces, et qui signalerait une difficulté, suggérerait un rapprochement, fournirait une instruction. Tous les

dossiers transmis à la signature passeraient entre les mains du secrétariat, non pour enregistrement, mais pour étude, étude analytique plutôt que critique, bien entendu, et destinée à pénétrer des raisons et des rapports plutôt qu'à soulever des objections. Au secrétariat appartiendraient encore le rappel en cas de retard des bureaux, la surveillance de l'exécution. Servant ainsi de lien entre le travail des bureaux et les directions du ministre, il serait également instruit de l'un et des autres. Il détiendrait l'esprit de la politique en même temps qu'il connaîtrait par le menu la marche de l'administration. Si quelque chose, dans notre régime, peut assurer la continuité du travail, c'est la transmission, par chaque ministre à son successeur, de ce dépôt d'archives spirituelles.

Je ne veux pas entrer dans un détail plus minutieux. J'ajouterai simplement que ce que j'ai dit de la présidence peut s'appliquer, avec les transpositions nécessaires, à chaque ministère particulier. Le ministère est le microcosme du Cabinet. De même que j'ai conçu le secrétariat sur le modèle des services centraux, je conçois le travail du ministre avec ses directeurs comme celui du président avec ses collègues, et je suis l'adversaire des conseils de directeurs comme des Conseils de ministres. Ce fut une belle découverte autrefois que les « conseils d'administration » des ministères, mais ils produisent à peu près la même besogne utile que les conseils d'administration des sociétés, c'est-à-dire rien. Bavardage, temps perdu, voilà tout le bilan. La liaison entre les différents services doit appartenir au secrétariat et au ministre lui-même. Le travail réglé de chaque directeur avec le ministre doit être un travail en tête à tête, avec le chef de Cabinet comme témoin et auditeur unique. Dans ces colloques, aussi rapprochés que le permet le mode d'existence d'un ministre, il est essentiel que toute affaire soit débattue aussi près que possible de son origine. J'avancerai même que l'effort constant doit être d'en anticiper la naissance, car le travail de prévision importe plus encore au gouvernement d'un pays que le travail de solution. Quand une occasion déterminée rend cette conférence nécessaire, qu'on réunisse plusieurs directeurs, pour cette fois et pour cet objet, comme le président pourra réunir plusieurs ministres. Mais, en colloque ou en conférence, que

jamais on n'acquiesce, on ne décide sans avoir réservé à son secrétariat le temps d'un rapide contrôle de liaison, sans s'être réservé à soi-même le temps de la réflexion personnelle. Il faut tout faire promptement, rien au pied levé, rien au dépourvu. Le ministre n'a pas à choisir ses directeurs comme le président ses ministres, mais qu'il n'hésite jamais à les changer dès qu'apparaîtra un dissentiment d'idées, ou même une divergence tenace de caractère. Voilà mes humbles recettes. Si l'on me poussait un peu, j'entrerais ici dans l'hygiène ministérielle, dans la façon de défendre son temps, de limiter ses heures de réception, qu'il faut avoir quotidiennes mais brèves et strictement bornées. Ces détails semblent insignifiants, et pourtant nous savons bien quelle est leur importance, puisque nous l'avons éprouvée à nos dépens... Un homme politique a, comme un autre, le droit de réfléchir sur son expérience, ou même sur ses erreurs, d'essayer d'en faire profiter ses successeurs, ou même ses rivaux. C'est ce que je tente pour ma part. J'extrais de mes souvenirs les plus proches quelques règles d'organisation et de conduite, et je les livre à qui voudra en tirer profit. Est-ce qu'elles ne sont pas simples? Est-ce qu'elles ne vous semblent pas évidentes? Il suffit, pour les appliquer, de se résoudre une bonne fois ; il suffit — comme toujours — de vouloir.

***

IMPRESSIONS DE FRANCE

(1916-1917)

Il était plus de onze heures, et le bateau, depuis quelque temps, était arrêté, lorsque, montant sur le pont, nous découvrîmes qu'il avançait lentement dans la rade, vers les maisons du Havre. L'approche d'une cité par mer, de nuit, semble participer de l'irréel. Je me souviens avoir eu deux fois, auparavant, la même sensation : c'était en arrivant à San Francisco en bateau à vapeur, et une autre fois, en approchant à la rame, bas sur l'eau, d'Abingdon, sur la Tamise, près d'Oxford.

Le Havre dormait, silencieux et beau, un peu mystérieux, jusqu'à des hauteurs en arrière, avec une multitude de lumières qui ne semblaient servir à personne. Il faisait froid, mais l'air était d'une autre qualité, moins pesant, plus sec que celui que nous venions de quitter, et l'on se sentait le cœur léger, avec une petite exaltation. Dans le clair de lune, les maisons amoncelées, volets fermés, se nuançaient comme les fleurs, la nuit, d'une teinte pâle, subtile, nacrée. Nous passâmes lentement le long du quai, d'où nous venaient les premières voix françaises ; nous aperçûmes les premiers visages français, et nous redescendîmes finir la nuit dans nos cabines.

Au bureau militaire, à la gare, avec quelle cordiale politesse ils échangèrent nos laissez-passer d'hôpital contre les papiers

nécessaires ! Mais cela prit, à deux fonctionnaires, dix bonnes minutes de laborieuses écritures. Et l'on se demandait : la victoire n'est-elle pas plus difficile avec tant de formalités? Il en est ainsi par toute la France. Trop de formalités, trop de gens pour les remplir ; comme si la France, pour garder sa confiance en elle-même, avait besoin de tout enregistrer en infinies pattes de mouches que personne ne reverra jamais. C'est dommage !

Notre unique compagnon de voyage n'était pas un militaire ; pourtant on percevait en lui je ne sais quelle relation étroite avec la guerre, qui semble le propre de tout Français. Nous courions dans une vaste campagne en jachère, sous le ciel de novembre ; on voyait des maisons blotties sous les grands arbres des cours normandes. Peu de monde dans les champs.

Paris est Paris, le fut et le sera toujours ! Paris n'est pas la France. Si les Allemands avaient pris Paris, ils auraient possédé le cœur matériel, le centre du système circulatoire ; mais l'âme de la France, leurs mains pesantes ne l'auraient pas étreinte. Ce n'est pas là, d'ailleurs, qu'elle a jamais résidé. Paris est dur et pressé — non pas la France. Paris aime le plaisir, la France aime la vie. Paris est un brillant étranger dans son propre pays. Et cependant, le type accompli du Français y abonde, et bien des parcelles de pure vie française y sont cultivées.

A la gare de Lyon, des *poilus* prennent le train pour le Midi. C'est là qu'ils nous apparaissent d'abord, dans leur fatigue glorieuse. Ils semblent vraiment las, poudreux et robustes. Chaque visage a du caractère ; on n'y voit pas cette expression vide de l'homme qui laisse à autrui le soin de penser pour lui. Leur rire n'est ni vulgaire ni épais. Auprès d'eux, le visage anglais semble inexpressif, le physique anglais anguleux et... correct. Ils sont chargés de fardeaux bizarres : des pains et des bouteilles gonflent leurs poches ; leur bleu gris est plus joli que notre kaki, leurs casques ronds sont seyants. Nos *Tommies* nous semblent, à nous-mêmes, fabriqués au moule ; au contraire, dans cette multitude, il n'est peut-être pas deux hommes qui soient vêtus tout à fait de la même façon. Le soldat français adore les extrêmes ; il peut aller à la mort en gants blancs, en tenue de dandy ; il peut tirer honneur

d'une barbe hirsute et d'habits rapiécés. L'un de ceux-ci étudie l'affiche des trains. Son visage fatigué est charmant, et porte une expression que je ne saurais décrire. Comme il semble insouciant de tout ce qui l'entoure ! Un Gallois ou un Highlander pourrait avoir ce regard-là ; pas un Anglais.

Il y a quatre officiers français dans notre wagon ; ils ne nous parlent pas et ne se disent rien ; ils dorment assis, appuyés au dossier, remuant à peine durant toute la nuit ; l'un d'eux ronfle légèrement, mais c'est avec une sorte de politesse. Nous les quittons à l'aube, et descendons à Valence, sur le venteux débarcadère.

Aux jours d'avant-guerre, c'est là que commençait le romanesque du voyage. Valence : nom charmant, et qui annonce la porte du Midi. Peu après, l'on s'éveillait, et l'on soulevait le coin du rideau pour regarder le pays aux premiers rayons obliques du soleil : un étrange pays de plaine, avec de lointaines collines jaunâtres ; des touffes roses d'amandiers, où passaient des frissons de vent aride. Mais ce matin-là Valence était sombre : c'était novembre, et la pluie tombait. Sur les bancs d'une salle d'attente, trois soldats français essayaient de dormir ; un autre assis, éveillé, laissait voir un plaisir timide à partager nos journaux et nos gâteaux.

Et de nouveau, en route dans le matin humide, vers le Dauphiné, par la petite ligne locale. Des officiers, encore, dans notre wagon : ils sont deux, et un civil, qui parlent, à voix basse, de la guerre, ou, plus haut, de logements à Valence. L'un d'eux est un commandant ; il a une belle figure âgée et paternelle, plus large que ne l'est en général le visage anglais, exprimant plus d'amour de la vie, et, peut-être, une idée un peu plus cynique de la vie. La couleur des joues, des yeux, des cheveux est plus riche. Lorsqu'ils s'entretiennent de la guerre, le timbre de leur voix se fait grave et secret. « *Les Anglais ne lâcheront pas* », sont les seuls mots qui me parviennent distinctement. Un officier, plus jeune, demande : « Et comment pourriez-vous punir? » Je n'entends pas la réponse du commandant, mais au rapide éclair de l'œil, je la devine, humaine et sagace.

Le train file et tourne au long d'une rivière aux allures de torrent, sous la pluie et le vent, entre les contreforts alpestres

et puis les jeunes montagnes. Les principaux arbres sont de grands peupliers d'Italie dénudés. Et la petite ville apparaît, ramassée sur un éperon abrupt, et couronnée de deux simples tours. Une seule couleur : le gris brunâtre.

Nous sommes arrivés. Un jeune soldat, grand, vigoureux, tout en dents blanches et sourires, jette nos bagages sur une auto. L'auto nous jette, sous le vent pluvieux, dans la petite ville, puis de l'autre côté d'une rivière — enfin dans une longue avenue de pins. Et nous voici à notre hôpital.

Autour de la longue table, à l'heure du dîner, quelle variété de types parmi les hommes ! Et cependant, par un trait ils se ressemblent : une espèce de sensibilité et de vivacité commune à tous. Quelques-uns sont un peu méfiants devant ces nouveaux arrivés, mais ce sentiment reste tout individuel ; ce n'est pas la méfiance de caste, ni cette espèce de défensive sans expression que nous cultivons en Angleterre. Il y a je ne sais quoi, chez le soldat français — le Parisien à part — qui rappelle un peu l'enfant : un enfant qui en sait plus long que vous, peut-être, qui a vécu plusieurs existences antérieures à celle-ci ; un enfant très averti, qui va au-devant de votre humeur, et vous montre son bobo juste au moment où vous avez envie de l'examiner. Il n'a rien de ce pervers esprit que nous encourageons, nous autres Anglais, et qui nous fait rechigner à reconnaître nos propres maux. Il est peut-être un peu porté à les dorloter, ses maux, et il les traite avec un singulier mélange de gaieté stoïque et de sombre complaisance. Et c'est là, chez lui, un trait général. Il sent les choses tellement plus vite que nous ! Il est tellement plus impressionnable ! Le type physique est bien plus varié que dans notre pays. Voici un Savoyard de haute taille, estropié de la main. C'est un soldat de cavalerie : vigoureux, moustache blonde et retroussée, des yeux gris, une espèce de sage confiance en soi. Vingt-six ans : on lui en donnerait quarante. Voici un vrai Latin qu'une explosion, à Verdun, a enterré pendant dix heures ; la figure avenante, les cheveux noirs, la tête ronde et de la couleur aux joues ; c'est un critique de toutes choses et qui a de l'ironie, un moqueur, un bel homme robuste, au cerveau lucide, — et qui plaît aux femmes. Voici deux paysans du pays de Toulouse, atteints, tous les deux, de forte sciatique ;

ils ont le regard plus lent, une expression triste, avec un peu du singe dans les yeux ; on dirait qu'ils cherchent à comprendre la raison de leurs souffrances. Voici un Français de pure roche : un territorial de Roanne, perclus de rhumatismes, vif et gai, et qui souffre ; susceptible et affectueux ; de taille plutôt petite, basané, les yeux bruns, le poil presque doré, la bouche et les traits bien coupés, les yeux pleins d'âme, et qui regardent un peu en l'air ; quarante-huit ans, le plus vieux de tous : les autres l'appellent *grand-père*. Et voici un imprimeur de Lyon, qui souffre de commotion nerveuse : complexion moyenne, visage rondelet et net, beaucoup d'humanité et des principes, beaucoup de tendresse familiale. Et si courtois, avec un regard qui fait un peu penser à celui d'un chien fidèle. Et cet autre encore, atteint de la même façon, et dont les yeux sont brun vert, né dans les « régions envahies », méfiant pour de bon, celui-là, mais avec un cœur qui se laisse découvrir, une physionomie précise et méditative, une agilité de chat, un homme nerveux, et qui veut ce qu'il veut. Mais comment dire leur infinie variété? S'il est des qualités qui leur soient communes, c'est d'abord leur impressionnabilité, et puis leur chaleur de cœur. Des Anglais réunis en grand nombre laissent une autre impression. Par-dessous la politesse et l'allure civilisée du Français, j'imaginais jadis qu'on peut trouver un peu du tigre. Peut-être, en un certain sens ; mais là n'est pas le trait fondamental de son caractère — loin de là ! Plus profond encore que le tigre, on découvre un homme civilisé depuis des siècles, et on peut le découvrir en tous. La politesse des Français n'est pas une qualité de surface ; elle traduit une perception rapide de l'humeur et des sentiments d'autrui ; c'est le raffinement naturel d'un cœur sensible ; c'est l'aboutissant d'une culture si ancienne qu'elle fait à travers toutes leurs différences l'unité de tous ces types et de toutes ces races — le Savoyard et le Méridional, le Latin du centre, l'homme du Nord, le Breton, le Gascon, le Basque, l'Auvergnat, le Normand même dans une certaine mesure, et le Parisien — qu'elle les réunit tous en une intime et chaude parenté. On dirait qu'ils ont passé des siècles ensemble, assis sous un mur à se chauffer au soleil, à se pénétrer de ses rayons comme je l'ai vu si souvent faire aux vieux de la petite cité.

Le soleil de France les a rendus tous pareils ; un soleil léger et heureux, un soleil méridional, et qui ne l'est pas trop.

Et les femmes de France ! Si les hommes sont unis dans cette mystérieuse parenté, combien plus encore les femmes ! Qu'y a-t-il donc dans la femme française qui en fait un être si à part? C'est dans un roman d'Anatole France qu'une fille dit à sa mère : « *Tu es pour les bijoux, moi je suis pour les dessous.* » En matière spirituelle, la Française est toujours pour les « dessous ». Il y a en elle je ne sais quelles ressources traditionnelles, héritées, d'intelligence délicate. Où que vous alliez, en France, à la ville ou à la campagne, quelque catégorie sociale que vous fréquentiez, vous trouverez cette qualité de la femme. La Française ne saurait rien gâter ni gaspiller ; de toute chose, elle sait tirer le meilleur parti et le faire valoir. Si l'on me demandait une figure vivante de la vertu que nous appelons dignité, je dirais : « Regardez la femme française. » Sans doute, c'est une forme spéciale de cette vertu, et qui s'applique surtout aux choses de ce monde ; et peut-être peut-on dire qu'elle est moins nette et claire qu'autrefois.

Nous avons plusieurs de ces femmes à l'hôpital : il y a les domestiques qui nous tiennent, ainsi que la maison, en bon état. Il y a ce cher cordon bleu que nous n'aimons pas seulement pour ses rôtis. Comme elle est fière de son fils soldat, professeur avant la guerre, aujourd'hui sergent ! C'est une propriétaire : elle possède deux maisons dans la petite ville. Patiente, bonne, intraitable sur le chapitre de ses mets qui contiennent les jus essentiels et les saveurs caractéristiques des plats réellement français, sa petite face ridée et jaune exprimant beaucoup de mansuétude et de sang-froid, elle est toujours d'une politesse tranquille et grave, mais répond délicieusement à toute plaisanterie, et distribue avec sagacité son affection à qui sait s'en rendre digne. Une perle, et qui entend faire quelque chose « pour la France ». Et nous avons aussi madame Jeanne Camille, mère de deux filles et d'un fils trop jeune pour être soldat. C'est sa fille aînée qui voulait venir balayer et frotter les parquets à l'ambulance, mais on a dit non, parce qu'elle est trop jolie ! Alors la mère est venue : une femme qui aurait très bien pu se dispenser de venir —

elle a près de cinquante ans, — mais robuste comme le sont les Françaises, d'un beau sang rouge, haute en couleur, les cheveux encore noirs et de beaux traits bien réguliers. Quelle travailleuse ! Et qui sait parler et trouver un bon mot lorsqu'elle est de loisir. Et Claire, une « languissante », comme elle s'amuse à dire, mais qui donc s'en douterait? Dix-huit ans, l'ampleur d'une femme de quarante, mais elle commence tout juste à diminuer. Avec cela, le maintien auquel la jeune fille française se dresse de si bonne heure, et les jolis yeux d'une nymphe du Midi, des yeux limpides, bruns, intelligents, un peu sauvages comme ceux d'une créature des bois. Si peu consciente de soi, si différente de la jeune fille anglaise au même âge ! Amie de sa besogne et du jeu, avec ce qu'on appelle « du jugement », et un cœur vraiment chaud. Une vraie femme de France.

Et voici la fermière qui apporte le lait de la ferme voisine; une splendide créature, aux yeux gris ; elle fait l'ouvrage de son mari qui est au front ; elle a une fillette et un garçonnet, plus ronds, plus roses que tout ce qu'on peut voir, et un petit beau-frère borgne, qui boit. Bon Dieu ! comme il boit ! Chaque fois que vous allez en ville, pour les courses de la maison, vous apercevez la voiture à âne de l'hôpital, attelée du gentil baudet gris, devant le café de l'Univers, et vous pouvez en conclure que Charles y est installé. Il débauche nos « poilus », et il n'en faut pas beaucoup pour les débaucher. Le vin est trop abondant en France ! Le soleil qui s'y est concentré, avive, égaye le sang dans les veines de la France. Mais c'est un don des dieux dont on abuse. On peut lire une affiche qui dit — je ne sais avec quelle mesure de vérité — que la boisson a coûté plus cher à la France que la guerre de 70. Sans doute, l'ivresse française n'est pas lourdaude comme celle qui naît de notre mélange de bière et de whisky. Mais elle n'est pas plaisante à voir, et elle gâte un beau pays.

Quel beau pays ! jamais encore je n'avais saisi le charme de sa couleur. Jaune rosé des tuiles en écaille, sur les toits ; gris lavande ou vert terne des volets. Et puis la tranquille dignité, les surfaces simples des maisons, ignorantes des gesticulantes décorations, des lignes qui ne montent que pour redescendre. Et les platanes qui sont partout, avec leurs troncs variés, leur

légèreté dansante ; rien de charmant comme les platanes en hiver, quand leurs brindilles délicates et leurs petites boules brunes tremblent sous le ciel pâle ; et rien de plus vert et de plus beau en été, que leur ombre tachetée de soleil. Chaque terre a son génie qui semble se manifester par une couleur propre, plus visible en hiver. Ce génie, on ne saurait le définir d'un mot, mais, peut-être, pourrait-on dire qu'il se traduit en Espagne par du brun, en Irlande par du vert, en Angleterre par un bleu glauque et crayeux ; en Égypte, par un ton de sable pâle et brillant au soleil. Pour la France, le clair violet de l'améthyste donnerait une idée très imparfaite du ton général ; c'est une sensation singulièrement aiguë et presque spirituelle que l'on éprouve, lorsque l'on entre dans un petit village ou dans une ville française, une sensation analogue à celle que communique un tableau de Francesca. Elle naît de la fumée bleue des feux de bois, des tuiles rosées, des volets gris, des platanes gris brun, des maisons jaunâtres, et par-dessus tout, des formes nettes, pures, et de l'air limpide. Jamais je n'oublierai certaine fin d'après-midi où, pressé, je rentrais, après des courses, dans l'auto de l'hôpital. Le soleil couchant venait de percer les vapeurs, après un jour brumeux, les montagnes s'éclairaient de pourpre et de rose garance, leurs pointes touchées de neige sur le bleu du ciel, un bleu étonnant de glycine, et qui semblait traîner comme une fumée au-dessus de la vallée ; et les grands arbres, peupliers, cyprès, se dressaient comme des clochers.

Comment s'étonner que les Français soient « spirituels », un mot de signification si différente dans leur langue et dans la nôtre, et qui, pris au sens anglais, ne s'appliquerait pas du tout à eux. Les Français, même ceux que l'on peut dire religieux, sont avant tout citoyens de ce monde.

Et c'est pourquoi, dans l'ensemble, ils tirent un meilleur parti de leur vie sociale que nous autres, brumeux insulaires, qui, à force de respect pour les principes d'une morale irréalisée, ne sommes plus qu'à demi vivants. Combien y a-t-il d'Anglais, aujourd'hui, qui croient vraiment à une vie future? Mais leur incrédulité ne les a pas encore décidés à tirer le meilleur parti de l'existence terrestre, ni à conjurer le fantôme de ces croyances mortes. L'air lucide et le soleil clair de France — un

soleil pas trop chaud, pourtant, pour tuer le goût de l'action — ont fait éclore des yeux plus clairs, des cerveaux plus lucides, et mis dans les âmes un peu de cynisme salutaire. Les Français ne méprisent ni ne négligent les moyens voulus par les fins. Ils savent que pour bien vivre, il faut bien manger, que pour bien manger il faut faire de bonne cuisine, et que la bonne cuisine veut qu'on cultive proprement et adroitement sa terre. Que la France soit avertie, pendant qu'il en est temps encore, par notre triste exemple. Qu'elle garde l'amour de la terre, qu'elle ne laisse pas la grande industrie absorber son peuple paysan, ni le vulgaire prestige de la richesse et des villes attirer tous ses hommes en des cercles désenchantés. Nous autres Anglais, nous nous sommes fabriqué à grand tapage, pour nous y enfermer, un paradis de machines, de cheminées, de cinémas et de journaux à un sou. Nous avons troqué notre héritage de santé, de dignité, de beauté, contre de l'or, un or d'ailleurs mal distribué. La France était au bord du même précipice quand la guerre est venue ; avec son vertige de mort, avec son vent qui affole, elle menace de l'y pousser. Que la France résiste de toutes ses forces ! La boisson, l'attirance de la grande ville, voilà ses deux périls. Nulle race qui s'y abandonne vraiment ne saurait demeurer saine et fine. Si nos amis y succombent, ils en pâtiront encore plus que nous ; nous avons la fibre plus grossière et résistante, et nous n'eûmes jamais, d'ailleurs, tant d'élégance à perdre. C'est leur élégance et leur respect d'eux-mêmes qui les a mis au premier rang ; que ces vertus baissent (et elles baisseraient fatalement dans un sordide milieu industriel où l'alcool est la consolation) et l'étoile de ce pays pâlira. La vie des paysans est dure, leurs faces se rident et durcissent avant l'âge ; ce ne sont pas des anges. Étroits et parcimonieux, soupçonneux et buveurs, ils ont leurs racines et leur être dans les réalités de la vie, très près de la nature, et conservent une sorte de dignité simple et de santé qui disparaissent vite dans les grands centres. Qu'on s'occupe de garder les paysans, et le pays saura se garder lui-même.

A causer avec nos poilus, nous découvrions qu'ils ont rarement une bonne parole à dire de leurs députés. Des politiciens français j'ignore tout, mais il paraît qu'ils trouveront

étroits leur souliers après la guerre. Le « poilu » n'a plus aucune foi, si tant est qu'il en ait eu jamais d'autre que sa foi en sa patrie, tellement enracinée, celle-là, qu'il y sacrifie jusqu'à la dernière goutte de son sang si ardent à la vie, en maudissant tout, et en se maudissant lui-même pour sa folie héroïque.

Nous avions à l'hôpital un jeune homme de la Légion étrangère, ancien étudiant de Cambridge, et qui pouvait regarder toutes choses françaises du dehors. Il disait que le *je m'en foutisme* est un trait général de toute l'armée. Le contraire serait étonnant. Des cerveaux ardents, lucides et vifs ne sauraient se résigner à un destin qui, des années durant, fait de l'humanité un jeu de quilles. Heureusement pour la France, l'amour que ses fils ont pour elle ne leur fut jamais imposé ; il a crû dans leur cœur comme l'herbe sauvage dans les champs, avec la liberté de critiquer et de blâmer. Le « poilu » ne se soucie de rien, c'est entendu ; mais il est lui-même une parcelle inconsciente de la France, et de soi-même on se soucie toujours. En Allemagne, un patriotisme artificiellement cultivé par l'État, a fait cette guerre; un tel patriotisme est le germe d'une fièvre qui aboutit au délire des grandeurs et qui aveugle. Un État qui l'inculque par ses maîtres d'école est sur le chemin de la démence : ceux qui voudraient, après la guerre, voir l'Angleterre et la France suivre l'exemple du peuple enrégimenté qui a ouvert ces écluses de sang, et qui enseigne à ses enfants un provincialisme fou sous le faux nom de patriotisme, ceux-là travaillent à la déchéance de leurs patries. Le « je m'en foutisme » est le produit naturel de trois années de guerre, et bien préférable au docile désespoir auquel tant de soldats allemands ont été réduits.

Nous étions à Lyon lorsque les nouvelles de la Révolution russe et de la retraite allemande de Bapaume nous parvinrent. La ville et la gare regorgeaient de soldats. Aucun enthousiasme, nulle agitation d'aucune sorte : rien que l'ordinaire fatigue et l'ordinaire stoïcisme. Et l'on songeait à ce que peut être, en d'autres circonstances, le *poilu*; on se rappelait le dîner de Noël, à l'hôpital, sous les guirlandes vertes et les lanternes chinoises : le bourdonnement, le bavardage, le rire de ces êtres libres et légers, en leurs rouges vestes d'hôpital. Les Français

sont si facilement, si incorrigiblement gais ! Appliquée à un tel peuple, la morne et broyante pression de cette guerre semble plus cruelle, et l'héroïsme avec lequel ils en ont enduré les indicibles souffrances est vraiment sublime. Là-bas, dans notre petite cité perdue — une cité qui fut romaine, où l'on trouve encore des morceaux de murailles et d'arches romaines — chaque famille comptait un père, des frères, des fils parmi les combattants, les tués ou les blessés. Les mères étaient admirables. Dans une boutique de ferblanterie, un vieux couple dont le fils aîné était tombé, et dont l'autre se battait au front, s'efforçait de ne pas parler de la guerre; mais ils finissait toujours par y arriver, chaque fois que nous allions les voir : au bout d'une minute, la mère se mettait à pleurer, et une larme glissait silencieusement sur la joue du père. Alors il montrait la carte et disait : « Mais regardez où ils sont, les Boches. Est-ce qu'on peut en rester là? Impossible! Il faut bien continuer jusqu'à ce qu'on les ait fichus dehors. C'est épouvantable ! Mais qu'y faire? Ah ! notre fils — il promettait tant ! » Et la mère, qui pleurait au milieu des ferblanteries, murmurait à travers ses larmes : « *Il faut que ça finisse, mais la France... Il ne faut pas que la France... Nos chers fils auraient été tués pour rien.* »

Pauvres âmes ! Je revois un autre couple qui habitait, sur la hauteur, une petite ferme, la vieille femme, digne comme une duchesse, — si les duchesses ont une dignité particulière — insistant pour nous faire entrer, asseoir, afin de nous parler plus à loisir de ses fils : l'un tué, l'autre blessé, deux autres encore au front, et le plus jeune qui n'a pas encore l'âge... Et tandis que nous l'écoutions, le père entrait avec le petit. Il n'avait pas tout à fait le même élan que la vieille dame, ni sa sérénité ; il pensait que de nos jours, les hommes ne valent guère mieux que des *bêtes féroces*. Et en vérité, sa philosophie de vieux paysan dépassait celle des empereurs, comme la vie qu'il mène est supérieure à la leur. Pas très loin d'ici est le lieu qui, de toute cette contrée montagneuse, est le mieux fait pour exciter le sens de la beauté et la méditation. Charmant, solitaire et secret, au pied d'une montagne, enfermé dans un cirque, se dresse un vieux monastère, aujourd'hui changé en ferme, et que décore un seul vitrail — une rose délicate comme

une toile d'araignée filée dans la pierre. Là les vieux moines s'étaient réfugiés, loin des luttes de la grande vallée et des incursions des hommes d'armes. On voyait encore les vestiges de leur paisible existence : des viviers, une glèbe qui n'a pas cessé d'être cultivée. S'ils vivaient aujourd'hui, ils seraient à la guerre, combattant ou portant des brancards, comme les prêtres de France, dont onze mille, m'a-t-on dit, — j'espère qu'on s'est trompé — sont morts. Ainsi va le progrès du monde. Et le royaume du ciel arrive...

Nous étions en ville, le soir où la classe 1918 reçut son premier avis de mobilisation. Tristes étaient les visages des mères qui regardaient leurs gars défiler dans les rues, décorés de pompons et chantant pour montrer qu'on les avait trouvés *bons*, et qu'ils étaient prêts à faire de la chair à canon. J'imagine que pas un de ces garçons n'avait au fond du cœur envie de partir ; ils ont vu trop de leurs pareils revenir brisés par la guerre ; il en est trop qu'ils savent qu'ils ne reverront pas. Ils n'en étaient pas moins aussi gais que ces recrues que nous vîmes au printemps de 1913, à Argelès, dans les Pyrénées, et qui chantaient, criaient en bandes, le jour de leur enrôlement.

Nous avions d'autres raisons pour nous rappeler, nous et toute la petite ville, la ligne de sang qui traverse la carte de France. A l'hôpital, se trouvaient des hommes des régions envahies, sans nouvelles de leurs femmes et de leurs familles que mure un rideau d'acier. De temps en temps, quelques nouvelles leur parvenaient, et l'anxiété pesait un peu moins lourde sur leurs cœurs ; pendant un jour ou deux, on les voyait sourire. Nous en avions un, paralysé des jambes, qui faisait du macramé et jouait aux échecs toute la journée. Femme, père, mère, sœurs, il n'avait pas un parent au monde qui ne fût aux mains des Allemands. Impossible de rencontrer une nature plus brave. Si touchant par la vivacité de sa reconnaissance, par sa sérénité ! Mais les yeux étaient les plus tristes que j'eusse jamais vus.

Il y avait dans la ville une petite réfugiée que nous ne pouvions nous empêcher d'aller regarder chaque fois que nous passions devant la boutique des gens qui l'ont recueillie. Une petite fille de huit ans, avec le plus charmant visage de pâleur grave,

éclairé par de jolis yeux gris. Elle était assise et jouait à la poupée tout en observant les clients. Au moins, cette petite exilée était aimée et heureuse, mais elle devait croire que nous viendrions l'emporter un jour ; nous la regardions avec de tels yeux ! Elle avait en elle la qualité qui fait que certains visages fascinent comme les plus belles œuvres de l'art.

Au milieu de tant de deuils poignants, de souffrances prolongées, il serait singulier que le tempérament français, habituellement si gai et si critique, ne se révoltât point, et ne tournât pas, soit à l'apathie, soit au parti de censure amère. Le miracle c'est qu'ils continuent, continuent toujours et malgré tout, de tenir. Vite découragés, rebondissant vite, ils grognent et grogneront encore, mais leurs cœurs sont toujours bien plus hauts que leurs paroles ; leur amour de leur pays, qui se confond en eux avec l'amour du moi — et c'est la plus profonde de toutes les sortes de patriotisme — est bien trop absolu. Leurs deux vertus ou leurs deux vices (comme il vous plaira), la faculté critique et la vanité, que vous pouvez appeler amour-propre, sont perpétuellement aux prises. Ils réunissent deux traits contraires : ils ne sont pas du tout fiers d'eux-mêmes, et ils sont très fiers. Leurs cerveaux et leurs langues détruisent tout ce qui est français, y compris eux-mêmes, cependant que leurs cœurs et leurs actes exaltent les mêmes choses. Aux yeux de l'Anglais, si réservé et toujours sur la défensive, ils semblent se livrer continuellement ; mais celui qui comprend ne voit là qu'un aspect de ce jeu perpétuel de contrastes qui forme le caractère français et fait son curieux et frémissant équilibre. « Une vie intense », c'est le mot qu'on se répète toujours en regardant la France. Une vie qui oscille dans sa vitesse entre le sentiment et la raison, par une sorte de battement électrique et continu. C'est, je crois, ce changement rapide et perpétuel qui fait leur prise sur la réalité présente ; jamais ils ne se perdent dans les nuages de la théorie et du rêve ; la tête chez eux n'a pas le temps de se lancer avant que le cœur n'entre en jeu ; ni le cœur de s'abandonner avant que la tête lui crie : « Arrête ! » Ils saisissent les deux mondes, mais en passant si vite de l'un à l'autre qu'ils ne se livrent entièrement à aucun d'eux. Considérez combien sagace et comparativement chaude est en France

cette chose généralement froide : la religion. Je me rappelle si bien le vieux curé de notre petite ville, quand il venait déjeuner ; l'intérêt qu'il montrait à la cuisine, aux affaires pratiques de notre vie ; le plaisir qu'il prenait à savourer son café et sa cigarette. Et puis quelque chose semblait, tout d'un coup, le reprendre, et l'on croyait entendre l'exclamation de son cœur : « O mes enfants, me voilà en train de gaspiller mon temps ; il faut que je coure à vous ! » Il faisait ses adieux, je l'apercevais dans la cour, parlant à l'un ou l'autre de nos poilus, et non de son âme, mais de son corps, en lui mettant doucement sa main sur l'épaule, et en l'appelant : « *Mon cher fils !* » Cher vieil homme ! Ici, la religion elle-même ne prétend qu'à ce qu'elle peut : aide et consolation à ceux qui ne savent plus où ils en sont, à tous ceux qui souffrent. Elle y met ses formes, dont elle semble presque sourire.

Le secret de la culture française réside en cet équilibre frémissant. De cette vive union de l'esprit et du cœur, de la réflexion et du bon sens, émanent toutes les formes si clairement conçues de la vie française ; formes reconnues comme telles, mais dont on sait la pratique raison d'être. L'expression disciplinée est le fait d'une action et d'une réaction. Et c'est l'essence de la culture, parce qu'elle seule est claire dans un monde que produit l'innombrable jeu des lois et des forces complémentaires ou qui s'opposent. La culture française est très proche du vrai fond des choses parce qu'il y a en elle je ne sais quoi de vif et de naturellement sain qui l'empêche de jamais s'égarer ou qui, si elle s'égare, la ramène tout de suite aux justes directions. Mais elle a les deux défauts de ses qualités. Elle est trop amie des formes, et elle est trop méfiante. Un cynisme profond est un trait de la nature française. Et cela se comprend. Les Français sont justes à mi-chemin du Nord et du Midi ; leur sang est trop mélangé pour l'enthousiasme, et leur civilisation, trop vieille.

Je n'avais jamais vraiment senti combien vieille est la France avant d'aller à Arles. Dans notre train bondé, les « poilus » encombraient les corridors. Un grand colonel, de figure bienveillante, invita l'un d'eux, qui semblait très las, à entrer dans notre wagon. Il se mit à causer d'une voix fatiguée, louant la façon dont les femmes mènent seules le travail

des fermes. « Quand nous avons une permission de quinze jours, disait-il, tout va bien : nous faisons le gros, que les femmes ne peuvent pas faire, et la terre est remise en état. Elle a besoin de cette quinzaine, de temps à autre, mon colonel. Il y a du travail, dans les fermes, dont les femmes ne sont pas capables. » Et le colonel faisait *oui*, d'un geste convaincu de sa maigre tête.

Nous descendîmes dans la nuit noire parmi des formes et des voix méridionales ; le petit omnibus de l'hôtel s'enfonça tout de suite dans un labyrinthe d'antiques ruelles étroites et hautes, presque italiennes. Le lendemain, c'était un beau dimanche de soleil, avec un ciel du bleu le plus limpide. Dans le square, devant notre hôtel, une simple foule se pressait autour de la statue de Mistral, bavardant ou écoutant une fille qui chantait d'exaspérantes romances ; cette foule semblait vieille comme les foules d'Italie ou d'Espagne, de cette vieillesse qu'ont toutes les choses dans le Midi. Nous allâmes aux Arènes. Dans la vie d'Arles, cette admirable architecture romaine, çà et là démantelée, çà et là reconstruite par les mains sarrasines, n'est, paraît-il, qu'un développement récent. Des siècles, dit-on, avant l'arrivée des Romains, Arles était prospère et civilisée. Qu'avions-nous à montrer avant l'arrivée des Romains, nous autres insulaires? Et la Prusse barbare, de quoi pouvait-elle se vanter? Pas même de l'arrivée future des Romains. L'antique passé du Midi compte pour beaucoup dans la France moderne, et ce qui en survit corrige le sang neuf et grossier qui s'est infusé dans le pays depuis quinze cents ans. Comme le vin d'une vigne trop neuve s'améliore quand on le mêle à des crus plus anciens, le sang des races qui firent la France s'est enrichie et adoucie par le mélange. A la crête de cette grande architecture, au milieu de cette cité plus ancienne que Rome elle-même, on découvrait avec un sentiment étrange et quasi cosmique, la continuité de la vie humaine et la futilité de nos desseins. La provinciale vanité des États modernes paraissait pitoyable, aperçue dans cet air lucide, du haut de ces pierres, qui témoignent de tant de siècles.

Cette guerre nous a tous trouvés au bord d'un abîme. Lorsqu'elle sera finie, allons-nous galoper par-dessus le bord, ou bien reculerons-nous, et prendrons-nous le temps de chercher

une voie meilleure? Nous courions tous vers le même enfer d'expansion matérielle et de vulgarité, de gain sordide et immédiat, de sensations toujours changeantes. Peuples du Nord et du Midi, chacun à notre façon, nous nous précipitions à grand tapage dans la barbarie. Trouverons-nous une route qui nous ramène à un air plus pur et dans un monde où le respect de soi-même, et non l'idée du profit, mènera les hommes, où de nouveau leurs mains façonneront des choses rares et durables?

D'Arles nous descendîmes à Marseille pour voir ce que devenait en temps de guerre la ville la plus cosmopolite du monde. Quel étonnant spectacle de vie pullulante ! Si la France a sujet de sentir plus que tout autre grand pays le poids de la guerre, sûrement Marseille le sent moins que toute autre grande cité : elle continue de fleurir dans une vraie débauche de mouvement et de couleur. Ici l'on trouve toutes les tribus de la terre, celles de l'Europe centrale à part : Français, Serbes, Espagnols, Algériens, Grecs, Arabes, Kabyles, Russes, Indiens, Italiens, Anglais, Écossais, Juifs, Nubiens s'y coudoient dans les rues encombrées. Les docks, par kilomètres, regorgent de navires. Tout ce que les hommes peuvent manger, abonde. Et tout est gai, tout s'agite dans la lumière éclatante et sèche. C'est là que nous vîmes la plus belle chose et peut-être la plus humiliante qui puisse apparaître à un Occidental : deux spahis arabes descendant la Cannebière, dans leurs longues laines d'uniforme, rouges et blanches, sous leurs turbans de toile, garnis de fourrure sombre, et portés légèrement en arrière. Hauts de six pieds, ils allaient sans hâte, fumant leurs cigarettes et tournant lentement la tête, d'une épaule à l'autre, pour regarder, comme les chameaux du désert. Leurs maigres faces brunes, où frisait une barbe, n'exprimaient ni dédain ni intérêt : rien que le superbe sentiment de se posséder et de se suffire. Auprès d'eux, tous les autres spécimens de notre race étaient médiocres et négligeables. Dieu sait quelles pensées ils avaient — aussi fugitives, sans doute, que la fumée qu'ils soufflaient à travers leurs narines bien sculptées — mais leur beauté, leur grâce étaient incomparables. Et, songeant alors à nos grandes cités industrielles de l'Ouest et du Nord, et aux pauvres, pâles

avortons tourmentés qu'elles enfantent, on se sentait triste et humilié.

Marseille fourmillait de soldats ; Lyon, Valence, Arles, les moindres cités même fourmillaient de soldats, et cela dans l'instant où commençait l'offensive des Alliés. Si la France commence à toucher au terme de ses réserves d'hommes, comme certains le prétendent, elle sait si bien dissimuler le fait qu'elle semble à peine les avoir entamées.

De Marseille, nous gagnâmes Lyon. On m'avait décrit cette ville comme lamentablement terne ; mais en comparaison de Manchester ou de Sheffield, c'est le ciel après l'enfer. Entre ses deux larges et roulantes rivières, sous une ligne de hauteurs, elle fait penser à quelque énorme Florence industrielle. Par temps de brume, elle peut sembler morne, mais le ciel était bleu, et le soleil brillait ; on inaugurait une grande Foire et chaque rue était pleine d'une activité bruissante et sérieuse.

Les Anglais ont toujours vaguement soupçonné la France d'être un pays immoral. Aux yeux d'un simple visiteur, la France apparaît comme le plus moral des quatre grands pays : France, Russie, Angleterre, Allemagne. C'est elle qui a la vie de famille la plus forte, et dans ses villes, la rue est plus décente qu'ailleurs. Jamais on n'y voit les jeunes gens et les jeunes filles se promener ou s'étendre, à demi enlacés, comme en notre puritaine Angleterre. On n'y joue pas avec le feu, ou du moins pas ouvertement. Les traînantes amours habituelles à nos classes ouvrières ne seraient pas possibles au sang plus vif des Français. Ils sont juste assez du Sud pour s'interdire de laisser paraître au grand jour leur vie sentimentale. Une certaine école de romanciers français, par ses récits trop colorés de vie parisienne, a fait à la France cette réputation. Quelle que soit la vie des hommes du boulevard, ils ne représentent nullement les millions de Français que l'on ne voit jamais sur le boulevard. Et si les Françaises, comme je l'ai ouï dire à des Français, sont « légères », elles sont pourtant les meilleures mères du monde, et leur légèreté n'est pas vulgaire au point de se manifester beaucoup. On dit qu'il y aura bien des drames domestiques après la guerre. S'il en est ainsi, la France n'en aura pas le privilège, et si l'on compare les tragédies de l'oubli ou de la trahison à celles de la fidélité,

au cours de ces terribles années, elle seront bien peu nombreuses. Pour comprendre ce qu'il en est de la moralité en France, il nous faut revenir, je crois, à ce trait général du caractère français : alternances rapides du sentiment et de la raison. En empêchant le puritanisme et la licence de se porter aux extrêmes, elles maintiennent un juste et délicat équilibre.

De la guerre, la France sortira changée, moins, pourtant, que tout autre pays. Elle croira moins que la vie française se suffit ; elle aura dépouillé des habitudes de quant à soi qui comptaient parmi ses caractéristiques. Nous verrons, je crois, s'ouvrir les portes ; des goûts, des critères différents seront tolérés. Ce qu'il y a d'absolu, de trop étroitement défini dans l'opinion française s'atténuera. Les Français gagneront à modérer leur amour-propre. C'est une qualité désirable, mais qu'il ne faut pas pousser à l'excès.

Paris même a ouvert un peu son cœur depuis la guerre, son cœur habituellement fermé, résistant, impatient de l'étranger. Nous avions observé, à notre hôpital, que toutes les fois qu'un Parisien nous arrivait, il apportait une atmosphère différente, et nous menait une danse plus ou moins silencieuse ou bruyante. Il en vint un du nom d'Aimé qui avait la peau transparente d'un enfant ; il parlait vite et bas, avec de petits bruits bizarres, et lorsqu'il nous quitta, il était devenu le principal personnage de l'établissement. Nous en eûmes un autre, un jeune, à cheveux roux : quand il partait en permission, on ne reconnaissait plus l'hôpital, tant l'ordre se mettait à régner. Les fils de Paris sont une race à part, comme nos *cockneys*. Je n'ai pas la prétention de les approfondir ; ils sont faits d'une matière rebondissante comme les balles de caoutchouc. Pourtant les Parisiens eux-mêmes semblent nous tolérer mieux, nous autres, ternes Anglais, qu'aux jours d'avant-guerre, nous découvrant, peut-être, une certaine utilité inattendue. Et, — à propos des idées que les peuples peuvent se faire les uns des autres — on entend dire que dans les régions où cantonnent nos armées anglaises, des gens du pays se figurent que nous y sommes venus pour y rester. Voilà une notion d'un singulier comique ! Quelle sinistre lumière elle jette sur l'histoire, sur la méfiance réciproque que les nations ont conçue au cours des siècles, sur le cynisme dont la conduite générale des

affaires humaines a imbu les cœurs humains! Ah! non ! S'il était un gouvernement anglais pour tenter d'agir de la sorte, ce qui resterait d'habitants dans nos îles quitterait l'Angleterre et se rangerait à côté des Français pour aider à bouter dehors les damnés intrus!

Mais nulle part nous n'avons rencontré cette croyance grotesque, dont l'origine est allemande. Par toute cette terre de France où abondent ces êtres bizarres, les Anglais et les Anglaises, nous n'avons trouvé qu'un admirable et touchant accueil. Pas une fois, au cours de ces longs mois d'hiver, nous n'avons entendu un mot inamical; pas une fois, nous n'avons été traités autrement qu'en toute parfaite politesse et cordialité. « Poilus » et paysans, portiers et fonctionnaires, femmes du monde, médecins, domestiques, petits commerçants, tout le monde a fait de son mieux pour que nous nous sentions chez nous. Les chiens eux-mêmes nous faisaient fête ! Un toutou noir, un demi-poméranien, s'était invité et installé chez nous, à l'hôpital. Nous l'appelions Aristide, mais dans nos promenades, des troupes d'enfants s'écriaient en le voyant : « *Pompon ! voilà Pompon !* » et ils l'entraînaient. Avant la nuit, il nous revenait toujours, un bout de ruban mordillé ou de ficelle traînant à son collier. Ses petits camarades l'ennuyaient terriblement. Nous le laissâmes confié à nos *poilus* en ce triste après-midi, où il fallut dire au revoir et serrer pour la dernière fois tant de mains amies. A travers la petite ville l'auto nous emporta, puis au long de la vallée, entre les grands peupliers que le printemps commençait tout juste à toucher, et sous les envolées des pies qui passaient de la route à la berge de la rivière.

La France cache bien son cœur profond, mais, cette fois, elle nous avait ouvert ses bras.

Et c'est ainsi que nous la quittâmes par un jour pluvieux, et nous laissions derrière nous la moitié de nos cœurs.

JOHN GALSWORTHY

L'UTILISATION

DES

TROUPES NOIRES

La déclaration de guerre du mois d'août 1914 trouva l'organisation des troupes noires en pleine période de tâtonnements. On hésitait toujours. Mille arguments maintes fois abandonnés, repris, renaissaient en têtes d'hydre. Au vrai, il avait manqué jusque-là aux opinions capables d'entraîner l'exécution une foi qui ne pouvait résulter que de la seule épreuve décisive, à savoir la rencontre, sur les champs de bataille européens, de nos Sénégalais avec des troupes blanches. Or, l'expérience fut concluante. A ce moment nous disposions seulement de faibles effectifs noirs en état de faire figure dans les combats de la grande guerre : au total deux admirables bataillons d'Algérie, dressés à ces fins, et six autres venus du Maroc et de l'Afrique Occidentale française ; ils se comportèrent de telle façon que deux points furent très vite établis : l'excellence de cette troupe, égale aux meilleures quand elle est maniée par qui la connaît, et l'appréhension, constatée par les feuilles d'outre-Rhin, qu'elle inspire aux soldats allemands.

Ces résultats acquis coupèrent court aux lenteurs et balayèrent les derniers scrupules. Dès que les événements eurent, à leur tour, fait évanouir l'idée préconçue de la « guerre courte » et qu'apparut l'angoissante question des effectifs, on décida de faire appel à nos ressources coloniales encore à peu près inexploitées. Ce fut le point de départ d'une série de décrets, dont l'un, en date du 12 octobre 1915, régla les conditions nouvelles du recrutement noir.

Je n'entrerai point dans le détail de ce décret, m'en tenant aux résultats pratiques qu'il a donnés. Il fournit aux armées de la Somme et de Verdun, en 1916, des bataillons de tout premier ordre mi-partie vieux tirailleurs et recrues. La prise de la Maisonnette, les assauts autour de Barleux, de Douaumont resteront sans aucun doute dans la mémoire de tous leurs survivants allemands. De la douzaine d'unités noires réellement engagées dans ces affaires — certaines, de trop récente formation, avaient été maintenues en seconde ligne ou même dans la zone des étapes — deux, les 43e et 46e bataillons, obtinrent les honneurs de la citation à l'ordre de l'armée. D'autre part, les noirs avaient fait preuve, en toute circonstance, d'une indifférence aux feux de l'artillerie qui détruisait la légende selon laquelle les bombardements devaient leur faire prendre la fuite. La cause des troupes noires paraissait définitivement gagnée auprès des derniers incrédules.

On procéda donc en pleine confiance, selon un programme agrandi, aux préparatifs de la campagne suivante, que l'opinion estimait devoir être décisive. C'est pour les troupes sénégalaises une nécessité inéluctable de leur entraînement, qu'il leur faille hiverner sous des cieux plus cléments que ceux de notre front Nord-Est, où le thermomètre descendit, en février 1917, à vingt degrés au-dessous de zéro. Seuls les deux bataillons d'Algérie étaient acclimatés antérieurement à la guerre : à Laghouat notamment, ils avaient appris à faire des bonshommes de neige. Mais les contingents nouvellement recrutés arrivaient tout droit des bords du Niger ou du golfe de Guinée, et il fallait leur ménager les transitions dans la mesure du possible.

Afin d'en faire rapidement des soldats modernes, de familiariser avec le fusil à répétition et la mitrailleuse leurs mains accoutumées à l'arc paternel, on les répartit dans un certain nombre de camps du Midi et d'Algérie. De l'opération résultèrent une quarantaine de magnifiques bataillons, soit un effectif de combat de 45 000 hommes, que les formations d'étapes, employées pendant l'hiver aux usines, et de nouvelles levées en Afrique eussent permis d'alimenter constamment. Trente et une de ces unités furent d'abord groupées dans l'armée que commandait le général Mangin, le créateur de l'armée noire; le reste, retenu par les nécessités du transit marin en Algérie, devait suivre. Remises au chef qui les avait conçues et, par sa conviction tenace, réalisées, elles allaient se trouver dans des conditions particulièrement favorables pour donner leur mesure. Elles n'y manquèrent point.

Les Sénégalais partirent d'un train magnifique à l'assaut des tranchées allemandes. Les régiments Jacobi et Debieuvre (57e et 58e d'infanterie coloniale) déjà qualifiés d'héroïques à la Somme, renouvelèrent sur l'Aisne leur provision de gloire. A Soupir, le 29e bataillon, commandant Champel, emporta au troisième assaut, sous une tourmente de neige, une crête sommée d'une creute redoutable, et s'empara d'un joli lot d'Allemands, retranchés avec force mitrailleuses, et qui ne s'attendaient point à être aussi lestement débusqués. La citation qui célèbre ce fait d'armes, et qu'on regrette un peu de voir figurer à l'ordre modeste de la division, constate « l'admiration et l'enthousiasme » soulevés par cet exploit parmi les troupes voisines, des bataillons de chasseurs à pied du 6e corps, qualifiées pour juger à bon escient. C'est au 33e régiment colonial, comprenant le 6e sénégalais, que revient la prise de la ferme d'Hurtebise qu'on a attribuée aux zouaves — on ne prête qu'aux riches —, arrivés seulement le 19 avril sur les lieux.

Leur conduite brillante ne sauva pas les Sénégalais plus que les autres du mauvais sort jeté sur l'offensive du 16 avril. Il est faux — la victoire de la Malmaison le confirme — que nous ayons été vaincus ce jour-là. Pour qui a vu les plans directeurs et le lacis des lignes bleues figurant les tranchées allemandes, labeur patient, tenace, perfectionné, durant trois

années, c'est une stupeur que nos « poilus » soient passés du premier coup là dedans. Vainement leur élan les porta-t-il à cinq, voire sept kilomètres de leur point de départ, distance jamais atteinte avant ni depuis ce bond magnifique ; vainement emportèrent-ils, reprenant la poussée de la Marne, le bastion le plus formidable de toute la ligne allemande, cent fois qualifié tel par la presse militaire ennemie ; vainement depuis lors, le Kronprinz y a-t-il épuisé l'effort sans cesse renouvelé de ses meilleures troupes — plus de cent divisions s'y sont usées — en tentatives inutiles pour nous ravir notre conquête ; longtemps on ne comprit point sa valeur.

Tâchons de dégager la part qu'y prirent les Sénégalais.

***

Troupes d'attaque et de choc par définition, les Sénégalais avaient été répartis dans les trois corps engagés dès la première heure, mais en grande majorité dans les deux corps d'armée coloniaux, notamment le deuxième. Dans cette unité, douze bataillons avaient reçu comme objectif la ligne de crêtes, à jamais célèbre aujourd'hui, à laquelle une ironie du sort a donné ce nom, souvenir du temps de la « guerre en dentelles » : le Chemin des Dames. Entre Soupir et l'ouest du plateau de Craonne, soit en unités propres, soit accolés à d'autres, ils devaient d'abord enlever cette série d'observatoires dominants qui, par-dessus la vallée de l'Ailette découvrent entre les massifs de Saint-Gobain et de Montbérault, la terre promise : la plaine de Laon. Ce fut besogne faite en quelques quarts d'heure. Nos troupes arrivèrent au bord nord du plateau, bousculant un ennemi dont certains chefs donnèrent l'exemple du sauve-qui-peut. Des fractions même, notamment du bataillon sénégalais Bastard, redescendirent la pente et atteignirent la rivière, d'où ils ne revinrent pas. Au cours de cette avance, des nids de mitrailleuses, qu'une aviation insuffisante n'avait pu révéler — du reste, il faut le reconnaître, fort malaisés à découvrir — se démasquèrent sur le plateau même, derrière les vagues d'assaut.

Issues de creutes, enterrées parfois à trente mètres de profondeur — on a compté jusqu'à cent vingt marches d'escalier —, surgissant en plein vent de trous d'obus aux parois aménagées et bétonnées, ces infernales machines à tuer ouvrirent sur nos troupes, ainsi prises entre deux feux, un tir d'une extraordinaire efficacité. On les eût dit maniées par des « artistes ». Elles l'étaient en effet. Dans un de ces repaires, réduit le soir, on compta dix-huit pièces servies par cinquante-six mitrailleurs, dont trente-deux étaient officiers ou sous-officiers. Dans de telles conditions de lutte, les pertes, sans compensation de succès, exigeaient des troupes un moral qui ne fléchit point un instant. Pour reprendre la marche en avant, il devenait nécessaire de reformer les unités appauvries. Mais *dès dix heures*, l'ordre était donné de suspendre l'action offensive. Au cours de la journée, notre ligne se régularisa donc devant la deuxième position allemande, face à laquelle nos hommes demeurèrent terrés dans les abris de fortune, débris de tranchées, trous d'obus, chemins creux autour de Cerny, d'Ailles, jusqu'à leur relève par des unités fraîches : elle s'effectua en bon ordre et sans confusion dans la nuit du 17 au 18 et jusqu'au 19 à midi.

Cette période de stagnation eut, pour les noirs, des conséquences néfastes. On sait quelle fatalité atmosphérique défavorable a régulièrement « saboté » toutes nos opérations de grande envergure. Mais aucune n'en fut plus fâcheusement influencée que l'attaque du 16 avril. Une ironie paradoxale du sort prolongeait sur la campagne, au milieu du printemps, une livrée d'hiver. C'est sous une bourrasque de neige que, le 9 avril, sur le plateau d'Arcis-le-Ponsart, les vieux tirailleurs du 58e régiment et du 43e bataillon sénégalais avaient passé leur dernière revue, avant de monter aux secteurs. Vétérans de l'Yser, des Dardanelles, de la Somme, de Verdun, il leur restait à connaître la boue glacée que leur réservaient les tranchées de l'Aisne, où ils allaient, macérant dans la « flotte » jusqu'à mi-cuisse, passer leur veillée des armes. Ils bondirent en avant sous les flocons blancs, et leur élan n'en fut nullement brisé. Mais, lorsqu'après la marche en avant, les noirs se trouvèrent immobilisés sous la bise et la neige, ils furent aux prises avec un de leurs pires ennemis : le froid. Il se

manifeste en particulier sous forme de gelure des membres. Pour le noir peu ou point acclimaté, que la précipitation du recrutement nous a contraints d'utiliser au cours de la guerre, les conséquences sont les suivantes : les doigts gourds de l'homme commencent d'abord par refuser tout service. Fusil perfectionné ou fusil-mitrailleur, mitrailleuse, mécaniques qui réclament des mains souples, lui deviennent, pour ainsi dire, inutiles : c'est un soldat désarmé. Calme au combat, parce que sans nerfs, il y demeure, mais c'est pour se faire tuer. La retraite même, en ce cas, lui est malaisée. Empêtré dans ses brodequins inhabituels, que l'humidité glace et racornit, les pieds gelés, il ne peut plus marcher.

Les attaques à Soupir des bataillons noirs du 6e corps d'armée, les attaques vers Laffaux de ceux du premier corps colonial, la relève du deuxième s'accomplirent dans ces conditions. On vit, le 18, les hommes suivre à quatre pattes leurs officiers pendant des kilomètres, pour ne pas manquer un assaut! Incapables d'aller du train des camarades, les pauvres diables qui durent quitter les lignes revinrent clopin-clopant, au hasard des abris protecteurs, des postes de secours rencontrés. Dans l'immense bagarre d'une bataille, l'altruisme n'est pas courant : on a assez à faire de soi-même. Les noirs errants, ignorant du pays langue et routes, eurent d'assez pitoyables odyssées. Certains, parvenus on ne sait comment, en fin d'exode, aux hôpitaux d'évacuation, n'avaient pas mangé depuis quatre ou cinq jours; d'autres arrivaient en petits groupes, recueillis, sur tous les parcours, par les voitures sanitaires. Des unités perdirent ainsi le tiers de leurs effectifs; l'une même, 384 indigènes sur 867. Au total, plus de 5 000 tirailleurs furent victimes de cette cause inattendue de déchets.

La manière dont elle apparut renforça encore ses effets fâcheux. Au milieu de populations européennes, un noir demeure visible plus qu'un autre. L'effritement des bataillons sénégalais, dont la foule, militaire à l'avant, civile derrière le front, ignorait les motifs, fit peser sur ces accusés sans défense un de ces jugements collectifs sans appel, où il y a de tout — notamment, en l'espèce, un fond obscur de préjugé de race — et contre lesquels la vérité se brise. Sans autre enquête, les noirs se trouvèrent donc convaincus, les rumeurs

défaitistes aidant, de débandade. Avec la distance, leurs méfaits devinrent des crimes. L'auteur de ces pages entendit de bons bourgeois qui n'y étaient point allés voir, lui soutenir que les bataillons sénégalais avaient commencé par massacrer leurs cadres français avant de se rendre en masse à l'ennemi.

L'infortune des Sénégalais dépassa encore cet excès de calomnies. Après les comités secrets, il est permis de dire qu'il y eut, à l'arrière des armées, des erreurs dans le fonctionnement du service de santé. Les noirs en subirent les premiers les contre-coups. Grâce à la saison, les cas de gelure furent bénins. Le mal ne nécessita généralement que quelques jours de traitement, que les patients auraient aisément passés au front, près de leurs unités d'origine. Or, combattants de la première heure, ils furent aussi évacués les premiers des lignes et, pour faire de la place, dispersés sur toute la zone arrière des armées, de Berck-sur-Mer à Neufchâteau en Lorraine. C'était, après l'effritement des unités, l'éparpillement des hommes et des légendes. Résultat d'autant plus regrettable que l'opinion, fort impressionnable à l'égard des troupes noires, ne semble leur faire confiance que sous condition, tout en reconnaissant, à l'occasion, leur valeur. Il va sans dire que ces malheurs allaient avoir une immédiate répercussion sur l'utilisation des Sénégalais au cours de la campagne. On disloqua la force massive que leur réunion à la 6e armée constituait : le plan allemand, favorisé par l'accumulation de nos mécomptes, avait, là encore, réussi.

***

Avoir préparé pour une heure décisive de notre histoire un instrument spécial, destiné au choc suprême, et se trouver contraint, par la malveillance des choses, de l'utiliser dans des conditions défavorables au point d'en annihiler les qualités : telle venait d'être la déconvenue imposée à notre commandement.

Il restait à en tirer une leçon. On s'appliqua aussitôt à la

dégager. Elle enseignait d'abord que les Sénégalais demeurent toujours par quelque côté une troupe spéciale, d'un maniement très particulier. Ils ont leurs conditions d'emploi nécessaires car elles dérivent de leur nature. Comme ils constituent une force de premier ordre, nous n'avons pas le droit de nous en priver. A nous d'apprendre à les utiliser au mieux des données actuelles du problème. Or, mise à part la question climatérique qu'une météorologie moins fantasque allait éliminer pour les mois à venir — précisément la période utile pour les opérations —, il n'en restait pas moins que l'expérience donnait des indications décisives sur le rôle qui revenait aux bataillons noirs. Entre l'infanterie de 1914 et celle d'aujourd'hui, elle-même en perpétuelle transformation, la mécanique de guerre a créé des différences profondes. Sans doute le but est demeuré le même : il s'agit de conquérir le terrain, c'est-à-dire d'en chasser l'occupant et de garder la position. L'opération exige de l'agresseur l'occupation effective de la position et, partant, suppose le corps à corps. C'est ce choc nécessaire qui garantit éternellement à l'infanterie son titre de reine des batailles. De signification morale plus encore que matérielle, le phénomène est symbolique et immuable. Mais ses moyens varient sans cesse, et toute la terrifiante machinerie de guerre qu'embrasse cette dénomination : « le feu », n'en est que la mise en œuvre. Ils se sont tellement accrus et, pour ainsi dire, « perfectionnés », depuis trois ans, qu'ils échappent au domaine des actes simples permis, dans le tumulte du combat au fantassin à baïonnette — « piquier » d'antan, « voltigeur » d'aujourd'hui —, qui forme la foule des vagues d'assaut. A celui-là, on ne demande que bravoure et sacrifice. C'en est assez pour faire un héros, mais non pas un bon fusilier-mitrailleur, un mitrailleur, ou un canonnier de 37, dont les engins exigent des ouvriers dressés, des spécialistes rompus à leur besogne.

Par rusticité originelle, le noir paraît se classer dans la catégorie « voltigeur ». Sa grande force physique, l'habitude du geste rural ou simplement humain du discobole le prédisposent aussi au jet de la grenade : il y excelle. Mais fusils-mitrailleurs, mitrailleuses qui gouvernent le feu l'ébahissent d'abord ; leurs enrayages, fréquents précisément en

raison des exigences plus sévères du combat, lui demeurent mystérieux et lui ôtent la foi en ces armes compliquées, peu sûres dans ses mains. Qu'arrive-t-il? Dans la bagarre, il les ignore ou s'en débarrasse, ressaisit son fusil, manche de sa baïonnette claire et franche, ou son coutelas de tranchée, et le voici redevenu fantassin ancien style... Est-il donc condamné à le rester perpétuellement? Non, certes, et des exceptions infirment la règle, si nombreuses, si probantes qu'elles lui enlèvent toute portée générale. La mitrailleuse, déjà ancienne dans l'infanterie à défaut d'avoir été au début assez nombreuse, a livré tous ses secrets aux vieux tirailleurs, rompus depuis longtemps à la guerre. A la servir, ces soldats de *métier* ont acquis un automatisme complet, analogue à celui de l'automobiliste, du cycliste éprouvés, qui conduisent leur machine, autant dire d'instinct, et font les gestes nécessaires par réflexe et sans en avoir conscience.

Cette familiarité entre l'homme et l'outil ne peut naître évidemment que de rapports fréquents, incessants, et ceci nous ramène à notre point initial : l'état d'impréparation d'avant-guerre. L'effort produit depuis fut considérable. Effort organisateur, tout d'abord. Dans les rares coins de France où l'homme, brusquement transporté des tropiques, a chance de supporter les rigueurs mitigées de notre hiver, surgirent, conçues, réalisées à l'américaine, de véritables villes militaires noires, munies de champs de tir, de terrains de manœuvres propices aux travaux de tranchées, où quinze, vingt mille hommes purent s'entraîner simultanément sans trop se gêner. Effort de dévouement ensuite, où s'abandonnèrent pleinement toutes les bonnes volontés désireuses de combler dans les cadres des coloniaux — des « marsouins » fameux, troupe de choc et d'élite par excellence, — les coupes sévères, rançon de leur bravoure prodiguée. Au total, efforts admirables. Mais les événements de guerre marquèrent leur caractère d'improvisation. D'une consultation ouverte, en effet, à la 6e armée auprès de tous les commandants d'unités noires, jusqu'aux compagnies incluses, il résulta un certain nombre de constatations du champ de bataille dont l'ensemble, à peu près concordant, fournit l'indication certainement la plus autorisée du rendement obtenu.

Les conclusions auxquelles on fut amené furent les suivantes : excellent entraînement des Sénégalais aux opérations de l'assaut, mais, par contre, insuffisante pratique des engins compliqués qui en conservent les bénéfices. En outre, certaines défectuosités apparaissaient dans la préparation de l'homme pour le combat.

Pour la mise au point le temps manquait. D'où nécessité, pendant la campagne d'été qui commençait, de réduire l'emploi des Sénégalais en fonction de leurs moyens. Le simple bon sens commandait de les débarrasser d'un matériel encombrant. Munis d'armes blanches, de leur fusil et d'un fort approvisionnement de grenades, les noirs venaient de réaliser le type même du voltigeur, mais sans plus. D'autres constatations analogues relatives à l'équipement s'imposaient également.

Il n'est point de petits détails en matière d'utilisation des forces du soldat. Or, en l'espèce, deux points ont soulevé parmi les officiers des bataillons noirs des discussions sans nombre : les chaussures et le port du sac. Questions qui touchent d'une manière importante à l'utilisation de l'homme pris individuellement, et qu'il convient, par conséquent, d'aborder avant l'examen de son rendement possible en troupe.

***

La question des chaussures est toujours importante pour les fantassins, mais capitale pour les noirs. Elles sont peut-être la grande cause de la gelure des pieds au mois d'avril. Leur copieuse détrempe à la pluie des tranchées, puis leur rétrécissement sous l'action de la bise glaciale qui soufflait sur le Chemin des Dames, entravèrent douloureusement la circulation sanguine des membres gonflés. Mais, en outre, la chaussure présente pour les noirs des inconvénients permanents.

Pourquoi les bataillons sénégalais de France ont-ils des chaussures? A vrai dire, on ne sait. Cela se perpétra au Maroc et en Algérie, sans autre raison que le voisinage d'autres troupes, européennes ou arabes — celles-ci peut-être à tort —

pourvues de chaussures. L'indigène africain, chez lui, va nu-pieds. Par un naïf désir d'uniformité, on empêtra de brodequins réglementaires les « turcos » d'abord, lors de leur création, et, par contagion, cinquante ans plus tard, les Sénégalais devenus leurs frères d'armes au Maroc et en Algérie, après avoir parcouru, pieds nus, l'Afrique pendant trente ans. Malheureusement les pieds du noir sont immenses et d'une conformation particulière. Faute d'un modèle mieux étudié on les chaussa de « godillots » naturellement gigantesques, amas de cuir et de clous d'un poids invraisemblable. Tout fiers de se trouver pourvus de si beaux ornements, ces grands singes agiles n'en perdirent pas moins l'une de leurs meilleures qualités de fantassins : l'élasticité de la marche. Ils y gagnèrent une fatigue rapide et une allure lourde, martelée. Ils connurent ensuite les déboires des blessures, des ampoules, toutes les misères du « pousse-cailloux », qu'ils avaient jusqu'alors ignorées. Est-il en réalité nécessaire de les leur imposer aux dépens de leur bonne utilisation? La question paraît à reviser. Il importe, pour le faire avec fruit, de n'y apporter ni parti pris, ni idée préconçue.

D'abord, remarquons-le, nos belles routes de France, voire nos champs labourés ou moissonnés, n'ont pas de raison d'être plus rudes à la marche que le sol brut de l'Afrique; de plus l'expérience n'a jamais été faite, en France ou ailleurs, de laisser le tirailleur sénégalais sans souliers comme chez lui. Ainsi aucun argument tiré de la pratique n'y peut être opposé; enfin, si le brodequin est destiné à combattre le froid ou la gelure des pieds, il vient de se révéler, comme il était à prévoir, complètement inutile et même nuisible. Au reste voici comment le noir en use à son égard. Il le chausse par vanité et pour faire comme ses voisins. Mais cela ne lui enseigne pas les soins d'entretien du cuir, assez malaisées, on le comprend, à appliquer en campagne. Une fois détrempées, ses chaussures se racornissent, le blessent. Alors, sans penser à mal, il en découpe la partie gênante : le brodequin a vécu.

Ces constatations conduisent à la conclusion suivante : nous avons la chance de posséder un fantassin à semelle naturelle. Avant de lui faire perdre son agilité native, ne

doit-on pas chercher à l'utiliser tel qu'il est? Pour les cas difficiles (passages rocailleux, fils de fer, etc.), on le munirait, comme il fait lui-même dans son pays, d'une chaussure *ad hoc*, vite mise et vite ôtée, quelque chose comme la *samara* soudanaise, par exemple, de l'espadrille catalane ou mieux peut-être, de l'épaisse sandale d'alfa en usage dans le sud algérien. Question urgente, mais soluble.

Celle du sac présente un intérêt sérieux bien que moindre. En effet, si allégé qu'on l'ait fait pour eux, les tirailleurs ont, au moment de s'élancer, un excellent moyen d'en supprimer la gêne : ils le « sèment » sans s'en embarrasser davantage. Mais alors, la preuve est faite de son inutilité. Pourquoi donc l'avoir imposé jusque-là à des gens qui n'arrivent jamais à s'en accommoder complètement? Les noirs, à vrai dire, portent chez eux des fardeaux énormes. Dans d'immenses régions africaines où le climat n'a pas toléré d'animaux de somme, l'homme est le seul véhicule de tout ce qui s'y transporte. Le noir est un porteur-né, — mais à sa manière, qui n'est point la nôtre. Hormis les races forestières, peu ou point représentées dans le recrutement des bataillons, tout le monde dispose sa charge sur la tête et non sur le dos. Pour amener « Toumané » à faire bon ménage avec « Azor », on a quelque peu attenté à la belle ordonnance du « complet réglementaire ». C'est, semble-t-il, en pure perte : le sacrifice est insuffisant. Faisons une expérience. Voici une ligne de Sénégalais sac au dos et au « garde-à-vous », donc, par définition, immobile. Or, regardez-la à bonne distance : elle donne l'impression d'onduler, d'osciller sans cesse. Commandez : « Sac à terre ! » Cette fois, elle est rigide. C'est par suite des secousses imprimées au sac par son porteur qu'elle vacillait. Le sac est pour les noirs un engin de supplice. Outre les fatigues qu'il cause à tous les fantassins en général, il présente pour les noirs d'autres inconvénients : compression par les bretelles de la poitrine, déjà emprisonnée dans la capote — elle aussi a ses désagréments — : d'où essoufflement rapide. En outre, et c'est le plus grave, le sac détermine par pression, quand l'homme transpire, une plaque mouillée sur le vêtement extérieur, précisément contre l'appareil respiratoire. Si le soldat se décharge,

il se produit, juste sur les poumons, une évaporation rapide, partant, un refroidissement, ennemi autrement redoutable au noir que le froid. On a rapporté à cette cause, vraisemblablement avec raison, ce fait, fréquemment constaté, que de nombreuses affections des voies respiratoires se déclarent en été, après les marches et exercices violents. Pour ces raisons, l'« as de carreau » est, pour les Sénégalais, indésirable. Mais comment le remplacer?

Ici encore, il faut faire table rase de tout précédent et reprendre le problème à l'origine : étant donné un certain poids irréductible, quelle est, au gré du tirailleur, la meilleure manière de le porter?

Ceci d'abord est à noter : en Afrique noire, les déplacements sont longs, les ravitaillements malaisés, et il n'y a pas pour la troupe de moyens régimentaires de transport, pas de voitures de compagnie, puisqu'il n'y a pas de route pour les faire rouler. L'homme est donc obligé d'emporter tout le nécessaire. L'auteur de ces lignes a vu des tirailleurs marcher, combattre sous le soleil soudanais, et, par suite du manque d'eau, porter dix-huit jours de vivres outre ce qui leur était indispensable. Le chargement normal du noir est empreint d'une fantaisie qui n'est pas celle de nos « poilus », mais il est plus lourd et comporte notamment un approvisionnement minimum de deux cents cartouches, d'ordinaire modèle 74, partant plus lourdes que celles à balle D. Comment transporter ce poids? Chez lui, le tirailleur le répartit dans des peaux de bouc, qui ont sur sac et musettes l'avantage d'être imperméables. Il est vraisemblable qu'il ferait de même en Europe, si on le laissait libre. C'est dans cette liberté que réside probablement la solution recherchée. On peut s'y essayer ainsi : éliminer du sac les divers objets utiles aux seuls Européens, tels que brosses, trousses, etc. Notre homme ne recoud presque jamais un bouton — remplacé par son mode d'attache national, la ficelle — qu'à la dernière extrémité. Il ignore aussi l'art des reprises. Il préfère, pour entretenir le merveilleux éclat naturel de sa denture, mâcher longuement un bois fibreux, que la frictionner de nos brosses, dont il use plus volontiers pour graisser ses armes. Nous en tenant donc au strict indispensable, savoir : rechange de vêtements, vivres

et cartouches, laissons les tirailleurs arrimer ce chargement à leur façon dans des musettes, si nous ne trouvons pas de peaux de bouc. Soumettons les dispositifs obtenus à l'expérience des marches, feux, courses et autres exercices violents. Un certain nombre de « bardas » donneront certainement satisfaction. Si l'on tient à l'esthétique de l'uniformité, il n'y a qu'à choisir ou mieux *laisser choisir* aux hommes le modèle le plus pratique, qui sera ensuite rendu réglementaire.

***

Supposons éliminées les défectuosités constatées ci-dessus. Voici notre Africain équipé comme il veut l'être. Qu'allons-nous faire maintenant de ce gaillard? Un voltigeur, avons-nous vu. Oui, mais un voltigeur extraordinairement allégé, capable par conséquent d'un effort physique plus considérable, plus rapide et plus prolongé que l'homme chargé ou seulement alourdi. L'utilisation de ce soldat en troupe apparaît clairement : c'est l'instrument tout indiqué pour le suprême acte de l'assaut, le choc dernier, brutal et bref, qui « emportera le morceau », puis pour l'exploitation du succès par la poursuite.

D'une telle troupe, soutenue de spécialistes européens à défaut de noirs suffisamment dressés, les Allemands n'auraient pas l'équivalent. Leurs fameuses *Stosstruppen*, que nous avons vues apparaître cette année sur les champs de bataille de l'Aisne, ont l'élan et l'esprit de sacrifice requis pour leur rôle périlleux ; elles manient supérieurement les engins modernes de combat. Il leur manquerait la légèreté, partant la fougue qu'on obtiendrait, sans comparaison possible, de nos Sénégalais rendus à leurs conditions normales de rendement. Remarquons que les *Stosstruppen* ont, en outre, un grave inconvénient. Elles « écrèment » la masse de l'infanterie, y prélevant à des fins meurtrières les meilleurs éléments. Rien de tel pour des bataillons d'assaut noirs. Dans les bonds à l'arme blanche, les pertes sont en raison inverse de la rapidité d'allure. En outre, les Sénégalais ne demeurent

au front que pendant six mois environ. D'où diminution automatique de moitié dans l'usure des unités. Nous aurions ainsi la faculté de jeter dans la mêlée un élément de lutte probablement supérieur à ceux dont dispose notre adversaire et sans affaiblir en rien, contrairement à lui, la valeur de nos autres ressources. Ce serait une réplique excellente d'un autre modèle, il est vrai, à ses *Stosstruppen*, avec cette certitude qu'il n'a pas la matière pour forger le même outil.

Comment dans la pratique réaliser cette conception? Après expérience faite, il semble bien que la solution soit d'accoler entre elles unités noires et blanches, dans la proportion par exemple d'un bataillon sénégalais pour deux européens, amalgame qui a fait ses preuves. Employées comme troisièmes ou quatrièmes bataillons, selon le cas, nos formations sénégalaises permettraient de réaliser un gain de trois bataillons européens, soit un régiment par division, vingt régiments pour soixante bataillons noirs, au total les effectifs de près de sept divisions européennes.

L'élan magnifique des troupes de cette composition, sur l'Aisne et, plus récemment à Avocourt, où les noirs ont donné — nous l'avons appris par les gazettes allemandes, car un silence quelque peu ingrat, legs de l'avant-guerre, continue à peser sur le dévouement obscur de nos pauvres « Toumanés » — autorise à penser que des corps d'armée de ce type posséderaient, pour le choc, une valeur supérieure aux autres. Ils constitueraient, dans une action de grande envergure — large et *définitive* rupture du front ennemi, enlèvement d'un ensemble de positions particulièrement redoutables, opérations à fins *stratégiques* auxquelles nous reviendrons tout à l'heure — la troupe offensive par excellence et, ultérieurement, la masse de manœuvre nécessaire.

*
* *

D'autres remarques s'imposent sur l'outil de guerre qui nous est confié. Tel que nous pouvons le fabriquer en cours d'opérations, il comporte, bien entendu, certaines conditions

d'emploi. Tout d'abord, point capital, le commandement qui le manie doit lui être adapté. Il ne supporte pas l'incompétence. Il faut tenir compte de ce que le « matériel humain », comme disent les docteurs ès sciences militaires d'outre-Rhin, est ce qu'il est. Pour obtenir le plein rendement des troupes noires, les chefs devront en avoir acquis la pratique, prouvée par le seul argument qui compte : le succès antérieur. C'est au passé qu'il conviendra de demander les garanties de l'avenir. Tout colonial qu'un hasard a pu mettre à la tête de ces troupes spéciales, ne se trouve pas investi, *ipso facto*, de l'aptitude à les commander. Il faut qu'il connaisse non seulement leurs besoins matériels mais les caractères mentaux de la race. Cela ne s'acquiert pas : c'est pur don de nature. Parmi les blancs, d'aucuns peuvent avoir vécu des années au milieu des races indigènes, qui ignorent leur âme intime aussi complètement qu'au premier jour. Le commandement entre ici dans le domaine des impondérables, du moral du soldat, dont certains savent jouer et d'autres pas. Cependant, il constitue le principal facteur du succès. Avant de demander le suprême sacrifice à des hommes qu'animent seuls leur dévouement de chiens fidèles et leur loyauté de simples, un commandant d'unités noires doit éviter de les astreindre au rôle de bêtes de somme, pour le compte d'autres troupes souvent moins exposées. Pour le tirailleur, cela sent son esclavage africain. Il se juge placé, par rapport à ses compagnons d'armes dotés par fortune d'un épiderme blanc — mais de qui le danger n'exige pas plus que de lui, — sur un plan inférieur, dont il mesure parfaitement l'abaissement. C'est cependant le sort qui l'attend — la pratique l'a prouvé — s'il se trouve réparti en des groupements trop restreints, s'il n'a pas pour lui la force d'une certaine masse, s'il donne l'impression du parent pauvre à la suite des camarades en formations compactes. Se voir en nombre est pour ces exilés, ces déracinés, un réconfort puissant : en troupe, ils se sentent moins dépaysés. C'est un peu de leur Afrique composite, de ses races diverses reconnaissables pour eux aux tatouages des familles ethniques, de ses « pays » — au sens français du mot — que leur rassemblement réalise : quelque chose, en un mot, de la *patrie*, qui sans doute n'est pas pour eux une

réalité politique, mais dont ils ont l'équivalent dans le sentiment très vif de la *race*. Dans la « flotte » des boyaux, au fond des abris humides, autour du plat de riz redoutablement épicé de piment et de « soumbala », bonne humeur et insouciance qui sont le fond même de leur bravoure fataliste seront d'autant plus vives, plus durables et solides que plus de voix se seront élevées dans le plus grand nombre d'idiomes, évoquant le plus de villages, de fleuves, de recoins, d'aspects communs de la terre natale.

De ces données résulte une nécessité : un groupement numérique minimum. A quelle unité correspond-il ? La 6e armée comprenait trois magnifiques régiments, dont deux furent engagés tels quels. Doués de cohésion, entraînés, façonnés de main de maître par deux chefs de corps spécialisés, composés, il est vrai, de l'élite de nos troupes noires, ils prouvèrent une fois de plus que de vieux tirailleurs peuvent constituer des unités de valeur égale — ou supérieure même, disaient leurs chefs — à n'importe quelle troupe européenne. L'expérience au degré suivant, la brigade noire, reste à faire. Elle ne paraît pas mûre et, dans les conditions sévères imposées au problème, nous n'avons pas chance de la voir tenter sans imprudence. Admettons donc que le régiment nous donne, dans l'état actuel de la question, la limite supérieure consacrée par l'expérience. L'unité immédiatement inférieure, le bataillon a, lui aussi, dans les circonstances les plus difficiles, donné toute satisfaction. A ce degré, le rassemblement indigène est encore assez étoffé pour vivre de sa vie propre et, par suite, agir par esprit de corps, créer sa tradition, « former corps », suivant sa définition aussi expressive que juste. C'est ainsi que les tirailleurs du bataillon Paulet, le 34e, déjà cité à Douaumont, avaient l'idée fixe d'obtenir le 16 avril, à Hurtebise, la deuxième citation qui eût conféré au *corps* le droit à la fourragère.

Un morcellement plus accentué ne doit pas être adopté : il devient de l'émiettement. Dans une unité capable de mener une action, c'est-à-dire suffisamment importante pour compter tactiquement, nul n'attachera d'importance à la pauvre petite compagnie placée humblement à « la gauche » du gros, un peu comme un sujet d'expérience. Ce fut en effet une

curiosité du commandement qui fit adopter parfois cette solution : il s'agissait, en l'espèce, de mettre à l'épreuve des recrues arrivant des camps d'instruction, novices sur les champs de bataille fertiles en surprises peu agréables pour de jeunes Africains. La même mesure est d'ailleurs de simple prudence avec toute troupe indigène nouvelle venue; les mêmes raisons ont bien obligé à répartir nos « bleuets » parmi leurs anciens déjà accoutumés aux impressions de la guerre moderne, ou à ne les y faire participer qu'après une période de sages préparations. Mais, cette expérience faite, mieux vaut ne pas la prolonger, sous peine d'attenter au moral de nos troupiers noirs. On sait par la publicité donnée à cette affaire, que dans une importante unité, les corps sénégalais furent disloqués en compagnies perdues dans d'autres formations, malgré des avis qualifiés. Or, peu après, le ministre lui-même communiqua à la presse son ordre de revenir sur cette mesure malencontreuse, à laquelle il faut renoncer plus complètement qu'on ne le fait encore : elle est directement condamnée par le sens que notre commandement doit avoir de ses indigènes.

***

Ainsi des motifs d'ordre purement militaire exigent déjà le groupement les troupes noires en unités de consistance suffisante. Des raisons administratives viennent renforcer cette première conclusion.

On avait tenté de les nourrir complètement à l'européenne. La méthode présentait au point de vue de l'uniformité des approvisionnements d'incontestables avantages. Malheureusement, le noir, sobre quand il le faut, mange beaucoup. Ces Africains ont besoin d'une nourriture appropriée toutes les fois qu'il se peut. Pour s'en convaincre, il suffit de constater que la superficie cultivée de l'Afrique Occidentale française est beaucoup plus étendue que la surface totale de la France. On y fait deux et, en certaines régions, trois récoltes annuelles, bien que la population totale n'atteigne pas la moitié de celle de

la France. Pourtant, hormis une infime quantité de maïs exportée du Dahomey, pas un grain ne sort, ou ne circule : toute la production est consommée sur place, ce qui ne l'empêche pas d'être très fréquemment déficitaire.

Mais cette production, élément de la nourriture indigène, quelle est-elle? Farineuse, uniquement. L'usage de la viande est en effet, pour le Soudanais, tout à fait exceptionnel. Ce sont les préparations à base de céréales et de féculents qui constituent, au goût de notre paysan nigérien fait soldat, la base de l'alimentation. Or, que lui offre la nourriture européenne? Du pain, certains légumes, pommes de terre, haricots, que d'ailleurs il accepte, mais, comme dans sa cuisine, à titre de condiments accompagnant le plat de résistance, c'est-à-dire la boule de riz, de maïs, de mil, de bananes, qui lui remplit l'estomac : dans notre art culinaire, fort apprécié de lui toutefois, ce plat lui manque. Le pain, sans doute, est une nouveauté agréable. La mie a quelque analogie avec la fameuse boule regrettée. Mais que faire de la croûte, hormis la jeter ou, au mieux, l'échanger entre les mains de quelque gamin avisé et famélique, contre du tabac poussé sur le trottoir en des bouts de cigarettes, des fonds de pipes abandonnés ou contre des allumettes? Au total, notre homme n'en a pas son content, et il a bien fallu le lui donner. On a dû revenir à son mets natif, le riz bouilli, dont on lui a distribué une ration supplémentaire.

De même, son habillement n'est pas semblable à celui des autres poilus. Il n'a pas de marraine de guerre pour lui tricoter les chandails dont il a besoin avant les autres : il ne peut compter que sur les largesses du magasin d'habillement pour se procurer les souliers ou les autres pièces de l'habillement réglementaire et approprié. Que devient alors l'uniformité d'approvisionnement?

Elle a son importance. Pour la sauvegarder, il suffit de ne point disperser les formations. Qu'un chargement de kolas, cette « gniole » du noir, soit envoyé de Marseille au front, il atteindra plus aisément, on le conçoit, ses destinataires, s'ils se trouvent tous à portée d'un même centre de distribution qu'éparpillés d'Ypres à Bussang.

Ainsi à tous les points de vue : individuel, collectif — c'est-à-dire tactique — administratif, il apparaît donc que son utilisation la plus avantageuse exige qu'il soit groupé avec ses pareils. La campagne de 1917 s'achève pour lui : ce n'est donc plus l'heure d'entreprendre des modifications dans les formations de guerre actuellement constituées. Il est en revanche fort opportun d'envisager l'avenir. De décembre à mai, sous des cieux moins rudes, nos Sénégalais retirés du front vont se recompléter et se préparer, vétérans et recrues, aux assauts de 1918. Nous disposerons à cette époque, si certaines erreurs coloniales, à prétexte économique, sont écartées — d'environ 100 000 noirs, suffisants pour former et maintenir au plein les soixante bataillons prévus ci-dessus : l'infanterie de vingt divisions de choc et de poursuite. Ce chiffre et ces buts donnent le droit d'examiner le rôle de la « force noire », en stratégie et pour l'an qui vient.

***

Notre situation d'ensemble actuelle se traduit par ce fait brutal, qu'on invoque si haut outre-Rhin : la carte de guerre. Certes, elle n'est point en notre faveur et, si l'on jugeait nos chances à ses limites, encore récemment élargies, la victoire de l'Entente apparaîtrait compromise. Sa définition militaire veut qu'elle se traduise par l'abandon des gains ennemis, non plus au kilomètre, mais d'un théâtre d'opérations à un autre, sous l'influence de conceptions stratégiques dont la guerre d'usure menée depuis trois ans est la négation même. Les assurances du maréchal Hindenburg au peuple allemand perdront de leur solidité quand nos opérations viseront, non plus à dégager Laon ou Saint-Quentin, mais à réaliser les sculptures du front ennemis. La tentation est certainement forte en Allemagne, si nous en jugeons d'après les appétits pangermanistes proclamés, d'instituer sur notre territoire envahi des procédés d'absorption analogues à ceux qui sont appliqués à la Pologne. A l'abri de la ligne Hindenburg, frontière jusqu'ici à peu près inviolable — nos soldats ont trouvé des poteaux marqués « frontière franco-allemande ». — Le

Kaiser a sans doute plus d'une fois rêvé d'introduire dans ces pays conquis la machine à gouverner allemande. Depuis trois ans déjà n'a-t-il pas effacé la frontière entre Ardennes belges et françaises, essayé de creuser un fossé entre Wallons et Flamands? Le laisserons-nous compter que la vitesse de nos précédentes offensives nous rendrait Givet dans trente ans? Quel Français pourrait s'y résigner? Nous devons changer de méthode.

L'Allemagne ne nous restituera pas de bon gré ce qu'elle a pris au prix de tant de sang et cherché par tant de soins à rendre inexpugnable. Il nous faut inventer la manœuvre générale, appliquée à l'ensemble du front, qu'aucun chef n'a encore su — ou pu — appliquer avec toute l'ampleur désirable; la manœuvre, dont nos ennemis nous ont donné tant d'exemples saisissants sur le front oriental et dont seule l'immensité russe a pu diminuer les conséquences. Un jour viendra où un homme en saura, parmi nous, tirer les leçons qu'elle comporte. C'est la condition du succès.

L'heure pourrait bien en être proche. Sur notre front, qui est décisif, notre supériorité numérique est sensible. Les Américains la doivent écrasante. Chez nos amis anglais, le développement du matériel touche à la prodigalité, chez nous à l'abondance. Que sera-ce des Américains! Ces facteurs croîtront d'importance, et l'ennemi n'en peut plus faire la contre-partie. La campagne de 1918 pourrait bien marquer le début des opérations qui doivent terminer la lutte, — entendons par là le recul allemand incapable de s'accrocher solidement nulle part en cours de retraite, entraînant l'obligation de subir les volontés de l'adversaire. Elle est, par définition, la victoire complète. Nous aboutissons donc à cette nécessité de l'offensive « de grand style », suivant l'expression des écrivains militaires germaniques, à la conception stratégique, d'ensemble, de la guerre, sur laquelle les événements d'Italie auront peut-être ouvert bien des yeux.

Avancer, cela signifie marcher. Or, quelles ressources nous offriront nos effectifs de 1918 à cette fin nouvelle? Sans dévoiler aucun secret, on peut affirmer que les hommes les plus

jeunes, les plus ardents, ont diminué de nombre depuis trois ans passés. Ils ne forment plus le fond, l'étoffe de l'armée. Même nos classes de réserve ont perdu une partie de leurs ressources. Ni en quantité, ni en qualité, récupérés de toute nature n'ont compensé les déficits. Ce qui reste nous a donné l'admirable soldat de tranchée, le poilu qui, derrière son parapet, a monté dans la boue des boyaux, sous la rafale d'acier, sa garde héroïque. Tâche faite d'abnégation et de patience, une patience dont le Français ne se soupçonnait pas capable, voici seulement quatre ans. Mais, quand commencera la poussée décisive vers l'Est, ce qu'il faudra demander au soldat, c'est du souffle et des jambes. Une chose est de veiller stoïquement au créneau d'une tranchée; une autre de fournir les longues marches du temps où la guerre se faisait en effet avec les jambes, comme disaient les grognards. Retrouver en soi, après les pires fatigues, l'élan premier, en cas de besoin, c'est la volte-face de la Marne. Il se peut qu'à courage égal le troupier de 1918 n'ait plus, par la loi de l'âge, l'élasticité physique des jeunes classes qui formaient, en 1914, l'armature de l'armée.

Nous avons donc le devoir de façonner l'instrument approprié aux circonstances, la troupe de choc et de poursuite. C'est cet hiver qu'elle doit être préparée à sa tâche, pour qu'elle ait tout son rendement, le jour suprême venu. De ce qui précède, on peut conclure que, de ces troupes, la plus légère, la plus rapide, celle aussi d'action la plus violente, la plus efficace, peut et doit être la « force noire », à condition que son emploi soit conforme aux enseignements de l'expérience.

Renouvelant l'histoire, les Sénégalais ont passé par les mêmes épreuves — achevées aujourd'hui, il faut l'espérer — que leurs devanciers, les « turcos ». Ce fut sur les instances suppliantes de Wimpffen que l'Empereur, son ami, autorisa l'essai d'un régiment de marche de tirailleurs algériens en Crimée. Le corps en revint couvert de gloire. Il ouvrait la voie qu'ont suivie depuis, on sait avec quel éclat, nos troupes indigènes : 45e division sur l'Ourcq, division marocaine de Mondement, Sénégalais de Douaumont et du Chemin des Dames sont tous outils de même trempe, à mettre en pointe, pour forer la brèche et passer. Quelle offensive s'est faite au

cours de cette guerre sans indigènes, arabes ou noirs, à l'avant-garde?

Que, lors de la marche en avant, ces troupes trouvent à leur tête le chef jeune, compétent, fait à leur mesure que leur maniement exige, et nos noirs nous aideront à nous ouvrir la route, la bonne route de la paix par la victoire.

X.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1917

		Pages
ARTHUR CHUQUET . . .	Napoléon à Grenoble. — I.	5
EDITH WHARTON. . . .	Plein Été (3e *partie*)	44
Dr JEAN FIOLLE.	Les « Auto-Chir »	86
CHARLES GÉNIAUX. . .	Sous les Figuiers de Kabylie	106
JOSEPH CERNESSON . .	La Crise de l'Industrie des Étrangers en Suisse.	127
CHARLES BAUDELAIRE.	Lettres inédites. — V.	156
JULIEN TIERSOT. . . .	Le Centenaire de Méhul.	183
E. DU VIVIER DE STREEL	L'Insuffisance des Revenus privés de la France.	203

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1917

HENRI DE RÉGNIER. . .	L'Entrevue (1re *partie*)	225
BRADA (Csse DE PULIGA).	« Debout les Morts glorieux de l'Italie ! »	246
GÉO VALLIS	Une Évasion	286
EDITH WHARTON. . . .	Plein Été (*fin*)	306
ARTHUR CHUQUET. . .	Napoléon à Grenoble. — II	356
SUZANNE MORET. . . .	Le Patriotisme à l'École américaine	387
PAUL ARBELET.	Stendhal relu par Stendhal.	405
L. HOULLEVIGUE. . . .	Les Aciers et l'Œuvre de la Science.	431

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1917

		Pages
***	Lettres sur la Réforme gouvernementale. — I	449
HENRI DE RÉGNIER	L'Entrevue (2e *partie*)	474
ANDRÉ CHEVRILLON	De l'Ancre à Péronne (avril 1917)	498
Bnne A. DE BRIMONT	Poèmes	531
ALBERT MATHIEZ	La Mobilisation des Savants en l'An II	542
MARC HENRY	Fantoches d'outre-Rhin	566
ALICE LA MAZIÈRE	Les Épaves du Front	598
CHARLES BAUDELAIRE	Lettres inédites. — VI	615
LOUISE WEISS	Les Espérances des Pays tchèques	619

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1917

G. DE PORTO-RICHE	Le Marchand d'Estampes (Acte I)	673
MARCEL PRÉVOST	D'un « P. C. » de « C. A. » (Bataille de l'Ailette). — I	708
HENRI DE RÉGNIER	L'Entrevue (*fin*)	730
WICKHAM STEED	La Démocratie anglaise et la Guerre	759
ERNEST LAVISSE	Lettre à une Normalienne	779
AMIRAL DEGOUY	La Mentalité offensive	791
***	Lettres sur la Réforme gouvernementale. — II	820
JOHN GALSWORTHY	Impressions de France (1916-1917)	853
X....	L'Utilisation des Troupes noires	872

LIVRES D'ÉTRENNES

L'ART RELIGIEUX DE LA FIN DU MOYEN AGE EN FRANCE,
par **Émile Mâle**.
(Librairie Armand Colin.)

Ce volume fait suite à l'*Art religieux du XIIIe siècle en France*, à qui l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné une de ses plus hautes récompenses, le prix Fould. Fidèle à sa méthode, l'auteur n'isole jamais les œuvres d'art. C'est par les grands mouvements de la pensée religieuse, qu'il explique les monuments figurés. Ce livre, résultat de dix années de recherches et dont certains chapitres sont le fruit de l'enseignement de l'auteur à la Sorbonne, a reçu une forme digne en tous points de la valeur du fond : l'ampleur du format, le soin minutieux apporté à l'impression, le nombre et la beauté des illustrations mériteront les suffrages des plus difficiles.

L'EUROPE CENTRALE,
par **Friedrich Naumann.**
(Librairie Payot et Cie.)

Dans cet ouvrage le célèbre écrivain politique allemand défend la création d'un État supérieur, l'Europe centrale, qui doit, en attendant d'autres incorporations, comprendre les deux puissances centrales, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Parmi les livres qui ont été publiés en Allemagne au cours de la guerre, aucun n'a obtenu un plus grand succès, n'a provoqué autant de discussions. A ce titre, ce très important ouvrage doit être lu par tout Français averti, car c'est le programme réel de l'Allemagne en Europe depuis la Marne.

L'ANNONCE FAITE A MARIE,
par **Paul Claudel.**
(Éditions de la *Nouvelle Revue Française*.)

Ce « mystère » célèbre la beauté du sacrifice chrétien : c'est une illustration du dogme de la communion des saints, du rachat des pécheurs par des victimes de choix qui entretiennent en elles la passion rédemptrice du Christ. Ce drame est écrit dans cette forme toute personnelle que s'est composée Paul Claudel, mesurée par la respiration, basée sur l'émotion et l'accentuation plus que sur la logique, et comparable à la prosodie grecque ou latine.

AUX HEURES D'ANGOISSE,
par **G. Blanchon.**
(Librairie Fontemoing et Cie.)

Le livre de M. Georges Blanchon sur *La Guerre Nouvelle* a eu un grand retentissement. Rien ne saurait mieux l'éclairer que les articles réunis ici et quiont été écrits au jour le jour. Ils ont paru aux heures sombres. Ils en traduisent les espoirs obstinés... parfois les illusions. Le devoir de donner confiance était alors le meilleur soutien. Celui qui, hâtivement, jetait ces mots sur le papier, les a écrits de tout son cœur, pour aider les autres et s'aider lui-même à porter le poids des jours d'inquiétude et de deuil.

MADAME VIGÉE-LEBRUN,
par **Louis Hautecœur.**
(Librairie H. Laurens.)

Par son frais visage de jolie femme et par son talent si féminin de portraitiste, *Madame Vigée-Lebrun* personnifie le XVIIIe siècle français. Contemporaine de Marie-Antoinette dont elle nous a transmis tant d'aimables portraits, mondaine intrépide et mère tendre, son bonheur précoce est un roman qui ne réclame point de minutes tragiques pour nous ravir : aussi bien, quand l'orage révolutionnaire éclate, l'amie de la reine émigre en Italie, puis en Russie et ne revient à Paris qu'en 1802, pour repartir encore en Angleterre, aller rêver en Suisse, avant d'entrer sans trop d'amertume dans une obscure vieillesse qu'elle prolonge jusqu'au 30 mars 1842. Et le livre est deux fois attrayant, car ce roman vécu par une artiste a trouvé dans M. Louis Hautecœur un historien sympathique et érudit.

LA PLUS GRANDE ALLEMAGNE,
par **Otto Richard Tannenberg.**
(Librairie Payot et Cie.)

Voici l'un des trois ou quatre livres qu'il faut avoir lus pour se faire une idée juste de ce qu'a été cette névrose pangermaniste d'avant-guerre. Il a excité les appétits de conquête du peuple allemand en lui offrant plus de la moitié du globe. Tannenberg fait appel, chez le peuple, à de vulgaires aspirations matérielles, à des mobiles qui devaient être ceux des bandes d'Attila ; il a sollicité dans l'armée allemande des instincts de pillards. Et cela fait, il a suffi d'un mot et l'Allemand a bondi sur la proie désignée.

LES MÉSAVENTURES DE JEAN-PAUL CHOPPART,
par **Louis Desnoyers.**
(Librairie Hachette et Cie.)

Le célèbre *Jean-Paul Choppart*, dont se sont délectées deux générations, n'a rien perdu de son charme, et mérite de prendre une place d'honneur dans la « Bibliothèque rose ». La carrière burlesque du pauvre Jean-Paul, condamné à subir, parmi des saltimbanques, une série d'épreuves pénibles, mais nécessaires à l'amélioration de son méchant caractère, édifiera en les amusant nos enfants et nos petits-enfants, comme elle nous a amusés nous-mêmes et comme elle a amusé nos pères.

LES PARABOLES,
Illustrées par **Eugène Burnand.**
(Librairie Berger-Levrault.)

Ceux qui visitèrent l'exposition d'Eugène Burnand au Salon de 1903 retrouveront, à feuilleter cet admirable volume, les mêmes émotions, tant est parfaite la reproduction de ses crayons. Le texte même des paraboles évangéliques, d'une très belle typographie, rehausse ces 61 dessins et ces 22 planches et les rend plus expressifs encore, en permettant de mesurer, d'après les versets inspirateurs, la puissance évocatrice de l'artiste.

POUR COMPRENDRE LES MONUMENTS DE LA FRANCE,
par **J.-A. Brutails**.

(Librairie Hachette et Cie.)

Le touriste apprendra à interpréter ce qu'il verra à l'aide de ce livre aimable, qui se défend d'être un manuel, et dont les illustrations nombreuses et choisies avec discernement contribueront, dans une large mesure, à exercer son sens critique. Le livre de M. Brutails vient fort à-propos en aide à tous ceux qui veulent comprendre et apprécier l'ensemble incomparable que forment les monuments de notre pays.

LE GÉNIE FÉMININ FRANÇAIS,
par **Marthe Borély**.

(Librairie E. de Boccard.)

Le problème féminin est ici traité dans son entier : intellectualité sentimentale, culture, amour, féminisme, mode. L'amour et la beauté, telle est l'essence du génie féminin et du génie féminin français en particulier. En montrant ce que ce génie eut de supérieur et d'unique dans notre histoire, l'auteur en tire un enseignement pour le présent et l'avenir.

PETITS HÉROS DE LA GRANDE GUERRE,
par **J. Jacquin** et **A. Fabre**.

(Librairie Hachette et Cie.)

La guerre a provoqué dans toute la France un merveilleux élan : contre l'invasion le pays entier s'est dressé, — même les enfants. Beaucoup d'entre eux sont arrivés jusqu'aux tranchées, quelques-uns se sont même fait tuer glorieusement. Fallait-il que, dans l'histoire de la guerre, cet héroïsme de l'enfant fût ignoré. Les auteurs de *Petits héros de la grande Guerre* ont groupé dans un volume vivant, plein de faits authentiques, des récits émouvants, qui sont une belle et touchante leçon de patriotisme.

L'INTÉRÊT ET L'IDÉAL DES ÉTATS-UNIS DANS LA GUERRE MONDIALE,
par **Ferri-Pisani**.

(Librairie académique Perrin.)

L'auteur a suivi sur place le développement de la crise germano-américaine. Il nous conduit dans le quartier des Banques, dans les couloirs du Capitole, sur les bateaux allemands internés ; il nous introduit auprès du Président Wilson, de Roosevelt, Gérard, Orville Wright. Les intrigues allemandes, la patience obstinée d'un Jusserand se révèlent au lecteur en des pages vivantes. Ce livre est aussi la peinture du « gigantesque » américain se dressant en face du « colossal » germanique ; il est la révélation de l'âme yankee au tournant le plus magnifique de son histoire

LES GRANDES ÉPOQUES DE L'ART FRANÇAIS,
Les Œuvres de la pensée française.

(Librairie Henri Didier.)

Les *Œuvres de la Pensée française*, qui viennent de paraître, continuent la série des brochures dont l'ensemble constituera *La Petite Bibliothèque pour mieux comprendre la France*. Ce petit travail a été divisé en deux parties, l'une qui prend la pensée française à l'époque de sa toute première expression, et en suit le développement, jusqu'à la fin du XVIIe siècle ; l'autre qui en continue l'histoire jusqu'à nos jours. Les deux brochures précédemment parues, *Les Grandes Époques de l'Art français*, donnent un tableau succinct mais clair et aussi complet que possible des moyens d'expression mis par les sculpteurs, les architectes et les peintres au service de la sensibilité de la France.

MON JOURNAL,
(Année 1916-1917).

(Librairie Hachette et Cie.)

S'inspirant de la guerre, *Mon Journal*, dans sa nouvelle année qui paraît aujourd'hui, met à la portée des enfants les événements actuels, par le texte et par l'image. Avec ses vivants romans, ses anecdotes, ses récits de combats, ses traits d'héroïsme, il compose le recueil où les jeunes générations iront puiser des exemples. Entre autres romans, il a publié en 1917 : *Un potache en* 1950, par A. Robida ; *Vieux Tilleuls contre Beau-site*, par M. du Genestoux. Le 1er janvier, il fera paraître de M. Georges-G. Toudouze : *Le Sous-marin fantôme*, roman sensationnel.

PAGES DE GLOIRE ET DE MISÈRE,
par **René des Touches**.

(Librairie E. de Boccard.)

Un livre écrit au front ; un livre où l'observation s'allie à la sensibilité. Des anecdotes pittoresques ; des scènes croquées sur le vif : tout est attachant dans ces pages, depuis ce chapitre de *Pieta* que personne ne pourra lire sans émotion, jusqu'à celui des *Femmes au front* où se reconnaîtront toutes celles qui sont parvenues à aller apporter *là-bas*, à ceux qu'elles aiment, la douceur de leur présence.

ALBUMS EN COULEURS POUR LES PETITS,

(Librairie Hachette et Cie.)

Cette série d'albums en couleurs destinés à apprendre aux tout-petits leur alphabet, en les amusant, réalise très bien son objet. Expressifs et variés, associant adroitement des groupes de deux ou trois mots composant une phrase courte, facile à retenir, les auteurs ont su choisir leurs illustrations parmi les sujets qui impressionnent le mieux l'esprit des enfants. Et c'est ainsi notamment qu'ils ont su utiliser, pour la plupart, les images que la guerre suggère à la jeunesse.

— 1917 —
Documents de la Section photographique de l'armée française.
(Librairie Émile-Paul frères.)

Les numéros de cette publication parus au cours de l'année sont maintenant réunis en un album qui présente tous les aspects caractéristiques de la guerre sur notre front et ceux de nos alliés. Arrivée des troupes américaines, souvenirs de la retraite allemande au printemps, scènes de la vie de tranchée ou de cantonnement dans les divers secteurs, revues ou visites de personnages notables, fabrication des munitions, y revivent en de belles photographies, dont l'ensemble restera comme le plus riche recueil de documents illustrés, pittoresques et exacts, sur la Grande Guerre.

L'OFFRANDE LYRIQUE,
par **Rabindranath Tagore.**
(Éditions de la *Nouvelle Revue Française.*)

Sur les instances de quelques amis, l'auteur, si célèbre sur les bords du Gange, se décide à donner une version anglaise de ces poèmes, qui avaient paru primitivement en bengali dans trois livres distincts : le Naïvedya, la Kheya et le Gitanjali. André Gide nous en donne une traduction passionnée. Ces poèmes font de l'enseignement brahmanique, qu'on eût pu croire si abstrait, quelque chose de frémissant de la joie de la vie universelle.

L'ART ENSEIGNE PAR LES MAÎTRES :
Le Dessin,
par **Henri Guerlin.**
(Librairie H. Laurens.)

Point d'enseignement sans tradition. A moins de vouloir tout recommencer par soi-même, on ne peut négliger l'étude des grands modèles ni la parole des maîtres. Mais où trouver réunis leurs préceptes? Un petit livre manquait : le voici. Depuis Pline l'Ancien jusqu'à Cézanne lui-même, en passant par Léonard de Vinci, cette anthologie composée résume et rapproche les opinions des maîtres sur *Le Dessin* et son importance essentielle, sur l'étude de l'antique et du nu, sur l'utilité de la perspective ou sur les proportions du corps humain.

NOÉMIE HOLLEMOCHETTE,
par **M. du Genestoux.**
(Librairie Hachette et Cie.)

Dans son journal une petite réfugiée belge note les aventures de sa famille, que la déclaration de la guerre a surprise au début de ses vacances. Elle raconte la dispersion de sa famille en France, d'abord à Paris, puis dans une petite ville de province où sa mère est venue se fixer avec de nouveaux amis rencontrés pendant leur terrible voyage. Un jeune et hardi garçon vient égayer les chapitres qui suivent, effacer la triste impression produite par le commencement du journal.

ANTHOLOGIE D'ART,
par **Alfred Lenoir.**
(Librairie Armand Colin.)

En publiant ce « recueil d'images » d'art, on s'est proposé un double but : offrir au public, dans un format commode et à un prix modéré, un ensemble d'œuvres belles et expressives en elles-mêmes ; par le choix et le groupement des œuvres, présenter en raccourci une vue d'ensemble de l'évolution de la sculpture et de la peinture au cours des siècles. La difficulté était de restreindre ce choix aux dimensions d'un volume maniable et d'écarter la préoccupation d'une énumération complète. L'auteur y a réussi.

IMAGERIE FRANÇAISE SUR DES THÈMES FRANÇAIS
Jeannot et Colin, d'après **Voltaire ;**
Jean Gouin, Poème de **Théodore Botrel.**
(Librairie H. Laurens.)

Pour interpréter *Jeannot et Colin,* il fallait un artiste capable d'évoquer l'atmosphère « vieille France » de ce bon vieux temps. M. Prinet, confident des intérieurs de jadis, a délicatement noté le contraste visible entre Colin, le rejeton d'un brave laboureur des environs d'Issoire, et son ami, l'orgueilleux Jeannot, devenu M. le marquis de la Jeannotière. *Jean Gouin,* marin breton, est une glorieuse et actuelle histoire que le chansonnier Théodore Botrel a rimée et que le peintre Granchi Taylor a imagée pour les tout-petits.

HISTOIRE ET AVENTURES DU BARON DE MUNCHHAUSEN.
(Librairie H. Laurens.)

Malgré son nom germanique, ou plutôt à cause de la sonorité suggestive de son nom, le *Baron de Munchhausen,* est une véritable actualité. Aussi bien, ce fameux baron n'est-il pas la plus divertissante caricature de l'outrecuidance teutonne, si lourdement vantarde, à qui manque le demi-sourire parisien de M. de Crac ou la fougue méridionale de Tartarin. Sans rien emprunter à ses devanciers français, l'illustrateur Robida a très personnellement exprimé les invraisemblables voyages et les imaginations *kolossales* de ce baron pédant.

LE DÉCOR DU MÉTAL,
par **Lucien Magne.**
(Librairie H. Laurens.)

L'amateur des œuvres anciennes comme l'artisan des œuvres nouvelles liront avec un égal intérêt la description des méthodes de travail si différentes qui caractérisent l'emploi du cuivre et les procédés variés de la fonte du bronze, le décor du métal par le relief et la ciselure. Une documentation originale illustre l'ouvrage et vulgarise les œuvres les plus pures de l'antiquité grecque, du moyen âge du XVIIe et du XVIIIe siècle.

LA BONNE MADELEINE ET LA PAUVRE MARIE, QUATRE HISTOIRES DE PAUVRE AMOUR,

par **Charles-Louis Philippe.**

(Éditions de la *Nouvelle Revue Française.*)

La Bonne Madeleine et la Pauvre Marie, c'est le livre des petites sœurs, de nos sœurs en souffrance et en pauvreté, qui pensent au travail et pensent à l'amour. Madeleine est malade. Elle mourra dans ses quinze ans de mai, pour que l'amour et ses tempêtes ne puissent froisser sa chair légère. Marie est laide et infirme, mais elle dégage un doux parfum. Elle regarde vivre et aimer les autres, elle regarde passer l'amour, qui la frôle sans s'arrêter. — Les quatre histoires sont les premières œuvres de Charles-Louis Philippe. C'est le journal passionné des premiers émois, des premiers désirs de l'enfance et de l'adolescence, et de la déception qui suit les commencements de l'amour et nous laisse une tristesse durable.

NAPOLÉON ET L'AMÉRIQUE,

par **A. Schalck de la Faverie.**

(Librairie Payot et Cie.)

Auteur d'un livre consacré aux *Premiers interprètes de la pensée américaine*, Schalck de la Faverie expose ici les vicissitudes politiques de la jeune République ; il fait ressortir l'importance de la cession de la Louisiane qui ouvre aux États-Unis une perspective de politique mondiale ; il analyse le rôle joué par les hommes d'État américains dans les complications soulevées par le blocus continental. Magistral ensemble d'enchaînements historiques, cette étude fait remonter à la politique de Napoléon la première étape esquissée aux États-Unis vers une politique qui permet aujourd'hui au Président Wilson d'affirmer son grand geste de justicier.

LA ROUMANIE,

par **Eugène Pittard.**

(Éditions Bossard.)

L'auteur, professeur d'anthropologie à l'Université de Genève, a voulu dans ce livre faire un tableau d'ensemble de la Roumanie, des Roumains et de la vie roumaine. On ne saurait réussir mieux que M. Eugène Pittard à concilier le spécial et le général, le technique et le littéraire, l'ethnographique et le pictural, en un mot, à coordonner tous les éléments constitutifs de l'existence d'une nation. Aussi, son livre intéressera et instruira toutes les catégories de lecteurs. Le public apprendra, et l'érudit verra s'ouvrir devant lui des perspectives inconnues. L'illustration, exécutée d'après des photographies prises par l'auteur, entièrement inédite, est une révélation émouvante sur les hommes et les femmes admirables de la Valachie, de la Moldavie et de la Dobroudja.

HISTOIRE DU PEUPLE AMÉRICAIN,

par **Woodrow Wilson.**

(Éditions Bossard.)

L'ouvrage capital du Président Wilson, dont voici une traduction complète et fidèle, n'est pas un exposé sec et didactique de l'Histoire des États-Unis. C'est une œuvre à la fois historique et philosophique, qui fait comprendre la formation et le développement de la plus vaste démocratie du monde, la naissance des partis politiques et le jeu des institutions. C'est avant tout un récit *vivant*, qui met en relief les grands événements et l'enchaînement des grands événement du xve siècle à l'intervention des États-Unis en Chine, lors de la révolte des Boxers. Cette traduction, précédée d'une longue introduction de M. Émile Boutroux, paraîtra en livraisons mensuelles à partir du 1er janvier 1918.

LE CRIME,

par l'**auteur de J'accuse.**

(Librairie Payot et Cie.)

L'Allemagne ne cesse de répéter depuis trois ans par la voix de Guillaume II et de ses chanceliers : « Nous n'avons pas voulu la guerre. » Contre ce mensonge monstrueux, un Allemand s'est levé, l'auteur du retentissant *J'accuse*. Il complète son réquisitoire par ce nouveau livre. Aucun emportement, aucune parole hasardée. Des documents complets, classés, étudiés, probants. C'est l'historique complet de l'attentat, avec toutes les opinions émises, tous les mensonges, toutes les fourberies, toutes les circonstances du crime.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE,

Tome I. *Des Origines à la fin du XVIe siècle.*
Tome II. *Du XVIIe siècle à la mort de Beethoven.*

par **M. J. Combarieu,**

(Librairie Armand Colin.)

Cet ouvrage s'adresse à tous les amis de la musique et à tous ceux qu'intéresse l'histoire générale et complète de la civilisation. Débrouiller la question des origines ; relier les conceptions primitives de l'art musical à celles des grands philosophes et grands compositeurs modernes ; donner la notion exacte et le sentiment des chefs-d'œuvre en citant beaucoup de textes et en les analysant de près, au double point de vue *technique* et *esthétique* ; enfin et surtout mettre ordre et clarté dans un monde de merveilles où tant de faits et tant de travaux particuliers risquent d'égarer le lecteur : tel est le but qu'on s'est proposé, non sans donner à une pareille étude un large horizon d'idées.

AFFAIRES IMMOBILIÈRES

A vendre :

A vendre moulin à farine avec étang 7 hectares, prés et terres 3 hect., situé dans l'Allier. Prix 30.000 f.

Nièvre. Beau petit château sur hauteur. 17 h., chasse et pêche. Prix : 70.000 fr. Belle occasion.

Immeuble Grands Boulevards. Libre de location. Boutiques disponibles. 3 millions 1/2. Grande plus-value.

Rond-Point des Champs-Élysées. Bel hôtel à vendre 600.000 francs, a coûté le double.

On demande des usines à acheter ou à louer. Pressé.

Bail d'une ferme de 170 ha. près de Paris, à céder. Cause maladie.

Immeubles en viager à vendre.

On demande forêts chêne et sapin de préférence à acheter.

Pour toutes communications écrire au Comptoir Castiglione, 7, rue de Castiglione (Département R. B.)

J'envoie franco liste de

2.000 PROPRIÉTÉS

maisons, villas, châteaux, domaines, fermes et usines à vendre où louer.

Boisselot, rue du rocher, 56, Paris.

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 francs par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

Inventions

Pour prendre vos Brevets. — Pour étudier la valeur des Brevets auxquels vous vous intéressez. — Pour diriger vos procès en contrefaçon

H. JOSSE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Conseil des services du Contentieux

Exposition Universelle de 1900.

17, boulevard de la Madeleine, Paris

La Librairie Vivienne, 12, rue Vivienne, Paris, achète au comptant les LIVRES & GRAVURES de toutes époques.

LE GARDE-MEUBLE PUBLIC

BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE 259-24

18, rue Saint-Augustin, PARIS

THE CONTEMPORARY REVIEW.

MONTHLY 2s/6d

EDITED BY

The Rev. Dr. SCOTT LIDGETT

AND

Mr. G. P. GOOCH, M. A.

The *Contemporary Review* was founded in 1861 and is one of the oldest of the British Magazines. It stands in the front rank of European Reviews. It deals with all subjects of current interest—Religion Politics, Literature, Philosophy, Science, Art, Education, and Social Topics. Its general tendency is Liberal. The first writers of Great Britain are among its contributors, while eminent foreign authors write in its dal pages from time to time. It is widely read on the Continent and in the Colonies.

A free specimen copy of a recent number will be sent from the office of "The Contemporary Review", 10, Adelphi Terrace, London England., on receipt of 3d. for postage.

Copies canbe obtained delete direct from the Publisher :

10, ADELPHI TERRACE, LONDON, W. C., ENGLAND.

Subscription Rates (POST FREE) :

8 months, 8/3 ; 6 months, 16/6 ; 12 months, £1 13/-

La Rivista Politica e Parlamentare

Direzione ed Amministrazione : **ROMA, via Pierluigi da Palestrina 47 - Telef. 21-845**

"La Rivista Politica e Parlamentare" de Rome est la publication politique et économique la plus répandue et la plus importante d'Italie.

DIRECTEUR : **Charles-Albert CORTINA**

Sont collaborateurs de **"La Rivista Politica e Parlamentare"** les plus éminents parlementaires et écrivains politiques et économistes.

ABONNEMENTS :

Pour l'Italie, un an : **10 francs** | Pour la France, un an : **12 francs**

La livraison : **0 fr. 30**

PAPETERIES BERGÈS

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 6 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL
DIRECTION GÉNÉRALE
LANCEY (ISÈRE)

USINES A LANCEY ISÈRE

USINES A PERSAN (S.-&-O.) ALFORTVILLE (S.)

MAISON A PARIS 10 RUE COMMINES (III) MAISON A LANCEY (ISÈRE)
MAISON A LYON 320-322 RUE DUGUESCLIN ET 9 PLACE DE L'ABONDANCE
AGENCE A ALGER

TOUS LES PAPIERS BLANCS ET COULEURS
POUR IMPRESSION ET ÉCRITURE
TOUS LES PAPIERS D'EMBALLAGE ET DE PLIAGE
TOUS LES CARTONS

4 USINES — 12 MACHINES A PAPIERS
Force hydraulique : 12.000 HP.
FABRIQUE DE PATES MÉCANIQUES
FABRIQUE DE PATES CHIMIQUES AU BISULFITE
FABRIQUE DE CARTONS

Vue des usines de Lancey

DRAEGER

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie des Chemins de fer P.-L.-M. a l'honneur de rappeler au public que, jusqu'à nouvel ordre, le nombre des trains de voyageurs a été réduit sur tout le réseau. Le nombre des places offertes dans les trains maintenus est limité et aucun train ne doit être dédoublé.

Messieurs les voyageurs sont invités, en conséquence, à s'assurer leurs places d'avance, notamment dans les trains-poste et directs, soit par location de places numérotées, en 1re et 2e classes, soit en réclamant des bulletins d'inscription dans les gares.

Cette dernière formalité ne donne que le droit de partir, dans la limite des places disponibles, sans aucun engagement.

POUR LEURS ÉTRENNES DE 1918

OFFREZ A VOS AMIS

UN EXEMPLAIRE DES TIRAGES DE BIBLIOPHILE

DE LA

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

11, rue de Médicis, Paris (VIe)

TIRAGES RÉIMPOSÉS

Il a été fait des volumes suivants un tirage réimposé in-16 soleil (20 × 14) sur vergé d'Arches à cent exemplaires, numérotés à la presse :

Léon DAUDET . . . . *Devant la Douleur.* Il reste deux exemplaires. *L'ex.* . . . **25** fr.
— *L'Entre-deux-Guerres.* Il reste trois exemplaires. *L'ex.* . . **20** fr.
— *L'Hérédo.* Il reste douze exemplaires. *L'ex.* . . . . . **20** fr.
Charles MAURRAS . . *Quand les Français ne s'aimaient pas.* Il reste trois exemplaires. *L'ex.* . . . . . **30** fr.

TIRAGES NON RÉIMPOSÉS

SUR HOLLANDE, VERGÉ D'ARCHES OU PUR FIL LAFUMA, A PETIT NOMBRE

Marius ANDRÉ . . . . *Guide psychologique du Français à l'Étranger.* Il reste six exemplaires. *L'ex.* . . . . . **12** fr. **50**
Jacques BAINVILLE. *Comment est née la Révolution russe.* Il reste six exemplaires. *L'ex.* . . . . . **5** fr.
André BEAUNIER . . . *Figures d'autrefois.* Il reste trois exemplaires. *L'ex.* **12** fr. **50**
Camille BELLAIGUE. *Propos de musique et de guerre.* Il reste cinq exemplaires. *L'ex.* . . . . . **12** fr. **50**
Louis DIMIER . . . . . *L'Appel des Intellectuels allemands.* Il reste trois exemplaires. *L'ex.* . . . . . **5** fr.
— *Les Tronçons du Serpent.* Il reste trois exempl. *L'ex.* **7** fr. **50**
Charles MAURRAS . . *Enquête sur la Monarchie* (50 exempl.). Il reste un exemplaire. *L'ex.* . . . . . **50** fr.
— *L'Action française et la Religion catholique* (24 exempl.). Il reste six exemplaires. *L'ex.* . . . . . **12** fr. **50**
— *La Part du combattant* (24 exempl.). Il reste six exemplaires. *L'ex.* . . . . . **5** fr.
— *Le Pape, la guerre et la paix* (50 exempl.). Il reste vingt exemplaires. *L'ex.* . . . . . **12** fr. **50**
G. SANTAYANA . . . . *L'Erreur de la Philosophie allemande* (24 exempl.). Il reste quatorze exemplaires. *L'ex.* . . . . . **12** fr. **50**
Georges VALOIS . . . *Le Père* (100 exempl.). Il reste vingt-neuf exempl. *L'ex.* **12** fr. **50**
Henri VAUJEOIS . . . *Notre Pays.* Il reste six exemplaires. *L'ex.* . . . . . **12** fr. **50**
— *La Morale de Kant.* Il reste sept exemplaires. *L'ex.* **12** fr. **50**
Capitaine Z*** . . . . . *L'Officier et le Soldat français.* Il reste cinq exemplaires. *L'ex.* . . . . . **12** fr. **50**

Ernest FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine - PARIS

Nouveautés : **BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE**
Dirigée par le Dr GUSTAVE LE BON

L. DUGAS
Agrégé de Philosophie, Docteur ès Lettres

LA MÉMOIRE ET L'OUBLI

Un volume in-18. Prix . . . . . **3 fr. 50**

Cette monographie de la mémoire, qui vient après tant d'autres, s'en distingue par le point de vue (strictement psychologique) et la méthode (introspective). L'auteur rattache la mémoire à la personnalité et la définit la synthèse du passé individuel. L'oubli normal est, par suite, l'élimination des éléments qui n'entrent pas dans cette synthèse, l'oubli pathologique, la désintégration du moi.

Jean des VIGNES-ROUGES

ANDRÉ RIEU
OFFICIER DE FRANCE
ROMAN

Un volume in-18. Prix . . . . . **3 fr. 50**

André Rieu résume toutes les ardeurs, les exaltations, les amertumes, les révoltes aussi, qu'un idéaliste peut ressentir lorsqu'il est submergé par l'esprit de la collectivité. Nous le voyons se cabrer devant la grossièreté et l'horreur des spectacles de la bataille. Avec des accents touchants, il confie ses anxiétés à Franceline qui symbolise la « marraine de guerre » au sens le plus noble du mot.

Georges d'ESPARBÈS

CEUX DE L'AN 14!

Un volume in-18. Prix . . . . . **3 fr. 50**

Ceux qui, naguère, s'étonnaient aux imaginations du barde de l'épopée impériale et n'y voulaient voir que fictions hyperboliques, reconnaîtront, sans doute, devant ces réalisations de la grande guerre que le rêve du poète n'était qu'une lucide divination des gestes merveilleux de **Ceux de l'An 14!**

Collection in-18 à 3 fr. 50 le volume
Majoration temporaire : 50 centimes

SELECT-COLLECTION
LE VOLUME (contenant un roman complet), **60 centimes**
avec couverture illustrée en couleurs

Paul BOURGET
de l'Académie Française

LES DEUX SŒURS
ROMAN
Couverture illustrée en couleurs d'ALBERT GUILLAUME
— Un volume —

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

Librairie Académique. — PERRIN & Cie, Éditeurs
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS (VIe ARR.)

Viennent de paraître :

CHARLES RIVET

Le Dernier des Romanof

Le tsar et la cour. — Les influences occultes, Raspoutine. — Politique et politiciens d'hier. — La Révolution. Les fautes françaises en Russie.

Un volume in-16 (63e édition). — Prix . . . . . 4 francs
Il a été tiré 20 exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des papeteries Lafuma . . . . . 15 francs

MADELEINE HAVARD DE LA MONTAGNE

La Vie agonisante des Pays occupés. Lille et la Belgique

Notes d'un Témoin. — Octobre 1914-Juillet 1916. Préface de MAURICE BARRÈS, de l'Académie française.

Un volume in-16. — Prix . . . . . 4 francs
Il a été tiré 10 exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des papeteries Lafuma . . . . . 15 francs

FERRI-PISANI

L'Intérêt et l'Idéal des États-Unis

dans la guerre mondiale

Un volume in-16. — Prix . . . . . 4 francs
Il a été tiré 10 exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des papeteries Lafuma . . . . . 15 francs

Ouvrages reliés en magasin :

Œuvres de Henry HOUSSAYE
de l'Académie Française

1814
Soixante-dix-huitième édition, revue et augmentée depuis la quarantième
Un volume in-16 de 650 pages avec une carte . . . 4 fr.
Le même, format in-8° . . . . . 9 fr.

1815
PREMIÈRE RESTAURATION
LE RETOUR DE L'ILE D'ELBE — LES CENT JOURS
Soixante et onzième édition, revue et augmentée depuis la quarantième
Un volume in-16 de 638 pages . . . . . 4 fr.
Le même, format in-8° . . . . . 9 fr.

1815 - WATERLOO
Quatre-vingtième édition, revue et augmentée depuis la cinquantième, avec un appendice nouveau
Un volume in-16 de 510 pages, avec 3 cartes . . . . 4 fr.
Le même, format in-8° . . . . . 9 fr.

1815
LA SECONDE ABDICATION — LA TERREUR BLANCHE
Cinquante-huitième édition
Un vol. in-16 de 600 pages, orné d'un portrait de l'auteur 4 fr.
Le même, format in-8° . . . . . 9 fr.

IÉNA
ET LA CAMPAGNE DE 1806
Introduction de Louis MADELIN
Dix-neuvième édition
Un volume in-16 avec 2 cartes . . . . . 4 fr.
Le même, format in-8° . . . . . 9 fr.

Les cinq volumes in-16 reliés demi-chagrin . . . . . 38 fr.
Les mêmes en reliures d'amateur avec fers spéciaux 44 fr.
Les cinq volumes in-8° reliés demi-chagrin . . . . . 81 fr.
Les mêmes en reliures d'amateur avec fers spéciaux 87 fr.

LA PATRIE GUERRIÈRE
Septième édition
Un volume in-16 avec un portrait . . . . . 4 fr. »
— relié demi-veau fauve . . . . . 8 fr. 80

Œuvres complètes de G. LENOTRE

Académie française : Prix Berger 1902

Le Drame de Varennes. Juin 1791, d'après des documents inédits. 30e édition. Un volume in-8° écu, illustré . 6 fr.
La Captivité de Marie-Antoinette. *Les Feuillants, Le Temple, La Conciergerie,* d'après les relations des témoins oculaires et des documents inédits. 25e édition. Un volume in-8° écu avec gravures. Prix . . . . . 6 fr.
Paris Révolutionnaire. 32e édit. illustrée. Un vol. in-18° écu . . . . . 6 fr.
Paris révolutionnaire. **Vieilles maisons, Vieux papiers.** Première série. 53e édit. Un vol. in-8° écu avec grav. 6 fr.
Paris révolutionnaire, **Vieilles maisons, Vieux papiers.** Deuxième série. 46e édit. Un vol. in-8° avec grav. 6 fr.
Paris révolutionnaire. **Vieilles maisons, Vieux papiers.** Troisième série. 38e édit. Un vol. in-8° écu orné de grav. 6 fr.
Paris révolutionnaire. **Vieilles maisons, Vieux papiers.** Quatrième série. 27e édit. Un vol. in-8° écu orné de grav. 6 fr.
Un agent des Princes pendant la Révolution **Le Marquis de la Rouerie et la Conjuration bretonne (1790-1793).** 18e édit. Un volume in-8° écu avec gravures . . . . . 6 fr.
Un conspirateur royaliste pendant la Terreur. **Le Baron de Batz (1792-1795).** 18e édit. Un vol. in-8° écu avec gravures . 6 fr.
La Chouannerie normande au temps de l'Empire. **Tournebut (1804-1809),** avec une préface de Victorien SARDOU. 19e édition. Un volume in-8° écu . . . . . 6 fr.
Le vrai Chevalier de Maison-Rouge. A.-D.-J. de Rougeville (1761-1814). 17e édit. Un vol. in-8° écu avec gravures. 6 fr.
La Guillotine pendant la Révolution, d'après des documents inédits tirés des archives de l'Etat. 17e édition. Un volume in-8° écu . . . . . 6 fr.
Bleus, Blancs et Rouges. Récits d'histoire Révolutionnaire, d'après des documents inédits. 16e édition. Un volume in-8° écu . . . . . 6 fr.
Chacun de ces volumes in-8° écu existe relié en demi-chagrin, tête dorée, au prix de . . . . . 12 fr.
Chacun de ces volumes, in-8° écu en reliure d'amateur, avec fers spéciaux, au prix de . . . . . 18 fr. 20
Prussiens d'hier et de toujours. 1re et 2e série. Chaque volume . . . . . 4 fr.

Mémoires et souvenirs sur la Révolution et l'Empire, publiés avec des documents inédits, par G. LENOTRE.

Volumes parus :

Les Massacres de Septembre. Un volume. 25e édition.
Les Fils de Philippe-Égalité pendant la Terreur. Un volume. 17e édition.
La Fille de Louis XVI. Un volume. 22e édition.
Le Tribunal Révolutionnaire (1793-1795). Un volume. 20e édition.
Les Noyades de Nantes. Un volume. 20e édition.
Chacun de ces volumes in-16 jésus broché . . . . . 4 »
— — relié demi-chagrin rouge, tête dorée 8 20
— — reliure d'amateur, avec fers spéciaux 9 40

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 ET 37, RUE MADAME, PARIS (VIe) — FLEURUS 12-27

VIENNENT DE PARAITRE :

PAUL CLAUDEL . . . . . **L'ANNONCE FAITE A MARIE**
13e édition. — Un volume in-16. . . . . **3 fr. 50**

RABINDRANATH TAGORE . . . . . **L'OFFRANDE LYRIQUE**
(Prix Nobel 1913). Traduction A. GIDE. 7e édition. — Un Volume in-16. **3 fr. 50**

PIERRE HAMP. . . . . **GENS**
Un volume in-16 . . . . . **3 fr. 50**

CH.-L. PHILIPPE. **LA BONNE MADELEINE ET LA PAUVRE MARIE. — QUATRE HISTOIRES DE PAUVRE AMOUR**
Un volume in-16. . . . . **3 fr. 50**

ANDRÉ SUARÈS . . . . . **REMARQUES Nos I, II, III et IV**
Chaque brochure in-8o pot, tirée à 2.000 exempl. sur papier Lafuma. **2** francs

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE. . . . . **INTERROGATION**
Un volume in-16. . . . . **3** francs

PAUL VALÉRY. . . . . **LA JEUNE PARQUE**
Un volume in-4o couronne, tiré à 500 exempl. sur papier d'Arches. **6** francs

M. DE UNAMONO. **LE SENTIMENT TRAGIQUE DE LA VIE**
Traduction de M. FAURE-BAULIEU. — Un volume in-16 couronne . . **6** francs

EN SOUSCRIPTION :

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES PÉGUY

Introductions de BARRÈS, BERGSON, MILLERAND, SUARÈS, etc.
Quinze volumes in-8o carré, tirés à 1.200 exemplaires, **150** francs, payables en 4 versements annuels de **32 fr. 50**

Tomes I et IV parus. — Tome V . . . **LE MYSTÈRE DE LA CHARITÉ DE JEANNE-D'ARC** . . . . . Sous presse
Tome VIII. **CLIO** (œuvre posthume inédite) Sous presse

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES BAUDELAIRE

Édition critique et définitive augmentée d'une biographie et d'un album iconographique par F.-E. GAUTIER. — Quatorze volumes in-4o tellière, tirés à 1.200 exemplaires, **175** francs, payables en 4 versements annuels de **43 fr. 75**.

Sous presse : Tome I. **LES FLEURS DU MAL.** — Tome II. **LES FLEURS DU MAL. — BIOGRAPHIE DES FLEURS DU MAL. — BIBLIOGRAPHIE. — VARIANTES.**

Envoi du Catalogue sur demande

Envoi franco sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la Revue

HENRI LAURENS, Éditeur, 6, rue de Tournon, PARIS (VIe)

L'ART ET LES SAINTS

Collection de volumes in-8° (18 × 12.5), illustrés de 40 gravures
Chaque volume, 64 pages. — Broché, **2** francs; Relié, **3** francs

Sainte Geneviève
par **A.-D. SERTILLANGES**

Saint Martin
par **HENRY MARTIN**

Saint Nicolas
par **AUGUSTE MARGUILLIER**

Sainte Catherine
par **HENRI BREMOND**

Les œuvres d'art consacrées aux saints sont innombrables. Grouper ces manifestations artistiques, dont beaucoup sont des chefs-d'œuvre, dresser pour tel ou tel saint, parmi les plus célèbres, une sorte de monographie iconographique, tel est le but de la collection « L'Art et les Saints ».

L'ART CHRÉTIEN

Son développement iconographique des origines à nos jours
par **LOUIS BRÉHIER**
Professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand

Un volume in-8° (26,5 × 19) avec 233 illustrations. — Broché. . . . . **25** francs

Résumé magistral d'études patientes et scrupuleuses sur un sujet du plus haut intérêt pour l'histoire de l'Art et rarement traité des origines à nos jours.

LES MONUMENTS HISTORIQUES

CONSERVATION — RESTAURATION
par **PAUL LÉON**
Chef des Services d'architecture au Sous-Secrétariat des Beaux-Arts

Un beau volume in-4° (22,5 × 28). — Broché . . . . . **80** francs

Au moment où s'impose la lourde tâche de réparer les ravages de l'invasion, nous avons cru faire œuvre utile en évoquant les leçons du passé devant les ruines du présent.

L'ART ENSEIGNÉ PAR LES MAITRES

Ce qu'ont écrit, dit, pensé artistes et écrivains sur la Technique des Arts
Choix de textes, précédés d'une étude par **Henri Guerlin**

Vient de paraître :
LE DESSIN (8 planches hors texte)

Sous presse :
LA COULEUR (8 planches hors texte)

En préparation : **La Composition**

Chaque volume petit in-4°, illustré. — Broché, **4** francs; Relié, **5** francs

L'ART APPLIQUÉ AUX MÉTIERS

par **LUCIEN MAGNE**
Architecte, Professeur au Conservatoire des Arts et Métiers

Viennent de paraître :
Décor du Cuivre et du Bronze (139 gravures)
Décor du Fer (139 gravures)

Déjà parus :
Décor de la Pierre (140 gravures)
Décor de la Terre (130 gravures)
Décor du Verre (130 gravures)

Chaque volume in-8° (24 × 17), illustré. — Broché, **6** francs; Relié, **7** francs

Envoi franco contre mandat-poste. — Majoration temporaire 20 %

HENRI LAURENS, Éditeur, 6, rue de Tournon, PARIS (VIe)

Imagerie Française sur des thèmes Français

Collection de volumes (28×22,5), illustrés en couleurs. — Brochés, **2 fr. 50** ; Reliés, **4** francs

JEAN GOUIN, Marin Breton. Poème de Théodore Botrel. Illust. de A. Granchi Taylor.

JEANNOT ET COLIN. D'après Voltaire. Illustrations de René Prinet.

Le livre d'images en couleurs destiné aux petits enfants est trop souvent d'importation étrangère. Cette collection a pour but de réagir contre ce fait. Tout y est français : texte, images, fabrication.

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA JEUNESSE

Volumes in-4°, illustrations en noir et en couleurs. — Brochés, **6** francs ; Reliés, **9** francs

Aventures du Baron de Munchausen

Illustrations de A. Robida.

Le Baron de Munchausen est avant tout un type curieux de l'outrecuidance teutonne, en cela il se distingue de M. de Crac. Celui-ci est un aimable écervelé ; celui-là un pédant hurluberlu qui veut toujours être au-dessus de tout et de tous.

MÊME COLLECTION :

Contes de Schmid.
L'Ami des Enfants, par Berquin.
Fables de Florian.
Don Quichotte.
Contes de Fées, par Mme d'Aulnoy.
Mille et une Nuits.
Contes de Shakespeare.
Contes de Perrault.
Fables de La Fontaine.
Voyages de Gulliver.
Robinson Crusoé.
Gil Blas de Santillane.
Fabliaux et Contes du Moyen Age.

IMAGES HISTORIQUES

Collection de plaquettes rédigées par divers auteurs, de 16 pages (28×22,5), très abondamment illustrées. — Brochés, **1 fr. 25** ; Cartonnés, **1 fr. 75**

Arras avant la guerre.
Soissons avant la guerre.
Reims avant la guerre.
Le Panthéon.
La Bastille.
La Galerie des Batailles de Versailles.
L'Arc de Triomphe de l'Étoile.
La Guerre au XVe siècle.
Le Sacre de Louis XV.
La Colonne de la Grande Armée.
La Marseillaise et le Chant du départ.

MADAME VIGÉE-LEBRUN

par **LOUIS HAUTECŒUR**

Un volume in-8° de 24 planches hors texte. — Broché, **2 fr. 50** ; Relié, **3 fr. 50**

72e volume de la collection « Les Grands artistes »

LA MUSIQUE MILITAIRE

par **MICHEL BRENET**

Un volume in-8° de 12 planches hors texte. — Broché, **2 fr. 50** ; Relié, **3 fr. 50**

26e volume de la collection « Les Musiciens célèbres »

Envoi franco contre mandat-poste. — Majoration temporaire 20 %

FONTEMOING et Cie, Éditeurs, 1, rue de Médicis, PARIS (6e)

(E. DE BOCCARD, Successeur). — Téléphone : Fleurus 01-60

Viennent de paraître : MARTHE BORÉLY

LE GÉNIE FÉMININ FRANÇAIS

Un volume in-16. — Prix . . . . . 3 fr. 50

Voilà un des livres les plus audacieux qu'une plume féminine ait depuis longtemps produit. D'une logique souple, ferme, virile même, il séduit autant par son accent de clairs franchise que par son charme envel ppant

Le problème féminin y est traité dans son entier : intellectualité sentimentale, cul ure, amour, féminisme, mode.

L'amour et la beauté, telle est l'essence du génie féminin et d i génie français en particulier. En montrant ce que ce génie eut de supérieur et d'unique dans notre passé historique, l'auteur entend en tirer un enseignement pour le pré ent et l'avenir.

Princesse LUCIEN MURAT

RASPOUTINE ET L'AUBE SANGLANTE

Préface de M. VANDERVELDE, Ministre belge

Un volume in-16, sous couverture illustrée par l'auteur. — Prix . . . . . 3 fr. 50

PÉLADAN

L'Art et la Guerre

La doctrine de Gœthe

La guerre et son expression artistique. — L'Allemagne de Mme de Staël et celle de Heine.

Le Vandalisme allemand en Belgique et en France

La guerre aux chefs-d'œuvre. — Louvain, Ypres, Malines, Arras, Reims, Soissons, Verdun, Ham, Coucy, etc.

La Grande Prière pour la Victoire

Un volume in-16. — Prix . . . . 3 fr. 50

AIMÉ MASSON

HISTOIRE COMPLÈTE DE LA Révolution Russe

Préliminaires de la Révolution. — Assassinat de Raspoutine. — Les Journées de Mars et de Juillet. — Chute du tsarisme. — Procès politiques. — Réformes du Nouveau régime. — Arrestations. — Assemblée de Moscou. — Faits militaires — Korniloff et Kerensky. — Proclamation de la République. — Lénine et la seconde Révolution

Un volume in-16. — Prix . . . . 3 fr. 50

GABRIEL HUAN, Docteur ès lettres

Les Doctrines de Guerre en Allemagne

La Philosophie de FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Un volume in-8°. — Prix . . . . . 7 fr. 50

Ouvrage d'actualité Commandant WEILL

LE PRINCE EUGÈNE ET MURAT

5 forts volumes in-8° avec cartes . . . . . 54 fr.

On trouvera dans cet ouvrage toutes les opérations de la retraite du prince Eugène, aux endroits et lieux connus et dans les mêmes conditions où se passent à ce jour les opérations de la guerre actuelle en Italie.

LIBRAIRIE DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, PARIS

NOUVEAUTÉS :

L'Abbé WETTERLÉ

Ancien député au Reichstag

L'Alsace-Lorraine doit rester Française

Dans cet ouvrage, la question d'Alsace-Lorraine est traitée, sous tous ses aspects, par l'homme qui la connaît le mieux.

Un vol. in-18, broché . . . . . 3 fr. 50

Majoration en sus : 0 fr. 50

F. BRUNETIÈRE

de l'Académie française

Histoire de la Littérature Française

La publication de l'Histoire de la Littérature française du grand critique a pu s'achever, après sa mort, grâce aux nombreuses notes qu'il avait laissées et à ses cours de l'Ecole normale supérieure recueillis scrupuleusement par ses auditeurs.

Vient de paraître :

TOME IV. — **LE XIXe SIÈCLE.**

Rappel :

TOME I. — **DE MAROT A MONTAIGNE.**
— II. — **LE XVIIe SIÈCLE.**
— III. — **LE XVIIIe SIÈCLE.**

Chaque tome forme un vol. in-8°, broché : **7 fr. 50** ; — relié, mouton souple : **11 fr.**

Majoration en sus : 20 0/0

H. BOUASSE

Professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse

Bibliothèque Scientifique de l'Ingénieur et du Physicien

Beaucoup de Science, mais en vue des applications.

Derniers volumes parus :

Optique géométrique élémentaire. In-8°, br. . . . **15** fr. ; — relié. . . . **20** fr.
Optique géométrique supérieure. In-8°, br. . . . **17** fr. ; — relié. . . . **22** fr.

Sur demande, envoi franco du Prospectus de cette Collection.

ÉDITIONS BOSSARD

43, rue Madame, Paris (VIe)

VIENT DE PARAITRE :

JEAN AJALBERT
MEMBRE DE L'ACADÉMIE GONCOURT
(Élection du 28 novembre 1917)

LE MAROC SANS LES BOCHES

VOYAGES DE GUERRE, 1916

Un volume in-16 de 200 pages illustrées. Une planche hors texte et sept dans le texte par J. DE LA NÉZIÈRE, et vingt-deux fleurons et culs-de-lampe différents d'après des motifs ornementaux marocains (les culs-de-lampe reproduisent les broderies décorant le dessus des babouches moghrébines).

Prix. . . . . **3 fr. »**
(sans majoration.)

Il a été tiré de cet ouvrage 35 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés et parafés par l'auteur.

Esquisse on ne saurait plus enlevée, pittoresque, sensible et évocatrice du Maroc en guerre pendant la Guerre, mais poursuivant, néanmois, grâce au savoir-faire du général Lyautey, son œuvre de régénération nationale et de civilisation moderne.

A PARU LE 15 JUILLET 1917 :

L'HEURE DE L'ITALIE

VOYAGE DE GUERRE, 1916

Un volume in-16 de 200 pages illustrées. Huit planches hors texte d'après des œuvres de COROT, ALBERT BESNARD (études d'après nature inédites pour portraits du Pape et du cardinal Mercier), J.-F. Raffaëlli, Vallotton, Villiani, Van Dongen.

Prix. . . . . **3 fr. »**
(sans majoration.)

Il a été tiré de cet ouvrage 20 exemplaires numérotés et parafés par l'auteur, sur japon impérial (épuisés), *et 35 exemplaires sur vergé d'Arches également numérotés et parafés, dont il ne reste que quelques exemplaires.*

Les récents événements d'Italie donnent toute leur valeur aux impressions recueillies, en 1916, par M. Ajalbert à Rome, à Naples et sur le front de l'armée.

Ces deux volumes, du dernier élu de l'Académie des Dix, ont un intérêt d'histoire égal à leur attrait littéraire.

ÉDITIONS BOSSARD

43, rue Madame, Paris (VIe) — Tél. : Fleurus **04-48**

VIENT DE PARAITRE :

AUGUSTE GAUVAIN

L'EUROPE AU JOUR LE JOUR

TOME II

DE LA CONTRE-RÉVOLUTION TURQUE AU COUP D'AGADIR

Ce volume est le second de la série commencée, cette année, avec le recueil qui porte en sous-titre « La Crise Bosniaque », dont le succès a été si grand, grâce aux clartés qu'il nous a apportées sur les causes lointaines, mais immédiates, de la conflagration générale.

M. Gauvain, le directeur de la politique étrangère au *Journal des Débats*, notoirement le plus qualifié de nos écrivains politiques, reproduit dans le tome II les principaux articles qu'il a publiés depuis la Contre-Révolution turque, au mois d'avril 1909, jusqu'à l'envoi du *Panther* devant Agadir, dans l'été 1911.

Cette histoire de deux ans est pleine d'événements qu'il faut connaître et méditer pour se rendre compte de la genèse de la guerre européenne. Ils sont la suite et la conséquence de l'état de choses créé par la crise bosniaque. On voit le régime hamidien s'effondrer, les Jeunes-Turcs tenter de forcer la confiance... et la bourse de la France, la Grèce renaître sous l'influence de M. Venizelos, l'Autriche-Hongrie poursuivre une campagne féroce contre les Jougo-Slaves, la Hongrie se débattre dans d'inextricables embarras intérieurs, l'Italie tomber entre les mains de M. Giolitti, l'Espagne en proie aux compétitions ministérielles, l'Allemagne essayer de tromper l'opinion européenne sur l'Alsace-Lorraine avec une pseudo-constitution, et enfin et surtout les développements de l'affaire marocaine jusqu'à la crise d'Agadir. On suit en même temps les entrevues de souverains et de ministres et les grands débats parlementaires sur les affaires extérieures. Le volume se termine par un article prophétique sur l'imminence du coup de tonnerre qui faillit déchaîner la conflagration européenne en juillet 1911.

Plus on avance dans cette série, plus on reconnaît l'utilité de la reproduction méthodique des articles de M. Gauvain. Comme l'a dit le *Journal de Genève* à propos du premier volume, « cet ouvrage est une mine inépuisable de jugements et de renseignements qui joignent la fraîcheur de l'impression à la largeur de l'histoire ». L'indépendance et la clairvoyance de l'auteur ont été maintes fois signalées au cours de cette guerre. Ce volume prouve que cette réputation est également justifiée pour la période d'avant-guerre.

Un volume in-8 raisin, 500 pages : **7** fr. **50** (*sans majoration*)

LIBRAIRIE PAYOT & Cie,

OUVRAGES RECOMMANDÉS :

G. CLEMENCEAU

La France devant l'Allemagne 5

VICTOR BORET

La Bataille économique de demain . . . . .

ANDRÉ MANDELSTAM

Associé de l'Institut de Droit international, ancien secrétaire de la seconde conférence de la Paix

Le Sort de l'Empire ottoman 1

A. SCHALCK DE LA FAVERIE

Napoléon et l'Amérique. 6 fr.

E. SERVAN

L'Exemple américain

Le Prix du temps aux États-Unis. . 4 fr.

Dr MAURICE BOIGEY

L'Élevage Humain. Volume I. — Formation du corps. Éducation physique. . 4 fr. Volume II. — Réforme intellectuelle. Réforme morale . . . . . 4 fr.

GEORGES LAFOND

L'Effort français en Amérique latine . . .

W. WARDE FOWLER. M. A.

La Vie sociale à Rome au temps de Cicéron. 7 fr

ALBERT ERLANDE

En campagne avec la Légion étrangère.

COMMANDANT M. H. WEIL

Les Dessous du Congrès de Vienne

d'après les documents originaux des Archives du Ministère impérial et royal de l'Intérieur à Vi

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère des Affaires Étrangères

Deux vol. in-8° de XXIV-872 et IV-784 pages. Ensemble : 40 fr.

Le Crime, par l'auteur de "J'ACCUSE" . . . . . 7 fr

EUGÈNE PLUMON

Docteur en droit. Avocat à la Cour d'appel de Paris. Docteur en droit de l'Université de Heidelberg

English-German Guide, for the use of the British and Amer forces at the front, with vocabulary of words, terms and military expressions in Eng German. — Un vol. in-12, relié toile souple 5

, 106, boulevard Saint-Germain

RNIÈRES PUBLICATIONS :

Y..

'Odyssée d'un Transport torpillé . . . . . 4 fr.

Prix « Fémina-Vie Heureuse » 1917

ANDRÉ FRIBOURG

roire. Histoire d'un Soldat . . . . . 4 fr.

* * *

Les Dangers mortels
e la Révolution russe . . . . . 4 fr.

DANIEL HALÉVY

e Président Wilson . . . 4 fr.

N. P. COMNÈNE

otes sur la Guerre roumaine
(1916-1917)
Préface de M. ALBERT THOMAS
de M. MAURICE MURET. . . . 4 fr.

* * *

'Imposture par L'Image
il de gravures falsifiées et calomnieuses publiées par la
e illustrée austro-allemande pendant la guerre. . . 3 fr.

BARUCH HAGANI

Le Sionisme politique
et son fondateur Téodore Herzl
(1860-1904). . . . . 4 fr.

LORD ERNEST W. HAMILTON

Les Sept premières divisions anglaises
Récit détaillé de leurs combats autour de
Mons et d'Ypres . . . . . 4 fr.

CAPITAINE Z.

L'Armée de 1917. . . . . 4 fr.

H.-G. WELLS

. Britling commence à voir clair . . . . . 5 fr.

FRIEDRICH NAUMANN

'Europe centrale (MITTELEUROPA). . . . . 9 fr.

* * *

Lettres d'un vieil Américain à un Français
Traduites par J. L. DUPLAN. Préface de LYSIS. . . . . 4 fr.

HENRI DIDIER, Éditeur, 4 et 6, rue de la Sorbonne, Paris

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
ILLUSTRÉE

En cours de publication :

COLLECTION "LES NÔTRES"

« Ce que nous POUVONS et DEVONS lire de chaque Écrivain »

Notre Corneille, par Mme et MM. P. CROUZET, P. ANDRAUD et F. MINOUFLET . . . 7 »

Notre Premier Molière, par Ch. GEORGIN 5 50

Notre La Bruyère, par J. CAYROU . . . . . 6 »

Notre Montesquieu, par M. ROUSTAN 5 50

Notre Rousseau, par D. MORNET 5 50

Notre Chateaubriand, par R. CANAT . . . . . 6 »

Notre Balzac, par J. MERLANT 5 50

Notre Vigny, par R. CANAT . . . . . 6 »

Notre Musset, par J. MERLANT 6 50

Chaque volume en reliure de luxe mouton souple, tête dorée.

Histoire illustrée
de la
LITTÉRATURE FRANÇAISE

PRÉCIS MÉTHODIQUE

PAR

E. ABRY
Agrégé des Lettres
Proviseur du Lycée de Valence

P. CROUZET
Agrégé des Lettres
Professeur de première au Collège Rollin

C. AUDIC
Agrégé des Lettres
Professeur de Première au Lycée Janson

4e édition revue et corrigée (90e mille)

Un magnifique volume in-8 carré, orné de 324 illustrations documentaires (Miniatures, Manuscrits, Estampes, Portraits, Frontispices, Fac-Similés, Autographes, etc.).

Broché . . . . . 6 »
Relié demi-luxe genre maroquin, tranche dorée . . . . . 7 »
Relié luxe mouton souple, tête dorée . . . . . 8 »

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

FERDINAND BRUNOT
Professeur d'Histoire de la Langue française à l'Université de Paris

HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE DES ORIGINES A 1900

Couronnée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1er *Grand-Prix Gobert*, 1912)

Vient de paraître :

TOME V

Le français en France et hors de France au XVIIe siècle

In-8° (16×25), VIII-444 pages, rel. demi-chagr., **17 fr. 50**; — broché. **12 fr. 50**

(*Majorations* temporaires : sur le volume broché : 20 °/₀ ; — sur la reliure. 60 °/₀)

Précédemment parus :

TOME I : **De l'Époque latine à la Renaissance**

Un volume in-8° raisin, 548 pages, relié demi-chagrin, tête dorée, **20** fr. ; — broché . . . . . **15** fr.

TOME II : **Le Seizième Siècle**

Un volume in-8° raisin, 510 pages, relié demi-chagrin, tête dorée, **20** fr. ; — broché. . . . . **15** fr.

TOME III : **La Formation de la Langue classique (1600-1660)** :

PREMIÈRE PARTIE. Un vol. in-8° br. . **12** fr. **50**
Relié demi-chagrin, tête dorée. . . . **17** fr. »

DEUXIÈME PARTIE. Un vol. in-8° br. . **7** fr. **50**
Relié demi-chagrin, tête dorée . . . **11** fr. »

TOME IV : **La Langue classique (1660-1715)**

PREMIÈRE PARTIE. Un vol. in-8° raisin, 686 pages, relié demi-chagrin, **23** fr. ; — broché . . . . **18** fr.

(La *Deuxième partie* du TOME IV est en préparation)

(*Majorations* temporaires : sur les volumes brochés : 20 °/₀ ; — sur les reliures : 60 °/₀)

Demander le prospectus : « Histoire de la Langue française »

MAURICE CAULLERY
Professeur à la Sorbonne, *French exchange-professor, Harvard University* (1916)

LES UNIVERSITÉS ET LA VIE SCIENTIFIQUE AUX ÉTATS-UNIS

Les principales Universités. — Le faciès extérieur de l'Université. — L'administration. — Les professeurs. — Les étudiants et l'enseignement. — Les jeunes filles et le collège. — La Graduate-School of Arts and Sciences. — Les écoles professionnelles. — L'extension universitaire, etc.

La recherche scientifique dans les Universités. — Les Instituts de recherche. — Les Musées d'histoire naturelle — Les services fédéraux de recherche. — Les Académies et les Sociétés savantes. — Enseignements à tirer pour la France. — Statistique des étudiants des principales Universités, etc.

Un volume in-18 jésus, broché . . . . . **3** fr. **50**

(*Majoration* temporaire : 50 cent.)

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
— 103, Boulevard Saint-Michel. — PARIS —

ÉTRENNES 1918

AUGUSTE RODIN

LES

CATHÉDRALES DE FRANCE

REIMS

SOISSONS — LAON — AMIENS — ÉTAMPES — MANTES — MELUN — CHARTRES, etc.

Introduction de CHARLES MORICE

Un volume grand in-4° (23 × 29°) comprenant cxx-164 pages de texte et **100 planches inédites hors texte de dessins et aquarelles d'Auguste Rodin**, tiré sur papier de Hollande de Van Gelder Zonen, avec filigrane spécial : le texte sur vergé, les planches sur vélin :

Broché . . . . . **50** fr.
Relié demi-maroq. bleu de France, doré en tête, avec étui . **70** fr.

(*Majorations* temporaires : sur le volume *broché*, 20 °/₀ ; — sur la *reliure*, 60 °/₀)

Le prospectus-spécimen : LES CATHÉDRALES DE FRANCE est envoyé franco sur demande.

ÉMILE MALE

L'ART RELIGIEUX
DE LA FIN DU MOYEN ÂGE
EN FRANCE

Un volume in-4° (28 × 23), de 550 pages, illustré de *250 gravures*,
Broché . . . . . **25** fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée . . . . . **32** fr.

(*Majorations* temporaires : sur le volume *broché*, 20 °/₀ ; — sur la *reliure*, 60 °/₀)

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscri, tions et Belles-Lettres (1er Grand-Prix Gobert).

ANTHOLOGIE D'ART
(*SCULPTURE-PEINTURE*)
par ALFRED LENOIR
Inspecteur général de l'Enseignement du Dessin

224 Planches

Un volume in-8° (19 × 28°) de 240 pages, broché . . . . . **7** fr. **50**
Relié demi-chagrin, plats toile, fers spéciaux . . . . . **12** fr. »
En portefeuille toile, fers spéciaux (112 planches *séparées*, double face). **11** fr. »

(*Majorations* temporaires : sur le volume *broché*, 20 °/₀ ; — sur la *reliure*, 60 °/₀)

Demander le catalogue : OUVRAGES ILLUSTRÉS (Étrennes 1918)

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
— 103, Boulevard Saint-Michel, — PARIS —

ÉTRENNES 1918

Un Album unique de Photographies sur la Guerre

"LA GUERRE"

DOCUMENTS DE LA SECTION PHOTOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE

TOME I

240 PLANCHES reproduisant environ
600 Photographies
Texte par ARDOUIN-DUMAZET

Un volume in-4° (28×35), broché, couverture bleu et or. . . . . **15** fr.
Relié pleine toile, fers spéciaux, tête dorée. . . . . **22** fr.

TOME II

240 PLANCHES reproduisant environ
560 Photographies
Texte par ARDOUIN-DUMAZET

Un volume in-4° (28×35), broché, couverture bleu et or. . . . . **15** fr.
Relié pleine toile, fers spéciaux, tête dorée. . . . . **22** fr.

(*Majorations* temporaires : sur les volumes *brochés*, 20 °/₀ ; — sur les *reliures* 25 °/₀)

EXTRAITS DE LA PRESSE

« Cette collection unique de documents en apprend plus sur le caractère des événements et sur l'inexorable drame que la plupart des ouvrages qui leur sont consacrés. »
(Revue des Deux Mondes)

« Ces admirables photographies fixeront les aspects multiples de la grande guerre. »
(Revue de Paris)

« Cet album est une œuvre unique, la plus belle, la plus artistique collection de photographies, prises sur nature, qu'on puisse voir. »
(Journal des Débats)

« Cet album figure au premier rang des publications illustrées sur la guerre. L'œuvre est de premier ordre. »
(L'Opinion)

J. COMBARIEU

HISTOIRE DE LA MUSIQUE

AVEC DE NOMBREUX TEXTES MUSICAUX

TOME I
DES ORIGINES A LA FIN DU XVI° SIÈCLE

Un vol. in-8° (14×23), broché. . **8** fr. »
Relié demi-chagrin, tête dorée . **11** fr. **50**

TOME II
DU XVII° SIÈCLE A LA MORT DE BEETHOVEN

Un vol. in-8° (14×23), broché. . **8** fr. »
Relié demi-chagrin, tête dorée . **11** fr. **50**

(*Majorations* temporaires sur les volumes *brochés*, 20 °/₀ ; — sur les *reliures*, 60 °/₀)

« Cet ouvrage comble une lacune et répond à un véritable besoin. Avec une clarté parfaite dans l'exposé des questions techniques et une richesse éblouissante de documents, on y trouve un large horizon d'idées esthétiques et philosophiques. »
(Le Temps)

« L'*Histoire de la Musique* de M. J. Combarieu est une œuvre très vaste et qui ne s'adresse pas seulement aux spécialistes. »
(Le Figaro)

« Cet ouvrage représente des années de recherches et de travail. M. Combarieu a été un des premiers en France à aborder un sujet d'une telle ampleur et à le traiter avec une pareille abondance de documentation. »
(Revue Musicale, S. I. M.)

« Cet imposant ouvrage, rempli de faits, très documenté, satisfait les savants et les penseurs, les musicographes et le public cultivé ».
(Le Correspondant)

Demander le Catalogue OUVRAGES ILLUSTRÉS (Étrennes 1918)

Librairie LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse -- PARIS (6e)

ÉTRENNES LAROUSSE

Demandez le Catalogue d'Étrennes

Larousse pour tous

Dictionnaire encyclopédique en 2 volumes

Une merveilleuse encyclopédie extrêmement complète, abondamment documentée et illustrée sous la forme la plus économique et la plus pratique : 1 950 pages (format 21 × 30,5), 17 825 gravures, 216 cartes en noir et en couleurs, 35 planches en couleurs.
Broché . . . . . 44 fr.
Relié demi-chagrin. . . . . 62 fr.

Larousse mensuel illustré

Revue encyclopédique

Toutes les manifestations de la vie contemporaine, toute l'actualité, toute l'histoire encyclopédique de la guerre sous la forme la plus pratique, la plus économique et la plus sûre.
Le numéro (1er samedi du mois). . . . . 1 fr. 25

Abonnement pour 1918 :
France : 14 francs. — Etranger : 16 francs.

Tome I (1907-1910).
842 pages, 2 812 grav., 105 cartes, 8 pl. en coul.
Un volume in-4°, broché, 33 fr. ; relié. . . . 43 fr.

Tome II (1911-1913).
930 pages, 2 340 grav., 82 cartes, 6 pl. en coul.
Un volume in-4°, broché, 33 fr. ; relié. . . . 43 fr.

Tome III (1914-1916).
" Une Encyclopédie de la guerre "
1 000 pages, 2 260 gr., 112 cartes, 120 tableaux.
Un volume in-4°, broché, 35 fr. ; relié. . . 45 fr.

Nouveau Larousse illustré

Dictionnaire encyclopédique en 8 volumes

Le plus recent, le plus remarquablement documenté et le plus magnifiquement illustré des grands dictionnaires encyclopédiques. 7 600 pages (format 32 × 26), 49 000 gravures, 564 cartes en noir et en couleurs, 89 planches en couleurs.
Broché . . . . . 295 fr.
Relié demi-chagrin . . . . . 375 fr.

Larousse médical illustré

Une encyclopédie médicale à l'usage des familles

Publié sous la direction du Docteur Gautier-Bouchard avec la collaboration d'un grand nombre de spécialistes. Magnifique volume (format 26 × 27), 1 300 pages, 2 464 grav. et photogr., 78 pl. en noir, 35 pl. en coul., une l. découpée. Broché, 42 fr. ; rel. demi-chagrin. 52 fr.

Paraîtra fin Décembre : **Larousse médical illustré de guerre.** Un volume broché, 16 fr. ; relié toile . 20 fr.

Qui? Pourquoi? Comment?

L'ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE

Le numéro mensuel (1er samedi) . . . . . 0 fr. 90

Abonnement aux 9 numéros du Tome IV :
France et colonies, 8 fr. ; Etranger . . 10 fr.
Tome I (nos 1 à 9 ; Tome II (nos 10 à 18) ; Tome III (nos 19 à 27).
Chaque volume de l'*Encyclopédie de la Jeunesse*, composé de 9 numéros de Qui? Pourquoi? Comment?, rel. toile 12 fr.

COLLECTION IN-4°

Magnifiques volumes (format 32 × 26) sur papier couché de grand luxe, merveilleusement illustrés, reliures artistiques originales

La France héroïque et ses Alliés
(*En cours de publication*) Le plus bel ouvrage sur la guerre. Tome I. Br., 26 fr. ; rel. demi-chag. 36 fr.

Histoire de France contemporaine
(1871-1913). Le plus attrayant histoire des 40 dernières années. Un vol. br., 40 fr. ; rel. demi-chag. 50 fr.

Histoire de France illustrée
(des Origines à la fin de la guerre de 1870-71).
En deux vol. br., 67 fr. ; rel. demi-chagrin. 87 fr.

La France, Géographie illustrée
La plus merveilleuse évocation de notre pays. En deux vol. br., 67 fr. ; rel. demi-chagrin. . . 87 fr.

La Belgique illustrée
Un vol. br., 25 fr. ; rel. demi-chagrin. . . . 35 fr.

L'Italie illustrée
Un vol. br., 28 fr. ; rel. demi-chagrin. . . . 38 fr.

Le Japon illustré
Un vol. br., 25 fr. ; rel. demi-chagrin . . . 35 fr.

Le Musée d'Art (des Origines au XIXe s.)
Un vol. br., 27 fr. ; rel. demi-chagrin. . . . 37 fr.

Le Musée d'Art (XIXe siècle)
Un vol. br., 35 fr. ; rel. demi-chagrin. . . . 45 fr.

La Terre, Géologie pittoresque
Un vol. br., 22 fr. ; rel. demi-chagrin. . . . 32 fr.

La Mer
Un vol. br., 25 fr. ; rel. demi-chagrin. . . . 35 fr.

Les Sports modernes illustrés
Un vol. br., 25 fr. ; rel. demi-chagrin . . . 35 fr.

Paris-Atlas
Un vol. br., 23 fr. ; rel. demi-chagrin. . . . 33 fr.

La Suisse illustrée
Un vol. br., 23 fr. ; rel. demi-chagrin. . . 33 fr.

L'Espagne et le Portugal illustrés
Un vol. br., 28 fr. ; rel. demi-chagrin. . . . 38 fr.

La Hollande illustrée
Un vol. br., 15 fr. ; rel. demi-chagrin . . . 25 fr.

En vente chez tous les Libraires et
LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse — PARIS (6e)

ÉMILE-PAUL Frères, Éditeurs, 100, rue du Faubourg-St-Honoré, Paris (VIIIe)

Maurice BARRÈS
de l'Académie française

EN REGARDANT
AU FOND DES CREVASSES

Un volume in-16. Tiré à 1 000 exemplaires sur papier de luxe. Prix. . . . . 4 francs
Édition populaire. . . . . 0 fr. 50

Jean GIRAUDOUX

LECTURES POUR UNE OMBRE

Un volume in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

Jacques-Émile BLANCHE

CAHIERS D'UN ARTISTE

Quatrième Série
PARIS
NOVEMBRE 1915 - AOUT 1916

Un volume in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

Cahiers d'un artiste 1re Série : Juin-Novembre 1914. Un vol. in-18. Prix. . 3 fr. 50
— 2e Série Novembre 1914-Juin 1915. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50
— 3e Série : Suite du printemps à Paris. Été en Normandie : Août-Novembre 1915. Un vol. in-18. Prix. . 3 fr. 50

Jean BESLIÈRE

FRANZILI
Roman

Un volume in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

ÉTRENNES 1918

J.-A. BRUTAILS
Correspondant de l'Institut, Archiviste de la Gironde

POUR COMPRENDRE LES MONUMENTS DE LA FRANCE

NOTIONS PRATIQUES D'ARCHÉOLOGIE
A L'USAGE DES TOURISTES

Voici un petit ouvrage qui rendra de précieux services. C'est, en effet, le désir de tous les touristes de pouvoir dater et comprendre les monuments qu'ils rencontrent et d'être à même d'en reconnaître le style

Sans prétendre donner à ceux qui la liront une science archéologique infaillible, la présente étude leur apprendra à interpréter ce qu'ils verront, grâce aux principes énoncés par elle et à ses nombreuses illustrations démonstratives. Un petit glossaire leur permettra, en outre, d'user des termes exacts employés dans le langage archéologique.

Un volume in-16, illustré de nombreuses gravures, cartonné toile. . . 7 fr. 50

COLLECTION "ARS-UNA"

ANGLETERRE, par Sir Walter Armstrong, Directeur de la National Gallery d'Irlande.
FRANCE, par M. Louis Hourticq, Inspecteur des Beaux-Arts de la Ville de Paris.
FLANDRE, par M. Max Rooses, Conservateur du Musée Plantin, à Anvers
ÉGYPTE, par M. Maspero, Directeur des Antiquités égyptiennes.
ESPAGNE ET PORTUGAL, par M. Marcel Dieulafoy, Membre de l'Institut.
ITALIE DU NORD, par M. Corrado Ricci, Directeur des Beaux-Arts de Rome.

Chaque volume in-16, illustré de plus de 600 gravures, cart. toile. 7 fr. 50

SALOMON REINACH
Membre de l'Institut

UN VOLUME ILLUSTRÉ CART. 7 fr. 50

APOLLO

HISTOIRE GÉNÉRALE DES ARTS PLASTIQUES
(*Nouvelle édition*)

UN VOLUME ILLUSTRÉ CART. 7 fr. 50

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

NOUVEAUTÉS POUR LA JEUNESSE

J. JACQUIN et A. FABRE

PETITS HÉROS DE LA GRANDE GUERRE

L'HÉROISME des enfants pendant la grande guerre méritait un livre d'or. Tous les faits, rigoureusement vrais dont les détails ont pu être recueillis, sont rapportés dans cet ouvrage, magnifiquement illustré, qui sera considéré par les familles et par les maîtres comme un bréviaire d'éducation patriotique.

Un volume grand in-8°, illustré, broché, 7 fr. 50 ; cartonné toile, 10 francs

M. DU GENESTOUX

Noémie Hollemochette

JOURNAL D'UNE PETITE RÉFUGIÉE BELGE

CE récit, fait avec une naïveté touchante, retrace les événements douloureux qui accablèrent la Belgique dès le 1er août 1914. La petite Noémie se révèle admirable dans l'adversité et plus d'un jeune lecteur, ému par son courage et sa gentillesse, éprouvera pour elle les mêmes sentiments que la France pour son héroïque patrie.

Un volume in-8°, illustré, broché, 4 francs ; cartonné toile, 6 francs

J. JACQUIN et A. FABRE

LE

Boy-Scout de la Revanche

ÉPISODE DE LA GRANDE GUERRE

Illustrations en couleurs et en noir de G. DUTRIAC

Un beau volume grand in-8°, broché, 7 francs ; cartonné toile, 10 francs

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

— BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE —

LOUIS DESNOYERS

LES MÉSAVENTURES DE JEAN-PAUL CHOPPART

Ce véritable petit chef-d'œuvre d'imagination endiablée et de bonne humeur, dont se sont délectées plusieurs générations, méritait de prendre une place d'honneur dans la célèbre « Bibliothèque rose ». Nul, parmi les ouvrages de la jeunesse, n'était plus digne, en vérité, de devenir classique au même titre que les meilleurs romans de Mme de Ségur. La carrière burlesque du pauvre Jean-Paul condamné à subir, parmi des saltimbanques, une série d'épreuves terribles, mais nécessaires à l'amélioration de son méchant caractère, édifiera en les amusant nos enfants et nos petits enfants comme elle nous a amusés nous-mêmes et comme elle a amusés nos pères.

Un volume in-16, illustré, broché, **2** fr. **25**; cartonné, **3** fr. **50**

Cette Collection comprend les Œuvres de :

Andersen, Cesse d'Arjuzon, Alfred Assolant, Elie Berthet, Mlle Borius, Mme J. Cazin, Mme Chabrier-Rieder, Mme Chéron de la Bruyère, Mlle du Planty, Mlle Z. Fleuriot, Mme Freneau, Mlle Giraldon, Mlle Gouraud, Mme de Lajolais, Mayne-Reid, Vsse de Pitray, Csse de Ségur, etc.

Pour le détail voir le catalogue spécial de la collection

ALBUMS EN COULEURS POUR LES ENFANTS :

H. LANOS — **P'tit Bob chez les Alliés**

J.-M. PORTA — **Alphabet des Petits Français**

H. LANOS — **Alphabet de la Guerre**

R. DE LA NÉZIÈRE — **Alphabet des Animaux**

VONIA — **Alphabet** (Les Bons et les Méchants)

Chaque album format in-4°, cartonné. . . . . **1** fr. **25**

LIVRES INDÉCHIRABLES IMPRIMÉS SUR TOILE :

Séries à **6** francs, **4** francs, **3** francs, **2** fr. **75**, **1** fr. **50** et **80** centimes

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

JULES VERNE

Voyages Extraordinaires

ÉDITION FORMAT GRAND IN-8°

SÉRIE A

Chaque vol. broché. 4 fr. 50
Cartonné . . . . . 6 fr. 50

L'Archipel en feu.
Autour de la Lune.
Aventures de 3 Russes.
Le Château des Carpathes.
De la Terre à la Lune.
L'Etoile du Sud.
Face au Drapeau.
Robur le Conquérant.
La Ville flottante.
Voyage au centre de la Terre.
Etc., Etc.

SÉRIE B

Chaque vol. broché. . 9 fr.
Cartonné toile. . . . . 14 fr.
Relié. . . . . 15 fr.

Un Capitaine de 15 ans.
Cinq Semaines en ballon.
L'Ile à hélice.
Le Jangada.
La Maison à vapeur.
Michel Strogoff.
Les Naufragés du « Jonathan ».
Nord contre Sud.
Le Sphinx des glaces.
La Superbe Orénoque.
Le Tour du Monde en 80 jours.
Villages aériens.
20.000 Lieues sous les Mers.
Le Volcan d'Or.
Etc., Etc.

SÉRIE C

Chaque vol. broché. . 10 fr.
Cartonné toile. . . . . 15 fr.
Relié . . . . . 16 fr.

Les Enfants du Capitaine Grant.
L'Ile mystérieuse.
Mathias Sandorf.

ŒUVRES COMPLÈTES DE JULES VERNE
Comprenant 99 volumes, format in-16, illustrés, chaque vol. broché, 3 fr.; cart., 4 fr. 50

ERCKMANN-CHATRIAN

Quatre Romans Nationaux

LE CONSCRIT DE 1813 — MADAME THÉRÈSE
L'INVASION — WATERLOO

Un beau volume grand in-8°, illustré, genre demi-reliure, tranches dorées, 7 francs

HECTOR MALOT

Sans Famille

Un volume in-8°, illustré, broché, 10 francs ; cartonné, tranches dorées, 15 francs

D. BELLET et W. DARVILLÉ

LA GUERRE MODERNE

ET SES NOUVEAUX PROCÉDÉS

E. TOUTEY

LA GUERRE

POURQUOI ET COMMENT ELLE SE FAIT

Chaque volume in-8°, illustré, broché. . 4 francs — Cartonné toile. . 6 francs

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

HISTOIRE DE FRANCE
ILLUSTRÉE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA RÉVOLUTION

Grâce à l'utilisation de la prodigieuse quantité de travaux qui ont été accumulés depuis cinquante ans, cet ouvrage forme la synthèse de nos connaissances sur notre histoire nationale.

Indispensable à l'historien, cette histoire de M. Lavisse est surtout destinée au grand public, à tous ceux qui ne veulent pas ignorer le passé de notre pays.

L'ouvrage comprend 18 volumes de 400 pages in-8°, illustrés de 679 gravures

Broché. . . . . **180** francs. — Reliure demi-maroquin . **288** francs
Chaque volume se vend séparément. Broché, **10** francs — Relié, **16** francs

SOUS PRESSE :

L'HISTOIRE CONTEMPORAINE

COMPLÈTE EN 8 VOLUMES

Depuis la Révolution jusqu'à nos jours, y compris l'Histoire de la Guerre de 1914 à 1917

F. SCHRADER
P. PRUDENT et E. ANTOINE

ATLAS
DE GÉOGRAPHIE MODERNE

contenant 64 cartes in-folio imprimées en couleurs

avec un texte géographique, statistique et ethnographique, et un très grand nombre de cartes de détail

Un volume in-folio, relié. . . . . **25** francs

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

LECTURES POUR TOUS

REVUE DE LA GRANDEUR FRANÇAISE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

En ce moment où toutes nos pensées sont pour nos héroïques combattants, les *Lectures pour Tous* ont voulu se consacrer surtout à la gloire de nos soldats. Elles font donc revivre les plus poignants épisodes de chaque bataille et abordent toutes les questions qui passionnent actuellement l'opinion. Elles se préoccupent, en même temps, de préparer l'après-guerre, c'est-à-dire d'organiser la lutte qui doit conduire à la victoire économique, complément de la victoire militaire.

L'année reliée. . . . . Tome I : 9 francs ; Tome II : 10 francs

ABONNEMENTS :

Le N° 75 cent.

FRANCE :		ÉTRANGER :	
Un an.	16 francs	Un an.	22 francs
Six mois.	8 fr. 50	Six mois.	11 fr. 50

Le N° 75 cent.

LA MODE PRATIQUE

REVUE DE LA FAMILLE

Paraissant tous les samedis

A quoi bon, se demandera-t-on un journal de Modes en temps de guerre? Pour réaliser des économies. *La Mode Pratique* permet, en effet, de s'habiller avec goût à peu de frais. Elle apprend aux femmes à bien tenir leur maison et à bien élever leurs enfants. Il n'est pas de meilleur ni de plus utile programme que le sien.

ABONNEMENTS :

Le N° 25 cent.

Un an :	France	Département	Étranger
1re édition (sans gravure hors texte). .	12 francs	14 francs	17 francs
2e édition (avec 24 pl. en couleurs). .	16 —	18 —	22 —

Le N° 25 cent.

MON JOURNAL

LE MAGAZINE PRÉFÉRÉ DES ENFANTS

Paraissant tous les samedis

Avec ses vivants romans sur la guerre, ses anecdotes sur nos vaillants soldats, ses récits de combats, de batailles, ses traits d'héroïsme des armées alliées, *Mon Journal* compose véritablement le recueil de l'avenir, où les jeunes générations iront puiser, après celles-ci, des exemples dignes de ceux immortalisés par Plutarque.

L'année reliée, un volume. . . . . 10 francs

ABONNEMENTS :

Le N° 15 cent.

FRANCE :		ÉTRANGER :	
Un an.	10 francs	Un an.	12 francs
Six mois.	5 fr. 50	Six mois.	6 fr. 50

Le N° 15 cent.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

Vient de paraître :

ADRIEN BERTRAND

L'ORAGE
SUR LE
JARDIN DE CANDIDE

ROMAN PHILOSOPHIQUE

Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**

Majoration provisoire, **0** fr. **50**

Il a été tiré de cet ouvrage 20 exemplaires sur papier de Hollande numérotés
Prix : **20** francs (*Tous souscrits*)

Du même Auteur :

L'APPEL DU SOL

— ROMAN —

Prix Goncourt en 1916

Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS — 1175-17.

LIVRES NOUVEAUX

RASPOUTINE OU L'AUBE SANGLANTE,
par la princesse **Lucien Murat.**

La princesse Lucien Murat, qui sait voyager, regarder et conter, nous donne dans ce très curieux volume ses impressions sur les derniers mois de la Russie tsariste. Nous assistons avec elle aux événements dont elle a été le témoin en se rendant à Pétrograd durant la guerre, en y séjournant, en revenant en France. Le mystérieux personnage de Raspoutine, ce mauvais génie du dernier des Romanof, a rarement été observé d'un œil aussi pénétrant et décrit d'une plume aussi alerte. C'est que la princesse Lucien Murat est peintre en même temps qu'écrivain : le saisissant portrait qui illustre la couverture de l'ouvrage est signé de son nom.

LE PARADIS DE DANTE,
par la comtesse **H. de Choiseul.**

Des trois *Cantiche* qui composent l'œuvre dantesque, le *Paradis* est, en même temps que la plus sublime, la plus ardue. Il est très vrai que le génie de l'Alighieri ne s'est jamais élevé aussi haut ; le 23e chant, par exemple, marque dans la poésie une cime éblouissante que le poète lui-même n'a pu atteindre qu'une fois. Mais aussi les difficultés que le *Sacro Poema* présente aux ignorants et même aux demi-initiés sont redoutables. Grâce à Mme de Choiseul, ces deux classes de lecteurs, les plus nombreuses, auront accès aux beautés profondes d'un ouvrage « *où le ciel et la terre ont mis la main.* » Son exposé lucide et complet fera chez nous la même œuvre excellente que les *Readings on Dante* de M. Vernon en Angleterre.

L'INDEMNISATION DES INFIRMITÉS DE GUERRE,
par **Ch. Valentino.**

En matière de législation, comme dans les autres domaines de l'activité sociale, la guerre rend nécessaire la refonte d'un certain nombre d'idées courantes. Tel est le cas pour le régime des pensions. Jusqu'à nos jours l'infirme était secouru par l'État, mais on le considérait comme n'ayant aucun droit positif à cette réparation. On tend maintenant à reconnaître qu'il y a là une exigence de justice. Par un examen méthodique, M. Valentino, médecin et juriste, détermine les principes et les applications de ce droit nouveau, qui doit aider à définir les rapports de l'individu et de l'État moderne.

DEVOIRS ET PÉRILS BIOLOGIQUES,
par le Dr **Grasset.**

Réagissant contre la tendance de la science contemporaine à considérer la nature humaine comme soumise aux seules lois de la biologie générale, le docteur Grasset s'est efforcé d'établir qu'il y a une science spécifique de l'homme. Celui-ci possédant des caractères différentiels, l'exercice normal de ses fonctions a pour condition l'accomplissement d'un certain nombre de devoirs biologiques ; les individus et les sociétés qui les négligent s'exposent à des dangers menaçant leur existence ; on en trouvera l'exposé dans ce livre, dont le plan comprend aussi bien l'étude de l'alcoolisme que celle des rapports de la force et du droit dans la vie internationale. Cette synthèse tend donc à rattacher la morale à l'hygiène individuelle et collective.

LA TERRE NATALE,
par **Victor Margueritte.**

L'auteur, avec son talent si dramatique et si net, a traité le problème émouvant que pose cette guerre pour les fils de Français nés à l'étranger. Quelle patrie servir, celle de la naissance ou celle des ancêtres? L'action se passe dans un pays neuf d'Amérique entre des civilisés du Vieux Monde. L'auteur des *Frontières du Cœur* excelle à ces drames de conscience où des sentiments et des devoirs contraires sont aux prises. Il en dégage avec l'élément tragique la plus haute leçon d'énergie et de foi patriotique.

LA VIE AGONISANTE DES PAYS OCCUPÉS : *Lille et la Belgique,*
par **Madeleine Havard de la Montagne.**

Sous ce titre, Mme Robert Havard de la Montagnes relate les deux années qu'elle a passées à Lille et à Bruxelles sous le joug allemand. Livre vécu, où l'on trouvera quantité de détails curieux et inédits — et aussi quelque chose de plus. Car ce n'est pas un simple recueil d'impressions : Mme Havard de la Montagne n'a pas seulement regardé, elle a observé, étudié, discuté, et son talent d'investigation lui a permis de mettre au point certains problèmes qui ont prêté à des controverses passionnées.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POUPIN imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.